Deuxième édition

LA
Vie à Paris
1885

PAR

JULES CLARETIE

Sixième année



PARIS
VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR
175, Boulevard Saint-Germain, 175

DU MÊME AUTEUR

LA VIE A PARIS	1880, 1re année, 8e *édition*. 1 vol.	3 fr. 50
—	1881, 2e année, 1 vol.	3 fr. 50
—	1882, 3e année, 1 vol.	3 fr. 50
—	1883, 4e année, 1 vol.	3 fr. 50
—	1884, 5e année, 1 vol.	3 fr. 50

CORBEIL. — IMPRIMERIE B. RENAUDET.

LA VIE A PARIS

1885

PAR

JULES CLARETIE

Sixième année

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

VICTOR-HAVARD, ÉDITEUR

175, Boulevard Saint-Germain, 175

LA VIE A PARIS

I

La physiologie du jour de l'an. — Un préjugé. — Les cartes de visite. — Le matin et le soir. — Une rue de Paris.

2 et 3 janvier 1885.

Le jour s'est glissé, furtif, entre les persiennes, et il est entré dans la chambre, blafard comme un joueur après une nuit de baccarat. J'entr'ouvre la fenêtre et je regarde la rue. Il fera beau aujourd'hui. Un brouillard léger enveloppe les horizons — bien bornés, ces horizons parisiens — comme d'une étoupe ténue. Le ciel est gris, d'un gris de perle sans orient. Rien sous mes yeux qui ne soit un spectacle accoutumé, quotidien, banal. C'est pourtant sur une année nouvelle que ce jour s'est levé! C'est 1885 à peine née que cette lumière attiédie éclaire là! Pourquoi, en dépit de cette banalité

même de ce coin de rue apercu, connu depuis des années, me semble-t-il que les maisons voisines, avec leurs fenêtres entr'ouvertes comme des yeux mal éveillés et leurs hauts murs gris ensommeillés, ont un aspect inattendu et je ne sais quelle physionomie nouvelle?

Ce n'est pas ce sapin que je vois là, sur ce balcon, de l'autre côté de la rue, parmi d'autres plantes vertes, arbre de Noël qui flamboyait peut-être, il y a huit jours, sous des rires frais d'enfants; ce ne sont pas ces rubans, qui, çà et là, roses ou bleus, relèvent des rideaux de guipure qui me donnent la sensation d'un jour particulier, mystérieux, ému... Non, c'est le sentiment même, commun à tous les hommes, ce singulier sentiment d'anxiété et d'espoir, qui nous saisit lorsque commence une nouvelle année. L'imagination, je le sais bien, fait tous les frais de ce petit frisson spécial, et ce premier jour de janvier est un jour d'hiver comme les autres. Mais c'est bien quelque chose que l'imagination en ce monde. Et puis, non, il y a plus qu'une imagination dans l'aspect singulier que prennent parfois les choses à de certains jours, à de certaines heures. Elles ont leurs larmes, ces choses, disait Virgile. Elles ont aussi leur physionomie, leur aspect joyeux ou triste. Les bibelots étalés dans les magasins prennent, par exemple, le dimanche, un aspect recueilli, assoupi qu'ils n'ont pas les autres jours de la semaine.

Et il semble que, dans cette rue que je regarde, les devantures des boutiques sentent que nous sommes au 1er janvier. Je ne parle pas seulement de la boutique

de la fleuriste, où les bouquets de violettes ou de roses blanches, les paquets de lilas blancs s'entassent les uns sur les autres, laissant cependant apercevoir — comme la note de l'antithèse inévitable — un bout d'ironique couronne d'immortelles jaunes : un peu de mort tapi dans ce tas de fleurs vivantes. Je ne veux pas dire que les oranges empilées comme des boulets dans les caisses de l'épicier ou les escarpements de rocheuses huîtres portugaises à l'encoignure du marchand de vin dénoncent, par leur quantité, la qualité même de ce jour nouveau. Je dis que la rue elle-même, oui, la rue tout entière, les maisons, les trottoirs ont je ne sais quoi d'affairé et d'officiel qu'ils n'avaient pas ces jours derniers.

Quant aux passants, ils ont presque tous des gants ou des paquets. Ils vont par groupes : familles entières se rendant au déjeuner annuel chez les grands-parents, ou clans d'employés de commerce marchant en corps pour souhaiter le bon an au patron. Les paquets qu'ils portent sont presque tous ou des sacs ou des bouquets. La fleur tend de plus en plus à détrôner le bonbon. Les gens du peuple, eux, traînent dans du papier de soie des oranges qu'on ira peler dans quelque théâtre ou dont on fera une salade arrosée de rhum, ce soir.

Je regarde les bonnes gens marcher. Tous sont pressés. Il en est d'essoufflés et de désespérés qui, les bras chargés de pralines ou de polichinelles, hèlent, tantôt en suppliant, tantôt en grondant, des voitures qui passent, toutes effroyablement pleines, chargées *à paquets* comme des canons à mitraille. Au temps où la mode était, en librairie, à ces petites *physiologies*

que recherchent les amateurs aujourd'hui, un homme d'esprit, fort oublié, Louis Couailhac, écrivit la *Physiologie du Jour de l'An.* Il prétendait alors qu'on ne rencontrait, au premier de l'an, dans la rue, que des visages riants. Le lendemain, par exemple, tous les visages, selon lui, devenaient subitement tristes et renfrognés ! « Ceux qui ont donné sont furieux, ceux qui ont reçu ne sont pas contents, parce qu'ils n'ont pas assez reçu. »

Je ne suis point de cet avis. C'est un lieu commun de dire que le premier de l'an est le jour le plus insupportable de l'année. Le 2 janvier, on est enchanté d'en avoir fini avec le 1er janvier ; mais le 1er janvier on n'est pas trop mécontent de commencer une année nouvelle. Et pourquoi, d'ailleurs, éprouve-t-on cette espèce de satisfaction instinctive ? Ah ! pourquoi ? Dites-le-moi. Tout simplement, peut-être, parce que l'humanité, qui se tourne et se retourne un peu sur sa motte de terre comme Guatimozin sur son gril, a soif de nouveau et se figure toujours un peu que demain vaudra mieux qu'aujourd'hui et que les alouettes toutes rôties de l'an qui vient feront oublier les cailloux, maintenant digérés, de l'an qui s'en va.

Ou encore, tout uniment, parce que l'usage a décrété que le premier jour d'une année était un jour de fête, et que l'homme ne déteste pas les fêtes. « Un préjugé, ce jour de l'an ! » Eh ! sans doute ! Un jour de liesse où l'on a faim comme les autres jours — plus que les autres jours peut-être — un jour d'hiver où l'on a froid, un jour où les haillons sont toujours les haillons, où la maladie, la souffrance, la mort n'abdiquent pas, mais

où tous ces maux paraissent consolés un peu, amoindris, et où il semble qu'elle soit plus fraîche ou plus grosse « cette petite goutte de joie » dont parle Bossuet, cette « petite goutte de joie qui nous est restée pour rendre « la vie supportable ».

Fiction ! Imagination ! Préjugé ! Je le sais bien, encore un coup.

Mais c'est un préjugé, la famille ; mais c'est une fiction, le drapeau ; mais l'honneur est aussi une imagination des hommes. Tout, tout est préjugé en ce très bas monde qui ne se trouve guère rehaussé que par les fictions. Ce sont des préjugés, les petites attentions et les grands devoirs. C'est un préjugé, tenez, ce bout de carton, cette carte de visite, qui m'arrive du bout du monde et me dit que, là-bas, un ami a pensé à moi, a songé à m'envoyer son souvenir parce que c'est aujourd'hui qu'une année commence. Souhait de nouvel an, préjugé ! Préjugé, le souvenir ! Mais la petite carte de visite ne m'en a pas moins causé une joie profonde et, quoi qu'on en dise et en médise, il faut en conserver l'usage. C'est une des dernières manifestations de la politesse et de la reconnaissance : — deux vertus qui ont pris, dit-on, des trains express pour mieux s'enfuir. Je dois ajouter, du reste, qu'on ignore où elles se sont réfugiées.

Et ce n'est pas seulement l'ami éloigné, envoyé aux antipodes par les hasards ou les déboires de la vie qui communique avec vous par ce brin de carton. Que de gens, qui vous aiment et qu'on ne voit pas — on ne sait

pourquoi — prennent occasion de ce jour de fête pour vous dire : « Vous savez, je suis toujours là, quelque part — très loin, ou très près (au bout de la rue quelquefois) — je ne vous rencontre jamais, je ne vous vois plus, mais je pense à vous ! »

Je plains celui qui, recevant ces tas de petites enveloppes que colportent par milliers les employés de M. Cochery depuis huit jours, ne s'arrêtera pas avec quelque attendrissement devant quelque carte inattendue qui lui rappellera une amitié à demi disparue et toujours fidèle ou encore quelque infidèle amour devenu, en vieillissant — ça se bonifie comme le vin — une franche amitié.

Pour moi, je les ai là, devant moi, ces cartes que je ne trouve pas aussi banales qu'on le veut bien dire, et plus d'une, avec ses souhaits rapides ou ses vœux au crayon ; m'a fait grand plaisir et c'est comme une revue de fin d'année, — la revue des affections où parfois on se heurte à des ombres, — que ce dépouillement de tous les ans :

« Ah ! tiens, un tel ! Comment, il a pensé à moi ? Pauvre garçon ! Et bon garçon ! X... ? Je le croyais mort. Je suis content de le savoir casé. Y... ? Un confrère ! Il m'envoie des vœux pour cette année ! Et ils sont sincères, j'en suis certain ! Tous les camarades ne sont pas des ennemis ! Z... ? Je croyais l'avoir blessé ? Il revient à moi ! Vive le bout de carton qui me rend un compagnon que j'aimais ! »

Ainsi, les enveloppes décachetées nous gardent à tous quelque bonne surprise.

Et la journée longue, inactive, fiévreuse, a passé

ainsi, plus vite que les autres, remplie par les souhaits, les visites, les bonnes chères visites aux vieux qu'on aime. Et Paris, sillonné depuis l'aube par les voitures et les visiteurs, Paris, où les mendiants ont pullulé sous le ciel gris comme dans une cour des Miracles (c'est jour de liesse pour les demandeurs d'aumône); Paris, où les orgues et les chanteurs ont fait, depuis le matin, entendre leurs chansons pleurardes, Paris s'endort sous le ciel froid... La rue, ce soir, paraît plus sombre que les autres jours de fête. Tout est fermé. Pas une lumière. Des bruits sourds de fiacres emportant au pas de chevaux éreintés les Parisiens qu'ils ont roulés depuis le matin et qui reviennent de dîner en ville. « Je dîne chez ma mère ! Tout le monde me répond donc cela aujourd'hui ! » s'écriait la Sophie Arnould de la comédie.

C'est fini. Le premier de l'an est passé. Oui, comme cela, comme un éclair. On s'est levé, on s'est agité, on est ahuri, hébété, écrasé. On se couche. Et l'on a peine à comprendre, tant on a peu vécu depuis le matin, que l'année nouvelle soit déjà entamée et qu'il soit déjà vieux de près de vingt-quatre heures, de toute une journée, l'an qui venait au monde à minuit et à qui l'on ne peut déjà plus crier : *Au gui l'an neuf !*

II

Le *Monsieur de l'Orchestre*. — Souvenir d'il y a vingt-cinq ans. — Mortjé et Mortier. — La *Veilleuse*. — L'incident Melissano. — Louise Michel et sa mère. — Une psychopathe. — Le banquet Manet.

6 janvier 1885.

On a enterré ce matin un écrivain qui, dans le champ si labouré et si fouillé du journalisme, avait trouvé un coin spécial, un jardinet, une pièce de terre où bien d'autres sont venus glaner après lui. Il y aura tantôt vingt-quatre ou vingt-cinq ans, j'allais souvent chez un libraire où j'ai acheté mes premiers livres, dans un petit passage à peu près inconnu de certains Parisiens, le passage Brady, qui mène du faubourg Saint-Denis au boulevard de Strasbourg. Ce libraire, une des plus vives intelligences littéraires que j'aie connues, et qui fût devenu un éditeur militant si la phtisie ne l'eût enlevé trop tôt, s'appelait Eugène Decary, et vendait des livraisons populaires, les petits journaux à deux sous, tout en ne lisant, lui, que les chefs-d'œuvre et les maîtres. Le libraire, dans les quar-

tiers populaires, est pour sa clientèle non seulement un marchand, mais un critique; on le consulte sur ce qu'on doit lire, on lui demande son sentiment sur l'ouvrage nouveau : « — Faut-il ou ne faut-il pas l'acheter? » Decary, lui, lorsqu'un client lui posait la question : « — Faut-il acheter le journal *l'Omnibus* ou le dernier roman de Ponson du Terrail? » répondait : « — Oui, si vous aimez la drogue! Mais ne feriez-vous pas mieux de vous payer un Musset ou les *Contemplations* de Victor Hugo, par livraison, ou le Shakespeare traduit par Montégut, chez Hachette? »

Le plus curieux, c'est qu'avec son horreur pour le roman de pacotille et son amour passionné de la grande littérature Decary avait trouvé une clientèle parfaitement littéraire et choisie jusque dans ce faubourg, et que l'étroite boutique sombre du petit passage Brady était devenue un centre de réunion, une sorte de *parlote* lettrée pour un bon nombre de jeunes gens des environs, employés de maisons de commission, ou commis marchands, ou avocats stagiaires, qui se retrouvaient là, devisant des œuvres nouvelles, du *Merlin l'Enchanteur*, de Quinet, ou des *Misérables*, de Hugo. Decary admirait Hugo, aimait Quinet, mais il adorait Musset. Il le savait par cœur. Il le récitait avec une émotion vraiment puissante, et nous étions là, écoutant, tout heureux de ce bain de poésie. Parfois un voisin du libraire, un chapelier amateur de théâtre et rimeur de chansons, venait se joindre à notre petit cercle. Il essayait de fredonner du Béranger; mais Decary l'interrompait en reprenant l'*Espoir en Dieu*. « Béranger n'est pas un poète. » Le chapelier se récriait, le libraire

se fâchait. On n'en était pas moins bons amis en se séparant. Le chapelier du passage Brady a aujourd'hui un fils, aussi fidèle que lui au respect du couplet et au culte de Béranger; c'est M. Delormel, qui a signé, avec M. Villemer, plus d'une chanson devenue populaire.

Or, dans notre petit groupe — que j'évoque là parce que rien n'est plus curieux que ces coins littéraires rencontrés dans Paris aux endroits mêmes où on les devinerait le moins — parmi les auditeurs de mon libraire fanatique de Musset (qu'il appelait *Alfred*, tout court), je rencontrais souvent un tout jeune homme, mince, blond, timide, modeste, venant là acheter des livraisons et écouter nos causeries. Il ne parlait guère, se tenait réservé, avec un fin sourire un peu narquois, relevant une lèvre où la première moustache pointait à peine.

Un soir, en sortant, il me dit doucement :

— Vous êtes bien heureux, Monsieur!...

— Et pourquoi?

— Parce que vous écrivez dans les journaux!

En effet, j'envoyais par la poste — n'osant les porter moi-même — des articles à un petit journal qui s'appelait *le Diogène* et qu'avait fondé le fils d'un avoué, Louveau, qui signait Eugène Varner. Le fils d'un magistrat, M. Frayssinaud, écrivait aussi dans ce *Diogène*, aujourd'hui introuvable, et Victor Koning, Jules Lermina et Ernest d'Hervilly, qui prenait pour pseudonyme l'*Homme aux Gros Souliers*, y faisaient leur premières armes.

Le jeune homme, blond, timide et silencieux qui me parlait avait appris (par qui? ce n'était point par la

Renommée aux cent voix) que j'étais imprimé tout vif dans le *Diogène*. Et de là son exclamation pleine d'espérances : « Vous êtes bien heureux! »

Le fait est que je me sentais un peu bien glorieux de faire *gémir la presse*. « Ah! jeune homme, que de *copie* dans l'avenir! » me disait alors Charles Monselet. L'habitué de la librairie Decary rêvait aussi la gloire typographique. Il me confia tout bas son espoir, en rougissant un peu. Et, quand je demandai à mon libraire qui était ce jeune homme ambitieux des victoires littéraires :

— Ah! me dit-il, c'est un Hollandais, très gentil garçon, qui s'appelle M. Mortjé!

Je ne me doutais pas que, venu d'Amsterdam, M. Mortjé, sous le nom d'Arnold Mortier et sous ce pseudonyme : le *Monsieur de l'Orchestre*, deviendrait une personnalité toute parisienne et, qui plus est, un des peintres du *tout Paris*. Je l'avais depuis longtemps perdu de vue, la mort avait dispersé le petit cénacle du passage Brady, lorsque Mortier devint secrétaire de la rédaction du *Nain Jaune* et fonda, en 1868, au moment de la grande vogue de la *Lanterne* de Rochefort, ce petit pamphlet littéraire hebdomadaire qu'il baptisa *la Veilleuse*.

Mortier écrivait en guise de préface à sa brochurette :

« C'est Stendhal qui a dit : « La société n'est plus qu'une femme de quatre-vingt-dix ans. » Qui a quatre-vingt-dix ans est diablement malade. Qui est malade a

besoin d'une veilleuse. Eh bien, cette veilleuse, nous l'allumons ! »

C'est dans la *Veilleuse* que M. Barbey d'Aurevilly écrivit ces articles étourdissants de verve, de style, chefs-d'œuvre de drôlerie mordante et d'irrévérence qu'il a récemment — et après seize ans — réunis en un volume, les *Vieilles Actrices* et le *Musée des Antiques*.

Mais Arnold Mortier ne devait guère trouver sa voie que lorsqu'il inventa cet article du lendemain, cette *Soirée théâtrale* qui fut dans la presse littéraire une innovation curieuse et fit école : petits tableaux des premières représentations où le propos du couloir, l'aspect de la salle, la physionomie spéciale à chaque *première*, les mille incidents d'une soirée à sensation étaient reproduits avec une fidélité scrupuleuse et une ingéniosité séduisante. Ne dites pas : « Ce n'est rien, c'est un *soiriste !* » Ces croquis spirituels et légers survivront à plus d'une critique ambitieuse. A côté du juge qui condamne *ex professo* ou absout d'après le Code, le « Monsieur de l'Orchestre » m'apparaît comme le « plaisant du parterre » qui trouve le mot décisif et dont les reparties, devenues légendaires, courent les recueils d'*anas* depuis plus d'un siècle. Quels précieux amas de documents (puisque le mot est toujours à la mode) que les *Soirées théâtrales* du temps jadis, s'il y avait eu un *Monsieur de l'Orchestre* à l'heure où Regnard donnait le *Légataire* ou Marivaux le *Legs !* Imaginez la première représentation du *Mariage de Figaro* racontée par un *soiriste* tel que Mortier ! Soyez certain qu'on placera les petits mémoires dramatiques laissés par le pauvre et aimable garçon à côté des

volumes si intéressants et si vivants (plus vivants que de plus solennels ouvrages) de Bachaumont et de Métra.

Le *Monsieur de l'Orchestre*, qui a, comme Figaro, eu la gloire de donner son pseudonyme à un journal pour en faire un titre (il y a le *Monsieur de l'Orchestre*, gazette théâtrale quotidienne), était un lettré fort avisé et un chercheur très averti. Il aimait les beaux livres, les reliures de prix, les autographes. Il collectionnait les raretés et les singularités littéraires. Très répandu, à l'affût de toutes les nouveautés de théâtre, de tous les propos de coulisses, il ne se trouvait cependant guère heureux, à tout prendre, que chez lui, entre sa femme, son enfant et ses livres. Ces existences contrastées sont moins rares qu'on ne pense dans le monde où nous vivons. L'été, Mortier se retirait à Croissy et oubliait avec délices le gaz, la fièvre et la cohue des soirées parisiennes. On ne devra même point laisser perdre la série d'articles qu'il donna, deux ans de suite, au *Figaro* sous ce titre : *Paris l'Été*. C'était la vie des Parisiens de Paris pendant les mois caniculaires, Sardou à Marly, Labiche en Sologne, Augier à Croissy. Toujours des tableaux alertes, amusants, incisifs et, au total, jamais méchants. Une seule fois Mortier fut injuste, pour Dumas fils. Il l'a regretté.

Et voilà disparu le petit jeune homme d'autrefois qui me disait : « Vous écrivez dans les journaux ! Vous êtes bien heureux ! » Il meurt après bien des souffrances et par deux fois, en six mois, cette maison de la rue Viète, d'où vient de partir son convoi, est tendue de deuil. Arnold Mortier était le locataire de Joseph de Nittis,

qui nous disait — lui qui avait moins de temps encore à vivre — : « Ce pauvre Mortier! il est perdu! »

Si bien qu'il m'a paru qu'elle était tendue pour un double deuil, la porte amie et familière où j'étais heureux de rencontrer autrefois, le seuil une fois franchi, ceux qui ne sont plus, tous deux morts trop jeunes.

L'année 1885 n'a encore d'autre histoire que ce chapitre encadré de noir. On parle beaucoup, dans le monde des cercles ou plutôt dans le monde, de l'aventure du prince Melissano qui proteste contre le scrutin du Comité de la rue Royale. « Vous ne voulez pas de moi. Bien coupé, messeigneurs, mais il faut en découdre! » Et le prince italien fait, comme on dit, des *appels du pied* à des adversaires qui ne répondent pas. Le marquis de Galliffet est de ces derniers, et on n'a point de peine à croire, je pense, que la prudence n'est pour rien dans la détermination du général. Il y a donc de la poudre et des bruits de fer froissé dans l'atmosphère. Ou plutôt non, ce n'est point le fer, c'est le prince Melissano que l'on froisse. Grande affaire, qui n'intéresse guère les petites gens et ne devrait point, peut-être, sortir de l'intimité du Cercle. Mais tout se passe au grand jour désormais et on finira par déclarer que les huis clos se tiendront sur la place publique.

Ce qui est certain, c'est qu'on ne saurait mourir sans bruit dès qu'on porte un nom un peu célèbre. Voilà les funérailles de la pauvre femme qui fut la mère de Louise Michel passées à l'état d'événement politique! Elle n'y eût tenu guère. Elle souriait avec des indul-

gences attristées lorsque sa fille parlait devant elle de ses idées. « Oui, Louise ; oui, ma fille, oui... Des rêves ! » Et elle s'efforçait de calmer « sa Louise ».

C'est pour Louise Michel que le mot du docteur russe Babnisky : les *psychopathes* pouvait être créé. Avec cette différence que les psychopathes, d'après le professeur, sont généralement égoïstes, uniquement préoccupés d'eux-mêmes, féroces dans l'adoration de leur *moi*, tandis que Louise Michel rêve — ou rêvait, car le songe est devenu sinistre — des dévoûments à l'humanité, les sacrifices à la communauté, une vaste Salente où le genre humain vivrait heureux. Seulement, cette Salente idéale, pour la conquérir, Louise Michel, de sa voix douce et avec la volonté tenace de l'hallucinée, décréterait volontiers qu'il faut sacrifier une génération tout entière. C'est la doctrine bismarckienne appliquée à la recherche de la félicité générale : le bonheur par le fer et le sang.

D'ailleurs inconsciente du danger, cette femme qui passe à travers les colères qu'elle provoque comme à travers les barricades qu'elle fait élever. Je l'ai vue de près une fois. Elle venait de faire une conférence à Versailles. Des coreligionnaires de sa politique l'y avaient conduite, et, la conférence ayant mal tourné, ils laissaient la malheureuse femme revenir seule, à travers les rues, sous les ricanements et les huées. Louise Michel ne se déconcertait pas. Elle disait, en regardant la foule :

— Je leur pardonne, ils ne savent pas ce qu'ils font !

Singulier retour, sur ces lèvres, d'un ressouvenir de

l'éducation antérieure, alors que Louise avait la foi fervente du catholicisme.

Puis elle ajoutait :

— Quand nous serons au pouvoir, les mêmes qui m'insultent m'acclameront, voilà tout !

— Du reste, je ne m'occupe plus que de convertir les enfants. Je ne m'adresse qu'à l'avenir. Le présent est pourri !

Cela sans ironie aucune, très simplement, comme la constatation d'un fait. L'œil était fixe, égaré ; la bouche calme, souriante, la parole pondérée. Au sortir de cette bagarre, Louise Michel allait rentrer chez elle et passer sa nuit à écrire les livraisons d'un roman dont elle ne touchait pas un sol, donnant tout le produit aux pauvres.

— Tu as bien tort, Louise, lui disait sa mère, garde donc un peu d'argent pour toi. Personne ne t'en donnera, va, quand tu n'en auras plus.

Et le piquant de l'aventure d'aujourd'hui, c'est que les anarchistes qui convoquent leurs adhérents aux funérailles de la pauvre femme sont précisément ceux-là dont la mère disait :

— Laisse-les donc !... Occupe-toi un peu de toi !... Tu ne sais pas comme les gens sont égoïstes !

— Si, répondait Louise, si, je le sais ! Mais, si les hommes sont ingrats, l'humanité, elle, est généreuse, et il faut la sauver !

Et elle songeait peut-être à ces nuits de la Nouvelle-Calédonie, où, de sa voix lente et douce, elle enseignait à lire aux petits Canaques, là-bas, sous les étoiles, se disant qu'elle sauvait des âmes !

La pauvre Louise Michel, lorsqu'elle se reportait vers ces souvenirs, se montrait assez sévère aux hommes qu'elle avait coudoyés autrefois dans la mêlée et, sauf Henri Rochefort, elle avait, pour les juger, des mots d'une douceur implacable; mais encore un coup, lorsqu'il s'agissait de l'humanité en général, elle oubliait tout, elle ne se souvenait que de ce qu'elle appelait sa tâche et demandait ardemment à se dévouer... Se dévouer ! Et elle se trouvait, la malheureuse, à la tête d'une armée de dix mille hommes qui ne la suivaient pas longtemps. Psychopathe, dirait la science. Insurgée, dit le Code. Et le médecin a raison et le gardien de la paix n'a point tort. Mais que dirait un autre Juge, dont la sentence pourrait bien être souveraine? Il pardonnerait. Il ferait mieux, qui sait? il glorifierait peut-être, si l'apostolat de la déséquilibrée avait toujours pris pour devise : « La vie humaine est sacrée !... Et la guerre civile est impie ! »

Tel est ce début d'année, et la journée d'aujourd'hui aura vu tout cela et se sera terminée par les toasts portés par les fidèles amis de Manet à la mémoire du peintre et à l'école moderne de peinture. Il est touchant d'honorer les morts, mais je gagerais qu'on le fait surtout (pardon du mot) pour « embêter » les vivants.

III

Les femmes françaises, spartiates et romaines. — Voyage à la recherche d'une Française.

9 janvier 1885.

J'ai lu tout à l'heure dans un journal que Louise Michel était une Spartiate et que madame Clovis Hugues se plaignait amèrement à un « interviewer » du *Matin* d'avoir été traitée de Romaine. Une Romaine qu'on juge — et qu'on va acquitter — aujourd'hui ; une Spartiate qu'on acclamait hier. Voilà les deux femmes dont on a le plus parlé certainement en ces temps derniers. Mais nous sommes en France, et je voudrais bien savoir (la question n'est pas indiscrète) si l'on y trouve encore des Françaises.

Un voyage à la recherche d'une Française ne serait peut-être pas aussi paradoxal qu'on le pourrait croire. Je vois, à Paris, dans le monde cher aux chroniqueurs, citer quotidiennement bien des noms exotiques et peu de noms français. Les grandes dames dont on nous

parle à tout propos ont, dans leur noblesse, je ne sais quel parfum des bords de l'Amazone ou de l'Orénoque. C'est la Brésilienne ou l'Américaine qui triomphe dans les dénombrements homériques des reporters du *high life ;* mais c'est rarement la Française. N'y aurait-il donc plus de Françaises à Paris ?

Rassurez-vous, il suffit de poser la question pour obtenir tout aussitôt la plus consolante des réponses. La Française n'est pas morte ; elle n'est même point malade, à vrai dire. Dans tous les mondes, à tous les degrés et à tous les étages elle subsiste, elle vit — elle survit, si l'on veut — et elle est d'autant plus vivante même, en certains logis, qu'elle fait moins parler d'elle. On dit qu'il n'y a plus de *salons* en France, et c'est un peu vrai. Mais il y a, Dieu merci, des foyers, des logis discrets, des intimités, des familles. La vie française est comme divisée en deux zones très distinctes : celle dont on parle trop et celle dont on ne parle pas assez. L'étranger nous juge sur la première, simplement, peut-être, parce que nous semblons prendre plaisir à lui laisser ignorer la seconde.

Il n'est pas étonnant, du reste, que les *salons* soient devenus rares. N'a pas un salon qui veut. Ne sait pas créer, inventer, animer un salon qui a tout simplement l'ambition de l'ouvrir. Notre société actuelle est trop mêlée pour qu'un *salon*, qui vit surtout de choix, puisse s'y établir avec succès. Pour avoir un salon, il faut ne grouper autour de soi qu'une catégorie de gens se connaissant tous, ayant au total, sur un certain nombre de points litigieux, des idées quasi communes, sachant de l'un et de l'autre le fort et le faible et dont la plupart

se résignent à n'être que les satellites de l'« astre du salon : « — un astre quelconque dont les rayons pâlissent quelquefois et subissent même des éclipses totales. Mais une femme d'aujourd'hui, qui, dans son salon, n'aurait que quelques invités de choix, passerait pour ne recevoir personne. Pour avoir un salon, en 1885, il semble qu'il soit nécessaire d'avoir dans ce salon... tout le monde, le fameux et inévitable « tout Paris » augmenté et compliqué du « tout Paris étranger ». Une réception où l'on ne se bouscule point n'est pas une réception. Si les invités n'attrapent pas une angine ou une pleurésie en *faisant queue* dans l'antichambre pour recouvrer leurs paletots, comme au vestiaire d'un théâtre à succès, la maîtresse de maison risque d'entendre dire de la soirée qu'elle a donnée : « Peuh ! Il ne valait point la peine de nous déranger ! Il n'y avait personne ! »

Un salon est tenu de *faire foule* à présent, sous peine de n'être plus un salon, et c'est précisément parce qu'on s'y heurte à une cohue ou qu'on y voit tourner et virer un kaléidoscope humain que le salon a disparu. C'est une gare, c'est une kermesse, c'est une fête foraine plus ou moins *selected*, pour parler la langue du jour, ce n'est plus un salon, dans la vieille et charmante acception française d'autrefois.

Et alors, dans ces salons où l'on entasse les invités, où on les enfourne, où on les encaque, où l'on reçoit trop de gens de peur de n'en pas recevoir assez, que sert-il d'avoir de l'esprit puisqu'on n'a besoin d'autre repartie que celles-ci : « Je vous ai marché sur le pied, mille pardons... Mais il y a tant de monde ! » Ou « décidément, il fait bien chaud... il fait trop chaud ! » —

Oui, que sert-il d'être, je suppose, un causeur, si la musique, imposant le silence à l'esprit, pour donner la parole au piano, vient couper les ailes à la conversation comme à un passereau jaseur qu'on redouterait de voir voleter ?

Il n'y a plus de salons parce qu'il y en a trop, voilà la vérité. Tout le monde veut avoir un salon et y avoir tout le monde. De là l'effacement des physionomies de certaines réunions triées, sans doute, touchant un peu à la coterie, je le veux bien, mais point banales du moins, et où l'on ne passait pas comme à travers une salle d'attente, un jour de train de plaisir, ou — cinq minutes d'arrêt — comme devant un buffet de chemin de fer, — bousculant, bousculé, et les mains désespérément tendues vers un baba ou un verre de sirop de groseille.

Et naturellement, les salons, j'entends les vrais salons, se faisant plus rares — parce qu'ils sont, ai-je dit, plus nombreux, ceci n'est point un paradoxe — les Françaises, dans ce chaos et cette cohue, disparaissent ou semblent disparaître. On ne se dit pas qu'autour de ce piano où, dans une gymnastique épileptiforme, se révèle quelque artiste russe, fanatique de Rubinstein, il y a cependant une quantité de Françaises, de Parisiennes, très charmantes, spirituelles, instruites, qui ont le goût fin et le mot juste!.. On ne devine point qu'autour de ce buffet où l'on se bat, d'aimables créatures, qui semblent faire le coup de coude pour une tasse de chocolat glacé, feraient avec *maestria* le coup d'éventail de Célimènes sans méchanceté. On ne les a pas vues, on les a à peine entrevues

et l'on remporte de toute réception pareille l'admiration de quelque belle Américaine qui n'a eu qu'à paraître, elle, et à montrer ses épaules pour éblouir, ou, de la grande artiste russe, cette migraine spéciale, qui se pourrait appeler la Migraine Symphonique et que M. Robin pourra, quelque jour, ajouter au Dictionnaire de Nysten sous le nom d'*Hemicrania pianotica*.

Eh bien, en dépit de ce besoin qu'ont toutes les maîtresses de maison d'emplir leurs salons jusqu'au seuil, jusqu'à l'antichambre, jusqu'à l'escalier, je sais des coins choisis de Paris où l'esprit a ses refuges encore et où l'on trouverait, non pas seulement des Romaines et des Spartiates — ce dont le sort nous garde! — mais des Françaises, des Françaises avec tout le charme légendaire et tout l'esprit ailé de la Française d'autrefois. D'autrefois, d'aujourd'hui et de toujours. Et, chose curieuse, quelques-uns de ces salons, très français, n'ont point pour reines (nous sommes à l'heure du gâteau des rois, nous pouvons bien parler de ces souverainetés sans tyrannie), n'ont point tous pour reines des Françaises. Je songe, par exemple, au salon, très artistique et très choisi, de madame Raffalowich qui est une Parisienne d'Odessa comme madame Swetchine était, elle aussi, une Française russe et dont les deux fils manient en artistes, l'un en poète, l'autre en savant, notre alerte langage si *straniérisé* par nos compatriotes.

Mais, à ne compter que les Françaises de France, on verrait bien vite que la Française n'a pas abdiqué. Depuis quelque temps, on a publié, par exemple, un certain nombre de recueils de Pensées, de pensées féminines, observations courantes écrites, les unes comme

en marge d'un carnet de bal, les autres comme en note au bas de quelque livre, roman à la mode ou livre de prières. La pensée — les pensées qui viennent du cœur quand elles sont grandes, au dire de Vauvenargues, mais qui en viennent de même lorsqu'elles sont ingénieuses et touchantes — sont une des formes littéraires où la femme excelle. Elle est incomparable, la femme, dans l'art épistolaire et dans la vive réflexion morale, attristée ou railleuse, en résumé dans tout ce qui est subjectif, dans tout ce qui lui permet de s'étudier, de se peindre elle-même, de parler d'elle en ayant l'air de parler des autres. Comme rien au monde n'intéresse la femme... si ce n'est la femme, — car dans l'amour même, où l'homme joue pourtant un rôle, c'est encore elle, et elle seule, qu'elle aperçoit — il s'ensuit que la femme est surtout intéressante pour nous lorsqu'elle prend le public pour confesseur.

J'ajoute que plus elle se confesse, plus vite et plus allégrement le public l'absout. C'est une réelle qualité que la sincérité ! Eh ! mon Dieu, au besoin elle tiendrait lieu de vertu !

Les femmes *pensives* ou *penseuses* (non, ces deux mots ne sont pas acceptables, il en faudrait inventer un troisième), les femmes sincères dont je viens de ranger, côte à côte avec l'*Album de Karl* de Louis Dépret et les *Patenôtres* de Joseph Delaroa, les petits livres sur un rayon spécial, — le rayon des moralistes ou plutôt le rayon féminin de ma bibliothèque, — n'ont que faire d'obtenir un pardon en faveur de leur sincérité. Ce sont

à la fois et de grandes dames et d'honnêtes femmes, comme madame de Beausac, qui signe ses *Maximes de la Vie* de ce pseudonyme : *la Comtesse Diane*, ou comme madame la marquise de Blocqueville, l'exquise et vaillante Française, qui met son nom sur les « Pensées d'hiver » qu'elle appelle *Roses de Noël.* Ce sont aussi des femmes plus militantes, écrivains de profession, romancières de talent, comme madame Daniel Darc ou madame Philippe Gerfaut.

Et, moi qui voulais tenter un « voyage à la recherche d'une Française » ! En voici, je pense, des Françaises et de très Françaises, Françaises par l'esprit, Françaises par le cœur, et je les rencontre sans longtemps hésiter. Je ne sais rien de plus délicat que les *Maximes* de la comtesse Diane, qui ont inspiré à M. Sully-Prudhomme une si charmante et si pénétrante préface. Il y a, dans ce petit volume, des pensées courtes et profondes, qui seront classiques quelque jour.

Toute pensée doit être un peu comme l'éclair : rapide et lumineuse. Et plus elle aura cette rapidité, cette électricité, plus — au contraire de l'éclair — elle durera. Vous n'êtes un penseur — je veux dire un auteur ou plutôt un trouveur de pensées, un sertisseur, un joaillier de pensées — que si vous n'alambiquez pas votre élixir ou vous ne tarabis-cotez point votre réflexion.

« *La peur est le mal des heureux!* » dit, par exemple, la comtesse Diane. Ce n'est rien cela et il y a pourtant là toute une mélancolie, l'effroi instinctif du *passager* dans le bonheur.

« *Qui oublie a pardonné, qui pardonne va tâcher d'oublier.* »

« *La délicatesse est l'élégance de la probité.* »

« *Tout être aimé qui n'est pas heureux paraît ingrat.* »

Voilà qui est exquis, pénétrant, d'une grâce attendrie.

Et encore :

« *La calomnie est comme la fausse monnaie ; bien des gens qui ne voudraient pas l'avoir émise la font circuler sans scrupule.* »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ces trouvailles délicates ne pouvaient venir qu'à l'esprit et sous la plume d'une femme et d'une Française.

A-t-on mieux peint l'indifférence générale du monde, la banalité des confidents à qui nous livrons parfois nos plus chers secrets, qu'en disant comme la comtesse Diane : « Nos douleurs ennuient ceux qu'elles n'attristent pas » ?

Je n'ai point l'honneur de connaître l'auteur des *Maximes de la Vie ;* mais le salon de l'auteur des *Roses de Noël* est un de ceux où il m'a été donné de passer les heures les plus charmées. On sait que madame la marquise de Blocqueville est la fille du glorieux duc d'Auerstædt dont elle a fait revivre, en un livre remarquable, la sévère et mâle figure de soldat. Il semble, en pénétrant chez elle, qu'on se sente comme en pleine et vaillante histoire. Le portrait de la maréchale est là, souriant et élégant dans son costume d'autrefois et, entre les branches d'un palmier, se dresse — comme le dieu lare du salon — l'image du père, la statue de bronze du maréchal, telle, je pense, que la ville d'Auxerre l'a élevée à Davout. Et, autour de la figure du capitaine, son bâton de commandement à la main, un

boulet venant mourir à ses pieds, se pressent les amis respectueux de la marquise dont beaucoup portent aussi des noms illustres, — des noms bien français, je veux dire, comme Albuféra, comme Feltre, comme Auerstædt, — francisés par la victoire. Il semble que l'ombre des drapeaux poudreux d'autrefois s'étende, protectrice, sur les japonaiseries, les cloisonnées, les tableaux, du salon de la marquise ; et il ne viendrait à personne l'idée qu'on se pût croire là ailleurs qu'en France, ailleurs qu'à Paris. Je me trompe ; on pourrait encore s'y croire à Athènes.

On assure — mais je n'en sais rien — que M. Pailleron a, dans le *Monde où l'on s'ennuie*, songé à madame de Blocqueville en écrivant ce rôle exquis de grande dame spirituelle, à qui madame Madeleine Brohan avait coquettement prêté les plus beaux cheveux blancs du monde. Ce qui est certain, c'est que la marquise de Blocqueville a de l'esprit pour animer dix comédies et de la bonté pour se faire pardonner son esprit. Le visage est charmant et beau, la bouche est spirituelle et indulgente, l'esprit est méditatif et apaisé. Personne n'a mieux exprimé que la noble fille de Davout l'espèce de joie résignée qu'une âme d'élite éprouve à vieillir, c'est-à-dire à se sublimer.

M. Legouvé nous disait naguère qu'il se forgeait à lui-même quelques aphorismes pour se consoler ou consoler les autres et qu'il acceptait, par exemple, la vieillesse — qui ne l'a pas atteint, —

Moins pour ce qu'elle prend que pour ce qu'elle laisse

Madame la marquise de Blocqueville, qui a écrit :

« L'unique façon pour une femme de vieillir aimable et aimée, utile et secourable aux jeunes, est de se souvenir toujours des idées et des goûts de sa jeunesse tout en sachant garder la dignité de son âge », a conservé, avec un irrésistible charme, le rayonnement de cette jeunesse inaltérable. Je disais qu'il n'y avait plus de salons. Il en est au moins un à Paris où l'art, les lettres, l'esprit, la causerie ont trouvé l'asile le plus choisi. Se rappelle-t-on ce merveilleux décor, — un coin du quai Malaquais, — qui encadrait, dans *Jean de Thommeray*, la pièce d'Émile Augier et de Sandeau? Il représentait précisément le vieil hôtel pittoresque, aux deux colonnettes célèbres, qu'habite la marquise de Blocqueville. Au temps de la Commune, peu s'en fallut que ce coin de rue ne fût brûlé par les bataillons parisiens pour arrêter la marche des troupes de Versailles. Les fédérés avaient déjà pénétré dans le logis, menaçant d'enfoncer les portes.

— Qu'ils n'enfoncent rien! dit la marquise. Faites-les entrer!

Et, en grande toilette, dans son salon, l'éventail à la main, elle reçut les fédérés qui, instinctivement, s'arrêtèrent devant cette patricienne souriante et mirent avec respect la main à leurs képis lorsqu'elle leur dit très doucement :

— Je suis la fille du maréchal Davout et j'ai deux cousins qui, à cette heure, me bombardent comme vous : le général duc d'Auerstædt et le général de Cissey... Vous pouvez entrer! Mais, quoi que vous brûliez, je vous garantis que vous serez battus!... Faites!

Davout! Le grand nom du père eût protégé la fille

si le sang-froid souverain et la grâce de la marquise n'avaient imposé le respect à ces hommes. Ils saluèrent et partirent.

Mais ce qui séduit chez la grande dame, c'est qu'étant de race héroïque, elle est femme, et femme indulgente, attendrie, d'une philosophie consolante ; c'est une chrétienne et, encore une fois, une Française. Et, je le répète, une *féminine :*

« La vraie patrie de la femme est sa jeunesse, » dira-t-elle, par exemple.

Et plus loin :

« Il faut avoir un cœur pour se souvenir, l'esprit oublie. »

« La mort n'est, en somme, que la propreté de l'âme. »

« La mort n'est pas la façon la plus amère de perdre ses amis. »

Et ce mot, ce cri, d'une tendresse si profonde :

« Ceux qui ont souffert savent généralement préserver leurs aimés de la douleur. *Heureuses les filles dont les mères n'ont point été heureuses !* »

Je cherchais des Françaises et j'en trouverais plus d'une, comme on voit. J'en trouverais non seulement dans le monde de la marquise de Blocqueville, ou dans l'hospitalière maison, lettrée et choisie, de madame Aubernon de Nerville, au square de Messine, ou dans le vaste salon historique de madame Ch. Buloz, mais encore dans cette bourgeoisie française où les esprits droits et les cœurs haut placés sont moins rares

qu'on ne voudrait bien le dire. Je ne parle pas seulement de madame Edmond Adam, par exemple, qui a pris place dans le groupe des écrivains; mais j'aperçois dans une pénombre plus discrète madame Alphonse Daudet, dont les *Fragments, d'un livre inédit*, les *Impressions d'une Parisienne*, sont d'une femme vraiment femme — c'est-à-dire supérieure. Ce n'est plus la descendante d'un maréchal jugeant le monde, c'est la fille digne de respect de notre bourgeoisie parisienne, lettrée et libérale, exprimant des sensations, notant les devoirs de la mère de famille. Peut-être, à mon sens, l'écrivain est-il là un artiste, et un artiste subtil et raffiné, avant d'être — ce qui convient au *penséiste*, et ce barbarisme est peut-être le mot que je cherchais tout à l'heure — un moraliste, un observateur de la nature humaine. Madame Alphonse Daudet, peintre des sentiments humains, si je puis dire, est aussi et avant tout un peintre très sensitif de paysages, et les choses, en ses *Fragments*, empiètent peut-être un peu trop sur les hommes. Mais enfin, voilà une Française encore, une femme hors de pair et une mère vaillante qui a le goût de l'art, la passion des lettres, le talent le plus rare et le plus délicat, et qui n'en fait pas moins bien marcher le logis comme un commandant de navire qui, le bateau inspecté jusqu'aux plus fins cordages, jusqu'aux derniers boutons de cuivre, ouvrirait un livre de poésie ou noterait ses impressions et ses souvenirs, tandis que le navire vogue et suit, dans la nuit, sa route étoilée.

C'est à madame Daudet elle-même que j'emprunte cette comparaison. Et pour nous résumer : nous faisons trop de bruit, nous autres, bruyamment autour des

barques tapageuses qui, sur la Seine, déplient leurs pavillons de canotage et débouchent le champagne en chantant, et nous oublions trop ces grands chalands silencieux et laborieux qui, de janvier à décembre, par le vent, le froid, le chaud, — en toute saison, toujours, — remorquent le charbon où se chauffe l'usine, le bois dont se construisent les logis, tout ce qui est la vie solide et vraie d'un peuple.

Et vous voyez bien que l'on n'a pas à chercher longtemps dans Paris pour retrouver, à côté des Spartiates et des Romaines, des Parisiennes et des Françaises!..

IV

Madame Amable Tastu. — Le portrait de Sainte-Beuve et les vers de Lamartine. — *Chien-Caillou.* — Une lettre de Rodolphe Bresdin. — La répétition générale de *Denise.*

16 janvier 1885.

Madame Tastu ! Je la croyais morte depuis longtemps et les journaux m'ont fort étonné en annonçant ses obsèques, l'autre soir. On a, du reste, laissé partir la vieille femme sans lui accorder rien que quelques lignes, une note rapide dans la nécrologie courante. Rodolphe Bresdin, le *Chien-Caillou* de Champfleury, le vieux bohème et le pauvre honnête graveur a reçu plus d'honneurs funèbres que la femme de talent à qui jadis Lamartine et Sainte-Beuve adressaient des vers ! Madame Amable Tastu ! Ce nom n'évoquait plus sans doute, pour les écrivains d'aujourd'hui, que l'image effacée d'une aïeule disparue. Et pourtant il suffisait d'ouvrir les *Portraits contemporains* du critique du *Lundi* pour y retrouver, dans la galerie littéraire, un léger pastel de madame Tastu, accroché entre un pro-

fil de madame Desbordes-Valmore et un portrait d'Alfred de Musset. C'était bien ce qui irritait Musset, au temps jadis, cette promiscuité avec des *poetæ minores*, des rimeuses de l'*Almanach des Dames*, à laquelle le condamnait la critique. Mais on peut fort bien coudoyer les grands écrivains sans avoir la prétention de les égaler et je ne crois pas que madame Tastu ait jamais eu la coquetterie de marcher sur le même rang que Musset.

Elle avait quatre-vingt-sept ans, l'aimable femme qui vient de mourir, et elle était Lorraine. Son père s'appelait Voïart et sa mère portait un nom fameux dans l'histoire des guerres de la République. C'était mademoiselle Bouchotte, sœur du ministre de la guerre, et madame Tastu avait toujours conservé comme un ressouvenir patriotique des récits que sa jeunesse avait entendus. Fille de la vieille bourgeoise libérale française, même entre deux feuillets de ses douces poésies, pénétrantes et discrètes, elle laissait se glisser parfois une image des journées terribles :

> Mais l'orage dans sa furie
> Redouble et j'ai vu ma patrie
> Plier enfin son front puissant.
>
> Un jour j'entendis à nos portes
> Le pas des lointaines cohortes
> Sur le pavé retentissant.
>
> Et moi, près du foyer penchée,
> La tête dans mes mains cachée,
> Fuyant même des yeux amis,
>
> J'essayais, dans ma triste veille,
> De dérober à mon oreille
> Le bruit des tambours ennemis.

Voilà les souvenirs de jeune fille de la nièce de

Bouchotte. Devenue septuagénaire, madame Tastu devait l'entendre encore ce bruit des tambours, ou plutôt non, seulement le lointain grondement des batteries allemandes. Toute la vie de cette femme, qui présentait la première de ses pièces de vers à l'impératrice Joséphine (le *Réséda*, en 1809) et qui consacrait les derniers travaux de sa plume à des livres d'éducation pour les jeunes filles, toute cette existence sans drame, sinon sans souffrances, fut, comme son œuvre, honnête et heureuse. « Son roman est clos, disait d'elle Sainte-Beuve en 1835; son poème s'en est allé; le voilà hors de son atteinte, suspendu au plus obscur de l'alcôve nuptiale, avec la couronne d'oranger près du crucifix. » Depuis lors, depuis cette heure où madame Tastu s'écriait déjà :

Hélas ! combien sont morts de ceux qui m'ont aimée !
Combien d'autres pour moi le temps aura changés !

l'auteur de l'*Ange gardien* avait vécu en voyant mourir bien d'autres amitiés, en perdant le mari qu'elle aimait. Alors — seule aventure de cette existence de devoir et de résignation — la mère allait rejoindre à Chypre, à Bagdad ou à Belgrade son fils unique, monsieur Eugène Tastu, consul en Orient, et elle se reposait auprès de lui de l'existence attristée et résignée d'autrefois. Puis, à demi aveugle et vieillie, courbée par l'âge, elle revenait en France, elle cherchait dans Paris un coin paisible où finir, loin de toute vanité, « étrangère aux vains bruits », disait encore Sainte-Beuve, ajoutant, en 1869, une note, une touche, au *Portrait* de 1835; et, guérie de la gloire, souriant mélancoliquement aux poésies oubliées, elle ne savait même plus si elle avait

rimé des vers, elle ne se souvenait que d'avoir aimé son foyer et elle n'avait plus que la vanité ou la coquetterie d'être mère et d'être amie.

Mais, sur le cercueil modeste de l'octogénaire qui, furtif, est sorti de Saint-Sulpice, l'autre jour, il m'a semblé qu'une voix invisible laissait tomber les vers de Lamartine, ces vers que lui dédiait jadis le poète de *Jocelyn* :

> Ah! pauvre mère! Ah! pauvre femme!
> On ne trompe pas le malheur;
> Les vers sont le timbre de l'âme;
> La voix se brise avec le cœur!
>
> Toujours au sort le chant s'accorde:
> Tu veux sourire en vain, je vois
> Une larme sur chaque corde
> Et des frissons sur tous tes doigts!

Cette larme dont parlait Lamartine, il y avait longtemps, d'ailleurs, que cette morte l'avait essuyée. Elle aussi pouvait dire de la vie : « C'est quelquefois un fardeau ; mais plus les épaules sont faibles et courbées — consolons-nous — plus on le porte facilement ! »

Chien-Caillou, lui, portait le poids du jour avec moins de facilité et de résignation. Il a hardiment vécu de misère. Et sans haine, c'est là sa marque distinctive à ce bohème épique. Il n'avait rien des voracités et des envies de ces faux réfractaires à appétits de jouisseurs et qui sont insurgés comme ils seraient marguilliers. Rodolphe Bresdin, graveur bizarre, aux compositions fantastiques, parfois traversées de visions rembranes-

ques comme son *Bon Samaritain* tombé dans une forêt aux arbres enchevêtrés comme des lianes, menait, sinon gaiement, du moins sans colère, la vie d'une sorte de Juif-Errant de l'art, aujourd'hui à Sèvres, demain en Amérique. Encore le pauvre diable n'avait-il pas toujours les cinq sous d'Ahasvérus !

Il y a quinze ou seize ans, nous organisâmes à son profit, au quartier latin, dans la salle du Gymnase de la Sorbonne, une soirée artistique. C'était Courbet qui la présidait. Les frères Lionnet y chantèrent et je fis, pour ma part, une conférence sur Bresdin, *Chien-Caillou* et la Bohème. Je me rappelle encore que Gustave Courbet, lorsqu'il avait, en sa qualité de président, à annoncer à l'auditoire quelque changement dans le programme, l'absence d'un chanteur ou d'un diseur de vers, était si embarrassé pour prendre la parole et si ému que je lui écrivais sur un bout de papier, qu'il lisait ensuite, les deux ou trois lignes, les quelques mots exigés. Un an plus tard, le pauvre grand artiste, resté paysan, s'improvisait brusquement homme d'État ; mais il avait fort à faire pour devenir orateur. Le lendemain de cette soirée, qui avait donné quelques mois d'existence à *Chien-Caillou*, Rodolphe Bresdin venait me remercier. Il me conta sa vie. Elle était navrante. Navrante et, encore une fois, résignée, car voilà ce qui différencie les *bohèmes* de Murger des *ratés* de Daudet, devenus des démolisseurs. J'ai là, de ce pauvre Bresdin, des lettres poignantes datées de l'hôpital Necker, salle Saint-Vincent, n° 8. Quelle misère ! Mais jamais de rage ni de jalousie. Il n'a haï ni insulté personne, ce malheureux qu'on devait trouver un jour chez lui, mort

— à soixante ans passés — tout vêtu, sur son grabat !

Dans une lettre qui date déjà de quinze années, il écrivait, à demi aveugle, malade, désespéré, mais non révolté encore un coup, à un de ses compatriotes, M. G. :

«.... Quant à moi, mon cher ami, je n'ai pas eu de chance jusqu'à présent, mais j'espère toujours que d'un moment à l'autre elle me sourira davantage. Pour le moment je te dirai que je fais un travail acharné et ingrat qui me rapporte à peine autant qu'il me coûte. Depuis mon arrivée ici, j'ai souffert extraordinairement des douleurs rhumatismales : à tel point que je criais malgré moi, nuit et jour, pendant près de quinze jours, que tous les jours j'en souffre encore beaucoup, mais beaucoup moins, que j'avais été obligé de quitter complètement mon travail parce que les yeux m'avaient encore abandonné une fois de plus. Lorsque, poussé à bout par les douleurs, j'ai tant fait que par l'entremise d'un ami je suis parvenu à prendre des bains hydrauthérapiques (*sic*), c'est-à-dire dans une caisse chauffée à la vapeur térébenthine d'abord, puis ensuite une douche d'eau froide, que cela m'a soulagé d'autant plus (sinon guéri), que, chose sur laquelle je ne comptais pas et qui fait mon bonheur pour le moment. Ce traitement a été très favorable pour mes yeux, qui s'en trouvent très bien, ce qui m'a permis de reprendre mon travail, en ce qui n'était pas possible avant. Il n'était pas trop tôt, car j'étais affreusement embarrassé.

» De plus, mon brave, j'ai perdu, après un mois et demi de souffrances atroces, mon pauvre dernier en-

fant, par la faute de la sage-femme, qui lui avait mal attaché le nombril, ce qui causa d'abord une horrible inflammation et puis un abcès qui l'a tuée. Comme tu vois, depuis mon retour, je ne suis pas couché sur des roses.

» Un moment j'ai été près de me refaire jardinier, malgré mon torse décati et mes douleurs physiques, chez un riche propriétaire. Mais il a trouvé que j'avais trop d'enfants ; j'en suis content, car le peu de temps que j'ai été chez lui pour prendre langue, j'ai pu me convaincre de ceci : c'est combien, dans de pareilles conditions, la position d'un homme est dure et pénible. J'aurais bien fait de l'agriculture, vers laquelle je me sens toujours emporté plus que jamais, ou bien poli du cuivre pour les graveurs, mais, pour l'un comme pour l'autre, il me fallait toujours certaines avances, qui toujours aussi me font défaut. J'y ai donc renoncé provisoirement. Heureusement que, grâce à ces bains, mes yeux vont mieux.

» J'aurai encore bien du tirage, mais c'est mon lot de souffrir ; depuis longtemps j'y suis résigné ; mais les enfants, voilà ce qui me rend un peu moins philosophe et me torture.

» J'ai encore de ce moment-ci ma fille cadette qui est très malade, et le médecin m'affirme qu'elle le sera toujours ; il paraît que c'est par suite d'une coqueluche terrible et prolongée, quoique très bien soignée cependant, qu'elle a acquis cette faiblesse de la poitrine. Tu vois que le malheur me tient et se cramponne à moi comme à une de ses meilleures pratiques ou de ses plus solides clients. Que Dieu, mon cher G..., te préserve des enfants malades ou morts, car, mon pauvre ami ,tu

ne peux te figurer quelle torture et quelle prostration cela vous laisse. Cela paraît étrange et incompréhensible; l'on ne comprend pas que, si jeunes, ils vous précèdent dans l'autre monde !

» Rappelle-moi au souvenir de Du Boys, Valery Vernier, Paul Arène, d'Échérac... Le père Richer m'a écrit pour me réclamer les vingt-quatre francs que je lui dois, dis-lui que je les lui enverrai très prochainement. J'ai à placer des gravures.

» R. BRESDIN. »

Pauvre homme ! Et brave homme ! Que la terre soit légère à *Chien-Caillou !* La vie lui a été assez dure !

Et la première représentation de *Denise*, qui devait avoir lieu vendredi, se trouvera sans doute reculée. Hier, pendant la répétition générale du drame de Dumas, on est arrivé dire à M. Baillet que son père, malade depuis quinze jours, venait de mourir. Imaginez des ironies plus cruelles que celles de la vie de théâtre. Alors que le comédien se présente devant le public, la douleur intime le guette par derrière, lâchement, pour ainsi dire. Le jour même de la première représentation du *Monde où l'on s'ennuie*, M. Joliet perdait aussi son père — et jouait le soir.

Les rares élus de la répétition de *Denise* n'ont pas connu ce triste détail, qui, pour un des acteurs, ajoutait encore une émotion à cette émouvante journée. C'est un spectacle tout à fait intéressant qu'une répétition pareille, où, les comédiens jouant sans fard, sans cos-

tumes — je veux dire sans toilettes — l'œuvre prend aussitôt comme la réalité même, le relief de la vie. On n'est plus au théâtre : on est dans l'intimité de ces personnages qui vivent là, à trois mètres de nous. Chose singulière et caractéristique : naguère, à la cour d'assises, j'avais là l'impression d'assister à quelque mélodrame prétentieux ; ici, au théâtre, j'avais la sensation de me trouver au foyer même d'êtres en chair et en os, et qui souffraient et vivaient de notre vie et de nos souffrances. C'est très particulier, ce sentiment-là. La salle tout entière de la Comédie-Française, les couloirs à demi plongés dans l'obscurité, laissent toute l'animation se concentrer sur la scène et sur l'œuvre seule. Les bustes de marbre semblent endormis à côté des banquettes recouvertes de housses. Au foyer, des artistes, derrière un paravent — tandis que Got, Coquelin, Worms, mademoiselle Bartet, mademoiselle Pierson, Pauline Granger, s'agitent dans le drame de Dumas — répètent, la canne à la main et le chapeau sur la tête, le *Misanthrope* de Molière. C'est Maubant donnant la réplique à Laroche, qui joue Alceste. Des *accessoires* courent, çà et là, dans un corridor : un palmier, des candélabres, des vases de Chine qui compléteront, tout à l'heure, le décor de *Denise*. Dans la salle, trente ou quarante personnes, emmitouflées et qui, dans un moment, vont sortir — pour ne plus le quitter — leur mouchoir de leurs fourrures. Au fond de la salle, dans une petite loge du rez-de-chaussée, une lampe à abat-jour vert et, sur une table, des feuillets de papier pour permettre à l'auteur de prendre des *notes*, au courant de sa pièce.

Il y a là, je le répète, une intimité qui accentue encore les réalités, la vérité du drame. Le théâtre alors devient poignant comme la vie. Dumas n'a point dû, je pense, annoter de beaucoup d'observations une répétition qui nous a tous si fort émus et nous a laissé une des plus fortes impressions dramatiques qu'on puisse ressentir. Mademoiselle Pierson, charmante, gaie, alerte en sa robe rayée, et mademoiselle Bartet, enveloppée dans son mantelet de loutre, toute vibrante encore des émotions qu'elle ressentait en nous les faisant ressentir, ont dû voir, sur le théâtre, ainsi que l'excellente Pauline Granger, combien nous étions saisis et conquis. Je ne parle pas des comédiens, aussi sûrs de leurs rôles que l'auteur l'est de sa pièce. Je me rappelle encore la façon souriante et peu narquoise, mais très heureuse et très satisfaite, dont Alexandre Dumas nous disait, il y a quelques semaines, au lendemain de la lecture de *Denise* :

— Eh bien ! vous savez « il paraît que j'ai fait un chef-d'œuvre ! » Ils me l'on dit, du moins !

Ils, c'étaient les comédiens de la rue Richelieu. Hier, quelques auditeurs dont le suffrage n'est pas à dédaigner le lui ont répété, en remettant dans leur poche les mouchoirs, qui n'étaient plus secs.

Je ne sais pas ce qu'en dira Sarcey ; mais il était placé derrière moi, à côté de madame Adam. Je le dénonce : il a pleuré (1).

(1) Je ne me doutais guère, lorsque j'écrivais ces lignes, que j'aurais l'honneur d'être administrateur de la Comédie-Française le soir où l'on donnerait la centième représentation de *Denise*.

V

Edmond About. — Souvenirs intimes.

20 janvier 1885.

Le matin du samedi 6 août 1870, quelques officiers et quelques journalistes, partis pour faire campagne avec l'armée du Rhin, se trouvaient réunis devant une petite auberge, à gauche, au-dessus d'un talus que je vois encore, sur la route de Sarreguemines à la frontière — c'était la frontière alors, ce pays de Deux-Ponts. Il faisait beau; la division Montaudon, campée là, avait fort bon air sous les armes, et en dépit de la nouvelle de l'échec de Wissembourg qui commençait à circuler, tout bas, dans les rangs, le général, qui nous offrait de porter sous les arbres, en plein air, une rasade à la France, ne doutait pas de la victoire. Cette double journée devait pourtant porter deux noms à la fois, deux noms tragiques : ici, tout près de nous, Spickeren; un peu plus loin, Frœchswiller.

J'entends encore le jeune général attablé à nos côtés

parler de ses soldats avec confiance. Il s'appelait Clinchamp. Un des espoirs de la jeune armée. Il est mort. Mort aussi son aide-de-camp, un jeune homme mince, souriant, très lettré, qui nous dit son nom, Cremer, et que nous devions revoir, las et dégoûté, après la Commune. Mort encore, Amédée Achard, qui se trouvait à nos côtés, ce matin d'août. Mort maintenant Edmond About avec qui nous avions frété une voiture, une façon de char-à-bancs, pour suivre, étape par étape, notre armée victorieuse. Et me voilà seul survivant de cette rencontre près de la frontière, par cette journée d'août, ironiquement belle, le plus admirable des jours d'été — et le plus funèbre.

Une heure auparavant, j'avais dit adieu à Édouard Lockroy qui allait du côté de Metz. Et je comptais bien passer plusieurs semaines avec About, dans cette carriole qui devait nous servir de tente, d'auberge et de cabinet de travail. Ah! les beaux rêves! Ils durèrent tout juste vingt-quatre heures, et je revois encore Edmond About lorsque, le lendemain, dimanche — les rues étaient pleines de blessés se heurtant aux robes blanches des petites communiantes — j'allai l'éveiller dans la maison de Sarreguemines où il avait passé la nuit, chez le docteur Hepp, je crois, le père de notre confrère Alexandre Hepp, s'il m'en souvient bien.

About dormait encore. C'était le petit jour, du reste, et les communiantes s'étaient tôt levées. J'éveillai brusquement mon futur compagnon de campagne.

— Eh bien? me dit-il.

— Eh bien, nous sommes battus! La route est pleine de soldats en retraite. L'armée se retire sur Puttelange!

Edmond About était devenu aussi blanc que son oreiller.

— Vous ne vous trompez pas? me dit-il.

— Levez-vous, regardez les rues, interrogez les soldats. Les premiers blessés sont arrivés cette nuit.

Et, pendant qu'il s'habillait, je regardais, près du pont, défiler des soldats harassés. Je me rappelle encore ce nom qui me frappa sur le cuir d'une voiture de cantine : *Madame Pelletan, cantinière.*

— Et la bataille s'appelle? me demanda About.

— Forbach!

— Oui, un nom sinistre. Comme Waterloo!

Je le laissai achever sa toilette. Je sortis me mêlant au torrent des soldats battant en retraite. Torrent, du reste, n'est pas le mot juste. Ces braves gens marchaient au pas et en bon ordre. Leur attitude superbe rassurait. Ce qui me fit mal, c'est une centaine de prisonniers prussiens qui s'avançaient, arrogants, entre nos soldats. Ces captifs se sentaient vainqueurs.

Il était convenu que je rejoindrais About près du pont. Il faisait atteler la carriole. Il avait hâte maintenant de se retrouver chez lui, à la Schlittenbach, qu'il sentait menacée par l'invasion. Il devait y trouver une bien autre déroute : l'armée, en lambeaux, du maréchal de Mac-Mahon. On se rappelle les lettres poignantes qu'il écrivit alors au journal *le Soir;* comment ne les a-t-il pas réunies en volumes? C'étaient des chefs-d'œuvre.

Sans doute me laissè-je entraîner à regarder trop longtemps nos soldats, à les interroger, à me convaincre de l'amère réalité, que le canon m'avait pourtant apprise depuis la veille. Lorsque je revins vers la Sarre,

la carriole n'était plus là. About m'avait impatiemment attendu, puis *à Dieu va*, comme disent les marins, il s'était jeté seul, au hasard, par les chemins, fouettant les chevaux. Et moi, à pied, en bateau, au hasard des routes et des rencontres, je gagnai Metz, je ne sais par quels sentiers, et je raconterai peut-être un jour comment un numéro du journal *le Temps* (il y avait prédestination!), que j'avais conservé dans ma poche à cause d'un article sur le livre d'Hepworth Dixon, *l'Amérique*, m'empêcha d'être assommé, comme espion prussien, par de grands gars lorrains qui me prenaient — ô ironie! — pour un Allemand... parce que je ne parlais que le français!

Ces souvenirs me reviennent parce que l'aimable homme et le maître écrivain, qui est encore étendu à quelques pas de moi, tandis que j'écris, s'y trouve mêlé. Ce fut une date dans ma vie que cette communauté d'existence, même passagère, en face de l'ennemi. Lorsque, de Metz, je regagnai Paris — non sans obstacles — on m'apprit que les journaux nous avaient portés pour morts, About et moi, et qu'à l'heure où je reparaissais on n'avait pas encore ici de nouvelles de lui.

Ce fut alors que j'eus l'honneur de voir pour la première fois madame Edmond About dans cet hospitalier salon de la rue de Douai, si plein de joie, il y a quelques mois, lors de l'élection de l'auteur de *Tolla* à l'Académie française, et maintenant morne et livré au deuil. J'apportais à madame Edmond About, anxieuse, des nouvelles de celui qu'elle attendait avec des battements de cœur. Il n'avait pas été tué à Forbach puisqu'au lendemain de Forbach il m'avait quitté pour se rendre à

Saverne. Il devait être à Saverne, et c'est de la Schlittenbach, de cette retraite qu'il s'était, avec amour, construite dans les Vosges, qu'il reviendrait à Paris...

— La Schlittenbach ! nous avait-il dit, si elle devient prussienne, je la ferai sauter !

Il la garda, mais n'y remit plus les pieds qu'une fois depuis qu'elle était (le mot est d'About) *indivise* entre M. de Bismarck et lui.

Je n'oublierai jamais l'expression de joie, d'espoir, qui remonta aux yeux inquiets de madame About. Hélas! que ne puis-je lui dire encore qu'elle le reverra et qu'il lui sourira, ce père dévoué, cet époux qui, bien revenu d'ambitions inutiles, ne vivait que pour sa femme et pour ses enfants ! Car ce fut la grande vertu de ce batailleur infatigable, de ce polémiste qui a combattu jusqu'au dernier jour ; patriote ardent, il aima son foyer avec une passion touchante. Il fut, lui qui avait écrit — pour les siens et d'après les siens — le *Roman d'un brave homme*, le modèle des pères de famille.

L'année, dont il devait vivre si peu de jours, n'était pas commencée lorsqu'à une carte, avec quelques mots au crayon que nous lui avions portée, il répondait par cette lettre où ce père de famille apparaît justement avec toutes ses effusions :

« 31 décembre 1884, minuit.

» Bon jour et bon an, mon cher ami. Je souhaite joie et santé à vous et à tous ceux que vous aimez. Puissiez, vous n'avoir jamais à lutter contre des ennemis comme ceux qui me grimpent aux jambes ! La politique... »

« (Interrompu par les embrassades familiales qui con-

solent de tout, et repris le vendredi, 2 à 4 heures.)

» Les politiques, vous disais-je, mon cher ami, n'ont joué que le premier acte. Ils ont passé la main à. . .

. . . .

» Enfin, je ne veux pas vous fatiguer de mes doléances, mais, la première fois que vous aurez un quart d'heure à perdre en bavardage, venez me voir dans ma serre chaude, que je ne quitte pas. Apportez-moi ce curieux volume de Jules Sand et comptez que j'en prendrai soin.

» Bien des choses m'ont frappé, comme toujours, dans votre dernière chronique du *Temps*, mais j'ai surtout remarqué le jugement discret que vous portez sur La Rounat. C'est la vérité même ; nous en reparlerons à loisir.

» A bientôt, cher ami ; je vous ai toujours aimé, mais cela augmente !

» EDMOND ABOUT. »

Je n'ai donné cette lettre, incomplète — car elle serait terrible pour quelqu'un et quelques-uns — du malade enfermé « dans une serre chaude », comme il dit, que pour cette parenthèse touchante où il se peint lui-même — et sans phrases — « Interrompu par les embrassades familiales qui consolent de tout » — au moment où les enfants, la femme aimée, les cœurs qu'on adore, viennent se presser autour du chef, à l'heure où les souhaits de « bon jour et bon an » apportent leurs sourires au foyer.

« Bon jour et bon an ! » Quand il nous écrivait ces mots, le compagnon de Metz et de Sarreguemines n'avait plus que seize jours à vivre !

M. Camille Doucet possède un exemplaire du *Progrès* portant cette dédicace, datée de 1864 : « *A son cher ami Camille Doucet, futur académicien, Edmond About, qui ne le sera jamais.* » About l'était pourtant, et il n'avait pas besoin d'être officiellement « immortel » pour laisser à l'avenir des pages qui ne périront point. Il n'avait pas achevé son discours de réception, et ce « curieux volume de *Jules Sand* » que je devais lui apporter était le premier roman écrit par Sandeau en collaboration avec George Sand, *Rose et Blanche.* Mais About sera célébré par l'Académie française comme une de ses plus brillantes personnalités, et, gardienne de la langue, l'illustre compagnie sait bien quel écrivain elle perd en lui.

J'ai là le premier écrit publié par l'auteur de *Madelon :* le *Mémoire sur l'île d'Égine*, « par M. E. About, membre de l'École française d'Athènes », et la revue hebdomadaire *l'Instruction publique* publiait, il y a deux mois, la composition française de « l'élève Edmond About, lycée Charlemagne, institution Jauffret, candidat à l'École normale (1848) ». C'est une lettre de Jean Gerson, chancelier de l'Université et curé de Saint-Jean en Grèce, à Pierre d'Ailly, archevêque de Cambrai, son ancien maître, une lettre où Gerson proteste contre le panégyrique du meurtre du duc d'Orléans par le duc de Bourgogne. About avait alors dix-neuf ou vingt ans, et cette composition de rhétorique a déjà tout le mouvement, toute la clarté, tout l'accent des futurs écrits d'Edmond About : « Si Dieu me permet d'échapper à

ceux qui m'assiègent, j'irai vous demander un asile ; si la gloire du martyre m'est réservée, je vous attendrai dans le sein de Dieu! » La fameuse composition de Michelet, restée célèbre dans les fastes universitaires, est égalée par le discours d'Edmond About jeune et déjà triomphant.

Tel il était à vingt ans, tel il était demeuré à cinquante-sept ans.

Ce qui plaisait en ses œuvres, c'était l'agrément, l'amusement qu'il savait mettre aux choses sérieuses. Il touchait aux questions les plus ardues d'une main légère, et sa bonne grâce et sa verve ailée valaient mieux cent fois que la gravité des pédants. Jamais de grandes phrases; et, chez ce latiniste achevé, je crois qu'il serait difficile de trouver une citation latine. L'auteur du *Mémoire sur l'île d'Égine* connaissait assez intimement l'antiquité pour se permettre d'être franchement un Gaulois, et un Gaulois de ce temps-ci. C'était un érudit qui n'étala jamais son érudition et un fin esprit qui crut jusqu'au dernier jour qu'en ce pays de France l'esprit finit toujours par avoir raison. Ce n'est pas absolu, et les sots, en tous pays, sont en majorité, mais About avait aussi le chauvinisme de l'esprit français.

Un esprit français ! Je ne vois pas de plus bel éloge à faire d'un écrivain. About fut si Français, de cœur et d'ongles, que ce qui restera de supérieur dans son œuvre, ce sont ses chroniques et ses causeries. Le romancier était charmant, mais on retrouvait toujours la personnalité même, l'esprit, le charme d'About dans ses personnages. Il ne s'oubliait pas assez en contant les histoires de ses héros. Et pourtant quels chefs-d'œuvre

que le *Roi des Montagnes*, et *Tolla*, et *Germaine!* Le polémiste, en revanche, et le causeur étaient incomparables. Je donnerais toutes les tragédies de Voltaire, que le vieillard de Ferney aimait fort, pour sa *Correspondance* et son *Candide.* Dans l'œuvre d'About, les pamphlets alertes et les *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine* sont un peu comme la *Correspondance* de ce voltairien d'Athènes. C'est là qu'il court sur tout sujet comme à la baïonnette et qu'il enlève le morceau comme on emporterait une redoute au *taratata* du clairon gaulois. Telles de ses pages, improvisées au hasard d'un événement ou d'une polémique, sont destinées à devenir classiques, et le style bien français d'Edmond About fait, après la lecture des pseudo-orfèvres de la décadence, l'effet d'un peu de cette neige blanche qui couvre encore le toit où il repose et qui, prise dans le creux de la main, rafraîchirait la lèvre brûlée par les liqueurs bizarres ou les alcools frelatés. Il a mieux que la couleur, ce merveilleux style d'About, il a la lumière, cette force des choses.

Instinctivement, du reste, About se personnifiait lui-même dans ce Valentin de Quevilly qu'il faisait mourir, un beau matin, assez attristé, mais toujours railleur. « Vous savez comme moi, disait-il dans sa dédicace des *Lettres d'un bon jeune homme*, à Charles Edmond, vous savez que notre ami s'est éteint peu satisfait de la vie et surtout de la politique, mécontent des idées et des personnages qui prévalaient alors... » C'est une amère chose, en effet, que la politique, et la polémique a ses cruautés et ses blessures inévitables, mais empoisonnées.

M. Cuvillier-Fleury, qui a suivi M. About dans ses

divers travaux, le conjurait, dès 1857, de s'en tenir aux lettres et de dédaigner, dès lors, bien des appeaux trompeurs : « M. Edmond About, disait-il, mérite mieux que d'être envié comme riche et que d'être célèbre comme amuseur. Il peut marquer sa place, un jour, dans un rang honorable parmi les vrais représentants de l'esprit français. »

Cette place, M. Edmond About l'a marquée, et au premier rang. Il est de la famille des Lesage et des Mérimée. Il avait, un moment, délaissé les lettres, mais ce sont les lettres qui l'ont consolé. En littérature, il ne faut peut-être pas être trop riche. About avait assez de renommée pour demander d'autres rayons d'or à la vie ; mais les rayons de la gloire littéraire ont cela de bon qu'ils ne subissent aucune atteinte ni aucune éclipse.

Artisan de bon sens, esprit libéral, acclamé pour sa *Grèce contemporaine* et sifflé pour *Gaëtana*, mais supérieur aux cabales et sifflant les siffleurs, loué par ceux-ci, méconnu par ceux-là, mais jamais fatigué d'écrire ni ennuyé de combattre, ce batailleur de la taille de Beaumarchais — qui n'avait pas publié l'*édition de Kehl*, mais qui avait retrouvé, sous quelque laurier-rose de l'Attique, la plume de Voltaire emportée là-bas, par Micromégas en voyage, — Edmond About aura vécu toujours sur la brèche, toujours vibrant, vaillant, le rictus aux lèvres, l'esprit à la bouche et le cœur sur la main. Se moquant des forts, bravant les puissants, secourant les petits, ne riant jamais de la misère des autres, ayant rendu plus de services encore qu'il n'en avait demandé, il se hâtait, après avoir ri de tout, d'embrasser ses en-

fants comme s'il prévoyait qu'ils seraient sitôt obligés de le pleurer. Ci-gît une des forces de l'esprit français depuis vingt-cinq ans, et les éloges que ce polémiste aura recueillis sur sa tombe prouvent que Figaro n'a pas toujours raison et que la République des Lettres n'est pas celle des loups.

Il est vrai qu'il est nécessaire de mourir pour que l'apaisement se fasse, et, au total, ce diable de Figaro n'a pas tout à fait tort.

Et maintenant, au moment où je vais envoyer ces feuillets à l'imprimerie, la rue qu'il habitait voit passer, dans l'horrible brouillard jaune de ce triste matin, des fleurs, des couronnes qu'on porte à son cercueil, et elle retentira, tout à l'heure, du bruit des chars comme en ces soirs de fêtes où les voitures roulaient chez mon voisin fêtant joyeusement le Noël alsacien ou le nouvel an autour de la table de famille !

Et nous allons suivre le convoi de ce maître styliste. Et dans quelques heures nous serons au théâtre. L'enterrement d'Edmond About, ce matin ; la *première* de *Denise*, ce soir. Ah ! antithèses de la vie de Paris ! Ironies de la vie littéraire !

VI

La fête des patineurs. — La gelée et le dégel. — Le *Songe d'une nuit d'hiver*. — Le prince Paul Demidoff. — Les tapageurs de 1863. — La Saint-Charlemagne et les banquets d'anciens élèves — S. B... Miss Kean.

30 janvier 1835.

Les patineurs ont bien fait de se hâter. La *belle gelée* dont il est question dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* s'est rapidement liquéfiée en dégel. Quelques heures de plus et la fête de nuit sur le Lac, au Bois, n'avait pas lieu. Mais le Cercle des patineurs a saisi au vol le vent glacé, et nous avons eu, à Paris, une réduction d'une partie de patins sur la Néva. Des femmes élégantes et des toilettes pittoresques, dans un décor d'opéra. Toutes les stalactites et les stalagmites d'un paysage couvert de neige traversées subitement par la lumière électrique et, au bout des branches, des pendeloques de glace surplombant la foule comme des bouts de cristal ou des larmes énormes et figées. Avec de la musique, des lumières, des sourires, des toquets bordés de rouge, des foulards rouges autour des cous

roses, et le corail blanc des branchettes poudrées à frimas, le spectacle était vraiment séduisant. Une féerie, il n'y a pas d'autre mot à chercher. Le *Songe d'une nuit d'hiver*.

Puis, le lendemain, quel changement! La bruine, le brouillard, la boue. Les machinistes de là-haut avaient brusquement enlevé le joli décor et il n'est plus resté que les derrières des portants, ternes et attristants, avec leurs affiches déchirées. Peu importe. Nos Parisiennes ont eu, du moins, une belle soirée de rêve: elles ont assisté à une fête de Watteau, au pays des fourrures.

Je songeais, devant ces pelisses et ces manteaux de renard bleu, à ce grand seigneur russe qui fut si longtemps un gentilhomme parisien et qui vient de succomber, dans la force de l'âge, brusquement frappé par une mort inattendue. Le prince Paul Demidoff avait longtemps non seulement fait partie de ce fameux *tout Paris*, renouvelé sans cesse — célèbre aujourd'hui, oublié demain — mais il lui avait même donné le ton, il l'avait comme dirigé en marchant allègrement à sa tête — lorsqu'il avait vingt ans!

Jolie figure, joli homme. Un beau garçon brun, élégant et bien découplé, dont le visage correct, la moustache fine, le profil régulier, apparaissaient sur le rebord rouge des avant-scènes, à toutes les premières représentations. Il était, vers 1862, le chef de file de la jeunesse exotique de Paris, des étrangers du boulevard et des salons. Avec lui, ce maigre et roux de Gramont-Caderousse, pâle, pareil à un portrait de Clouet, *notre duc*, comme l'appelaient les échappés de collège, les journalistes et les commis en nouveautés qui tenaient à

trancher du grand seigneur. Gramont-Caderousse, qu'un duel avec un gazetier de sport devait rendre tragiquement célèbre et qui, deux jours après avoir tué Dillon, se montrait en une avant-scène des Délassements-Comiques, où mademoiselle Lasseny débutait dans une opérette d'Hervé. Puis le prince Narischkine, le jeune intrépide, celui que les bons bourgeois de la rue Saint-Denis en villégiature à Bade ou à Ems (on allait à Bade en ce temps-là!) contemplaient avec une admiration stupéfaite, tandis qu'assis devant le tapis vert, des monceaux de bank-notes devant lui, il poussait d'un air indifférent des sommes grosses à nourrir pendant une année un faubourg entier et disait d'une voix très ennuyée et calme : *Tout à la masse* — ou plutôt ne disait rien, trouvant sans doute que ces paquets de billets de banque ne valaient pas même une parole, pas plus qu'un tressaillement, qu'ils fussent perdus ou qu'ils fussent gagnés.

Tous ces rois de la mode et ces héros d'un jour devaient se retrouver, comme à un rendez-vous d'honneur, aux fameuses batailles du *Cotillon*, une pièce de Siraudin, au Vaudeville, où mademoiselle Pierson devait danser un pas, ce que les amis de la charmante comédienne ne voulaient pas permettre. Alors, quelles soirées! On se battait contre le *Cotillon* comme on s'était battu pour *Hernani*. Les gentlemens, cravatés de blanc, sifflaient et tempêtaient et cravachaient les claqueurs, qui se lançaient sur eux avec des brutalités de faubouriens déchaînés. On prétendait que l'administration du théâtre avait tout exprès engagé un hercule forain, le fameux *Homme-canon*, pour faire le coup de

poing contre les cabaleurs du Jockey-Club. La police s'en mêla. On arracha de leurs fauteuils les amis du duc de Gramont-Caderousse, et je vois encore ce maigre jeune homme, blême, furieux, emporté littéralement par les sergents de ville à qui l'on jetait, du haut du balcon, des petits bancs pour leur faire lâcher prise. Le comte Orloff, alors ambassadeur de Russie, disait très haut, dans les couloirs :

— Chez nous, on peut siffler tout à son aise !.. Siffler qui l'on veut et ce qu'on veut ! Il est vrai que nous ne sommes pas un pays libre !

Que de temps passé depuis lors ! Si l'on se battait pour mademoiselle Pierson, ce serait, aujourd'hui, pour l'applaudir et on court la fêter, dans *Denise*. Le duc de Gramont-Caderousse devait mourir phtisique en laissant au docteur Déclat, qui ne la toucha pas, une fortune encore considérable. Le prince Paul Demidoff se maria.

Ce fut un drame d'amour que cette union trop rapidement brisée du futur prince de San Donato avec la jeune princesse Metcherska, de cette famille Metcherski dont un aïeul, le prince Elim, fut poète, poète inspiré, et poète français — un Musset slave — et dont un descendant est écrivain russe. M. Paul Demidoff avait fait élever, dans son hôtel de la rue Jean-Goujon, appartenant aujourd'hui au duc de Chartres, une sorte d'autel passionné à sa jeune femme. Les chroniqueurs ont, au temps jadis, décrit avec des phrases extasiées, les splendeurs de cette demeure princière, les superbes animaux de Cain, à l'entrée, les écuries, la salle d'armes avec des fresques élégantes de Protais représentant

l'histoire de l'escrime, l'*art du duel*, comme dirait M. Tavernier, avec les muguets et les mignons du temps d'Henri III et les raffinés d'honneur du temps de Louis XIII. Et dans cet hôtel, il y avait notamment une chambre à coucher dont les tentures, les meubles, les étoffes, les boiseries du plafond étaient marqués d'entrelacs artistiques au chiffre de la première princesse : M. D., Marie Demidoff. C'était une merveille. Lorsque la princesse mourut, la chambre de l'épousée demeura fermée, comme sacrée.

Le prince, lui, pris d'une sorte de mysticisme passionné, s'efforça d'oublier, dans une vie nouvelle, toute de larmes, sa première existence tapageuse. On raconte qu'il couchait dans un lit dont les rideaux étaient faits des robes, des jupes de soie de sa défunte femme, et qu'au fond de l'alcôve funèbre il avait là, éclairé par une lampe — comme les saintes icones moscovites — un portrait de Marie Metcherska qu'il contemplait de ses yeux gros de pleurs, aux heures d'insomnie.

Puis la vie reprenait tout naturellement son pouvoir sur ce beau et séduisant jeune homme, et quelques années plus tard, le prince de San Donato épousait la charmante fille de la princesse Lise Troubetskoï et il l'adorait. Il y avait, d'année en année, un peu moins de fleurs, à Vienne, sur la tombe de la première épousée ; puis le corps de Marie Metcherska était enlevé du cimetière autrichien où il avait été déposé et on le transportait, très loin, là-bas, en Sibérie, où les Demidoff possèdent des mines et des villages entiers. C'est du moins ce que les journaux ont indiscrètement raconté autrefois.

Depuis la Commune, le prince Demidoff n'aimait plus Paris, et je ne sais même pas s'il y était revenu plus de deux ou trois fois. L'étendard russe avait flotté pendant les jours de mars, d'avril et de mai 1871 sur l'hôtel de la rue Jean-Goujon, où l'intendant et l'ami du prince, M. Sampieri, journaliste aujourd'hui, gardait bravement des millions et des millions en objets d'arts et en espèces. Le portier de l'hôtel était même, je crois, qnelque chose comme lieutenant ou capitaine d'un bataillon fédéré. Il eût, j'imagine, comme concierge, empêché les réquisitions qu'il eût pu commander comme officier. Quoi qu'il en soit, l'aventure déplut au prince, qui n'apparut dès lors dans *son* Paris qu'à de rares intervalles et devint décidément prince florentin, se retirant à San-Donato, dont il vendit un jour la collection.

Le prince était un bibliophile et un amateur d'art. Il meurt jeune et plein de force. C'était une figure sympathique, et que les Parisiens n'ont pas oubliée. Les chroniqueurs, qui parlent haut, ont dit combien il fut fastueux, mais les pauvres savaient — et répétaient tout bas — combien il était charitable. Il y a, quelque part, une comédienne brune, au profil d'Andalouse, qui a élevé deux beaux enfants aux cheveux noirs, — des hommes aujourd'hui et qui ont dû pleurer le prince mort — comme le pleureront aussi bien des malheureux.

Les collégiens, cette semaine, sont en fête. On célèbre la Saint-Charlemagne, et, pour les bons élèves, le champagne, cette fois, remplace l'*abondance* officielle.

C'est la huitaine aussi des banquets d'anciens camarades de collège. On se retrouve autour des tables de restaurants, avec des cheveux en moins et des rides en plus. Ils ne sont pas toujours gais, ces banquets, malgré la plus franche cordialité qui, selon la formule, ne « cesse d'y régner ». Pour peu qu'on ait dépassé un certain âge, les visages des camarades de collège deviennent comme autant de miroirs où l'on se regarde soi-même vieillir. Chacun en veut un peu à son voisin de pupitre, transformé en voisin de table, de ne pas s'être mieux conservé.

— Comme il est déjeté, ce diable de X... ! Est-ce que vraiment j'aurais l'air aussi fané que lui ?

Et l'on éprouve le besoin d'interroger un peu la glace du salon de restaurant. Le jeu des lumières et l'animation du repas y mettent alors de la complaisance. Eh bien ! non, on ne se trouve pas aussi ridé et aussi chauve que ce « diable de X... » On se sent même rajeuni à le voir aussi courbé. On a su mieux résister. On est d'une autre pâte et d'une autre trempe !... On n'est point fâché, en fin de compte, d'avoir constaté sa propre conservation devant la décrépitude des amis de collège. Et notez que chacun à part soi se fait ce beau raisonnement personnel. De telle sorte qu'un banquet d'anciens élèves devient presque un conseil de revision où tous les convives se trouvent, plus ou moins, exemptés... de la vieillesse.

Et pourtant, non, ne soyons pas sceptique. Il y a, dans ces réunions annuelles, une fraternité consolante. Les générations et les partis s'y mêlent et disparaissent pour ne plus former qu'une *tablée* de camarades. On n'est

plus ni conservateur ni opposant, on n'est ni de 1830, ni de 1840, ni de 1860, on est de Fontanes, de Charlemagne, de Saint-Louis ou d'Henri IV. Ni vieux ni jeunes, tous compagnons du même lycée ! Et si bien que le vieil esprit de corps anime le banquet et qu'on applaudit, sans sourire, aux souvenirs évoqués du collège, aux succès qu'il a pu remporter, à tout ce qui est sa tradition et sa gloire, comme nous l'avons fait hier au banquet de Bonaparte-Condorcet-Fontanes lorsque notre camarade Kaempfen a porté son spirituel toast de président du banquet, auquel a si joliment répondu avec sa verve ordinaire notre camarade Guillaume Guizot, président de notre Association amicale.

Oui, on s'émeut malgré soi à ces souvenirs. On se sent rajeuni et on lève gaiement son verre lorsque quelque poète du banquet nous dit, comme M. Déborde, qu'après tout des réunions et des associations pareilles unissent les aînés aux cadets,

Et la France d'hier à celle de demain!

Voilà bien pourquoi la camaraderie de collège n'est ni vaine ni banale, comme on a bien voulu le dire. Il y a une franc-maçonnerie de lycée qui vaut bien l'autre, et — laissons dire les sceptiques — buvez à Charlemagne, collégiens d'aujourd'hui, et, camarades de Fontanes, d'Henri IV, de Louis-le-Grand ou de Rollin, buvez à vos cadets, qui en sont encore à la tisane de champagne du lycée et qui seront des hommes — agrémentés de grands hommes, j'espère — lorsque vous serez des vieillards !

J'entre, l'autre jour, à l'Hôtel des Ventes. Je regarde, par hasard, sur une petite affiche bleue, ces mots : *Mobilier artistique*, sans nom, sans initiales, et, par hasard aussi, je me risque en une des petites salles de l'Hôtel Drouot, au bout, près de la grande salle du fond, où l'on vendait le mobilier annoncé. Là, des objets entassés les uns sur les autres, des meubles usés, des tapis fanés, des aquarelles, des tableaux avec des dédicaces, des marines havraises de Maurice Courant, des photographies, des livres brochés, tout cela avec l'aspect mélancolique du déménagement hâtif. Je n'y aurais certes pas pris garde, habitué à ces tristesses de l'Hôtel Drouot, si, sur certains meubles, je n'avais remarqué les lettres S. B. entrelacées ; puis, à côté d'une vasque immense en émaux cloisonnés, un tableau — un tableau un moment célèbre — *la Jeune Fille et la Mort* ajoutant sa note macabre à ce spectacle navrant des promiscuités d'une vente à l'encan : une harpe du dix-huitième siècle sans cordes, une chaise à porteurs dans un coin, des bronzes japonais, et ces objets divers évalués dédaigneusement et tripotés par des revendeurs de la brocante dont les mains crochues s'abattaient sur les débris du luxe de la comédienne. Ce n'était plus la vente de bijoux et d'argenterie, où les amateurs mondains se disputaient les joailleries, les couronnes, les aiguières : c'était une étape de plus dans la ruine, un degré de moins dans la valeur vénale des objets jetés au public. Ces marchands au tas et ces marchandes à la toilette, à demi Auvergnats et à demi Turcs,

me paraissaient sinistres autour de ces meubles fanés.

Et, le soir, celle dont on vendait ainsi le mobilier, les tableaux, la défroque apparaissait devant le public, le diadème impérial en tête et traînant le manteau de velours bleu célébré par les chroniqueurs. Pour peu que la pauvre Sarah Bernhardt aime les contrastes, en voici un, je pense, et des plus poignants. Entre le marteau du commissaire-priseur et les bravos donnés à *Théodora*, quel abîme ! — *Adjugé !* dit une voix. — *Sarah ! Sarah !* répond toute une salle. L'actrice reparait, sourit, salue. Et cette gloire du théâtre a de telles griseries que la tragédienne n'a pas même le temps de songer à ces brocanteurs qui se sont abattus, pendant le jour, sur le mobilier de sa chambre et les bibelots de son atelier.

Le *Kean* de Dumas, *Kean* ou *Désordre et Génie*, pourrait avoir un pendant. Et Sarah Bernhardt jouerait volontiers la pièce avec toute sa séduction, toute sa puissance et tous ses nerfs !

Miss ou *Mistress Kean*. On lira peut-être, un jour, ce nom sur une affiche, et celle-là sera moins attristante que la petite affiche bleue de la *Vente d'un mobilier artistique*.

VII

Tapage autour des chaires. — M. Caro et M. Ch. Robin. — Le sifflet. — About et *Gaëtana*. — M. Nisard. — Le pistolet de Sainte-Beuve. — Lerminier et les étudiants. — Un mort. — Petite histoire des ossements de Victor Jacquemont. — Où le Muséum d'histoire naturelle loge ses grands hommes. — Le crâne de Cuvier et celui de Bichat. — La saison du carnaval. — Feu Gavarni et feu le débardeur.

6 février 1885.

Rien ne prouve mieux la niaiserie des cabales organisées autour de la chaire des professeurs que la double aventure de M. Robin et de M. Caro. Le physiologiste et le philosophe ont eu, tous les deux, et pour des motifs différents, à supporter les interruptions, les gouailleries ou les cris d'auditeurs accourus bien moins pour écouter que pour se faire entendre. Le savant, en qui l'on visait le sénateur, a momentanément suspendu son cours : le professeur de philosophie, en qui l'on cherchait à atteindre le spiritualiste, a voulu faire et a fait tête à l'orage. L'un et l'autre, celui-ci à la Sorbonne et celui-là à l'École de médecine, représentent et la liberté de la pensée et la liberté de la parole. Quant à ceux qui les

ont interrompus dans leur enseignement, ils me paraissent incarner la plus sotte et la plus odieuse des tyrannies, celle de la foule sur l'individu, de la clameur anonyme sur l'homme seul qui, le front nu, proclame, du haut d'une chaire, ce qu'il croit être la vérité.

Je sais bien que ces scènes de tapage ne sont pas nouvelles, mais j'ai toujours été d'instinct avec celui qu'on attaque contre ceux qui poursuivent, et quand on voit d'un côté le calme, la correction, le sang-froid et la science, et de l'autre la huée, que ce soit ou M. Caro ou M. Robin dont le *bousin* — cela n'a pas d'autre nom — veuille étouffer la voix, on n'hésite pas.

La première vertu de toute opinion sincère est le respect de l'opinion d'autrui. Nous avons traversé, je pense, assez d'épreuves, subi assez de déceptions, analysé assez de systèmes, vu s'envoler, comme à tire-d'ailes, assez de rêves pour qu'au fond de notre conscience, comme le résidu du creuset, l'indulgence reste. Je dis l'indulgence, je ne dis pas l'indifférence, je ne dis pas le scepticisme. Mais, en vérité, si toute divergence d'idés devait se traduire par le coup de poing ou le coup de feu, le sifflet ou le revolver, nous n'aurions qu'à revenir, tout uniment, au règne de la brutalité et de la force. Le sifflet de l'étudiant interrompant son professeur — ou de l'amateur de tapage se mêlant aux étudiants, par hasard, — ce sifflet vaut le bâillon du censeur posé, en d'autres temps, sur le journal ou sur le livre.

D'ailleurs, tout homme qui, par profession, met sa personne même en avant et va à sa chaire ou à son théâtre comme un soldat va au feu, est exposé à ces violences qui ont toujours grandi celui qu'elles voulaient

atteindre. J'ai encore dans les oreilles les clameurs dont la foule des étudiants, venus de l'Odéon, emplissaient le passage Saulnier, où demeurait Edmond About, lors des représentations tumultueuses de *Gaëtana*. On sifflait le dramaturge à cause d'un article de journal, comme on a interrompu le professeur de philosophie à cause d'un discours académique. *Gaëtana* et la *Théorie de l'inconscient* de M. de Hartmann ont payé, en passant, pour quelques adjectifs. Et les iniques et absurdes sifflets de *Gaëtana* n'ont pas plus nui à Edmond About que les interjections bravement reçues de l'autre matin n'auront nui à M. Caro.

About, pris de colère, voulait riposter à cette foule par quelque coup de violence et quelque témérité. M. Caro s'est contenté de poursuivre sa leçon avec beaucoup de dignité, comme si, ce qui est certain, les clameurs ne l'atteignaient pas. En pareil cas, Sainte-Beuve se montra moins patient. Il avait, dans un moment d'exaltation, chargé un pistolet, et sa surexcitation était telle, qu'il parlait de se brûler la cervelle en pleine chaire, devant ses interrupteurs et ses insulteurs. Le moyen était dramatique, mais peut-être excessif. Sainte-Beuve fit mieux d'attendre, tout simplement. Quand il mourut, il eut derrière son convoi la plupart de ceux qui l'avaient sifflé autrefois. Dans ce conflit d'opinions de notre vie moderne, sait-on jamais si l'adversaire d'aujourd'hui ne sera pas l'allié de demain ?

M. Désiré Nisard fut un de ceux qui eurent à subir l'épreuve du sifflet. On se montrait, au quartier Latin, les étudiants indépendants et braves qui s'étaient noblement fait conduire au poste pour avoir protesté contre

« l'inventeur des deux morales », comme on disait alors. Avoir été arrêté au cours de Nisard devenait un titre sur la rive gauche. Je connaissais beaucoup un des partisans, sinon un des artisans, de la manifestation, et je n'avais pas l'honneur de connaître alors M. Nisard. Depuis — ô moralité de ces aventures ! — j'ai pu me convaincre que M. Nisard aimait autant que nous l'humble et saine morale de tout le monde, et, quant au protestant qui allait siffler en Sorbonne, j'ai retrouvé son nom au bas de plus d'un arrêté préfectoral suspendant des journaux et cassant des municipalités au temps de M. de Fourtou.

L'« homme aux deux morales » était demeuré homme de lettres, et le farouche opposant de ma jeunesse s'était rangé parmi ceux qui ne se contentent pas de raccommoder les vitres qu'ils ont cassées, mais, après avoir voulu renverser les réverbères, ne songent plus qu'à les éteindre...

Il y a un moyen de désarmer ces cabales, c'est de n'avoir pas l'air de les prendre au sérieux. Un mot d'esprit dompte une assemblée aussi facilement qu'une belle attitude. On a cité le mot fort connu de Saint-Marc Girardin arrivant à la Sorbonne, trouvant son auditoire tête couverte et disant alors, en ôtant son chapeau : « Messieurs, je vous demande la permission de parler tête nue ! » On pourrait aussi rappeler le trait de Lerminier escorté hors de sa chaire, dans les rues, par une bande d'étudiants, et arrivant, toujours suivi par les clameurs de : *A bas Lerminier !* à l'entrée du pont des

Arts, où les passants devaient subir alors un droit de péage d'un sol par tête.

Lerminier s'avance vers le guichet du pont, jette une pièce de vingt francs au receveur, et se tournant vers ceux qui crient sur ses talons :

— Messieurs, dit-il, vous pouvez continuer à me suivre. Votre passage est payé.

En pareil cas, la mine interdite des adversaires est déjà une revanche pour celui qu'ils ont injurié.

Au total, je réclame tout simplement un peu plus de libéralisme en toutes choses. Jamais on n'a autant parlé de progrès et de liberté dans les mœurs et jamais on ne s'est laissé plus lestement entraîner vers la violence. Quand M. Robin suspend son cours, lorsque les leçons de M. Caro sont interrompues, les étudiants sont bien avancés! Un peu de respect pour la parole parlée comme pour la parole écrite ! Et que du moins les salles d'enseignement ne soient jamais menacées de se transformer en réunions publiques!

Oui, respectons les vivants et honorons les morts.

Ah ! les morts ! j'en sais un, des plus célèbres, des plus aimés de ceux qui ont lu ses lettres, des plus dignes de la reconnaissance de son pays, et à qui il arriva l'aventure la plus incroyable et la plus navrante.

L'autre jour, pendant qu'avait lieu le transport des restes d'Henri Rivière, j'ai songé à un autre Français mort sinon pour la patrie, du moins pour la science, et dont les ossements viennent de faire le voyage des Indes en France sans que l'opinion publique s'en soit beaucoup préoccupée !

C'est de Victor Jacquemont que je veux parler.

Il dormait, depuis bien des années déjà, dans un coin de cimetière, à Bombay, où la maladie l'a tué. L'Angleterre avait donné le terrain et, je crois, fourni la pierre et la grille de sa modeste sépulture. Mais cette tombe lointaine n'était point sans poésie. Le voyageur aux Indes reposait dans la terre même qui l'avait tué, comme un soldat est enseveli dans le sillon qu'il a défendu, le fusil au poing. Les Français de passage à Bombay se rendaient en pèlerinage à ce tombeau que M. Siegfried, du Havre, avait fait réparer il y a quelques années. Victor Jacquemont était comme enseveli dans le territoire conquis par ses études. J'ignore par quel sentiment, évidemment dicté par un mouvement de générosité, le gouvernement s'est avisé de déterrer les restes de l'aimable écrivain dont la *Correspondance* nous a tant charmés et de les faire transporter en France.

Toujours est-il que ces restes sont arrivés à Paris, qu'on les a expédiés au Muséum d'histoire naturelle et que Jacquemont attend encore, laissé à l'état de colis, un monument dans le Jardin des Plantes et que son cercueil est déposé à côté de celui de Guy de la Brosse, qui attend également une sépulture. Or, Guy de la Brosse étant mort en 1641, je présume qu'il a été exhumé, lui aussi, pour être amené au Muséum, car je ne suppose pas qu'il *espère*, comme on dit dans le Midi, un tombeau depuis deux cents ans passés.

Victor Jacquemont restera-t-il aussi attendant de même pendant deux siècles ?

Il y a là une ironie cruelle qui eût fait sourire l'ami du voyageur, Prosper Mérimée, le grand sceptique.

Pauvre Jacquemont ! Mademoiselle de Saint-Paul, que

Jacquemont aimait tant et qui vit encore, pourrait le retrouver — devinez où? — dans les caves du Muséum d'histoire naturelle, à côté de Guy de la Brosse, le fondateur du Jardin Royal des Plantes Médicinales, — oui, dans les caves, près des pipes d'alcool et des bois à brûler. Il est là, faisant antichambre à côté des falourdes et des barriques et, quand un gardien descend de ce côté, il pose peut-être dessus son flambeau ou son rat-de-cave.

Misères de la gloire! Réalités macabres et qu'Edgar Poë n'eût pas inventées! Ne valait-il pas mieux laisser en paix ce mort sous le ciel clair des nuits de l'Inde?

On m'avait bien dit qu'on avait déchargé au hasard, comme un paquet amené par une voiture de roulage ce pauvre squelette retour de l'Inde. Je ne voulais pas le croire.

Je me suis informé, j'ai demandé où se trouvait le corps de Jacquement au Muséum. On m'avait répondu: *Quelque part*. On ne savait où.

Je le sais maintenant. M. Cuvillier-Fleury, qui a dû à Jacquemont ses premiers succès littéraires, et Sarcey, qui a une passion littéraire pour Jacquemont, seront sans doute heureux de l'apprendre.

Il avait été question, je crois, de placer les ossements de Victor Jacquemont dans le socle, la gaine du beau buste de lui qu'a le Muséum, dans les serres. Mais le projet a été promptement abandonné. Et ce qui reste du pauvre héroïque garçon demeure où je l'ai dit, et y restera oublié, dédaigné, combien de temps encore?

Et ce n'est pas la seule relique humaine glorieuse que le Jardin des Plantes possède, sans beaucoup s'en soucier, je le crains. Sait-on bien que Daubenton y repose, dans un coin du Labyrinthe, sous un petit monument du temps ? Sait-on que notre ami Georges Pouchet possède le chapeau, le vrai chapeau, le *bolivar* de Cuvier, grand à nous entrer à tous jusqu'aux épaules ? Sait-on, autre détail macabre de l'histoire des gloires du Muséum, que, lorsque Cuvier fut mis dans sa bière, on lui passa une broche de fer à travers la tête, rivée à la bière, afin qu'on ne pût pas *voler sa tête*, comme on avait volé celle de Bichat ?

C'est incroyable, ce que je dis là, c'est fantastique, c'est extravagant ! Cela est pourtant strictement vrai. Ah ! les pauvres morts ! comme la meilleure façon de les honorer serait donc de les laisser dormir en paix leur dernier sommeil !

Et si nos marins et nos voyageurs vont, à Bombay, visiter la tombe de Victor Jacquemont, ils devront y lire : « Ici reposait... » et non plus : « Ici repose... » Jacquemont ne repose plus, jusqu'à nouvel ordre, que dans une cave, sur deux tréteaux et entre deux tonneaux.

Je le dis bien vite, je voudrais le crier bien haut afin que le savant — une des passions de notre jeunesse — n'attendît pas trop longtemps et que le bois de son cercueil n'eût point là le temps de pourrir !

Il n'y a pas d'autre événement nouveau à Paris, et les incidents du cours de M. Caro ont rempli les journaux

depuis ces trois derniers jours. Paris pourtant s'apprête aux fêtes prochaines. On annonce des soirées non seulement dans le monde officiel, mais dans les salons, et l'hôtel Pourtalès verra, avant peu, dit-on, des merveilles.

Les bals de l'Opéra jouent, non pas à la sourdine, mais dans leur coin, pour ainsi dire, les valses de Métra et les polkas de Fahrbach. La foule y est grande, la poussée formidable et je n'ai cependant encore rencontré personne qui m'ait dit : « Je suis allé au bal de l'Opéra ! » Qui va donc au bal de l'Opéra aujourd'hui ? Les tout jeunes gens et les Manons vieillies ; puis la foule des petits commis qui se ruent aux courses, sans compter les danseurs convaincus qui passent consciencieusement toute une nuit dans la poussière en criant : *Ohé ! ohé!* de temps à autre, ce qui, paraît-il, est une des formes de la félicité humaine. Ah ! ce n'est plus le bal masqué de Gavarni; mais les recettes sont plus grosses qu'au temps des débardeurs, et cela suffit.

Gavarni disait lui-même :

— Le carnaval ? Ça n'existe pas ! Je l'ai inventé à raison de cinquante francs par pierre lithographique.

Et il avait eu raison. Gavarni disparu, il y a encore des masques, il y a encore des quadrilles, il y a encore une cohue, il y a encore des provinciaux cherchant — comme une aiguille dans une botte de foin — une femme idéale, une madame de Maufrigneuse égarée dans le torrent de la mascarade et de la bousculade — mais une intrigue sous le loup de velours, mais un marivaudage sous l'horloge (Ah ! oui, l'horloge ! Attendez-moi sous l'orme !), fini, usé, tout cela, oublié, envolé ! C'est le *vieux jeu!*

Le bal de l'Opéra est une institution prospère et colossale ; mais le bal de l'Opéra piquant et spirituel gît, avec le dernier débardeur et le dernier chicard, là-bas, sous la pierre où repose Gavarni, dans le petit cimetière d'Auteuil.

VIII

Le roman et l'histoire. — Olivier Pain, Gordon et le Mahdi. — Le *Times* de l'Inde avait averti. — L'épopée moderne. — Au Tonkin. — L'exposition des cuisiniers et la question de la cuisine. — Un arrêté de M. le général Faidherbe. — La cuisine à Saint-Denis. — — Les femmes devant le pudding. — Vive la cuisine !

10 février 1885.

Qu'on accuse donc encore le roman, le roman d'aventures, d'être romanesque, impossible, improbable ! Lui ? Il est, dans ses inventions les plus incroyables, timide, banal et bourgeois en comparaison de la réalité ! Qu'un Gaboriau imagine l'histoire d'Olivier Pain quittant un bureau de rédaction pour aller, à travers les sables, rejoindre un prophète musulman qui fera de lui un chef d'armée ou un premier ministre ; qu'un Frédéric Soulié, qu'un Eugène Sue, qu'un Dumas père s'avise de créer, de pied en cap, un héros mystique et militant à la fois, comme Gordon ; qu'au lieu du fameux bastion Saint-Gervais, défendu par les mousquetaires, on nous montre, dans quelque drame épique, la marche des « Mille » du général Stewart, aboutissant à ce ter-

rible quatrième acte — la chute de Khartoum — on répondra au conteur, au dramaturge, à l'inventeur de ces coups de théâtre que la crédulité humaine a des bornes, et qu'il ne faut pas abuser de la bonne foi du public.

Et cependant tout cela est vrai et c'est — par un admirable anachronisme — le télégraphe électrique qui nous raconte ces épisodes des *Mille et une Nuits*. Ah ! si jamais le monde a été un vaste spectacle, c'est bien aujourd'hui. A tout prendre, dans le grand drame de l'univers, c'est bien, à l'heure où nous sommes, notre pauvre France qui assiste aux épisodes les moins tragiques. Les tremblements de terre et le sol crevassé ou les montagnes abaissées en Espagne ; les avalanches dans les Alpes d'Italie ; la dynamite à Londres ; deux têtes qui tombent en Allemagne ; l'Angleterre frappée dans son espoir et cruellement éprouvée dans ses chefs les plus intrépides. A côté de ces événements, la crise du travail, en France, est peu de chose, et, quelle que soit la cruauté de la misère, le cœur et la bonne volonté des braves gens peuvent l'amoindrir et la soulager.

Mais savez-vous que nous sommes peut-être à la veille d'une formidable lutte entre l'islamisme et la civilisation ? Le Mahdi s'est levé après avoir déclaré que le prophète Mahomet lui était apparu et lui avait dit de marcher sur les infidèles en agitant ses étendards noirs. Nos causeries très intimes n'ont aucune prétention à la prophétie, et pourtant si l'on relisait, dans le volume de la *Vie à Paris* d'il y a deux ans — à la date du 7 septembre 1883 — la page 323, on y verrait que j'ai averti les lecteurs du *Temps* de cette apparition du

Mahdi alors qu'il n'était encore, pour l'Angleterre, nullement question de ce redoutable adversaire. Le *Times* de l'Inde avait publié une proclamation venant de La Mecque et qui venait de remuer profondément le monde musulman. Elle annonçait, cette proclamation, les malheurs les plus épouvantables pour les chrétiens. Elle prédisait la venue d'Iman Mahdi, et le *Graphic*, qui la reproduisait, en riait un peu, comme nous le faisions nous-même. Eh bien, il n'y avait pas à sourire et c'était bien là une déclaration de guerre que les actes devaient bientôt suivre.

Un roman, vous dis-je, tout cela, le plus étrange, le plus émouvant des romans, et, s'il est vrai que Gordon soit mort sur les ruines de son dernier asile écroulé, imaginez donc quelque dénouement plus dramatique et quelle plus splendide apothéose ! « Il serait triste, disait M. Cherbuliez parlant un jour de Gordon, que ce lion tombât dévoré par des chacals. » Peut-être a-t-il ainsi fini, le revolver d'une main et la Bible d'une autre. Jamais l'énergie humaine ne se logea en un corps plus indomptable. Ce Gordon, un jour qu'un rajah de l'Inde avait soulevé la garnison hindoue d'une ville, va droit à celui qu'il regarde comme un rebelle et, devant les troupes mutinées, lui brûle la cervelle au nom de la reine, donnant ensuite froidement ordre de rentrer dans leurs casernes aux révoltés, qui obéissent comme des chiens fouaillés. M. de Lesseps, qui a connu Gordon — et qui était plein de sinistres pressentiments sur le sort de l'expédition anglaise — nous parlait, l'autre soir, de cet homme qui a manié des millions sans avoir d'autre comptabilité qu'un bout de papier à

peine grand comme la paume de la main et à qui la Grande-Bretagne eût envoyé ses trésors, certaine que l'or jeté par Gordon, les sommes dépensées, étaient par lui consacrés jusqu'au dernier penny à la gloire, à la puissance de l'Angleterre.

Pas une tache d'argent aux mains — des sévérités tragiques parfois ; mais la foi et l'audace du prophète. Tel était ou tel est cet homme qui s'est heurté à cet autre prophète aux étendards noirs, le Mahdi. Il y a là comme un duel entre deux mondes, comme un corps-à-corps entre deux héroïsmes. On regretterait éternellement que l'histoire de la résistance de Khartoum demeurât ensevelie sous les décombres comme cachée dans la poudre du combat et la fumée de l'incendie. J'espère que Gordon ou quelque compagnon de Gordon aura, jour par jour, écrit cette histoire ou plutôt que Gordon est encore vivant sous quelque toit assiégé, dans quelque coin de Khartoum.

Tout ce qui n'est pas ces épopées et ces aventures (et le courage de nos soldats au Tonkin fait partie de ces épopées) est bien petit et paraît bien mesquin à l'heure où j'écris. Et pourtant on vient de fermer, après quelques jours d'exposition, un concours dont l'intérêt était tout particulier et très important. O prose après la poésie ! C'est le Concours de Cuisine française dont je veux parler.

Il avait lieu rue Cadet, et on en a beaucoup moins parlé que des *petits Salons* à la mode. Ce n'était pourtant pas là une exhibition sans importance. L'art de la

cuisine n'est pas du tout de ceux qu'il faille dédaigner, et Brillat-Savarin eût donné plus qu'une aquarelle pour une des sauces des maîtres-queux de la rue Cadet. « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai quel peuple tu es ! » La cuisine a son importance politique, nationale, et je dirai sociale, car toutes les questions se réduisent, à tout prendre, à une question de beefsteaks. Le meeting des affamés, qui doit avoir lieu aujourd'hui à cinq heures, devant le groupe de la Danse, à l'Opéra, est même en outre, en dépit de sa teinte rouge, une question de petit bleu. Les pauvres diables n'ont pas le temps de « manifester » et les malheureux en quête de travail ou de pain fréquentent peu les réunions publiques.

La cuisine — que ce soit celle de Carême, un artiste, ou celle de la ménagère du pauvre qui fait cuire un ragoût quelconque sur un poêle de fonte — occupe donc le premier rang parmi les préoccupations publiques, et j'ai vu avec plaisir naguère que M. le général Faidherbe, grand chancelier de la Légion d'honneur, comprenait la valeur des qualités culinaires chez une femme, lorsqu'il ordonnait qu'à l'avenir les pensionnaires de la maison de Saint-Denis, enfants de légionnaires la plupart sans fortune, suivraient un cours de cuisine. Oui, de cuisine. L'instruction littéraire et les arts d'agrément n'ont point, pour une femme, paru suffisants à M. le général Faidherbe. Il tient à ce que les filles de la Légion d'honneur aient aussi des qualités bourgeoises de bonnes mères de famille et qu'elles sachent apprêter le *friçot* que M. Sardou fait goûter à une impératrice. Vive la cuisine ! Une sonate de Beethoven, jouée sur le piano par de jolis doigts effilés, a bien

son prix, mais un plat appétissant, délicatement apprêté par de jolies mains, a bien son charme.

M. le général Faidherbe est en cela de l'avis de madame de Maintenon, qui exigeait des filles nobles élevées à Saint-Cyr un peu de cuisine et beaucoup de couture, ce qui ne les empêchait pas d'interpréter à l'occasion les tragédies de Racine et de dire agréablement les vers. Ainsi donc, à tour de rôle, les élèves de Saint-Denis, petites et grandes, classées d'après leur ceinture d'uniforme, devront apprendre à préparer des fricandeaux, à faire rôtir un poulet et à éplucher des légumes sous l'œil vigilant d'un cordon bleu instructeur.

— Préparez sel !

— Tournez broche !

— Versez coulis !

Ne riez pas. Il est évident que ces jeunes cuisinières n'arriveront jamais à faire concurrence aux artistes exposants de la rue Cadet, dont les plats montés et les pâtisseries arrivaient à être des chefs-d'œuvre, non seulement au goût, mais aux yeux. La science nouvelle qu'elles devront à l'intelligente, à la paternelle initiative de M. le général Faidherbe, sera du moins particulièrement agréable à leurs futurs maris. Au fond, tout Français qui, en philosophie, est un peu de la religion de Voltaire, est, en mariage, de la religion de Molière. Il aime assez volontiers à avoir des boutons cousus à ses chemises et des mets non brûlés sur son assiette. C'est effroyablement vulgaire, je le sais bien, et ces prétentions coupent les ailes à la poésie, tant qu'on voudra. Ce n'est pas toujours vrai. Quand on s'aime, en ménage, tout est poétique, même la cuisine et jusqu'au sirop du

malade; quand on ne s'aime pas, tout est odieux, même et surtout les simagrées forcées de l'amour. L'idéal de la Française est une femme qui, comme madame Roland le disait d'elle-même, n'est « pas plus embarrassée à la cuisine qu'au salon ». Et c'est précisément ce que rêve M. le général Faidherbe, avec cette différence que les Romaines ou les Spartiates de la trempe de madame Roland ne seraient peut-être pas de son goût.

Je n'en sais rien. Ce que je sais bien, c'est que les Anglais, qui sont gens pratiques, estiment que, dans un *home* aimable, une femme capable de pétrir, de sa blanche main, un pudding de famille est préférable peut-être à une Corinne inédite ou à une héroïque virago. Les Femmes d'Épée qui nous sont venues de Vienne, ces belles et brunes Autrichiennes qui s'escriment si vaillamment de la dague et du fleuret, sont jolies à contempler comme des Bradamantes plastronnées et enjuponnées. Mais la Charlotte de *Werther*, la Gretchen idéale confectionnant ses compotes et tendant ses tartines à ses petits frères, a plus de poésie encore, en dépit du charme des armes et de la vulgarité des confitures. C'est que la femme trouve le moyen d'idéaliser la cuisine et que, dans le noble jeu de l'épée, tout ce qu'elle peut faire, c'est de ne pas féminiser un art viril.

Je suis convaincu que M. Legouvé, qui aime les armes et qui aime aussi la cause des femmes, nous donnerait raison et a dû applaudir à la décision de M. le général Faidherbe. Songez que l'homme de ce temps-ci meurt de deux grandes maladies, l'anémie et la dyspepsie, pour ne point parler de la fameuse névrose

qui passera peut-être de mode. Or, par quoi peut-on remédier à l'anémie et à la dyspepsie? Par la cuisine, qui rend la force et soigne l'estomac.

— Un bon cuisinier, disait le vieux Raspail, vaut dix médecins. C'est l'Esculape de la digestion.

Apprendre à nos filles et à nos femmes l'art de la cuisine, c'est donc leur enseigner mieux encore que l'art de guérir : l'art de l'hygiène.

Et voilà pourquoi j'ai regretté qu'on n'ait pas loué comme il convenait l'exposition des cuisiniers, où est apparue, à dire d'experts, et dans tout son éclat, la preuve d'une évidente renaissance de la cuisine française.

On ne dira pas de la République actuelle ce que Grimond de la Reynière disait de la République de son temps :

— La Révolution est jugée. Pendant ses années désastreuses, il n'est pas arrivé un seul beau turbot — je dis un seul — à la Halle !

Turbots, saumons, aspics de volaille, cailles en caisse, lièvres momifiés par des cuissons savantes, piqués de lardons succulents, plats étonnants, sauces surprenantes — et, en tout, une simplicité classique et digestive — tel a été le lot, et le dernier mot de l'exposition culinaire.

« Il y a du moins, comme disait M. Ernest Bersot, un coin de France qui va bien. » Et vivent nos cuisiniers ! Et compliments à M. le général Faidherbe, qui nous donnera des cuisinières lettrées !

« La découverte d'un mets nouveau, s'écriait Brillat-Savarin, est plus précieuse pour l'humanité que la découverte d'une étoile ! »

Je ne demande même pas qu'on découvre des mets nouveaux ; mais du moins qu'on ne nous plonge point de la dyspepsie dans la gastralgie, et de la gastralgie dans l'anémie, en désapprenant l'art de préparer les mets les plus simples, les plats familiaux et bien-aimés de la *Cuisinière bourgeoise !*

IX

Eheu, Carnaval ! – Un disparu. — Les réfractaires. — Jules Vallès. — Vers et souvenirs de jeunesse. — Un type social. — *Spartaco-Lucullus*.

11 février 1885.

Je voulais parler du Carnaval pour constater, une fois de plus, qu'il agonise — et des bœufs gras pour les plaindre un peu, ces pauvres lauréats de concours, qu'on ne promène plus même par les rues, et dont les cadavres roses ou pâles pendent tristement, à l'heure qu'il est, aux crochets des bouchers, avec d'ironiques fleurs roses, ou des guirlandes d'or, ou de funèbres feuilles de vert laurier plantées dans leurs chairs exsangues. Mais au moment où le son d'un cor de chasse et la plainte d'un cornet à bouquin, au bout de la rue, m'avertissent que le Carnaval — un spectre de Carnaval — passe à travers Paris, la nouvelle m'arrive de la mort d'un homme qui fut un type social dans notre vie moderne, et dont le souvenir commande l'attention.

Lorsqu'on voudra connaître sinon la grande histoire, du moins la petite histoire de ce temps, on ne pourra

oublier ce Jules Vallès qui, plus âprement que personne peut-être, fit entendre, de sa voix qu'il grossissait volontiers, les revendications non point du peuple, mais, comme il l'a dit lui-même, des déclassés et des réfractaires. C'est à ce titre une figure unique peut-être. Et déjà on a tenté ce portrait d'un révolté. La première brochure qu'ait publiée M. Jean Richepin, autre impatient, s'appelait les *Étapes d'un réfractaire* et contait avec éloquence l'histoire de Jules Vallès.

Un jour, au bas d'une photographie de lui, l'auteur de la *Rue* écrivit ces vers :

C'est bien là la mine bourrue
Qui dans un salon ferait peur,
Mais qui peut-être dans la rue
Plairait à la foule en fureur.
Je suis l'ami du pauvre hère,
Qui dans l'ombre a faim, froid, sommeil.
Comment, artiste, as-tu pu faire
Mon portrait avec du soleil?

C'était là ce que Vallès voulait, prétendait être. Mais ce bourru, ce sombre, était un terrible narquois, et, artiste avant tout, il attachait, comme il l'a écrit, « des casseroles à la queue de ses tristesses, et, les fouettant devant lui, se vengeait de la souffrance par l'ironie ». Ce fut, au début, un bon garçon qui s'affubla d'un masque sinistre ; mais, à la fin, le masque tenait à la peau.

Il avait donc bien souffert? Oui, comme tout le monde, car tout le monde a sa part d'épreuves, visibles ou cachées ; mais plus que tout le monde, car il était de ceux que la douleur aigrit et qui n'oublient jamais les heures tristes, même aux heures de succès et de lumière. J'en connais d'autres.

Vallès fut une sorte de paysan affamé de *parisine* et regrettant toujours, pourtant, dans ce Paris, la vie libre des champs, qui l'eût fait vivre plus heureux peut-être, plus âgé certainement. Un rural, ce socialiste. Un homme du sillon, cet homme de la rue.

Un des premiers, Vallès fit, en ses descriptions, sentir l'odeur des choses. Dans tel souvenir de sa jeunesse, *la Lessive*, l'odeur saine du linge frais empilé sur les planches de l'armoire de campagne vous monte au cerveau et, un feuillet plus loin, le parfum des violettes d'un sou. Le profond sentiment de la nature attendrissait plus d'une fois ce rhéteur qui enflait sa voix de cuivre et cherchait le « mot cruel », comme dit un des personnages de Daudet, et la « note navrante ».

— Soyons !... navrants, disait-il un soir, sur le boulevard, en regardant le premier numéro du journal *la Rue* pendu à la devanture des kiosques.

C'était un mot d'ordre qui venait sur ses lèvres avec les ressouvenirs des jours de jeunesse avide et souffrante. Il avait roulé tant d'ambitions dans sa tête dure et porté tant de déceptions dans son cœur gonflé ! « Je me souviens, écrivait-il dans un article dédié à son camarade de collège Arthur Arnould, je me souviens qu'aux jours d'implacable misère c'était au foyer des pauvres que ma misère était à l'aise ! La ménagère me disait de reprendre une tranche. Une fois que je te portai cent sous, rue La Harpe, il était sept heures, tu n'avais rien mangé. Eh bien, je puis te le dire aujourd'hui, c'est le charbonnier du coin, un pays, qui me les avait prêtés. »

De ces heures de jeunesse misérable, Vallès conser-

vait des rancœurs, des rancunes féroces. Il avait les appétits d'un homme qui n'a pas toujours dîné. Se débattant dans les besognes lourdes et lassantes, il avait donné des répétitions de latin à de jeunes Valaques et vendu pour cinq francs — vingt sous le couplet — des chansons à des marchands de refrains populaires. Dans ces cahiers qu'on débite au peuple, et qu'on chante, le soir, en plein air, aux heures d'été, il y a des chansons de Vallès, des chansons d'amour ou des *turlurette* et des *briguedondé* écrites sous le toit d'une mansarde devant un âtre vide, comme les chansonnettes de Lucien de Rubempré étaient rimées avec de nerveux éclats de rires devant le lit de sa maîtresse morte.

Il se vantait aussi d'avoir, étant employé à la mairie de Vaugirard, enregistré des mariages en mêlant les parentés de telle sorte que, légalement, un aïeul avait épousé sa petite-fille, un frère sa sœur, etc. Plaisanteries funèbres.

— L'avenir se débarbouillera là dedans comme il pourra, disait Vallès. En attendant, c'est toujours un coup porté à la famille!

C'est dans ses premières années de luttes qu'il faut chercher la genèse du talent d'un homme. Vallès prenait alors ses repas dans un petit restaurant de la rue de l'Arbre-Sec, tenu par le père d'un de mes camarades d'enfance — Georges Bessay — une des intelligences les plus rares et un des cœurs les meilleurs que j'aie rencontrés et qui fût devenu certes un grand médecin si la phtisie ne l'eût emporté à vingt-cinq ans, à Nice. Ce fut Bessay qui nous parla le premier d'un jeune homme à

barbe noire qui prenait, à crédit presque toujours, ses repas chez son père et, de temps à autre, après un déjeuner sommaire, se regardait dans la glace et disait, tout haut, d'une forte voix, devant les clients ébahis :

— Je serai député de Paris!

Ce tribun à ses débuts, c'était Vallès. Il n'avait encore écrit que quelques articles au *Figaro*, mais ces fragments étaient des chefs-d'œuvre : les *Réfractaires*, le *Dimanche d'un jeune homme pauvre* — ce dimanche d'hiver glacé où les bacheliers sans argent ont froid et faim « dans le pays des orgueilleux » ! Je me rappelle le temps où J.-J. Weiss, sans vouloir faire de paradoxe, comparait le plus naturellement du monde le style de Vallès à celui des classiques, à Bossuet ! Vous avez bien lu : Bossuet. M. Brunetière se chargera de répondre.

La vérité est qu'il y a dans ces pages de Vallès une note personnelle étrangement troublante. C'est comme la relation d'un voyageur au pays de misère. Mürger a chanté la bohème, et la chanson de Musette nous fait oublier les toux d'hôpital qui passent à travers son livre. Vallès l'a peinte, au contraire, à la manière noire, cette bohème sinistre, et le rire de ses irréguliers n'a rien de la gaieté des rapins de Schaunard. Un accent de révolte y sonne, comme le tocsin de la bataille future. Mürger, le fils du petit portier-tailleur, est un résigné qui se console des tristesses de la vie avec le sourire et le baiser d'une jolie fille. Vallès, né d'un pauvre professeur, cheval de labour universitaire, bête à concours et *annonce* vivante, n'admet aucun accommodement avec la destinée, et, trouvant que l'amour sonne creux

et que la gloire à venir est peut-être une chimère, il demande à la vie des plaisirs tangibles et du bonheur argent comptant.

L'Argent! Ce fut le rêve éternel de ce réfractaire aux instincts de propriétaire. « Faisons de l'argent, morbleu ! écrivait-il au financier Mirès, dans la dédicace d'un livre demeuré célèbre, gagnons de quoi venger le passé triste, de quoi faire le lendemain joyeux, de quoi acheter de l'amour, des chevaux... et des hommes ! »

Tout Vallès est dans ce sinistre livre à couverture jaune — couleur de l'or, l'*Argent* « par un homme de lettres devenu homme de Bourse » — imprimé à Fougères, publié à Paris et portant sur sa couverture — comme un nombril d'argent, disait l'auteur — une pièce de cinq francs aux armes, de l'empire français, avec cet exergue (un vers, s'il vous plaît) :

J'en vaux *cinq* au contrôle et *cent* dans la coulisse!

Le livre est introuvable aujourd'hui et c'est dommage. Il restera comme un formidable document social. La préface en est comme le testament d'un homme qui, après avoir crié : « Haut les cœurs ! » prend un amer plaisir à répéter : « La première place au ventre ! » C'est comme un hymne en prose à la jouissance et à l'appétit. L'admirable début de la *Confession d'un enfant du siècle* n'est pas plus poignant que cette confession d'un enfant de la petite bourgeoisie mordu au cœur par l'envie de largement vivre. Mais dans Musset l'appétit de l'au delà, le mal de l'amour,

le mal du siècle, jette sa mélancolie sur ces pages étincelantes ; la préface de l'*Argent* est comme la protestation furieuse d'un athée de l'idéalisme qui voue tout son être au veau d'or.

« J'y vais pour ma part de tout cœur et je crie : *Enrichissons-nous !* A l'œuvre ceux qui n'ont rien ! Qu'ils fassent un paquet de leurs hardes, qu'ils ramassent leur reste, et à la Bourse ! » Il a brûlé ses vers. La poésie est morte. La politique ? A quoi bon suivre « dans les rues ces mouchoirs de couleur appelés des drapeaux » ? Le million, voilà la *poésie sacrée* du dix-neuvième siècle.

« La Bourse — je cite textuellement — est l'Hôtel de ville de la République nouvelle. »

Et quelle forme puissante dans cette ironique préface, une sorte de réponse violente, amère, révoltée, au : « Silence aux pauvres ! » de Lamennais — une espèce de terrible : « Place aux pauvres ! » Ou plutôt : « A l'assaut des riches ! »

Voilà ce qui donnera une place toute particulière, très en vue, à Jules Vallès, non pas dans l'histoire des idées, mais dans l'histoire des appétits de ce temps. Les tératologistes littéraires étudieront curieusement ce porte-parole des affamés.

Sur la couverture de ce livre étonnant — effrayant — Vallès annonçait, après l'*Argent*, toute une série de brochures, une sorte de revue générale des intérêts, et, hypnotisé comme un Balzac par le million, il se proposait d'étudier l'impôt, la terre, la douane, le pain,

« l'Argent, la Banque de France, les Chemins de fer, l'Encyclopédie vivante du dix-neuvième siècle ». Oui, tout l'homme qui vient de mourir est là, dans ce programme imprimé au dos d'un livre. Toute sa vie il aura fait des programmes, écrit la préface d'un tableau de Paris, la préface d'un roman, la préface d'un drame.

Le *Figaro* annonça longtemps un roman dont Vallès écrivit seulement les premières pages, *les Aventuriers de la Seine*. Attiré par le théâtre, Vallès écrivit des scénarios, rêva de donner à l'Ambigu la *Dompteuse*, en Amérique la *Commune*, avec Rossel pour héros. Des plans, rien de plus. Toute sa vie l'écrivain roula des projets originaux ou paradoxaux.

Il adressait de Londres à un éditeur : « J'ai une idée. Je veux écrire un livre pour *démolir* l'Italie. Je ne l'ai pas vue, l'Italie. Mais Venise, Rome, Florence, c'est surfait. Je veux en finir avec ça. Voulez-vous publier le volume ? »

Ainsi, toujours la recherche de ce qui peut étonner, inquiéter. La haine du banal poussée jusqu'à la haine du beau. Le besoin de l'originalité aboutissant à des excentricités ramassées comme vérités par des pauvres diables, qui d'un paradoxe de journaliste faisaient une bourre de fusil.

« Il ne faut jamais dire du bien de soi, il faut en imprimer. »

Cet axiome de Vallès peint tout un côté de son caractère. On eût bien étonné ce réfractaire en lui disant pourtant qu'il était un timide, et ce sceptique en lui prouvant qu'il n'était qu'un sentimental.

Tenez! j'ai dans un coin de mon vieux portefeuille,
Marquée à votre chiffre, une petite feuille,
Une dernière fleur que j'ai voulu sauver,
Et qui me fait sourire en me faisant rêver!

Ils sont de lui, ces vers, et ils sont adressés à une femme.

Il portait en effet en lui, et jusque dans ses pages de haine, un poète mort-né qu'il devait regretter parfois, tout bas, tout seul. Il avait écrit des poésies : *l'Habit vert* — le titre même du proverbe de Musset et d'Augier — *l'Habit vert*, un poème amoureux qu'il devait relire pour s'en moquer et qui amenait peut-être une larme à l'œil farouche du réfractaire :

C'était... vous savez quand? J'avais pris la rotonde :
Mes bras s'ouvraient tout grands pour embrasser le monde.
Je n'avais pas, mon Dieu ! fermé l'œil de deux nuits ;
J'étais un fort poète en marche sur Paris.
L'Auvergnat déposa ma malle à votre porte.
— Les vrais bonheurs souvent nous viennent de la sorte.
Vous étiez fraîche, belle... Une rose de mai.
Votre cou... votre nez... Enfin, je vous aimai.
Mais vous ne m'aimiez pas. J'avais l'air un peu bête,
Je parlais fort, les yeux me sortaient de la tête;
J'étais assez bien fait, mais assez mal couvert.
... J'avais un gilet jaune avec un habit vert!

Certes, le gilet jaune et l'habit vert composent un costume un peu criard, et je ne m'imagine pas Chérubin chantant ainsi accoutré « la Romance à Madame ». Mais enfin, il n'en faut pas trop vouloir à la société parce que l'habit qu'on porte est de la couleur des prés, et je sais nombre de gens qui n'ont pas toujours eu des vêtements, ni verts ni jaunes, et qui ont vaillamment, sans colère, accepté leur destinée.

Affaire de tempérament. Vallès ne pouvait pardonner

à personne les souffrances qu'il avait endurées dans sa chair meurtrie ou dans son amour-propre froissé.

Il disait, un jour, à Hector Malot, son exécuteur testamentaire, qu'il aimait beaucoup :

— Lorsque vous êtes arrivé de Rouen au quartier Latin, vous aviez un beau et chaud pardessus marron. Ah ! ce pardessus ! je vous l'ai envié *pendant dix-sept ans!*

Au fond, peut-être exagérait-il lui-même son propre péché. Vallès raillait volontiers. Dans un vieux journal fondé par André Gill — ce pauvre Gill délaissé maintenant après tous les articles émus du lendemain de sa folie — dans la *Parodie*, en 1869, Jules Vallès avait écrit la préface de sa quasi-autobiographie, *Jacques Vingtras*. Cela s'appelait hardiment, franchement, le *Testament d'un blagueur*.

« C'était, disait Vallès en parlant de son héros mort, un blagueur de la grande espèce, de ceux que le succès n'éblouit point et que le péril n'effraye pas. On l'appelait « blagueur » parce qu'il riait de tout et ne ménageait rien. Comme on avait peur de lui, on avait essayé d'appliquer à son ironie un mot qui en diminuât la hauteur et pût en voiler la portée. Il l'avait bien compris, mais il n'en avait ressenti qu'un peu plus d'orgueil et de mépris : — orgueil de lui-même, mépris des autres. »

Cet orgueil de lui-même, et ce mépris des autres, Vallès les avait aussi. Il ne détestait tant le passé, tout le passé, que parce qu'il avait encore dans la poitrine la haine des devoirs universitaires imposés, des pages du *Conciones* dont on l'avait bourré. Depuis Homère jusqu'au dernier poète applaudi, tout le gênait. « Ote-

toi de mon soleil ! » De là ces boutades épiques de ce « blagueur de la grande espèce ».

— Qu'y a-t-il de plus beau que l'amphore et de plus gracieux que le vase étrusque? lui disait, une fois, un des maîtres sculpteurs de ce temps.

— Il y a le litre !.. répondit Vallès.

Peut-être n'en croyait-il pas un mot, mais ce mot, il l'avait trouvé. Il était content.

La vie, dure à ses débuts, a été sévère à sa fin. Après avoir pâti, il pouvait jouir. Le diabète vint et le mina. Il contait, avec des rictus colères, que, ayant acheté pour son hiver un bon sac de pommes de terre qu'il avait fait descendre dans sa cave en brave Auvergnat, le médecin lui avait dit : « Surtout, pas de pommes de terre ! »

— Et je les adore ! Voilà : quand on est jeune, on a des dents et pas de pommes de terre. Et quand on a des pommes de terre — et des dents — on n'a plus d'estomac !

Un soir, un ami à qui il rendait visite lui montre la nappe mise et la table servie et l'invite à dîner. C'était au début de l'hiver.

— Non, répondit Vallès d'un ton farouche. Non. Je ne peux plus manger et ça m'embête de voir manger les autres !

Il venait de dire là le mot même de sa destinée. Toute sa vie, il fut « embêté » de voir manger les autres : jeune, parce qu'il était pauvre et que le pain était rare ; vieux, parce que la santé était partie. Le réfractaire meurt devant la nappe mise. Le souffrant d'autrefois a peut-être porté le poids des privations de sa jeu-

nesse. Il voulait des rentes, il avait des rentes. Le destin les lui arrache.

Je définirais volontiers Vallès — qui ne détestait pas, pour les railler, les souvenirs antiques — un Spartacus qui rêva d'être Lucullus.

Un Spartacus qui ne brandit pas les fers de l'esclave, mais prit pour arme le style — le stylet — d'un maître.

X

L'exposition des dessins de Gustave Doré. — Un artiste mort. — — Les faux heureux. — Ce que souffrit Doré. — Les patriotes et les antipatriotes. — Paul Déroulède. — A propos du duel de Dunkerque.

3 mars 1885.

On a ouvert hier, au Cercle de la Librairie, l'exposition des dessins laissés par Gustave Doré. La mémoire du pauvre grand artiste est toujours vivante et n'avait pas besoin de ce triomphe posthume pour être encore saluée. Lorsque Doré est mort, encore jeune, on s'est tout à coup aperçu de la puissance créatrice d'un artiste qu'on reléguait volontiers, de son vivant, parmi les improvisateurs et les dessinateurs-illustrateurs, ces journalistes du crayon.

— Gustave Doré ? Peuh ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Un auteur de vignettes ! Un ambitieux qui veut tâter de tout, faire de la sculpture et de la peinture ! Qu'il reste donc avec ses crayons ! Est-ce qu'un homme quel qu'il soit n'est pas tenu de se spécialiser ?

N'eût-il manié que ses crayons, Gustave Doré méri-

terait d'occuper une place à part au premier rang de ces illustrateurs du dix-neuvième siècle que M. H. Béraldi étudie, après ceux du dix-huitième. Il y a dans son œuvre une rare puissance d'imagination, une diversité admirable. Il invente, il crée, il jette, d'une main fiévreuse, ses visions sur le *bois* ou le papier. Tout chez lui est mouvement et couleur. Avec du noir et du blanc il évoque les visions dantesques, les féeries shakespeariennes, il fait se mouvoir les foules dans une pénombre lumineuse. Ah ! si l'Allemagne ou l'Angleterre avait vu naître un artiste pareil, nous n'aurions pas eu (je parle de l'illustrateur, puisque ce sont ses dessins qu'on nous montre), non, nous n'aurions pas eu assez d'éloges à décerner à cet étranger aux conceptions originales et aux illustrations extraordinaires. A beau triompher qui est exotique.

Mais Doré était notre compatriote, Doré était bon garçon et Doré passait pour avoir le travail trop facile. C'était un producteur infatigable. Grave reproche, surtout dans la bouche des gens qui ne produisent rien. Il se forme toujours des légendes sur ceux qui sont amoureux du labeur. M. Brunetière, l'autre jour, dans une excellente étude, sur l'abbé Prévost, fragment tout à fait supérieur d'un livre sur le dix-huitième siècle, répondait, à propos de l'auteur de *Manon Lescaut* à ceux qui disent négligemment que Prévost a trop écrit et affectent de croire que, « s'il eût moins écrit, *Manon Lescaut* aurait eu son pendant » :

— Si l'on est capable de beaucoup écrire, il faut écrire beaucoup, la fécondité littéraire ne s'aménage pas comme une coupe de bois.

Et ce que dit là de Prévost le critique de la *Revue des Deux Mondes*, je puis le dire de Doré. Oui, M. Brunetière a raison, la fécondité est la marque du talent, et Rubens eût trouvé étrange qu'on lui reprochât (Qui ? Des impuissants ou des paresseux) le plaisir, la joie de sa production.

On m'objectera que Gustave Doré n'est pas Rubens. Sans doute. Et Doré eut même le tort de sacrifier son crayon à son pinceau. Mais quel artiste merveilleux ! Quel nature supérieure ! Quel bon garçon, pour tout dire aussi !

Le regard franc, le mot ailé et la main tendue. Très sympathique, dirais-je, si ce terme n'était pas inventé par les atrabilaires pour nuire un peu aux braves gens qui ont la bêtise de montrer leur sourire et de rentrer leurs ongles. Il y a de ces étiquettes qu'on colle au dos des passants pour en amuser les badauds.

Autre légende : Gustave Doré, disait-on, était fort riche. Sa mère invitait les critiques d'art à dîner pour leur arracher des articles. Si Théophile Gautier louait les œuvres de Doré, c'est que madame Doré le lui demandait, à sa table. Toutes ces inventions irritaient profondément le pauvre artiste, qui se harassait à poursuivre sa chimère, broyant ses couleurs, pétrissant sa glaise, tourmenté de la généreuse envie de tout embrasser et de tout conquérir.

Que de fois ne l'ai-je pas entendu dire :

— On me fait payer cher mes premiers succès ! Et on me traite en artiste chanceux, parce que j'ai voué au travail toute ma vie !... Je voudrais pourtant bien montrer à mes contemporains que je peux faire *quelque chose !*

Quelque chose ! On s'apercevra, en visitant l'exposition du Cercle de la Librairie, de tout ce que Doré avait déjà fait lorsqu'il laissait échapper pourtant ces soupirs de regret. Dans l'œuvre de Gustave Doré il y a l'étoffe de plusieurs réputations artistiques. Les miettes tombées de la table de ce Gargantua du travail suffiraient à la renommée de dix autres artistes. Mais quoi ! Doré avait commis le crime de fécondité ; il paraît que cela ne se pardonne pas, surtout dans un pays où la stérilité est si bien portée qu'elle menace même le pays d'une dépopulation future.

Les dernières années de l'artiste furent non pas aigries, mais attristées. Il se savait populaire (surtout hors de France), il ne se sentait pas sacré maître. Souriant en apparence, il était, en réalité, inquiet et triste. Cet heureux, ce favorisé du sort, avait sa plaie secrète. Ambitieux de la vraie gloire, il était las et comme écœuré du bruit.

La gloire ? Il devait la rencontrer, complète, définitive, au lendemain de sa mort. Lorsqu'on apprit qu'il n'était plus, on mesura la taille de celui qu'on venait de perdre. Il en est de certains artistes comme de ce duc de Guise : ils paraissent plus grands couchés que debout.

Depuis deux ans, Gustave Doré est couché ainsi, dans sa fosse. L'exhibition de ses œuvres va faire regretter plus encore cet inventeur génial et cet admirable visionnaire. L'homme qui a illustré Rabelais, traduit Cervantès, égalé par sa verve Balzac en ses *contes drôlatiques*, évoqué l'Espagne, photographié Londres, cet homme-là est un maître unique dont le nom ne périra point.

— Savez-vous, mon cher Doré, ce qui vous manque? lui disait, un jour, un camarade. On vous croit très heureux. C'est ce qui explique pourquoi vous avez plus de jaloux que d'ennemis. Les ennemis servent, les jaloux nuisent.

— Ma foi, répondit Doré, j'aime encore mieux être envié que haï. L'envie montre que j'ai encore du succès, et la haine prouverait que je n'ai plus de bonté ! Dieu merci, je ne suis pas méchant. Mais qu'on ne m'ennuie pas trop, car je ferais sentir que j'ai des griffes !

Huit jours après, il était mort. Et la minute de son agonie fit plus pour sa gloire que dix années de travail.

— Ah ! ce pauvre Doré ! Quel talent ! Quelle verve ! Quelle prodigalité de créations ! Quel charmant homme ! Et quel bon cœur !

La plupart des gens consentent bien à reconnaître les vertus du voisin, mais un peu comme les veuves constatent les mérites de leur époux défunt : sous forme d'épitaphes.

Cela est si ennuyeux, les vivants, et surtout ceux qui, comme Doré, vivent dix existences dans une existence !

Nous n'avons, à Paris, d'autre nouveauté que cette exhibition. La collision qui a eu lieu, hier, à Levallois-Perret, entre des membres de la Ligue des Patriotes et des anarchistes, qui érigent l'antipatriotisme en principe, n'est pas ce qu'on appelle communément « un événement parisien ». Mais c'est un symptôme grave que la promenade de ces drapeaux de partis, de ces étendards étrangers. Il y a là une sorte de provocation

insultante. On me dira que M. Paul Déroulède et ses amis arborent aussi des drapeaux sur les tombes, mais ce sont les drapeaux du pays. Déroulède apporte à sa croisade nationale une ardeur, un zèle, un dévoûment inouï. Applaudi au théâtre, il a laissé le drame pour la propagande patriotique. Lettré, il s'est voué aux humbles, aux gymnastes, à tous ceux sur qui la parole a plus de force que le livre. Il a donné son temps, il a donné son argent, il donnerait sa vie à sa chimère, je me trompe : — à son Idée. On peut ne point le suivre, on doit le respecter. Et, quand je pense que devant une tombe française des mains étrangères se sont levées sur l'auteur des *Chants du Soldat!* Il serait temps de savoir au juste quels sont ces gens qui promènent librement sous le soleil de France des étendards d'un autre pays.

Cette échauffourée a moins ému l'opinion pourtant que le duel tragique de Dunkerque. Deux hommes se battent : l'un, M. Chapuis, un officier, l'autre un civil, M. Dekeirel. Il paraît que la cause du duel est une femme. Sur le terrain M. Dekeirel pare, de sa main gauche, un coup d'épée qu'allait lui porter M. Chapuis et enfonce sa lame dans la poitrine de son adversaire. M. Chapuis meurt. Et tout aussitôt les consultations de pleuvoir.

A-t-on ou n'a-t-on pas le droit de retenir de la main l'épée d'un adversaire ? L'acte de M. Dekeirel équivaut-il, oui ou non, à un assassinat ?

Tous les arbitres sont consultés. Du Verger et Châteauvillard sont appelés en témoignage. Notre très informé confrère M. Tavernier déclare, ce matin, que

l'adversaire de M. Chapuis a forfait à l'honneur. Évidemment, M. Dekeirel s'est conduit, sur le terrain, d'une façon *quasi jarnacquienne.* Mais j'ai toujours quelque pensée ironique à propos de ce grand et beau mot d'honneur si souvent cité à propos de duel. Qu'est-ce qu'un honneur que l'on codifie ! Un homme, se sachant bien supérieur à son adversaire, le provoque et le tue : il demeure homme d'honneur. « De combien d'assassinats se compose une bataille ! » a dit de Vigny. On peut en dire autant de l'histoire du duel.

Le bon sens de Gros-Jean remontrerait à son curé que, la nature lui ayant donné une main gauche et point d'épée, il a bien le droit de se servir de cette main gauche pour venir en aide à la main droite qui tient le fer. Mais le duel étant une folie — ou une nécessité — n'obéit pas aux lois du bon sens. Si l'on est plus faible que celui qui vous a provoqué, et si l'on voit venir droit sa pointe, on doit se laisser transpercer pour obéir au code de l'épée. Saint Thomas n'admet point l'emploi de la main gauche sur le terrain. Il faut s'égorger dans les règles de l'art, comme le médecin de Molière prétend qu'il faut mourir selon les règles de la médecine.

Il y a là je ne sais quoi de tristement narquois. Cette barbarie devenant un art — mieux qu'un art — une sorte de chevalerie ! Et peut-être M. Tavernier a-t-il pleinement raison, et, le jour où l'on arracherait au duel le dernier reflet de chevalerie qui lui reste, il n'apparaîtrait plus que ce qu'il est en réalité : une boucherie parfois héroïque et presque toujours stupide, mais inévitable, comme la guerre.

XI

Le Carême. — Les prédicateurs du Carême. — M. l'abbé Charles Perraud et ses conférences à Saint-Roch. — Deux oratoriens. — L'évêque d'Autun. — Le *Petit Carême* de Massillon. — Les prophéties d'un prêtre : 1718 et 1793. — L'Exposition Delacroix.

6 mars 1885.

Le Carême et ses prédicateurs font partie de la « Vie à Paris » comme les prédications d'un Bossuet du siècle de Louis XIV, et comme le *Petit Carême* de Massillon fait partie de l'histoire de Louis XV. Tous les ans, Paris a un orateur sacré qu'il adopte, qu'il écoute et qu'il applaudirait volontiers. Ce fut jadis le P. Félix, c'était hier le P. Didon, c'est encore le P. Monsabré ; mais, cette année, bien évidemment, c'est — avec M. l'abbé Dumont, M. l'abbé Vidieu et M. l'abbé de Broglie — M. l'abbé Charles Perraud, chanoine honoraire d'Autun.

Il prêche à Saint-Roch, dans cette vaste église qu'il remplit d'une foule attentive. Au-dessus de la chaire, les sculptures dorées reluisent; les lampes allument de vagues étincelles au fond de l'autel, et, dans les bas-

côtés, les figures de marbre des Créquy enterrés là semblent écouter, immobiles et blanches, l'orateur sacré.

Les conférences de M. l'abbé Perraud attirent, dans la nef de Saint-Roch, un auditoire compact et profondément captivé. Le vendredi, l'abbé Perraud prêche pour les femmes; le mardi soir pour les hommes. Et l'église est toujours pleine.

Écrivain remarquable, auteur de deux écrits — ou discours — éloquents et poignants : la *Pologne martyre* et l'*Avenir de la Pologne*, frère de l'éminent prélat qui fut anmônier-ambulancier pendant la guerre et que 'Académie a appelé à elle, chanoine à Autun, où son aîné est évêque, M. l'abbé Perraud apporte dans sa prédication ou plutôt dans sa discussion une simplicité de débit, une netteté de paroles, un accent convaincu et profond qui tranchent sur le ton ordinaire de la chaire. Elle est trop souvent, cette éloquence, formée de citations prévues, d'amplifications faciles, de centons, et, si je pouvais ainsi parler, animée d'une chaleur factice et composite. C'est ce qu'un conférencier bien connu nous disait, un jour, à propos de ses causeries applaudies : un orateur politique peut se rattraper par un certain nombre de lieux communs et l'orateur sacré, parlant de haut, peut user de mouvements déjà connus, d'accents dès longtemps essayés par les classiques de la chaire. Le causeur littéraire, le professeur, est, au contraire, tenu de payer comptant, en bonnes idées bien sonnantes, comme des pièces d'argent bien trébuchantes.

Eh bien, précisément, avec la foi et la conviction du prêtre, M. l'abbé Charles Perraud possède l'art de pré-

senter, dans un langage saisissant de clarté, des idées nouvelles sur des thèmes connus. Il a pris pour sujet la *Libre-Pensée et le Catholicisme*, et il le traite avec une largeur d'idées et une puissance d'élocution vraiment rares. Dans cette chaire de Saint-Roch où tant de voix éloquentes se sont fait entendre, cet ancien oratorien, jeune encore — il a cinquante-quatre ans — avec sa figure énergique et maigre, son geste sobre, distingué, sa voix bien timbrée et charmante, sans grands éclats, mais toute vibrante d'un accent de sincérité intime, d'une foi résolue et sans fracas, cet orateur lettré, bienveillant et convaincant, aura marqué au premier rang des prédicateurs du Carême de cette année 1885.

C'est plaisir d'entendre un prêtre réclamer, avec une si juste raison, le titre de penseur, joint à son titre de catholique. Il y a là comme un symptôme d'apaisement, de libéralisme inévitable et prochain. Plus d'un parmi le clergé nouveau joint à une foi d'apôtre une liberté rare de pensée. M. Ricard, par exemple, qui nous envoie d'Aix, après trois volumes d'études sur Lamennais et ses amis, un livre excellent sur un des plus fameux adversaires de l'auteur de *Figaro*, Marin, *une Victime de Beaumarchais*. Et pourquoi un prêtre, parce qu'il est un croyant, ne serait-il point ce qu'on appelle « un penseur » ? « Quoi ! je ne serais pas un penseur, s'écrie l'abbé Perraud, parce que j'aurais accepté l'héritage de ma foi catholique ? Je ne serais pas un penseur, parce que je n'aurais pas édifié mon système, mon temple de vérité moi-même et pièce à pièce ? C'est comme si je n'étais pas riche parce que j'aurais reçu, toute faite, une fortune des mains de mes parents.

Lorsque saint Paul, condamné à la flagellation, répondit : « Ne me touchez pas, je suis citoyen romain ! » le centurion s'écria : « Comment as-tu obtenu ce titre ? Je l'ai payé si cher ! » Et Paul, fièrement : « Oh ! moi, je suis citoyen romain de naissance ! » Eh bien, nous, catholiques, Messieurs, nous sommes de naissance citoyens de la pensée et de la vérité. »

J'ai mal retenu ce passage, très saisissant, d'une conférence tout à fait supérieure ; mais je le note cependant pour montrer quelle est la manière personnelle de l'orateur. Certes, nul n'a plus le droit de revendiquer la qualité de penseur que ce prêtre qui se déclare, et le plus simplement du monde, prêt à mourir pour sa foi et qui, s'adressant à son auditoire, lui dit : « Il y a peut-être des protestants parmi vous, il y a peut-être des juifs », et leur parle, non pour les combattre, mais pour les convaincre, mêle la science à ses discussions théologiques et, pour émouvoir son auditoire, cite Platon avec saint Augustin, et des poètes comme Victor Hugo et Alfred de Musset aussi bien que l'évêque d'Hippone. Les poètes sont les bienvenus à Saint-Roch, du reste, et le vénérable abbé Millot, le curé de la paroisse, y célébrait naguère — on ne l'a pas oublié — le vieux Pierre Corneille.

Ce qui m'a singulièremeut plu et conquis dans M. l'abbé Charles Perraud, c'est, avec une rare liberté d'esprit qui lui donne certes le droit de combattre ce qu'il appelle fort bien « *la contrefaçon de la libre pensée* », un naturel parfait et je ne sais quelle distinction et correction natives qui lui font une originalité de sa distinction de geste et de parole. Rien de forcé, rien

de théâtral. La conviction de l'homme qui croit. Sous le camail doublé de violet, le bras droit ne s'agite que lorsqu'il faut convaincre, et lorsqu'il frappe la poitrine à l'endroit du cœur, on sent qu'il ne fait rien résonner de creux. « Voilà un orateur, disait Baron en écoutant Massillon, et nous ne sommes que des comédiens. »

C'est le mot que bien des faiseurs de harangues pourraient répéter après avoir écouté M. l'abbé Perraud. Je n'ai jamais trouvé un esprit plus encyclopédique sous la robe du prêtre, et je m'imagine dans l'évêché d'Autun ces deux frères, le prélat et le chanoine, parlant, celui-ci de la Pologne, et celui-là de l'Irlande, tous deux oratoriens, tous deux orateurs de premier ordre, tous deux méditatifs et profonds, graves et indulgents tout ensemble, et réunis par une même affection, dans une même destinée, fidèles à cinquante ans passés aux rêves de leur vingtième année : la liberté et la foi.

Au reste, en quittant Saint-Roch, il m'est venu l'idée de rouvrir ce Massillon dont j'écrivais le nom tout à l'heure, et cette liberté de pensée que réclame pour les catholiques le prédicateur du Carême de 1885, je la rencontrais aussi, presque violente et menaçante, dans le prédicateur du *Petit Carême* de 1718. A bien lire, en effet, Massillon, on entrevoit déjà, derrière ses admonestations, l'aurore rouge de la Révolution qui se lève. Il y a du philosophe chez l'évêque de Clermont, comme il y a du polytechnicien dans plus d'un abbé de ce temps-ci (M. l'abbé de Broglie, entre autres, a passé

par l'École polytechnique) ; et je me dis, en étudiant Massillon, que, lorsque Voltaire aura toujours le *Petit Carême* sur sa table de travail, je n'en serai pas étonné.

Écoutez comme, en son discours du *quatrième dimanche de Carême*, l'évêque de Clermont parle avec pitié des pauvres :

« Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine Faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? Et si quelqu'un devait être honteux de son état, serait-ce le pauvre qui le souffre ou le grand qui en abuse ? »

Les grands ! C'est à eux que l'orateur parle fièrement, presque avec menace ! Et lorsqu'il s'adresse au plus grand de tous, au roi, Massillon lui dicte nettement son devoir et, si le roi est mauvais, il dit à Dieu :

« Quel fléau pour la terre ! Quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître ! »

Je m'imagine, dans la chapelle du château des Tuileries, ce faible enfant de huit ans, chétif et maladif, assis aux côtés de son précepteur, et entouré des personnes de la cour qui seules composaient l'auditoire de la chapelle, écoutant les entretiens particuliers que Massillon composait pour l'éducation de ce futur roi. L'orateur semble donner à l'enfant qui va régner l'horreur du règne qui vient de finir. Il lui inspire la haine de la conquête et lui montre ce que devient, dans l'avenir, la renommée de l'homme de guerre : « Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang ; quelque insensé chantera peut-être ses victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront... Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre et non comme un fleuve

majestueux pour y porter la joie et l'abondance : son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais il ne le sera pas parmi les bons rois; et l'on ne se rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a faits aux hommes ! »

Puis il semble qu'on entende Massillon ajouter d'une voix tonnante ces paroles prophétiques, adressées à l'enfant qui, devenu vieillard, et mourant à soixante-quatre ans, sera emporté furtivement au trot des chevaux, ses restes décomposés empuantant l'air, vers la basilique de Saint-Denis comme vers un pourrissoir : « Et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre. »

Il y a loin de ces paroles de Massillon à la fameuse apostrophe de Villeroy disant à ce même Louis XV en lui montrant la multitude : « Sire, tout ce peuple est à vous ! » Le fils du notaire provençal devenu évêque n'a rien de la courtisanerie du vieux maréchal ou de l'indulgence presque coupable de l'honnête Fleury, et si l'âme de Massillon avait gouverné alors, Michelet n'eût pas eu à condamner ce qu'il appelle « la royauté du prêtre ».

Les courtisans, les ministres faibles, les grands qui écrasent le peuple, Massillon, encore un coup, ne les ménage pas. A celui qui sera *Louis le Bien-Aimé* (le trop aimé !) il dit dans le *Sermon sur le jour de l'Incarnation :* « Ce qui n'est écrit que sur le marbre et l'airain est bientôt effacé ; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours. » Aux gentilshommes qui l'écoutent et qui ne

sentent pas approcher la tourmente qui dans quatre-vingts ans les emportera — *le déluge*, pour parler comme Louis XV, le déluge qui les submergera — Massillon répète que c'est à eux de porter au pied du trône les plaintes et les gémissements de l'opprimé ; il leur dit et leur redit que « les grands et le prince ne sont, pour ainsi dire, que les hommes du peuple ». Puis, terrible, il ajoute :

« Mais si, loin d'être les protecteurs de sa faiblesse, les grands et les ministres des rois en sont eux-mêmes les oppresseurs ; ils ne sont plus que comme ces tuteurs barbares qui dépouillent eux-mêmes leurs pupilles. Grand Dieu ! Les clameurs du pauvre et de l'opprimé monteront devant vous ; vous maudirez ces races cruelles ; vous lancerez vos foudres sur les géants ; vous renverserez tout cet édiffice d'orgueil, d'injustice et de prospérité qui s'était élevé sur les débris de tant de malheureux, *et leur postérité sera ensevelie sous ses ruines.* »

Voilà 93 prévu, prédit — et prédit par qui? Par un évêque ! Et où cela ? Dans la chapelle même des Tuileries — dès 1718. Les prêtres ont, à leurs heures, comme les poètes, le don de prophétie, et M. l'abbé Charles Perraud a raison, cent fois raison, de réclamer pour eux le titre de penseurs, de grands penseurs, lorsqu'ils s'appellent Lacordaire ; de penseurs profonds et érudits, lorsqu'ils se nomment Adolphe et Charles Perraud.

Je me suis laissé entraîner à une causerie toute spéciale cette fois. Mais de quoi pouvais-je parler qui fût

plus intéressant ? L'exposition des œuvres d'Eugène Delacroix ouvre aujourd'hui. Nous aurons, avant peu, l'exposition posthume des œuvres de Bastien-Lepage, dont son docteur a étalé la maladie dans les journaux, et l'exposition de portraits du peintre de batailles, Ad. Yvon, et l'exposition des œuvres choisies du maître allemand Ad. Menzel, et l'exposition des dessins de M. Ribot. Voilà de quoi séduire les yeux, j'imagine. Et si Paris se plaint de manquer de tableaux, Paris aura tort.

— En fait de tableaux, disait hier madame de ***, je n'aime que les tableaux vivants.

Il en est de plus que vivants, Madame, parmi ceux qu'on vous offre : il en est d'immortels !

XII

Le secret professionnel. — Le cas du docteur Watelet. — Le docteur D... — Le secret d'un prêtre. — M. Bardoux et l'abbé ***. — Un avocat et un assassin. — L'exposition Eugène Delacroix. — Victor Hugo et l'auteur de la *Barque du Dante.* — L'Opéra. — Les dessins de Th. Ribot.

10 mars 1885.

Nous causions, l'autre soir, entre amis, du cas de M. le docteur Watelet révélant aux journaux les détails de la maladie qui a emporté le pauvre Bastien-Lepage, et chacun donnait son avis sur le devoir et le secret professionnels. Il est pourtant des cas où le médecin, tout obligé qu'il est au secret, doit, dans l'intérêt même de ses clients, sortir de son mutisme. Lorsqu'un journaliste raconte, par exemple, que la duchesse de Chaulnes est morte emportée par la phtisie, il est bien naturel que le docteur Horteloup, qui l'a soignée, déclare, pour rassurer, un jour, les enfants qu'elle laisse, que la duchesse a succombé à une tout autre maladie. Le médecin n'a pas seulement à songer à son malade, mais aux parents

de son malade. Les enfants surtout, les enfants qui peuvent avoir reçu le germe de la maladie mortelle doivent n'être jamais oubliés.

Bastien-Lepage n'avait pas d'enfants, mais il laissait un frère, et peut-être M. le docteur Watelet eût-il dû s'en souvenir. Il n'en est pas moins vrai qu'une poursuite intentée contre un médecin pour violation du secret professionnel est chose bien sévère. Le médecin est un confesseur laïque, le confesseur de ceux qui ne croient pas, a-t-on dit. On a cité l'aventure de ce docteur D..., de Montpellier, mis à mort par un client pour avoir révélé le secret de cette confession.

Ce client allait épouser une jeune fille dont le docteur connaissait intimement la famille. Il savait, le médecin, que le fiancé était frappé d'une maladie grave.

— Ou vous n'épouserez pas cette jeune fille, dit le docteur, ou je révélerai tout à son père.

Le fiancé continue à faire sa cour, malgré la menace. Puis, un beau soir, son futur beau-père lui ferme la porte au nez. Furieux, le jeune homme rentre chez lui, charge un pistolet, se rend chez le médecin et lui brûle la cervelle ou lui loge une balle dans le dos, j'oublie les détails mêmes du procès. Le docteur en mourut et l'on acquitta le meurtrier. Il paraît qu'un médecin qui parle trop se met hors la loi. C'est le contraire pour les avocats.

Et voilà une fois encore posée la redoutable question des cas de conscience. Le point d'interrogation de *Doit-on le dire?* se dresse au bout de plus d'une situation courante. Ce ne sont pas seulement les romans et les drames qui ont à résoudre de tels problèmes de morale

privée. La vie courante fourmille de ces situations inextricables.

M. Bardoux m'a conté, un jour, un fait tragique dont Louis Ulbach a usé depuis pour écrire un de ses récits les plus dramatiques. Lorsqu'il était ministre de l'instruction publique et des cultes, M. Bardoux vit arriver dans son cabinet un prêtre qui, très pâle, lui dit brusquement :

— Je viens vous livrer mon honneur pour sauver une enfant qu'on sacrifie !

Le ministre écoutait.

— Voici ce qui se passe, dit le prêtre. Dans huit jours aura lieu à Saint-Roch le mariage de mademoiselle *** avec M. ***. Cet homme rendra malheureuse celle qu'il doit épouser, il ne l'aime pas, j'en ai la preuve, et je veux, à tout prix, empêcher qu'il épouse cette jeune fille.

— Empêcher? Et de quel droit?

— D'un droit sacré que je ne puis pas invoquer : je suis le père de cette enfant !

— Le père?

Et le ministre regardait dans les yeux le prêtre qui, la lèvre blême et la main tremblante, prenait dans sa soutane de vieilles lettres jaunies et les dépliait pour les faire lire. Lettres d'amour et de repentir, lettres autrefois mouillées de larmes où la mère coupable avouait et déplorait à la fois la faute commise.

La paternité invoquée était, en effet, prouvée, démontrée.

— Eh bien, répondit M. Bardoux, que voulez-vous que je fasse? Vous n'êtes point le père de par la loi. Vous n'avez aucun droit sur cette jeune fille. Le secret

que vous venez de me révéler est aussi sacré que celui de la confession. Vous n'avez qu'à laisser s'accomplir ce que vous ne pouvez empêcher.

Mais, à ces mots, le visage du prêtre — un homme jeune encore, maigre, l'œil profond et passionné — ce visage blême devint livide et, avec un accent de résolution farouche :

— Non, non, non ! Ce mariage ne s'accomplira pas ! On ne mariera pas ma fille à cet homme, ou je ferai quelque malheur !

Le ministre des cultes avait été fort ému par cette apparition romanesque et même romantique. Il en parla à M. Dufaure, qui fronça le sourcil et la lèvre, ne vit dans l'ecclésiastique affolé qu'un indiscipliné, un révolté, et ne s'attendrit pas beaucoup sur le roman du prêtre.

— Il faut le faire surveiller et il n'y a qu'à se taire ! dit-il. Qui m'a donné de ces aventures-là ?

On surveilla, en effet, le prêtre. Le jour où la jeune fille — ignorante de tout ce qui se passait — gravit les marches de Saint-Roch, il y avait, parmi les curieux pressés autour du cortège, un prêtre vêtu en bourgeois que ne perdaient point de vue deux agents de la sûreté délégués par la préfecture de police. Au moindre cri qu'il eût poussé, on l'eût arrêté et emmené. Mais il ne laissa pas monter une seule parole à ses lèvres qui tremblaient : on le vit seulement se baisser comme s'il s'agenouillait, et, pendant que la mariée ramenait sa traîne, un moment retenue comme par une ronce, prendre entre ses doigts le bout de la jupe de satin, porter l'étoffe à sa bouche, et, plus blanc que la robe

blanche, s'éloigner les yeux hagards, comme un fou, suivi de l'œil par les policiers.

Le lendemain, on apportait au ministère un paquet de lettres à demi effacées trouvées sur le corps d'un prêtre qui s'était jeté à l'eau dans la Seine, un peu au-dessus de Neuilly.

La jeune fille pouvait être heureuse puisqu'elle aimait son fiancé : le père s'était sacrifié ; le prêtre n'avait pas parlé. Du moins il n'avait révélé son secret qu'à celui qui, pour lui, représentait la loi.

Le médecin, le prêtre, l'avocat, se trouvent aussi dans ces situations tragiques où la moindre parole est mortelle. Un avocat reçoit la confidence d'un criminel qu'il refuse ensuite de défendre. Dût-il être pressé de toutes façons, supplié ou intimidé, pour révéler le secret du criminel, ce criminel même dût-il être acquitté, rentrer — parricide — dans la société, l'avocat est tenu de se taire. Bouche close. Sa conscience crie, son devoir professionnel doit faire taire sa conscience. Et si pourtant, connaissant, par l'assassin lui-même, le secret de l'assassinat, il voit un innocent accusé, que doit-il faire ? Ne peut-il vraiment point parler ?

Doit-il garder le secret ? C'est l'éternelle question, l'éternel problème : « Doit-on le dire ? »

Quoi qu'il en soit, M. le docteur Watelet est bien durement poursuivi « pour l'avoir dit ». Mais c'est qu'il l'a dit aux journaux, et ces diables de journaux finiront par être les porte-voix, les bureaux de poste, les télégraphes et les téléphones de tous les faits, grands et

menus, de la vie privée. Ils s'occupent même beaucoup plus des *menus faits* à la Stendhal que des grandes questions à la Michelet. Je ne trouve pas assez de gradation dans l'importance qu'ils donnent aux événements de ce monde. Pour m'en tenir à Paris, ils attribuent autant d'espace à un vaudeville nouveau qu'au triomphe éclatant, historique, si je puis dire, des dessins de Gustave Doré et des œuvres magistrales d'Eugène Delacroix.

Quelle belle et chaude vision d'art on emporte d'une visite à l'exposition du quai Malaquais! En entrant dans ces salles, on a l'impression d'une visite à quelque somptueux bazar d'Orient où éclatent la pourpre, l'or, le velours des étoffes. Les verts puissants, les bleus superbes, les rouges chauds et vibrants, font à l'œil l'effet d'une caresse. Il y a comme un cordial dans le génie du grand coloriste.

Et la foule est énorme pour admirer l'œuvre d'Eugène Delacroix — une partie de son œuvre seulement, car bien des grandes toiles ne sont pas là, on n'y voit ni la *Barque du Dante*, ni le *Naufrage du* « *Don Juan* », ni la *Noce juive*, qui sont au Louvre, ni le *Sardanapale*, qui est à Rouen, et les peintures murales sont comme la montagne de Mahomet: elles ne viennent pas à vous, il faut aller à elles. Mais quoi! le génie de Delacroix se retrouve dans le moindre des tableaux nés de sa palette, dans les croquis tombés de son crayon. Il eût été curieux de transporter à l'École des beaux-arts les premières fresques exécutées par le maître : ce sont des mythologies et des études de ligne peintes chez son cousin M. Bornot, sur les murs du cloître de l'abbaye de Valmont, près de Fécamp. Eugène Delacroix, qui

passait souvent une partie de l'été à Valmont, a même composé la rosace de l'autel de la chapelle. Avec son don merveilleux de coloriste, il ramassait, dans la chapelle alors quasi dévastée, les débris des anciennes verrières, et, réunissant ces fragments, il en fit, par une sorte de mosaïque, l'admirable rosace qu'on voit là-bas aujourd'hui. Eugène Delacroix gentilhomme verrier, c'est une révélation assez imprévue !

Ce qui n'est pas moins ironique, c'est l'humeur classique en littérature de ce romantique de la couleur. M. Auguste Vacquerie aura eu la gloire de donner l'idée de cette exposition des œuvres de Delacroix, après avoir réclamé une statue pour le maître. Mais Victor Hugo n'a point, pour Eugène Delacroix, la juste admiration que professe M. Vacquerie, et Delacroix, qui vivait en pensée avec Shakespeare et avec Byron, se montrait assez volontiers sévère lorsqu'il parlait de Victor Hugo. Il ne le comprenait pas. Il lui déplaisait — chose extraordinaire — d'être tout naturellement et si souvent comparé à lui.

Mais Victor Hugo, qui préféra toujours Louis Boulanger, lui rend bien cette sorte d'hostilité, et ce qu'il lui reproche surtout, c'est d'avoir fait partie de la commission municipale nommée par l'Empire.

Il faut reconnaître pourtant qu'Eugène Delacroix avait quelque compétence pour s'occuper des questions d'art intéressant la ville de Paris, et — sans parler des monuments à décorer — il est probable qu'il n'eût pas refusé une subvention à l'Opéra sous ce prétexte que le peuple a besoin de pain et non pas de notes de musique. Étranges défenseurs des intérêts populaires ceux

qui ne se rendent pas compte de ce qu'une représentation théâtrale fait entrer au foyer des petits, ouvriers, couturières, machinistes, ouvreuses, cochers, commissionnaires, peintres, cordonniers, tailleurs, copistes, gaziers, — sans compter les artistes !

Mais depuis le *Mondain*, de Voltaire, on s'égosille en vain à faire entendre au monde que les pauvres prélèvent tout naturellement — et très justement — leur dîme sur le luxe des riches et de ceux qui dépensent comme s'ils étaient riches!

Aujourd'hui même s'ouvre une exposition nouvelle qui consacrera non plus un mort, mais un vivant. Le peintre Th. Ribot a consenti à mettre sous les yeux du public, rue de la Paix, une certaine quantité des dessins qu'il exécute entre deux tableaux, et à ces dessins de maître il a joint des aquarelles d'une puissance rare.

Qui n'a pas vu Ribot chez lui, dans sa petite maison de Colombes, sur la route d'Asnières, n'a pas vu le type le plus accompli de l'artiste le plus modeste et le plus éloigné de toute coterie. Il y a loin de l'atelier — logis de laborieux et de vaillant du bon Ribot — aux halls immenses et luxueux des portraitistes à la mode. Le peintre, déjà vieux, mais toujours vif, alerte, juvénile sous sa chevelure de neige qui, avec sa toque de velours, lui donne une allure rembranesque, passe sa vie en famille, travaillant toujours, travaillant avec des joies de vaillant, et, quand la lumière manque au coloriste, exécutant, le soir, sous la lampe, ces études de mains, ces merveilleux dessins qu'on nous montre aujourd'hui et

que des amis ont eu, sans doute, toute la peine du monde à arracher de ses cartons.

Il y a là, entre autres curiosités, des fantaisies extraordinaires dont Ribot a entouré, à la plume, des titres de journaux. Avec un esprit et une étrangeté saisissants, il a encadré chaque lettre des en-têtes de quelques feuilles quotidiennes, le *Voltaire*, le *Gil Blas*, la *République française*, la *France*, etc., et ces lettres, transformées en figures, en personnages, ces lettres devenues vivantes prennent un aspect d'une originalité macabre. Ribot s'est amusé ainsi à multiplier les visions falotes autour de ces titres de gazettes, et ses dessins prennent là l'intensité et la vigueur d'admirables eaux-fortes.

Et tout cela, encore une fois, est le travail du soir, lorsque l'artiste, pour se reposer de sa journée de labeur, lit quelque livre à côté de madame Ribot et de sa fille, qui dessine près de lui. De tous les peintres de ce temps, Ribot est peut-être celui qui a le plus bravement supprimé tout le factice et tout le frelaté de la vie moderne. L'heureux homme ! Oui, heureux malgré ses durs débuts, les années d'épreuves où, pour nourrir sa mère, il peignait des figurines de Watteau sur des panneaux de voitures pour le compte d'un carrossier. Heureux, parce qu'il vit au coin de son feu, face à face avec son labeur — les champs en hiver, la mer en été — et que les faussetées des amitiés parisiennes, les perfidies des camaraderies menteuses, les petites lâchetés des rivaux et les calomnies des curieux ne l'atteignent pas. « *Væ soli !* a-t-on dit. » Malheur à qui vit seul ! Ah ! quelle erreur ! Et que, pour un maître comme Ribot, la solitude est meilleure conseillère et meilleure nourri-

cière que le coude-à-coude banal de la vie de Paris et le frottement quotidien où s'usent en de mesquines tracasseries la force de penser et l'énergie de produire.

Et après avoir salué Eugène Delacroix, qui fut grand, et ce pauvre Gustave Doré, qu'on écrasa sous les sympathies hypocrites, j'ai tenu à saluer aussi Th. Ribot, qui est un des premiers de ce temps, on peut bien le dire, quoiqu'il ait, Dieu merci, le tort immense de n'être pas mort !

XIII

La fièvre du divorce. — Un numéro de la *Gazette des Tribunaux*. — Divorçons! — La femme d'un condamné par contumace. — La conversion de la rente et la conversion des séparations de corps. — On demande un nouveau *Code du Cérémonial*. — A nouvelle loi, nouvel usage. — Madame X... et son peintre. — Les remariés. — Les enfants. — Mère et belle-mère.

20 mars 1885.

C'est M. Alexandre Dumas fils qui me disait, un jour :

— Entre tous les journaux, celui que je lis toujours avant les autres, c'est la *Gazette des Tribunaux :* tout finit par la *Gazette des Tribunaux*, même les gouvernements !

Le fait est qu'à l'heure présente la lecture de la *Gazette des Tribunaux* est, comme on dit maintenant, particulièrement « documentaire ». Elle nous montre à nu le tableau, très actuel, d'une assez jolie anarchie conjugale : elle est bourrée de demandes de divorces.

Cour d'appel de Bordeaux. — Conversion de procédure de séparation de corps en divorce ;

Cour d'appel de Nancy. — Divorce demandé après séparation de corps ;

Cour d'appel d'Orléans. — Conversion d'un jugement en séparation de corps en jugement de divorce ;

Cour d'appel de Pau. — Demande en séparation de corps ; demande reconventionnelle de divorce ;

Cour d'appel de la Martinique. — (A la Martinique !) Séparation de corps basée sur l'adultère du mari ; demande en conversion de divorce par l'époux ; offre de reprendre la vie commune au cours des débats ; rejet ;

Tribunal civil de Rouen. — Demande en séparation ; condamnation par contumace ; rejet ; conversion de séparation de corps en divorce ; reconciliation impossible ;

Tribunal civil de la Seine (4e chambre). — Séparation de corps ; mesures concernant l'enfant ; divorce.

Tel est le sommaire exact du numéro du 18 mars (date célébrée ailleurs sur papier rouge). Divorce, divorce, et encore divorce ! Il n'y a point d'autre mot, il n'y a pas d'autre sujet dans les colonnes de la feuille judiciaire. Le *Droit* est de même encombré jusqu'à la pléthore de ces demandes de divorce, et c'est là comme une hystérie qui souffle sur les ménages les plus séparés et les moins bien assortis. On les voit, après des années de séparation sans nuages, comme dit Labiche, se précipiter vers la justice avec un acharnement particulier, une boulimie, une fièvre spéciale : la *fièvre divorcéenne.*

C'est ce que me disait hier, avec son fin esprit, un des magistrats les plus remarquables de ce temps. A peine la porte a-t-elle été ouverte que des milliers de gens s'y sont précipités, au risque de s'étouffer sur le seuil. C'est qu'au delà est l'affranchissement, c'est que là commen-

cent le libre et la vie nouvelle, et que les époux désunis, légalement ou de fait, semblent avoir une plus grande hâte de secouer définitivement leurs chaînes, comme Buridan en son cachot.

Les femmes surtout apportent à cette reprise de possession de leur liberté une ardeur sans pareille. On en voit, en cheveux blancs — des séparées de trente ans, des douairières — qui mettent à réclamer leur divorce une passion, un entrain d'amoureuses à leurs fiançailles. Vite, vite, qu'on les affranchisse ! Le divorce, monsieur le juge! Un petit divorce, s. v. p. ! Elles réclament ce divorce comme un pauvre demanderait un sou. Et c'est, tout juste, le contraire de la chanson :

Marion pleure ! Marion crie !
Elle veut qu'on la démarie !

— Songez donc, Monsieur, disait l'une d'elles, oui, songez ! Si j'allais mourir en portant encore le nom de ce monstre d'Édouard !

Édouard, plus calme — je veux dire l'homme, le mari — met beaucoup moins de fureur à redevenir libre. Le monstre mâle est moins pressé. Oui, je disais bien tout à l'heure, le divorce est une folie féminine, c'est une hystérie. Madame Marie Dumas avait traduit, autrefois, pour les matinées du théâtre des Nations, une amusante saynète de Michel Cervantès, le *Juge des Divorces*. On y voyait des Manuelita et des Conchita venir s'écrier devant le tribunal :

— Je ne puis pas vivre si l'on me laisse avec cet homme !

Tandis que des Pablo et des José répliquaient :

— Je vais mourir si l'on me laisse avec cette femme!

Et comme le juge espagnol ne consentait pas à prononcer le divorce, les parties plaidantes lui demandaient :

— Vous ne nous comprenez pas! Vous n'êtes donc pas marié?

— Si, répondait-il alors, mais je suis veuf!

A quoi tous les plaideurs de répliquer :

— Il n'y a de justice que pour les juges!

Mariés ou non, les juges de Nancy, de Pau, de Rouen, de Saint-Pierre (Martinique) et de Paris doivent entendre au moins autant de pleurs, de malédictions et de grincements de dents que le magistrat castillan de Michel Cervantès. C'est un chœur éperdu de lamentations et de supplications qui s'élève présentement par toute la France. C'est la grande actualité. On y conjugue avec un entrain du diable le verbe *divorcer*, et la loi nouvelle, qui affranchit prestement tant de séparés et de séparées, ménage d'assez désagréables surprises à de pauvres créatures qui croyaient enfin, avec quelque raison, toucher à la pleine liberté!

Par exemple, voici, à Rouen, une dame B... qui, femme d'un mari condamné à une peine infamante, se présente devant le tribunal civil :

— Messieurs les juges, la condamnation de l'un des époux à une peine afflictive et infamante étant, d'après l'article 232 du Code civil, une cause de divorce pour l'autre conjoint, je viens, mon mari ayant eu l'amabilité de se faire condamner à huit ans de travaux forcés, vous demander tout uniment de me rendre libre!

— Pardon, lui répond-on, pardon, Madame, mais votre mari est contumace! n'est-il pas vrai?

— Oui, contumace, en effet. Il est allé je ne sais où, on ne l'a plus revu, et...

— Eh bien, Madame, interrompt la justice, votre demande est non recevable comme fondée prématurément (*prématurément* est assez railleur). Attendez encore quinze ans, s'il vous plaît! Un arrêt rendu par contumace est anéanti et peut être réformé par suite de l'arrestation ou de la constitution comme prisonnier du condamné tant que vingt années ne sont pas écoulées depuis la date de sa prononciation. Or, il y a déjà cinq ans que votre mari a été condamné. Vous n'avez donc plus que quinze ans à patienter.

La jurisprudence est évidemment régulière, mais elle est terriblement ironique. Si l'un des conjoints, criminel, par le seul fait qu'il est contumace, condamne implicitement l'autre à vingt ans d'un bagne moral, c'est à souhaiter que la contumace devienne impossible, et j'imagine que les époux ou épouses n'aideront guère désormais à la fuite de leurs conjoints, accusés de quelque méfait. Je ne conseillerai pas à un caissier infidèle ou à un banqueroutier frauduleux de faire ses malles devant sa femme. Un prudent égoïsme pousserait peut-être sa compagne à lui dire :

— Malheureux! Tu vas m'obliger à vingt ans de divorce prématuré! Il est infiniment plus simple et plus digne de toi d'aller te constituer prisonnier tout de suite! Et si tu ne cours pas chez le commissaire, j'y vais!

Toute mauvaise plaisanterie laissée de côté, il est bien évident que la situation d'une femme ou d'un homme uni à un être contumace, frappé d'une peine infamante, et condamné par ce malfaiteur en fuite à

attendre vingt ans l'heure de liberté, cette situation douloureuse, narquoise et poignante à la fois, est autrement intéressante que celle de ces affolées de divorce qui régularisent aujourd'hui en un tour de main des années et des années de séparation jadis fort lestement acceptées. Il y a là, ce me semble, une lacune dans la loi. C'est encore et toujours la créature vivante condamnée à subir la peine, à partager le boulet d'une mort civile. Elle peut être innocente, pure, héroïque, cette créature, et elle ne pourra bénéficier pourtant d'une loi qui rend la liberté à l'inconduite, à l'adultère, à l'incompatibilité d'humeur, à la folie et au vice. L'être lié au condamné par contumace est un *outlaw*, un paria de la législation nouvelle.

Allons — et quoi qu'on fasse — les lois les plus libérales auront toujours leurs injustices écrasantes et leurs atroces ironies.

Au total, on parle autant, cette année, de la conversion des séparations en divorce qu'on pouvait, l'an dernier, parler de la conversion du cinq pour cent. Et déjà les remariages de divorcés ont commencé, çà et là, sans tambour ni cymbales. Il se présente même, à présent, de ces unions auxquelles la société actuelle n'est pas encore habituée, de petites questions de casuistique mondaine. Le *Code du Cérémonial*, de la pauvre marquise de Bassanville, devra se grossir d'un chapitre inédit :

— Quel est le rôle à tenir pour un ami entre deux amis dont l'un épouse la femme qui a divorcé avec l'autre ?

Doit-il continuer à voir, sous le nom de madame B..., la femme qu'il saluait, quelques années auparavant, du nom de madame R... ?

— Si je ne vais pas féliciter B..., me disait hier un invité au mariage d'une divorcée, B... m'en voudra ; mais, si j'y vais, R... ne me le pardonnera point ! Et pourtant je ne puis pas faire cette « petite crasse » à B..., puisque c'est lui, c'est lui, l'ami de R..., qui m'a présenté à cette madame R... qu'il devait épouser plus tard !

Nous entrons là, on le voit, dans une série tout à fait imprévue de petits problèmes de morale pratique ou plutôt de tactique mondaine. Il y aura, de la sorte, quelques tempêtes sous quelques crânes. Il s'agira, plus d'une fois, de choisir entre deux affections, deux relations, à moins que les divorcés n'y mettent de la complaisance et de la belle humeur et ne continuent à se voir, gentiment, en amis, ce qui serait peut-être gênant pour le nouvel époux ou la nouvelle épouse, mais ce qui serait vraiment bien agréable pour les tiers, non contraints alors à sacrifier une amitié à l'autre.

Il faudra pourtant bien prendre le parti d'accepter bien des situations qui jadis eussent paru assez fausses, pis que cela, intolérables, et qui sembleront désormais toutes naturelles. La pratique du divorce conduira même à des vaudevilles assez fréquents. Il y a, en Angleterre, une actrice d'un grand talent, qui joue Shakespeare admirablement et qui fait là-bas tourner les têtes. Elle avait épousé un peintre illustre, elle a divorcé, elle s'est remariée et elle est aujourd'hui la femme d'un comédien honoré. Un jour, des amateurs

de son art, des admirateurs de son talent, vinrent lui demander d'elle un portrait en pied qu'ils destinaient au salon d'un Cercle artistique. On chercha longtemps quel peintre excellent de la Grande-Bretagne, Millais, Calderon, Orchardson ou Alma Tadéma, pourrait bien rendre avec toute leur poésie les traits de la comédienne, et on s'arrêta, tout compte fait, sur le nom du premier mari.

— Il est évident, dit quelqu'un, qu'il doit connaître son modèle mieux que personne !

Et, gravement, le second mari conduisit la grande actrice à l'atelier du premier mari, lui demandant, avec le sang-froid d'un client, s'il voulait exécuter le portrait de *sa* femme — leur femme. A quoi, non moins gravement, le peintre célèbre répondit : « Mais comment donc ! Avec plaisir ! J'ai déjà fait une étude d'après madame ! »

On peut chercher longtemps, il n'y a pas beaucoup de sujets de comédie plus gais que celui-là. Il serait même tout à fait gai, folâtre même, si la question des enfants ne venait jeter une ombre sur ces drôleries. Quand les divorcés sont libres et seuls, qu'ils changent de nom et de foyer et se reconstruisent à leur gré une vie nouvelle, tout est bien ! Le monde sourira peut-être un peu, clignera de l'œil avec la finesse indulgente qui le caractérise ; mais, après tout, il s'habituera à ces *ré-unions* comme il prenait son parti de certaines relations légitimées par la durée. Il n'est pas aussi entêté ni aussi farouche que Caton, le monde ! Ce qu'il ne verra cependant point sans attendrissement, c'est l'enfant rencontrant par exemple sa mère portant un nom

nouveau, et se promenant au bras d'un second mari. Il y aura là, pour les fils et les filles, de petits coups droits qui pourraient bien les frapper en plein cœur. Puis on oubliera sans doute. Lorsque Pétrus Borel nous montre un romantique dégoûté de la vie, rêvant le suicide par la guillotine et allant dire à Sanson sa fameuse phrase : « Monsieur le bourreau, je voudrais que vous me *guillotinassiez!* » l'exécuteur répond : « Quoi ! vous voulez que je guillotine un innocent ! » Et le lycanthrope, flegmatiquement : « Mais n'est-ce pas l'usage? »

L'usage ! Il va venir, l'usage du *re-mariage!* Ce sera peut-être l'usage pour un fils d'embrasser sa mère devant un monsieur (le second mari) qu'il ne saluera même pas. Oui, nous entrons, avec la loi nouvelle, dans les usages nouveaux. On s'y fera, mais la vieille famille française, qui était peut-être une prison avant le divorce, mais qui était aussi une forteresse où s'abritaient bien des vertus sans fracas, elle a une brèche, la famille française ! Elle est entamée, la forteresse !

Mais je ne songe, encore une fois, dans cette libération des captifs — qui brisent la pierre du foyer où ils étaient attachés — je ne songe, dis-je, qu'aux innocents, aux enfants, à ceux qui, eux, ne demandaient à divorcer d'avec personne, ni avec leur père, ni avec leur mère, puisqu'ils les aimaient d'un égal amour.

Plus intéressants encore que la dame de Rouen, mariée à un condamné par contumace, oui, plus martyrisés encore que cette martyre, eux, les victimes de la loi nouvelle qui, dans le *re-mariage*, ne voient qu'une chose, après tout, la perte d'une mère ou d'un père vivants, quand les deux époux, se remariant (chacun de

son côté), les enfants ne les perdent pas à la fois tous les deux.

Pour les enfants, le divorce qui leur donne un beau-père à l'heure où leur père est encore debout ne semblera-t-il pas (chose navrante) avoir vaguement changé la mère en belle-mère? Et je sais bien ce que la femme y aura gagné, mais je prévois ce que la mère y aura perdu.

XIV

Sifflets à Paris, sifflets à Caen. — Un suicide. — Mademoiselle Van Zandt. — Ventes de tableaux. — Derval et Ph. Rousseau. — Les poésies de Jacques Richard. — Trois étapes de la jeunesse.

24 mars 1885.

Le coup de sifflet qui a accueilli mademoiselle Van Zandt, l'autre soir — et qui partait peut-être des lèvres d'un disciple d'une société de tempérance — n'est rien à côté des protestations qui ont accueilli, à Caen, cette aimable chanteuse d'opérette, pour qui s'est suicidé un sous-lieutenant de notre armée.

Il avait bien de la bonté, M. Pierre des Charrières, de se tirer un coup de pistolet au cœur dans le même cabinet de restaurant où il avait soupé, quelque trois mois auparavant, avec mademoiselle Gelly : tandis qu'on le mettait en bière, celle qu'il aimait se passait un peu de rouge aux lèvres, du noir aux yeux, et se préparait à chanter de la musique de Lecocq. Le mort était, me dit-on, un beau garçon de vingt-neuf ans, enfant de troupe et bon officier. Une femme passe dans

sa vie. Il l'aime, elle le trompe, il se tue. Le roman n'est pas compliqué et l'amour pousse parfois à de semblables folies ou, pour dire le mot, à de telles bêtises.

Mais, ce qui a donné un caractère particulièrement tragique à ce drame de Caen, c'est que, le lendemain même de la mort du sous-lieutenant, le soir du jour où la ville normande, calme d'ordinaire en sa vie de cité lettrée, apprenait le suicide de l'officier, mademoiselle Gelly, dont le nom pour le monde était mêlé à la catastrophe, s'obstinait, malgré les observations, à reparaître encore sur la scène, à y reparaître souriante, dans une opérette jouée après la comédie du *Gendre de M. Poirier*. Mais ce soir-là la comédie, ou plutôt le drame, pour tout le public accouru, houleux, frémissant, indigné, c'était la *Petite Mademoiselle*, et lorsque la chanteuse est apparue, très calme, le sourire aux lèvres, avec une froideur coquette et qui n'allait point sans bravade, une explosion formidable de colère a soulevé la salle et, de la loge même qu'occupait, dimanche dernier, M. des Charrières, une couronne mortuaire est tombée aux pieds de mademoiselle Gelly — une couronne en perles noires avec ces mots tracés en perles blanches : « *A mon amant.* »

Cet amant, je suppose, ce n'était point le cadavre.

C'est à peine, du reste, m'écrit-on, si une contraction musculaire a passé sur le visage de mademoiselle Gelly. Elle a regardé, impassible, la couronne funéraire, puis, saluant le public, très correcte, elle est rentrée dans la coulisse pendant que la toile tombait. Les spectateurs ont réclamé un autre spectacle. Adieu la *Petite Made-*

moiselle! On a joué la *Cagnotte* et mademoiselle Gelly a quitté la ville.

Voilà, ou je ne m'y connais pas, « un drame du théâtre » qui aurait eu le retentissement le plus prolongé s'il avait eu lieu à Paris et si la comédienne portait un nom célèbre. La pauvre Feyghine, qui se suicida de la même façon que le sous-lieutenant du train d'artillerie, laissera — simplement parce qu'elle n'a point râlé en province — un nom et une légende attendrie. M. des Charrières, qui demeurera moins illustre, est, du reste, moins à plaindre. Un soldat a d'autres façons de mourir que de se tuer pour une petite chanteuse. La protestation du public de Caen n'en est pas moins des plus naturelles et des plus humaines. Il y a comme une ironie macabre dans le sourire de la créature qui peut, dans la loge qu'elle a sous les yeux, entrevoir presque le spectre de celui qui l'a aimée et qui, résolue, n'en chante pas moins son couplet d'opéra comique. Eh! allez donc turlurette! Les morts sont morts! Vivent les vivants et les bons vivants !

Il eût été cruel — et Paris l'a compris — de traiter mademoiselle Van Zandt avec une sévérité pareille. La faute de la jeune femme était vénielle. On l'a fêtée, applaudie et on lui a jeté des fleurs, parmi lesquelles ne se glissait aucun cep de vigne railleur. La petite fauvette américaine est redevenue parisienne, et un siffleur intelligent a même, sans le vouloir peut-être, hâté la réconciliation finale.

Paris s'est contenté de sourire :

— Vous buviez? J'en suis fort aise !
Eh bien, chantez maintenant !

Elle chante et elle charme. Comme il oublie vite, ce Paris! Comme il oublie tout! Et pourtant non; voyez. On devait organiser une représentation au bénéfice du vieux Derval: la représentation n'a pas eu lieu, mais des peintres et des sculpteurs ont, tout aussitôt, songé à une vente, et elle aura lieu mercredi et jeudi, en même temps que celle du maître peintre Philippe Rousseau. Tous les artistes ont offert quelque œuvre à la vente Derval, tableau, sculpture ou aquarelle, tous, depuis mademoiselle Abbema jusqu'à Ziem (par lettre alphabétique).

Et voici, en même temps, un petit événement littéraire qui nous reporte vers notre jeunesse et nous rappelle plus d'un point d'histoire — de l'histoire morale de ce temps: on a réuni et publié enfin les poésies éparses de Jacques Richard.

Jacques Richard! Un inconnu pour bien des gens, un ignoré — un poète mort jeune à qui ceux qui l'ont connu ont gardé, depuis vingt-cinq ans, une fidélité pieuse.

Se rappelle-t-on qu'un jour, comme composition de vers latins au concours général, M. Berger, un libéral pourtant, mais un sceptique, conseilla de donner aux collégiens l'éloge du prince Jérôme? Le roi de Westphalie venait de mourir. La matière de vers latins fut donc officiellement, en juillet 1860: *Ad Hieronymum principem.*

Un des concurrents, le fils de M. Duvergier de Hauranne, mort depuis, après avoir été député, rendit

simplement sa copie avec ces mots : « Mes opinions politiques et celles de mon père m'empêchent de prendre part au concours. » Un autre camarade d'Ernest Duvergier de Hauranne, Jacques Richard, répondit, au contraire, par une pièce de vers français irritée et éloquente qu'il improvisa sur-le-champ et qui, le lendemain, fut célèbre parmi les jeunes gens, les professeurs de l'Université, les étudiants. Une traînée de poudre.

La pièce même, depuis des années, est demeurée fameuse, et plus d'un éditeur a voulu réunir les œuvres éparses du jeune poète qui l'avait écrite et qui mourut un an après, à vingt ans. C'est à M. Auguste Dietrich que cet honneur est échu. Les *Œuvres posthumes* de Jacques Richard viennent de paraître.

La publication de ces œuvres de Jacques Richard pourrait même servir à marquer un chapitre dans l'histoire de la jeunesse française au dix-neuvième siècle. J'ai déjà marqué trois étapes de cette jeunesse en marche.

1860-65. — C'est l'heure de l'éveil d'une génération. Elle a vingt ans, elle rêve la liberté, la lumière. Le canon de Solférino, le clairon de Magenta, ont salué et sonné la diane de ses espérances. Elle croit à l'affranchissement des nationalités, elle sort, altérée de soleil, de la nuit de Décembre. Elle lit Michelet, elle achète le *Devoir* de Jules Simon, elle copie, sur quelque petit livre apporté de Londres, les vers des *Châtiments*. Elle court écouter les allusions de Saint-Marc Girardin à la Sorbonne, applaudir Legouvé, qui lui parle de Jean Reynaud à la Salle Barthélemy. Elle combat, à la Porte-Saint-Martin, pour les *Funérailles*

de l'Honneur, de Vacquerie, contre les somptuosités idiotes et grosses de faillites de la féerie ; à l'Odéon, elle salue Bouilhet, Pailleron, Amédée Rolland, les nouveaux. Elle lit les *Chants modernes* de Maxime Du Camp, et les *Poètes de combat*, de Laurent Pichat. Elle s'éprend de la Hongrie en traduisant les vers de Petœfi, en lisant Quinet et Chassin. Elle a ses amours plus rapprochées aussi, et les cheveux blonds d'Émilie Dubois et le fin sourire de Blanche Pierson font éclore plus d'un sonnet dans les chambrettes d'étudiants ou même, en même temps que les vers à soie, plus d'un alexandrin sur le pupitre des collégiens. C'est une génération qui croit, aime, espère, s'enflamme du romantisme de Victor Hugo, là-bas, debout, sur le rocher de Guernesey et lui envoie avec effusion — comme au père — ses premiers saluts ardents et enthousiastes. Ceux qui survivent lui sont demeurés fidèles, à lui devenu l'aïeul. Oui, elle croyait, elle avait la foi, la génération de Jacques Richard ! Elle partait le cœur gonflé d'espérance à la conquête de la liberté, cette Toison d'or qu'elle n'eût pas songé à monnayer. Il y avait en elle des duperies à la Don Quichotte et l'invasion, l'étranger, l'écroulement de ses beaux rêves, devaient casser bien des ailes à ses poésies...

1870-75. — C'est le lendemain de la défaite. La jeunesse est plus sombre, elle est plus triste, mais un pli sévère a passé sur sa face. Elle se recueille. La génération qui naît alors ne croit pas ridicule de penser à ce qu'on appelle à ce moment-là, en toute bonne foi, la *régénération*. Elle a ses poètes aussi, qui sont des sonneurs de clairon. Quand on joue du Corneille, elle tres-

saille. Elle cherche à retrouver une espérance dans les *Chants du Soldat*, qu'elle répète comme d'autres *Messéniennes*, mais écrites avec la poudre et le sang de l'auteur délayés dans son encre. Elle accepte avec une sorte de ferveur religieuse les premiers devoirs du militarisme nouveau. Cette joie d'obéir, cette fierté de servir, se traduisent dans plus d'un ouvrage où ces nouveaux venus enferment leur *credo*. Le *Journal d'un Volontaire d'un an*, de Vallery-Radot, est un de ceux-là. Pendant ces années de convalescence matérielle et morale du pays, plus d'un cœur a virilement battu de l'amour de la patrie. Cette génération a fait son devoir.

1880-85. — Les nouveaux venus sont plus pratiques. Il y a plus en eux de la raison de Sancho que de la chimère de Don Quichotte. Ils ne se repaissent point de viandes creuses. Billevesées les nationalités, les grands espoirs, les rêves bleus de la politique. Ils ont une religion, la science. Ils bravent Sainte-Pélagie pour l'amour de l'art, comme on y courait autrefois pour l'amour de la liberté. Les journaux jeunes d'il y a vingt ans combattaient l'Empire au nom d'un idéal civique; les journaux alertes d'aujourd'hui combattent l'idéal au nom d'une doctrine scientifique, volontiers pessimiste. Jacques Richard croyait à la bonté de la vie; les nouveaux en expriment volontiers la platitude quotidienne, la lassitude et l'horreur. C'est comme une profonde fatigue d'espérer, une soif d'oubli, un vaste appétit de *nirvanâ*. Il paraîtrait facilement absurde, Jacques Richard, avec ses colères, ses enthousiasmes, ses amours, son panache, aux savants et aux subtils de l'heure présente! Imaginez des yankees soupesant

pratiquement la pauvre escarcelle d'un rimeur. Du reste, tout à fait remarquable et puissante, cette génération nouvelle, jusque dans sa révolte contre le rêve, contre cette fleur d'imagination qui fut le charme et la vertu française. Elle a ses poètes, et, avec M. Haraucourt, l'auteur de l'*Ame nue*, un poète puissant ; elle a ses critiques, elle a ses conteurs, en grand nombre, et quelques-uns sont d'admirables artistes ; elle a ses journaux, ses revues de combat, tous, du reste, encore une fois, croyant plus au fait qu'à l'imagination, et à la science plus qu'à la poésie même. Je les suis des yeux avec attention, avec sympathie. Mais — si on les interrogeait un peu, — qu'ils donneraient peut-être, au fond, toute leur force scientifique, toute leur rectitude, tout pour une de ces bulles de savon irisées après lesquelles nous courions, nous, heureux d'espérer — et, après la désillusion, heureux encore d'avoir espéré !

Ce qui distingue Jacques Richard, ce poète de vingt ans, c'est qu'il a vingt ans. Il va mourir et il s'inquiète de l'éternité du droit, du réveil de la liberté.

Ambitieux du bien et du beau, il écrivait de Patay à un ami (5 juin 1861, cinq mois avant sa mort) cette lettre inédite que m'a communiquée M. A. Dietrich .

« C'est vers Paris que vont tous mes rêves ; et je sens que là seulement est pour moi le salut. Ce n'est pas là un songe d'enfant destiné à périr étouffé par la réalité. C'est un besoin vrai, c'est une aspiration logique et certainement légitime. Entre toutes les carrières qui s'offrent aux jeunes gens, mon choix est fait. Je

serai *homme de lettres*, et, si je le puis, *homme politique*... J'ai bientôt vingt ans. Je ne puis viser encore aux grandes choses ; mais convient-il au moins que je me fraye d'avance le chemin. Si mon nom n'est nulle part, mon travail nulle part, mon influence nulle part, qui saura que j'existe, et qui s'occupera de moi ? Nous avons à Paris un petit journal (*la Jeune France*). Ce serait un début, un moyen d'arriver à la publicité. Le rédacteur en chef, Vermorel, qui est de mon âge, vient de publier un roman (*Desperanza*) et il a sans peine trouvé un éditeur. Moi, au contraire, mon éloignement m'interdit toute participation directe, influente, profitable, à la rédaction. Tout ce que je puis faire, c'est d'envoyer de temps en temps quelque pièce de vers qui passe à peu près inaperçue et qui n'éveille que de chères mais lointaines sympathies. Ainsi de *Barra*. Une dame que je ne connaissais point, madame Kestner, belle-mère du colonel Charras, m'a envoyé, avec la lettre la plus touchante, la réduction en bronze du *Spartacus* que tu as sans doute admiré dans le jardin des Tuileries. Ainsi aussi d'une pièce imitée du hongrois, de Petœfi, que j'ai publiée il y a longtemps. M. Saint-Marc Girardin m'a fait l'honneur que tu veux me faire un jour ; il l'a lue en entier à son cours de la Sorbonne. Cela est bien... Mais mon avenir ! »

Son avenir ! Il lui était atrocement mesuré, au pauvre garçon. Son avenir ! Il tenait dans quelques semaines, quelques jours d'existence ! Lorsque Richard était allé voir M. Maxime Du Camp, à qui il dédiait une pièce de vers, l'écrivain (qui avait un moment songé à rappeler le fait dans ses *Souvenirs littéraires*) avait été

frappé à la fois et de la physionomie ouverte du jeune poète et de la maigreur de ses mains. Il avait deviné le phtisique. Cinq mois, je l'ai dit, cinq mois après cette lettre, où Jacques Richard parlait anxieusement de *son avenir*, l'ami à qui elle était adressée en recevait une autre, datée de Patay, mais écrite, celle-là, par M. Richard père. Jacques était mort et le père disait :

« Vous désirez que je vous parle de ses derniers moments. Hélas ! ils ont été le digne couronnement de sa trop courte vie. Votre pauvre ami est mort bon, patient et fort, comme vous l'avez toujours connu. Pendant sa longue maladie, il s'est oublié jusqu'à la fin, pour ne se préoccuper que de nous. Il nous souriait encore quand déjà nous le pleurions. Il s'est doucement éteint dans mes bras le 6 novembre au soir vers dix heures, sans exprimer ni crainte ni regrets.

« Et pourtant ses regrets étaient amers, je le sais, ou plutôt je l'ai su depuis. L'avenir souriait si beau à ses vingt ans !

« Je ne vous dirai pas, Monsieur, l'immensité des nôtres. »

Tous ceux qui ont, une fois, vu Jacques Richard ont eu, comme ce père, des regrets cruels.

XV

Un dimanche parisien. — Les Rameaux. — Une dépêche. — La guerre. — Un artificier célèbre. — Souvenirs du vieux Ruggieri. — La facture d'un feu d'artifice. — Expositions nouvelles : *Blanc et Noir*. M. Bourgoin, Gustave Doré, les *Maîtres pastellistes anciens*, J. de Nittis. — La soirée.

31 mars 1885.

Il était beau pourtant, ce dimanche des Rameaux, et Paris s'égayait sous ce ciel de printemps !.. Au Bois, les coupés passaient dans un clair rayonnement de roues ; du bas de l'avenue des Champs-Élysées, on pouvait voir monter vers l'Arc de Triomphe, qui se découpait en gris-bleu sur le fond du ciel doux, tout un flot, un ruissellement de voitures. Les Parisiennes humaient le soleil dans leurs fourrures de loutre ou de renard argenté sur les chaises nouvellement peintes, et les babies assiégeaient les boutiques fraîchement décorées où l'on vend les balles de peau et les gâteaux de pain d'épice. Devant le Palais de l'Industrie, lès voitures stationnaient tandis qu'à l'intérieur les jockeys couraient devant le jury de l'*Hippique* dans la nef décorée de faisceaux tricolores.

Des promeneurs partout, ivres du dernier soleil de mars, premier soleil du *gentil avril.* Les voitures de courses assiégées. Des musiques dans les squares. Aux quartiers populaires, un gai grouillement de foule. Il fallait voir l'avenue du Maine, la rue de la Gaîté, à Montparnasse, avec le bourdonnement de sa foule endimanchée, ses chevaux de bois, ses balançoires et ses modèles des ateliers voisins, Transtévérines sculpturales ou grands gars bronzés de la Basilicate, mêlant leurs jupes rouges ou leurs vestes de velours aux paletots et aux blouses des ouvriers parisiens.

Et, sur les arbres des jardins, des avenues et des squares, un frottis vert annonçant le printemps, des bourgeons de marronniers déjà éclos, des saules déjà reverdis, une séduction de couleur de *primavera,* un air tiède, un parfum de jeunesse. Puis, comme pour amuser tous ces Parisiens au repos, tous ces badauds en flânerie, là-haut, dans le ciel bleu pommelé de nuages, des ballons, les ballons de l'Hippodrome luisant au soleil, tout dorés comme les bulbes des coupoles des églises russes.

Et je revenais au logis, grisé par la joie paisible de ce premier dimanche de printemps, de ce dimanche parisien, lorsque j'achète un journal du soir à une pauvre bonne femme de marchande qui me dit :

— Ah ! Monsieur, il ne vous donnera pas de bonnes nouvelles, ce soir.

— Quoi donc ?

— Le général de Négrier blessé !

J'avais déjà déplié le journal, et tout a disparu de ce qui avait fait la séduction de la journée. Les musiques

qui jouaient au square des Batignolles me semblaient ironiques, et je revoyais toujours, mais comme crêpés de deuil, les faisceaux de drapeaux du concours hippique.

J'imagine que plus d'un Parisien a dû ressentir hier la même impression en ouvrant son journal. Le télégraphe a de ces lugubres surprises. Allons! il faut agir et ne pas tarder plus longtemps. Les Chinois ne sont pas ces fantoches de paravent dont les vaudevillistes nous ont appris à rire. Le « Chinois de la *Revue des Deux Mondes* » nous en avait avertis, avec beaucoup de netteté et, malheureusement, beaucoup d'esprit. Mais nous continuons à ignorer la géographie . Les Américains, qui sont gens pratiques, savent combien il faut se défier de la race jaune qui pullule, fourmille, grouille, inonde les États-Unis. C'est ce fourmillemeut et ce grouillement qui débordent, là-bas, nos soldats. Il n'y a plus à hésiter, se disent les Parisiens, il n'y a plus à temporiser, il n'y a plus à faire économiquement la guerre. Que ces pauvres et braves gens qui sont au loin ne disent plus, comme les derniers grenadiers de la garde à Waterloo, en voyant autour d'eux grossir le nombre des assaillants :

— Ils sont trop !

Eh bien, soyons assez !

J'avoue que les menus propos de ces derniérs jours me semblaient fort minces, en effet, à côté de cette réalité poignante. La question Van Zandt, l'acquittement de madame Francey, le *syndicat* dramatique, le

bal des Artistes, le prochain bal travesti, autant de quantités devenues négligeables lorsqu'on les compare à l'affaire de Lang-Son. Et quand je pense qu'on représente dans un cirque populaire la *Prise de Lang-Son* pour amuser les Parisiens !

Il en est de ces mimodrames patriotiques comme des illuminations et des bouquets de feu d'artifice qui sont attristants lorsqu'ils ne sont pas étincelants. Le vent et la pluie furent les ennemis éternels de M. Ruggieri, l'artificier qui vient de mourir.

C'était un lettré et un bibliophile, et si la fantaisie lui avait pris d'écrire ses *Mémoires*, il aurait pu nous donner sur les fêtes publiques et les enthousiasmes officiels plus d'un renseignement ironique. Il en avait tant vu de ces galas, tant allumé de ces manifestations *a giorno !*

Hélas ! que j'en ai vu flamber de ces *soleils !*

Et s'éteindre de ces fusées !... M. Ruggieri, qui était un homme d'esprit, allumait ses feux de Bengale pour tous les gouvernements. La poudre n'a pas d'opinion. Son père, le grand Ruggieri, qui avait écrit tout un livre spécial sur les feux d'artifice et les fêtes, pouvait compter sur ses doigts les avènements qu'il avait salués à coups de pétards : Louis XVI, la République, le Directoire, le Consulat, l'Empire, Louis XVIII, Charles X... Il avait allumé ses pyrotechnies pour tous ces régimes. C'est dans ce volume-là qu'il raconte l'histoire d'un feu d'artifice commandé, s'il m'en souvient bien, par la municipalité de Troyes pour célébrer

le passage de l'impératrice Marie-Louise. C'est en 1814. Le feu d'artifice n'est pas tiré; il reste intact, en magasin, et on ne l'allume que quelques mois plus tard, mais non pas pour fêter Marie-Louise, allons donc ! en l'honneur d'un prince de la maison de Bourbon !

Le feu d'artifice est tiré, il faut le payer. Sur ces entrefaites, Napoléon revient de l'île d'Elbe. Une municipalité nouvelle s'empresse de ne pas ratifier l'emploi de la poudre commandée pour une impératrice et brûlée pour un Bourbon. M. Ruggieri reste là, entre deux municipalités, avec la facture de son feu d'artifice non soldée. Waterloo survient, les Bourbons rentrent. Ruggieri présente sa note. Autre municipalité. Mais celle-ci, d'un légitimisme ultra, n'entend pas donner son argent pour du salpêtre destiné primitivement à *la femme de l'usurpateur*. Et Ruggieri de répéter toujours :

— Soit ! changez d'opinion, changez de municipalité, changez de gouvernement, mais acquittez les frais. Et qui me payera mes fusées?

Je n'ai plus le chapitre du livre de Ruggieri présent à la pensée, mais je crois bien que l'artificier attendit jusqu'à la venue de Louis-Philippe pour voir sa facture acquittée. Il y a là dans ces dessous des choses officielles un revers de l'histoire qui confine à l'opérette. Et certainement Ruggieri le fils devait avoir des souvenirs aussi piquants que ceux de son père. Lui aussi en avait allumé pour bien des gouvernements qu'il avait vus finir, lugubres comme des feux d'artifice éteints !

Sa mort est tout ce qu'il y a de réellement nouveau à Paris. Je me trompe : les expositions de peinture y continuent. Elles pullulent, elles aussi. J'ai visité, dans les salles du pavillon de Flore, au palais du Louvre, l'exhibition du *Blanc et Noir*. C'est une mode anglaise importée en France. Tous les ans, à Londres, on montre au public, sous cette rubrique *Black and White*, les dessins, gravures, lithographies, fusains, eaux-fortes des artistes célèbres. La première exposition française est très réussie comme composition d'œuvres d'art, et les deux chefs-d'œuvre de Charles Jacque, *Intérieur de bergerie* et *Daphnis et Chloé* (deux bergers modernes), les fusains d'Allongé, les dessins d'Hector Le Roux, les eaux-fortes de Lalanne, le portrait de Feyen-Perrin suffiraient seuls à mériter une visite. Mais qu'il est difficile, bon Dieu ! de découvrir l'endroit du Louvre où l'on expose le *Blanc et Noir* et qu'il est, même quand on l'a trouvé, malaisé d'y parvenir ! Des tas de bois de chauffage, des falourdes empilées géométriquement semblent en cacher et en défendre l'entrée. Puis, dans ces salles immenses, où l'on parvient après avoir gravi deux ou trois étages d'un escalier triste et raide, on gèle littéralement et l'on y rencontre autant d'angines que de fusains. C'est mal traiter l'art que de le loger si haut et de le chauffer si peu. La salle est superbe, mais peut-être est-elle un peu bien trop vaste pour une exposition de dessins.

Les aquarelles de M. Bourgoin ont été mieux logées, chez M. Bernheim, et elles sont charmantes, gaies, chaudes, colorées, vibrantes. Il y a là une *Sarah Bern-*

hardt chez elle, un *Édouard Detaille dans son atelier* qui sont tout à fait séduisants. Et M. Bourgoin a bien d'autres œuvres qui vont se disperser, cette semaine, dans le brouhaha de cet Hôtel Drouot où l'on va porter aussi tantôt les tableaux, les dessins, les sculptures de Gustave Doré.

C'est le moment *du coup de feu* pour les tableaux, et le 1er avril nous aurons l'ouverture d'une exhibition nouvelle, celle des *Maîtres pastellistes anciens*, les Latour, les Rosalba Carriéra, les Liotard, les Perroneau. Avec ces incomparables morts du temps passé, un seul mort d'hier et un peintre bien vivant, bien charmant, le pauvre Joseph de Nittis, qui avait fait sien cet art délicat, subtil et profond du pastel. Tous ses grands pastels des *courses*, ses portraits de Parisiennes, ses paysages, ses fleurs figureront là, et ce sera un éclatant succès posthume pour le maître disparu. Je le vois encore choisissant chez un marchand de la rue Pigalle sa première boîte de pastel et, de ses doigts agiles, essayant ces crayons aux gammes exquises, comme nous essayerions une plume.

— Ah ! si je pouvais faire avec ça ce que je veux faire ! nous disait-il. C'est si amusant le pastel, plus amusant que l'huile !

Ce qu'il voulait faire, il l'a fait. Mais en partie. La mort est venue, a brisé les crayons, fermé la boîte, mais Nittis, encore une fois, vit par ses œuvres et nous allons le retrouver, parmi ces pastellistes, avec tout son charme et tout son talent.

Tel a été le dimanche de plus d'un Parisien : promenade, visite aux expositions, repos au jardin des Tuile-

ries ou au Luxembourg, échappées vers la campagne reverdie, et, le soir, les cris lugubres, odieux, des crieurs de journaux devant les cafés et les théâtres, les voix rauques annonçant flegmatiquement la retraite des Français; les hommes aux voix éraillées et les crieurs de nouvelles répétant comme ils annonceraient « la belle valence » ou les livraisons du *Marquis de Sade* (une publication nouvelle dont l'annonce salit nos murailles) :

— Demandez le *Soir!* La blessure du général de Négrier ! Demandez ! L'évacuation de Lang-Son !

Les boulevards ont alors perdu de leur pittoresque et de leur gaieté, et les groupes étaient inquiets et parlaient bas, qui regagnaient en hâte leurs logis ou achetaient aux kiosques des journaux qu'on lisait fiévreusement, debout, à la lumière des becs de gaz, sous les étoiles.

Et je me figurais nos soldats faisant le coup de feu au loin — si loin ! — sur les hordes chinoises, se débattant contre le fer et le feu de ces petits êtres à face jaune, aux yeux luisants et féroces qui entourent nos bataillons et qui hurlent. Ah ! plus d'un Français n'a pas dormi, cette nuit, qui se réveille ce matin en disant : « Il faut agir ! »

C'était un beau dimanche, pourtant, ce dimanche des Rameaux !

XVI

Un Chinois à Paris. — Le télégraphe-reporter. — Les espions d'Abd-el-Kader. — Printemps belliqueux. — Les journaux. — Les nouvelles du Tonkin. — Le livre de Paul Bourde. — L'armée chinoise. — L'an dernier ! — Paris dansera ! — Le prince Orloff. — — Un ami de la France. — *Nos petits* zouaves. — Un mimodrame patriotique. — Jean Populot et Jean Chauvin.

3 avril 1885.

J'ai vu hier, aux Batignolles, un Chinois vêtu de soie violette, qui montait pacifiquement et prosaïquement en omnibus. Un Chinois, un vrai Chinois, un Chinois pittoresque et curieux, avec une jupe claire, une face dorée, des yeux tout noirs et un bon sourire. Le conducteur prit ses six sous, les voyageurs l'ont regardé, quelques-uns l'ont interrogé sur les événements de Chine, personne ne lui a dit un mot insolent ou colère, et lui trouvait tout naturel d'être ici, tandis que ses compatriotes et les nôtres se battent là-bas.

Un Chinois en omnibus, à Paris, au lendemain de l'émotion ressentie dimanche ! Et point de haine dans les regards qu'on lui jetait ; de la surprise plutôt et un

certain intérêt. C'est qu'après tout on ne hait pas les Chinois. Pourquoi les haïrait-on? On les tue, ils nous tuent, et — c'est l'ironie de cette guerre — on n'a contre eux aucune rage patriotique. Cet homme, vêtu de soie violette, peut coudoyer, sans être insulté, le deuil de nos habits noirs.

Je trouve cela tout à fait hospitalier, à la condition pourtant que nous ne parlions point trop haut devant ces bonnes gens de Chine et que nous n'imprimions pas trop de renseignements militaires dans nos journaux. Ils savent lire, les Chinois, et le *Temps* nous disait hier qu'on avait bien vite expédié en Chine la traduction de la dépêche où nous annoncions *urbi et orbi* que les artilleurs de Négrier manquaient de munitions. Imaginez un joueur (et c'est un jeu, un triste jeu, la guerre), criant bien haut qu'il n'a plus telle ou telle carte ! Le télégraphe est un terrible polyglotte qui parle le chinois aussi bien que le français, et qui, de loin, a dit : « Attaquez ! »

Journalistes pour qui le *bien informé* vaut le *bien pensé*, veillez sur vos plumes et les surveillez ! On demandait, un jour, à Abd-el-Kader, prisonnier, comment il pouvait se procurer, en Algérie, des renseignements sur nos troupes :

— C'est bien simple, répondit doucement l'émir, j'avais vos journaux !

Le fait m'a toujours donné à réfléchir, et je voudrais peut-être un peu plus de discrétion sur le chiffre des hommes qu'on embarque, le nombre des bateaux qu'on affrète, le total des batteries qu'on envoie. Les Chinois sont là, fins lettrés, qui lisent nos entrefilets sans lu-

nettes, et qui les résument lestement, par le télégraphe.

Abd-el-Kader conseillerait plus de prudence à nos journaux. C'est fort sérieux ce que je dis.

Quoi qu'il en soit, c'est aux journaux que l'heure appartient, et les feuilles de ce printemps sont des feuilles de papier. Elles se déploient sous les arbres des boulevards et partout, dans les rues de Paris, on n'aperçoit que des gazettes aux mains des passants. « A-t-on une dépêche nouvelle? Le général Brière de l'Isle a-t-il télégraphié? Comment va Négrier ? » Et les yeux inquiets suivent, sur les cartes nouvelles, la retraite et les mouvements de nos troupes par ces coins de terre aux noms barbares et qu'il nous faut décidément apprendre à épeler. Hong-Hoa, Tuyen-Quan, Dong-Song, que sais-je?

On n'en doit point conclure que Paris, effaré, a perdu l'esprit et l'espoir. Le choc a été rude, mais on s'en est remis assez vite, et l'opinion publique ne semble pas, quelque amour de la paix que nous ayons tous, résolue à en rester sur cette invasion des Chinois.

Ce qui me navre en tout ceci, c'est la parfaite indifférence avec laquelle les meilleurs avis, les plus sages conseils et les plus désintéressés ont été pris. Je relisais ce matin, dans le volume qu'il a publié, *De Paris au Tonkin*, les lettres que notre ami Paul Bourde adressait au *Temps*, l'an dernier, au lendemain de la prise de Bac-Ninh. Il y raconte qu'il a pleuré — oui pleuré de rage — toute une nuit, en apprenant qu'on ne profitait pas de cette première victoire. Il voyait, de ses yeux, ce qu'on pouvait faire, lui qui était là ! Les Chinois se

sentaient alors pris de peur, et le ballon qui servait à nos officiers d'état-major pour lever des plans les effrayait autant que nos fusils. Ils laissaient entre nos mains des batteries de canons Krupp, dont ils n'avaient pu ou n'avaient su faire usage. Un ascendant moral donnait à notre petit corps expéditionnaire la certitude et la possibilité prompte de la victoire décisive. Bourde l'écrivait et le criait sur tous les tons. Mais, comme il le dit lui-même, qu'est-ce l'opinion d'un journaliste? Même lorsque ce journaliste a l'avantage d'être un honnête homme, un patriote éclairé qui juge *de visu*, sur les lieux mêmes, et donne son avis sans arrière-pensée de récompense et de candidature ?

Les Chinois ont appris, depuis un an, à se servir des armes qui les effrayaient eux-mêmes, de ces carabines Martini auxquelles ils préféraient leurs lances, et nous avons trop temporisé, hésité, attendu, surtout aux yeux de ces Asiatiques qui ne respectent que l'énergie et la promptitude dans la force. Une revue nouvelle, que nos députés devraient bien lire par aventure, la *Revue française de l'Étranger et des Colonies*, donnait, il y a trois mois, sur l'armée chinoise et sa mobilisation, des renseignements qu'on aurait pu, ce semble, utiliser. Évidemment ils ne sont pas des plus effrayants, mais ils pouvaient peut-être donner l'alarme aux optimistes eux-mêmes et, dans tous les cas, ils nous apprenaient la vérité.

Les généraux chinois affectent volontiers de prendre des titres glorieux et faits pour inspirer la crainte. Ils s'appellent *tchanto* ou *kiankienne*, ce qui signifie : « *Gouverneur de tout* » et « *général de toute l'armée* ».

Ils sont, du reste, seize portant, les uns et les autres, ces titres suprêmes ; entre autres huit généraux de *toute l'armée.* Ils se parent d'appellations pleines de vaillantise : *titou*, ou « gouvernant avec la main » ; *tchantai* ou « chefs de tous les militaires » ; *toussen*, « mandarins de tout » ; *chépao*, « toujours prêts à défendre ». Un lieutenant se nomme « *chef du cent* », un sous-lieutenant, « *manche du chef* ». Ils touchent, par mois, des soldes considérables. Huit vice-rois maréchaux reçoivent mensuellement 1,083 taëls, soit 7,939 francs chacun ; seize généraux de division (*titou*) empochent chacun 500 taëls, soit 3,250 francs par mois de notre monnaie. Un colonel chinois ou *yotchene* (chef de réunion) a pour solde mensuelle 1,625 francs, argent de France. Combien de nos officiers envieraient la solde de ces mandarins !

Et la *Revue* que je cite donne le nombre total de soldats dont la paye est versée par le Trésor à ces divers titulaires, vice-rois, maréchaux, tartares ou gouverneurs de province. Ce nombre, sur le papier, est de 389,000 hommes. En réalité, le total en est, sous les drapeaux, de 185,760, dont 19,800 hommes armés de fusils nouveau système, 61,820 de fusils ancien système et 104,140 combattants armés d'arcs et de lances. Tel était, du moins, lorsque la statistique en question a été faite, le total de l'armée de cet empire de 420 millions d'hommes que nous avons bravé avec une poignée de soldats. Il est évident que, pour lancer sur le Tonkin l'inondation humaine qui a débordé nos garnisons, les *tchanto* et les *kiankienne*, les vice-rois maréchaux et les maréchaux tartares ont dû appeler à eux toutes leurs

troupes et tous leurs mercenaires — ceux qu'ils appellent des *youx*, des « braves ».

Ils n'eussent pas bronché l'an dernier! Le jour où nous aurons rejeté loin du Delta ces bataillons lancés contre nous, la Chine aura tenté, sans nul doute, et pour longtemps, son dernier effort et les « *premiers de tous* », et les « *généraux de toute l'armée* », et les « *chefs de tous les militaires* », et les *mandarins de tout* » (il y en a 425 *mandarins de tout*) nous laisseront, j'espère, établis sur ce coin de terre où, depuis le meurtre de Francis Garnier et la mort d'Henri Rivière, nous avons déjà dépensé tant d'hommes, tant d'argent, tant d'efforts et tant d'héroïsme!

Paris n'entend donc point renoncer à cette terre arrosée de sang; il ne se décide même pas à renoncer — non par égoïsme, mais je dirai presque par raison — aux bals de charité qu'il avait annoncés naguère. Il tient à ce que sa vie continue, souriante dans la bourrasque. Seulement on valsera pour les blessés du Tonkin en même temps que pour les pauvres de Paris. On pourrait, me dira-t-on, envoyer son argent sans danser, mais il n'est peut-être pas très mauvais de ressembler à ces héros du siège de Québec qui s'en allaient, en habits de bal masqué, repousser l'assaut des ennemis. On interrompait le menuet, on retroussait ses manchettes, on rejetait les assaillants dans le fossé, et l'on disait aux violons : « Continuez! » Le marquis de Montcalm, qui dort là-bas, enterré dans une tombe creusée par un éclat d'obus, était bien de la race fran-

çaise, lui qui mêlait ainsi la bravade à la consigne et courtisait la Mort en habit de gala.

On dansera donc — puisqu'on tient à danser — à l'Hôtel de ville et chez M. Gaillard, on dansera, non pas sur un volcan, mais sur une rizière effondrée. J'avoue que je ne danserai pas ; mais je reconnais qu'ils ont raison ceux qui veulent conserver à Paris son alacrité, son prestige et son élégance. Les étrangers y reviennent, attirés par le printemps ; les provinciaux y accourent pour les fêtes de Pâques. Ils peuvent y entrer. Ils trouveront, comme dans toute notre France, si honnête, si laborieuse, si confiante toujours — et si injustement malheureuse, décidément — de braves gens qui ont pris leur parti de l'effort à faire et qui le feront pour l'honneur de tous, le salut de ceux qui restent et la vengeance de ceux qui sont tombés.

Mais la chronique et la causerie parisiennes ont été si complètement absorbées par ces événements soudains, foudroyants — foudroyants surtout pour les aveugles et les sourds — qu'elles ont laissé partir, sans lui envoyer le salut qu'il méritait, un étranger illustre et sympathique à la France. Le prince Orloff avait été mêlé longtemps à la vie parisienne et il gardait à ce pays-ci une reconnaissante affection pour cette aménité accueillante que nous n'avons pas perdue, quoi qu'en disent ceux qui ne nous aiment pas. Il appartenait à cette famille des Orloff née, dit-on, d'un simple soldat du corps des strélitz, qui compte des généraux distingués, des écrivains de talent, et jusqu'à une sorte de misanthrope pensif (qu'on appela le *philosophe*). Il avait été officier d'ordonnance du tsar Nicolas et on

assurait que c'était au siège de Silistrie qu'il avait perdu un de ses yeux. Ce bandeau noir qui coupait en deux le mâle et aimable visage du prince donnait d'ailleurs à cet homme grand, élégant et fort une sorte de caractère particulier — l'espèce de poésie qui résulte d'une blessure hardiment supportée et reçue comme en regardant le péril face à face.

Le prince Orloff est mort chez nous, à Fontainebleau où il vivait retiré ; et il a fallu que l'annonce de ses funérailles coïncidât avec la nouvelle de l'affaire de Lang-Son pour que Paris ne donnât pas un plus long regret à ce grand seigneur russe qui avait été si longtemps son hôte et qui était demeuré si cordialement son ami.

C'est le prince Orloff qui disait, dans un cercle, après le combat de Palestro, où le 3e zouaves enlevait en courant les batteries autrichiennes :

— Eh bien ! *nos petits* zouaves ! Ah ! ils sont bien toujours les mêmes, *nos petits* zouaves ! Je les reconnais, je les reconnais !...

Il les avait combattus : il savait ce qu'ils valaient. Lorsque deux adversaires s'estiment, la haine ne survit pas à la lutte, et on compte comme des blessures reçues les coups que l'on a donnés.

Ce n'est pas celui-là qui eût raillé les soldats de Lang-Son ; il leur eût tiré son chapeau comme nous avons salué les morts ensevelis dans la neige de Plewna et les grenadiers anglais et les highlanders d'Écosse enfouis dans les sables du Soudan.

Et j'ai voulu, dans cette soirée d'hier, me rendre compte de ce que pensait un peu, au fond du cœur, la

population parisienne, le peuple, non pas celui des meetings en plein vent, mais le peuple vivant de sa vie de tous les jours et se reposant, le soir, de sa journée bien remplie. On représente, disais-je dans notre dernière causerie, un mimodrame militaire, la *Prise de Lang-Son*, au Cirque Fernando. Depuis la retraite, l'affiche l'annonce sous ce simple titre : *Un Épisode de la guerre du Tonkin;* mais, quel qu'en soit le nom, il montre aux spectateurs populaires l'héroïsme de nos soldats.

Moquez-vous tant qu'il vous plaira, raffinés du boulevard, de ces spectacles naïfs où le peuple — ce grand enfant — s'en va voir comment on meurt en défendant un drapeau; les braves gens qui demain payeront de leur peau les hésitations des politiciens n'y entendent point malice. Ils ne se demandent pas si l'art a quelque chose de commun avec ces parades militaires. Ils ne cherchent point à savoir si le sentiment qui les émeut à la vue d'un uniforme français est du chauvinisme ou du patriotisme, ils ignorent si ce qu'on leur montre est ridicule ou sublime. Mais, dès que l'épaulette jaune d'un fantassin de la marine apparaît, dès qu'il aperçoit la culotte rouge d'un zouave, il applaudit, ce bon public populaire. Il crie : *Vive l'armée!* et : *Vive la France!* Il fait une ovation aux fusiliers marins, aux figurants qui représentent le commandant Rivière tué sur un canon, ou le général de Négrier à cheval en tête de ses troupes. Et cette ovation, c'est dans un cirque où il a applaudi Louis Blanc, c'est à Montmartre, c'est le public populaire des hauteurs qui la fait. Je le regardais bien hier; il y avait là des ouvriers, de vrais ouvriers aux mains

calleuses, aux traits halés par le dur travail, de ceux que le peuple parisien appelle énergiquement des *gueules noires*. Tous applaudissaient ; il y en avait qui, debout, de leur casquette agitée, saluaient le drapeau tricolore. Parmi eux, des soldats, leurs compagnons, leurs camarades d'atelier ou leurs parents, battaient aussi des mains. Je n'ai pas regretté ma soirée, j'ai senti la pulsation du sang français.

Oui, ne raillons pas trop ces mimodrames naïfs où l'on nous montre la bravoure des nôtres. Ils étaient à la mode autrefois, au temps où les colonels de Scribe chantaient leurs couplets au Gymnase et où les grenadiers de Fabrice Labrousse mordaient, au cirque, leur cartouche. Nos pères, qui nous valaient bien, se plaisaient à ces divertissements militaires. Le *combat à l'hache*, ou encore le combat où Dumanet défend sa vie à coups de pain de munition, faisaient rire Gavroche, mais l'habituaient à l'uniforme et au danger. Qui sait ce qu'il y avait de ressouvenirs de drames militaires dans l'héroïsme du lieutenant Poitevin, se jurant à lui-même de planter, le premier, le drapeau français sur la tour de l'Alma ?

L'opérette avait spirituellement bafoué les plumets de l'héroïsme. Ayons désormais moins d'esprit. Et si les pessimistes veulent voir ce qu'un éclair d'épée, un *taratata* de clairon, un roulement de tambour, peuvent encore produire sur le peuple de France, qu'ils aillent regarder, du bout de leur lorgnette, les galeries supérieures de ce cirque saluant nos marins et nos soldats.

Eh bien non, le patriotisme n'est pas mort, puisqu'on meurt pour lui, là-bas, et qu'on applaudit, ici, les uni-

formes de ceux qui meurent. On applaudit ! Qui applaudit? Ceux-là mêmes qui iront combattre dans l'extrême Orient pour l'honneur du chiffon troué. Qui? Les pauvres diables qui forment l'inépuisable réservoir de sang mis au service des plus folles comme des plus généreuses entreprises.

J'ai vu — fût-ce au théâtre — Montmartre acclamant l'armée, Jean Populot saluant Jean Chauvin. Et, comme dit Coppée,

> Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule.

XVII

Fêtes et bals. — Un printemps gelé. — Le bal Gaillard. — La presse et les gens du monde. — Être ou n'être pas... *dans le journal!* — Le courrier des reporters. — Les *Parisiennes*. — Une conférence de M. Ganderax. — Il y a *curieuses* et *curieuses*. — La visite populaire à l'Hôtel de ville.

14 avril 1885.

Paris a dansé, sauté, valsé, soupé, cotillonné à l'Hôtel de ville, et *tout Paris*, cette fois, on peut le dire : tout le monde et tous les mondes. Au total, les pauvres y trouveront leur compte, et la presse aura galamment organisé le syndicat de la charité. Ce printemps est assez aigre, du reste, et assez frileux pour qu'il se permette toutes les fêtes d'un hiver. Les Parisiens qui ont voulu tâter du *gentil avril*

Avril, l'honneur et des mois
Et des bois,

et qui sont partis pour les champs aux fêtes de Pâques en sont revenus avec des engelures. Le manteau des *jours de froidure* s'étend encore sur les massifs,

et les feuilles sèches tourbillonnent dans les allées, chassées par ce vent glacé de printemps comme une armée en déroute. C'est à peine si quelque arbre tout blanc, quelque pêcher tout rose, et quelque sureau déjà reverdi, tranchent sur le fond triste et bronzé de ces paysages d'hiver. On nous annonce des fêtes villageoises chez la princesse de Sagan et chez la baronne de Hirsch, après les fêtes du Château-Gaillard; les bals sont tout à fait de saison. Il passe des frissons à travers la campagne, et la forêt de Fontainebleau, où l'équipage de M. Ephrussi forçait le cerf, samedi, pour la dernière fois de l'année, est aussi glacée qu'en décembre.

Le bal de la place Malesherbes! le bal de l'Hôtel de ville! On n'a parlé que de ces fêtes durant deux jours et le son des violons a presque couvert le bruit lointain du canon russe. On a oublié un moment les Afghans pour les gentilshommes huguenots ou les hallebardiers du bal Gaillard. La chronique a rempli ses colonnes de la description des costumes qui ont fait sensation dans cette soirée doublement historiqne et par les travestissements et par la date. Coiffures Marie Stuart, robes Médicis, évocations des grandes amoureuses du temps passé par les reines du temps présent — reines par la fortune ou par la beauté — Diane de Poitiers entrevue à la lumière du gaz, la duchesse d'Étampes ressuscitée pour un soir, Marguerite de Navarre pouvant saluer en passant la statue de bronze du conteur de la *Reine Margot*, tout cela, un peu factice, mais somptueux et charmant. Une Renaissance toute particulière. Une Renaissance qui préférerait les valeurs sur le Grand-

Livre aux vers de Ronsard. Du Brantôme qui connaîtrait la valeur du cinq pour cent. Mais, en somme, une fête superbe dont il faut remercier l'organisateur au nom de Paris.

C'est François I[er], l'hôte fastueux de Fontainebleau, qui disait, je crois, fort joliment :

« Une cour sans femmes est une année sans printemps et un printemps sans roses. » M. Gaillard est un peu de l'avis du roi-chevalier et c'est pourquoi, j'imagine, il a donné, aux Parisiens et aux Parisiennes, cette fête qui laisse loin derrière elle les bals travestis offerts jadis par le pauvre Makart à la haute société de Vienne.

J'ai lu çà et là, cependant, quelques notes un peu railleuses sur cette fête du temps d'Henri II, où plus d'un seigneur fort important s'informait du cours de la « petite Bourse » tout en portant la main à la garde de son épée. Les journalistes, qui ont déclaré s'être peu divertis à cette redoute, avaient pourtant un moyen bien simple de ne s'y point ennuyer, c'était de ne pas s'y rendre. On les invite et quelques-uns raillent, ai-je dit. Ce sont des enfants terribles.

Ne pourrait-on enfin s'amuser sans les chroniqueurs ? Il paraît que non, puisqu'il ne se donne pas un bal paré sans que la description des toilettes soit, le lendemain, imprimée toute vive. Comment ont fait les Varillas du bal Gaillard pour décrire tous ces velours, ces brocarts, ces satins et ces peluches s'ils n'ont pas été avisés par les invités, les invitées ou les couturières et costumiers des invités?

Car, voilà l'éternel péché mignon : tout mondain ou toute femme du monde dont la presse parle se fâche de

l'indiscrétion des gazetiers, et toute femme ou tout homme à la mode dont la presse ne parle pas se formalise du silence des journalistes.

— Avez-vous vu ce qu'on s'est permis de dire de moi dans le journal? Que j'étais *éblouissante!* De quoi se mêlent les chroniqueurs? *Éblouissante!* Que leur importe? Et qui leur donne le droit de le dire aux badauds?

Et la même femme, qui s'insurge ainsi, envoie son domestique acheter aux bureaux de la gazette en question quelques numéros qu'elle expédiera à ses amis d'Angleterre, à ses cousines en villégiature à Arcachon, à ses petites ennemies surtout — à la petite vicomtesse ou à la vieille marquise, qui enrageront, à coup sûr, en lisant l'épithète — *Éblouissante!* — Que de poésie dans un adjectif!

Les Dangeau du mouvement mondain reçoivent parfois des missives qui trahissent le fin du fin de la préoccupation du lecteur ou de la lectrice.

Une grande dame dira, comme une actrice à la veille d'une création nouvelle :

« Vous avez été si aimable, Monsieur, pour mon couturier lors du bal japonais à l'hôtel de La Rochefoucauld-Bisaccia que je vous demande pour lui, — non pour moi — la même indulgence. Il m'a exécuté, d'après Clouet, un costume de dame d'honneur de la reine Catherine que je signale à votre très artistique appréciation. »

Une autre, avec plus de machiavélisme ou de coquet-

terie (c'est parfois un peu la même chose), écrira :

« Je vous en supplie, Monsieur, ne parlez pas du costume de Catherine Howard que je dois porter demain. Il me serait désagréable de voir mon nom imprimé dans une chronique. Ma couturière a fait de son mieux pour donner à la robe de velours pourpre le caractère même de la peinture d'Holbein. Pour elle seule je souhaiterais peut-être que ce costume ne passât pas complètement inaperçu. Vous comblerez donc tous mes vœux en vous contentant de dire : « On a remarqué une *Catherine Howard* qui fait honneur aux ciseaux et aux aiguilles de ***. »

« Mon nom s'écrit par un *a* et non par un *e*, *au* et non *eu*, comme vous l'avez imprimé la dernière fois. Mais ceci n'est que pour mémoire. Agréez, etc. »

D'autres encore, dont la diplomatie est plus aiguisée, plus florentine, eût-on dit jadis — plus chinoise, pour parler comme aujourd'hui — font écrire la lettre en question par la couturière elle-même. Mais tous et toutes ou presque toutes s'inquiètent de la description de leur toilette et se demandent, avec anxiété, si ils ou elles auront *une bonne presse*.

J'en sais qui envoient aux *reporters* leur photographie.

Le portrait est généralement annoté ainsi : « Mauvaise épreuve. Le corsage est beaucoup plus élégant. Je ne parle pas du visage. Excusez les fautes du collodion. »

Bref, on se divertit volontiers, non pour soi, mais pour la *galerie* et pour cette *vox populi* de la galerie qui s'appelle le *journal*. La Parisienne, qui ne pourrait

vivre sans le journal, vit quelquefois littéralement pour le journal. Voyez Frou-Frou à Venise. Elle a quitté son mari. Elle a laissé son enfant à Paris. A quoi songe-t-elle? Au baby? Non, au journal. Elle demande le *Figaro*. « On donne une *première* ce soir! » Une *première!* Et elle n'y est pas! Le premier châtiment de la faute se présente sous cette forme ironique :

— Tu es loin! Tu es exilée! Tu es perdue! Et tu n'as pas le droit d'aller aux *premières*, comme jadis!

Je sais bien que je ne parle là que d'une espèce de Parisiennes, des Parisiennes dont on parle. Celles dont on ne parle pas (et qui sont beaucoup plus nombreuses), je les appellerais tout simplement des *Françaises*. Les Parisiennes dont on parle sont d'ailleurs, à tout prendre, des Allemandes, parfois, ou des Américaines, des Viennoises, des Espagnoles, des créoles. Parisiennes! Le terme est élastique. C'est un nom qu'on prend très vite, très facilement, comme certains titres.

M. Louis Ganderax vient de les étudier bien spirituellement, ces Parisiennes, dans une conférence faite à Bruxelles. Le morceau est des plus fins, des plus mordants et des plus jolis. M. Ganderax a comme personne l'esprit alerte, bien français, et je dirai, si l'on veut, parisien, ce qui ne veut trop rien dire.

Ce qui me plaît dans sa conférence, c'est qu'il ne s'est point contenté de parler des *Parisiennes dont on parle*. Il a salué et loué les *autres*, les pauvres filles et les braves filles, les dames du monde qui sont des dames de charité, et les ouvrières, et les demoiselles de magasin, et les institutrices, et les bonnes bourgeoises, et les mères de famille qui sont bien des *Parisiennes*, je

pense, au moins autant que mademoiselle Z... des Bouffes ou que les *horizontales* des Chroniques.

D'ailleurs, M. Ganderax, qui a si vivement peint plus d'une Parisienne, n'a pu définir la *Parisienne*. C'est l'indéfinissable et l'insaisissable. Une anecdote qu'il nous conte vaut mieux, du reste, qu'une définition : « Une Parisienne, dit-il, une Parisienne que je pourrais nommer, et que je tiens pour un parfait exemplaire du type, est, un jour, suivie dans la rue par un chercheur d'aventures ; sans témoigner qu'elle les entende, elle s'amuse pendant quelques minutes des déclarations qu'il lui chuchote presque dans le cou. A la fin, il devient plus pressant, elle s'effraye ; elle aperçoit un fiacre vide, elle y monte. A peine en sûreté, que fait-elle ? Une idée de gamine lui passe par la tête. Elle penche cette tête, qui n'est pas laide, à la portière, elle aperçoit le poursuivant arrêté sur le trottoir, tout penaud; elle lui sourit, et de sa main gantée de Suède elle lui envoie un baiser. Lui, aussitôt, croit qu'il triomphe, qu'elle est lasse de résister; il se précipite vers cette voiture, qui est une voià deux places ; il fait signe au cocher, qui mettait son cheval en mouvement, de s'arrêter ; le cocher tire les rênes... Voilà ma Parisienne affolée de peur ; elle baisse la glace de devant et crie : « Marchez ! marchez ! » On marche, on manque d'écraser le monsieur, on fuit. Telle est la Parisienne, avec sa coquetterie célèbre : elle s'offre : on croit la tenir : fouette, cocher ! elle se sauve ! »

Fugit ad salices... dirait un normalien moins Parisien que M. Ganderax. Et, à mon avis, ce : « on croit la tenir, elle se sauve ! » nous peint au vif la Parisienne

tout aussi bien que pourrait le faire une définition. La Parisienne est une curieuse qui, quatre-vingts fois sur cent, demeure une parfaite honnête femme avec des allures de *cocodette*.

Curieuse ! Eh! la curiosité est souvent une vertu! Elle a peut-être sauvé autant de femmes qu'elle peut en avoir perdu. Il est dans le monde des curieuses de dévoûment qui sont tout simplement sœurs, ou tout au moins cousines, des Sœurs de charité. M. Ganderax ne les a pas oubliées, celles-là, et il leur a valu les bravos des Belges.

Des curieuses! Il en est partout. Il y en avait une quantité considérable, hier, pour visiter les salons de l'Hôtel de ville et voir, moyennant cinquante centimes, la décoration et comme la desserte du bal de la veille. C'était fort piquant le spectacle de ces salles envahies, de ces escaliers noirs de monde, et l'on eût dit une sorte de 31 octobre pacifique et familial.

De bons bourgeois du quartier du Temple, installés sur les banquettes rouges, regardaient doucement passer la foule. Des ouvriers endimanchés s'étaient paisiblement installés aux tables de jeu et restaient là pendant des heures, en tête-à-tête, mari et femme, sans bouger. Il y en avait qui promenaient leurs mains sur les pupitres, vides de partitions, des musiciens, comme si, en pressant un ressort, ils eussent pu en tirer les mazurkas et les valses absentes. D'autres, de braves femmes sans façon, avaient tiré leur ouvrage de leur poche ou de leur panier et tricotaient dans l'embrasure

d'une fenêtre. J'en ai vu et entendu une qui faisait à son mari la lecture de la *Lanterne*. Le brouhaha de la foule allant et venant par les escaliers et les salons décorés de drapeaux tricolores et de couronnes d'or ne la troublait pas.

La recette a dû être considérable — et sans frais. Tout le Paris populaire a inauguré hier son Hôtel de ville. J'ai entendu des cris d'admiration poussés devant des tapisseries représentant des hommes d'armes et des chasseurs en pourpoints à manches tailladées comme en portent les personnages d'Albert Durer. « Ah ! les beaux Gobelins ! » disait la foule. Elle éprouvait ensuite une légère déception en s'approchant et en lisant, au bas, sur un cartouche, l'indication d'une grande maison de Paris.

M. Gaillard, lorsqu'il a donné sa redoute Renaissance, n'a pas voulu qu'un seul siège lui vînt de chez Belloir. Il a battu tous les magasins d'antiquités, et acheté cinq ou six cents sièges du temps passé. Qu'en pourra-t-il faire, la fête passée? Mais j'avoue que cette recherche d'archéologie ne me déplaît pas. Les tapisseries gothiques sorties de la Grande Maison de Paris donnent peut-être à la décoration de l'Hôtel de ville ce cachet de *modernité* que réclamait, l'autre jour, le citoyen Vaillant. Je n'en regrette pas moins ce cartouche au bas des tapisseries, et j'ai songé à ces magasins qui affichent sans plus de façon sur leurs enseignes : *Fabriques d'Antiquités*.

XVIII

La mort d'un critique. — Mon ami Philippe Dauriac. — Un dédaigneux de la gloire. — Sainte-Beuve. — La *Marchande de pommes de terres frites.* — Le crime de la rue de Sèze. — Marchandon. — On demande que chacun fasse son devoir.

21 avril 1885.

J'ai suivi, ce matin, le convoi d'un ami qui ne fit pas grand bruit durant sa vie et qui était pourtant un des esprits les plus remarquables qu'on pût rencontrer. Il s'appelait Philippe Dauriac. Pas un de ceux qui l'ont connu ne l'ont oublié, je pense. Dauriac — un de ces inconnus qui mettent de la coquetterie à fuir la renommée et qui se disent qu'après tout de ce qui est le tapage du jour il sera peu question dans deux mille ans — aura passé à travers le monde littéraire comme une sorte de dilettante dédaigneux ou résigné ; — et il y avait cependant chez cet écrivain, si bon juge et fort apprécié de ses amis, un analyste de premier ordre et un critique d'une valeur considérable.

Quelle effrayante constatation ! Le monde est aux

bruyants et qui s'isole se sacrifie. Il y a une vingtaine d'années, Philippe Dauriac, né d'une famille de soldats, en Périgord, écrivait des articles de critique littéraire dans un journal de son pays, lorsque Sainte-Beuve, qui était bon juge, le recommanda à M. Paul Dalloz, qui est bon connaisseur, et le disciple du causeur du *Lundi* fit, pendant des années, au *Monde illustré*, des « quinzaines littéraires » d'une forme nette et concise, d'un style sans papillotage, sobre et sûr, à la Stendhal. Puis, un beau jour, Dauriac laissa la plume, se borna à conserver ses médailles à la Monnaie, et ne fut plus un critique qu'en causant, comme il était un romancier « en projet ».

Je l'aimais profondément et j'éprouve comme une colère contre la destinée devant la mort de cet ignoré qui avait en lui l'étoffe d'un maître. Seulement, Dauriac, esprit subtil dans un corps malade, lorsque je lui disais de se mettre à l'œuvre, de produire, de batailler, répondait, avec un profond dédain de la renommée ou de la fortune : « A quoi bon? Il y a déjà trop de livres! » Et, de fait, cette intelligence tout à fait supérieure ne laissa qu'un petit travail spécial sur la *Télégraphie électrique*, ses critiques perdues dans la collection d'un journal illustré, et quelques vers, dissimulés, çà et là, sous un pseudonyme.

Il n'aura rien manqué à Philippe Dauriac pour *arriver*, comme on dit, que de le vouloir. Mais c'était une originalité à lui, dans ce temps de poussées brutales, de coups de coude et de coups de poing, de n'être rien et de se contenter de n'être rien. Critique, il avait loué un des premiers, deviné et salué le vif mouvement

contemporain qui aura poussé le roman vers l'étude précise et forte ; observateur profond, il avait amassé un ensemble de souvenirs et de documents qui devaient quelque jour lui permettre d'écrire un maître livre. S'il eût mis dans un volume ce qu'il mettait dans ses lettres, il serait célèbre aujourd'hui et toute la littérature eût suivi son convoi, parti, ce matin, obscurément d'une maisonnette de la rue de Vanves. Mais à tout ce qu'on lui disait il répondait en souriant doucement par son éternel : « A quoi bon? »

C'est par cet absolu dédain du bruit et comme par son dégoût de la mêlée que ce charmant homme, d'une douceur masquée sous l'ironie, me semble — en dehors même de l'affection que j'avais pour lui — un caractère particulier, à qui nous devons l'attention et le souvenir. Son nom se trouve mêlé, du reste, à un des chapitres de notre histoire littéraire, mais il s'y trouve mêlé comme le nom d'un éditeur. En arrivant de sa province, tout jeune, avec la modeste fortune qu'il tenait de ses parents, Philippe Dauriac, qui aimait profondément les lettres, rêva de connaître les gens illustres de son temps, et comme il était timide, ce modeste, et qu'il n'eût pas osé aller les voir chez eux, il se dit qu'il les verrait peut-être venir chez lui, s'il publiait leurs ouvrages. Et il s'associa avec deux autres amis des livres, Giraud et Dagneau, qui éditaient en jolis volumes format Charpentier, bien imprimés, peu vendus alors, rares et recherchés aujourd'hui, des ouvrages de Balzac, de Gérard de Nerval, de Monselet, de Méry...

Le pauvre Dauriac y laissa sa petite fortune. La

maison — nous a-t-il conté bien souvent — ne fit guère qu'une bonne affaire : elle publia la brochure et la pièce de la *Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas fils. La veille de la première représentation, ou peu de jours auparavant, Dumas était même venu chez Giraud et Dagneau leur proposer de leur vendre tous ses droits d'auteur sur la *Dame aux Camélias* pour la somme de six mille francs.

— Oui, donnez-moi six mille francs, et la *Dame aux Camélias* est à vous !

Philippe Dauriac, qui m'a rappelé cette anecdote, se souvenait de l'air franc et de la belle prestance de l'auteur, alors si jeune, et aussi des chapeaux extraordinairement superbes que Dumas fils arborait. Tous les matins, Dumas poussait la coquetterie jusqu'à mettre un chapeau neuf, et ce détail étonnait beaucoup le petit provincial de vingt ans. On portait plus longtemps ses chapeaux à Périgueux ou à Bergerac !

Bref, le marché était proposé. Dagneau, l'associé de Giraud et de Dauriac, semblait tout disposé à acheter les droits de la *Dame aux Camélias* pour ce plat de lentilles; mais, sans compter la modestie incorrigible dont j'ai parlé, ce brave et bon Dauriac avait une vertu qui, après tout, n'est que de l'orthographe : l'honnêteté.

— Non, Messieurs, dit-il — lui qui n'osait guère parler — non, ne faisons pas cette affaire-là. Publions la pièce, soit, mais contentons-nous d'exercer notre métier d'éditeurs. Si la *Dame aux Camélias* produisait moins de six mille francs de droits, l'affaire deviendrait mauvaise, ce qui serait un petit malheur; si elle en

produisait beaucoup plus, elle deviendrait trop bonne et nous aurions quasi dépouillé M. Dumas. Ce n'est pas pour cela que je suis entré dans la librairie !

La maison Giraud et Dagneau édita la *Dame aux Camélias* et Dumas fils garda ses droits.

Combien, depuis 1852, a rapporté la pièce de Dumas !

— J'en aurais touché le tiers, me disait parfois Dauriac en souriant. Et je serais riche !

Puis il haussait les épaules et ajoutait :

— A quoi bon?

Et je me le répétais aussi, son « *A quoi bon ?* » en le voyant couché hier, sur son lit de fer, le visage émacié, la barbe plus noire encore autour de sa face jaunie, avec des fleurs sur son drap blanc et son chien veillant au chevet du vieux garçon. « A quoi bon? » Il a peut-être, en dédaignant toutes ces choses, pris le meilleur de la vie. Un jardinet, où les lilas et les boules de neige fleurissent ironiquement aujourd'hui, de bons amis et de bons livres ; — mon vieux Philippe, mon compagnon de voyage aux heures de jeunesse, a peut-être été un sage !

L'existence ne lui avait d'ailleurs ménagé aucune chance. Il était trop timide en tout. « Comment ne m'as-tu jamais rien demandé pendant que j'étais au pouvoir? lui disait naguère un des ministres de la République, M. de Fourtou, son camarade d'enfance. — Simplement pour que tu me demandes cela, maintenant que tu n'y es plus! » répondit l'écrivain. Je crois bien,

pour n'en citer qu'un exemple, qu'il n'a jamais osé parler à Dumas, qu'il éditait il y a trente-trois ans, et qu'il aimait.

Il avait, autrefois, dans le *Figaro* bi-hebdomadaire, donné des articles signés *Cairaud* et fort remarqués à leur heure, entre autres une pièce de vers, sur le mode des *Émaux et Camées* de Théophile Gautier et qu'on répéta longtemps dans les ateliers, où elle plaisait par un réalisme puissant et une impression attristée : c'est la *Marchande de pommes de terre frites.* Poulet-Malassis l'a recueillie jadis, cette pièce, dans son anthologie si mêlée, le *Parnasse Satirique du dix-neuvième siècle.* Rien de plus simple : une jolie fille entrevue en un coin de Paris, exquise, au milieu d'un trou d'où s'échappe l'odeur de l'abominable cuisine des graisses chauffées. Une description, digne encore une fois de Gautier, de

> Cette tzigane de Paris,
> Fleur entre les pavés éclose !

Et le poète est là, rêvant à ce que le sort pourrait faire de cette adorable créature, née élégante, fine, altière et virginale à la fois, pareille à « l'ange de la friture » ! Passe un voyou ; il entre, il la tutoie, il l'enlace. On joue un mélodrame à Montparnasse, on danse aux *Deux Éléphants.* Si elle y venait? Et elle répond par de la morale pratique ; elle veut bien le suivre, comme dimanche, mais à la condition qu'il ne boira plus... sans quoi !...

> On tape, on se met dans son tort,
> Et la police vous ramasse...

Tu sais. J'aime pas ça, d'abord,
Et puis les pochards, ça m'agace !

La *Levrette en paletot*, d'Auguste de Châtillon, n'a pas été plus célèbre que ne le fut, un moment, la *Marchande de pommes de terre frites*, ce croquis populaire de Dauriac, mordant et mordu comme une eau-forte, et qui fait songer à une scène populaire de Jeaurat; et la pièce finissait ainsi, toute colère devant l'argot qui souillait les lèvres de cette créature au visage d'enfant :

..... J'entrai cette fois
Dans une rage vertueuse.
Je n'avais jamais vu, je crois,
D'antithèse aussi monstrueuse :

Cet ange reniant les cieux
Et tenant ce langage infâme !
Et pour comble, rêve odieux,
Cet homme aimé de cette femme !

Je m'enfuis, rempli de dégoût,
De regrets et de jalousie.
Il vivait, lui, dans cet égout
Où fleurissait la poésie !

Ce n'était là qu'un griffonnage de jeunesse pour Philippe Dauriac, et si l'on publiait ses lettres, on y trouverait un tout autre talent littéraire. Notre ami M. le docteur Mauriac en doit posséder d'exquises. Dauriac eût, je le répète, fait un *novelliere* de premier ordre. S'il a écrit quelques chapitres de livres rêvés, il les a brûlés. Il allait prendre sa retraite à la Monnaie. Il avait acquis, dans la Mayenne, une vieille tour, unique débris d'un château détruit qui, après avoir été un manoir de hobereaux, avait servi de cachette à des chouans. C'est là qu'il voulait vivre désormais, seul, et peut-être alors

n'eût-il pas dédaigné d'écrire et de nous montrer la vivacité de son esprit.

C'est comme conservateur de médailles que les soldats ont porté les armes, ce matin, au ruban rouge piqué sur son cercueil; c'est comme écrivain qu'il méritait le dernier salut qu'on donne aux braves gens.

Il faut bien se dire que nous coudoyons des talents ignorés et qu'il y a quelquefois des écrivains supérieurs qui meurent inédits.

C'est à ce titre que je parle ici — comme d'un camarade qui me tenait au cœur — de l'homme à qui Sainte-Beuve disait un jour :

— Ce n'est pas un type très commun qu'un critique ! Et vous êtes un critique !

Il me semblait que Sainte-Beuve armait ainsi Dauriac chevalier. Un chevalier qui délaissa le tournoi trop tôt et jeta la lance aux orties... « Et à quoi bon? »

Cette mort, qui me cause un chagrin personnel, a beaucoup atténué l'émotion que j'éprouvais, avec tout le monde, à propos du meurtre de la rue de Sèze. Les crimes domestiques ont cela d'intéressant qu'ils semblent atteindre tout le monde à la fois. On se dit que ce qui est arrivé hier à madame Cornet peut advenir, ce soir, chez le voisin, et même là, à son propre foyer, et l'on devient pensif. De là la pitié qu'on porte à la victime. Il y a bien un peu d'égoïsme dans cette grande émotion-là.

Fort heureusement la police a dépisté rapidement l'assassin. Sans quoi la terreur du public eût grandi,

grandi, grossi comme la foule autour de cette maison de la rue de Sèze où Marchandon exposait cette terrible *sanguine* pour faire concurrence aux pastels d'à côté. Ce Marchandon me paraît, du reste, destiné à demeurer célèbre dans son art spécial. Ce bandit raffiné de luxe, domestique à Paris et fashionable à Compiègne, travaillant çà et là du couteau et vivant en bon bourgeois conservateur dans une villa bien meublée, est évidemment une *figure*. Il tenait sa vie en partie double : assassin dans le département de la Seine, religieux et bien pensant dans le département de l'Oise. Une sorte de Maître Jacques du Crime. « Est-ce à votre cocher ou à votre cuisinier, à Marchandon le valet ou à Monsieur de Marchandon que vous désirez parler? »

Madame la princesse Poniatowska, qui, dit-on, avait un moment hésité à prendre le scélérat à son service, doit être aujourd'hui fort heureuse de son hésitation. Voilà bien, encore une fois, ce qui assure à ce crime son caractère particulièrement redoutable : c'est qu'avec la facilité des renseignements donnés, les références incomplètes, la légèreté des bureaux de placement, on est exposé à loger le péril chez soi. On peut ouvrir son intimité au *Chourineur*. Marchandon est l'exception, sans aucun doute, et, à tout prendre, les crimes sont moins fréquents même chez les domestiques qu'en toute autre classe de gens. Ils connaissent l'anse du panier, sans doute, mais non le manche du couteau, et je suis certain que la fureur de la corporation est grande contre ce Marchandon, qui a compromis la profession. J'entends plus d'un valet de chambre se révolter contre le drôle et dire :

Sous l'habit du laquais il n'en avait pas l'âme

Mais, à parler franc, le concierge de la maison — ce concierge qui entend des gémissements, des bruits sinistres et qui, pareil à certains personnages de *Monte-Cristo*, a presque l'impression du sang qui coule, là, sur sa tête, et qui ne s'en inquiète qu'à demi — comment donc! — va frapper à la porte, la trouve fermée et retourne se coucher; — ce concierge à qui il suffisait d'avertir la police voisine pour faire arrêter Marchandon sur l'heure et qui n'en a point même l'idée, cet étrange gardien de la sécurité du logis me semble avoir bien aussi démérité de la corporation.

Bureaux de placement, concierges, domestiques, c'est, je le répète, par la vulgarité même des ressorts mis en jeu que ce drame nous a tous frappés; c'est par là que chacun s'est senti atteint, peu ou prou, dans sa sécurité personnelle. Et l'événement prouve une fois de plus que le monde serait mieux gardé si, du petit au grand, des plus hautes magistratures publiques au placeur et au portier, chacun faisait simplement ce qu'il doit faire : son devoir.

XIX

Toujours Marchandon. — Ce que pense la province. — Paris coupe gorge. — Un vol chez la duchesse d'Uzès. — La *beauté morale* et la *beauté immorale*. — Jeanne Blin. — Madame Lafarge. — L'empoisonneuse de Leyde. — L'exposition d'Adolphe Menzel. — Un maître allemand.

28 avril 1885.

Un de nos amis, qui revient de présider, dans son département, le conseil général, M. Bardoux, nous disait hier que les journaux, uniquement consacrés aux exploits de Marchandon, ont fini par donner à la province l'idée que Paris était une forêt de Bondy. Il semble aux braves gens éloignés du boulevard qu'un Parisien doit à l'heure présente être armé jusqu'aux dents comme un voyageur aux pays des Pawnies ou des Sioux, et les femmes qui voient leurs maris monter dans le train de Paris pour affaires de commerce leur font jurer de prendre soigneusement un fiacre, en sortant du théâtre, parce que Marchandon et des émules de Marchandon sont, passé neuf heures, postés à tous les coins de rues.

Voilà où aboutissent les récits des gazetiers attribuant

plus d'importance à un crime commis dans une maison parisienne qu'à une guerre possible entre l'Angleterre et la Russie. La question afghane paraît secondaire — on n'en parle tout juste autant que M. de Lesseps et M. Renan ont parlé de ce loyal et cordial Henri Martin, ce religieux de la patrie, en leurs discours académiques, c'est-à-dire trop peu; — mais la question Marchandon, voilà qui est et demeure encore palpitant, même après une quinzaine. Le moindre fait, au surplus — une serrure forcée, un coffre vidé — vient rajeunir et réveiller l'émotion publique et je prévois qu'on va pousser de nouveau les hauts cris dans le monde en apprenant qu'un faux accordeur de pianos s'est introduit chez madame la duchesse d'Uzès pendant qu'elle était au Bois et n'a accordé — ou ne s'est *accordé* — qu'une collection de bijoux et divers objets « cueillis » dans les tiroirs.

J'imagine bien qu'à toutes les époques il y a eu des crimes aussi effrayants que l'assassinat de madame Cornet et des vols aussi audacieux que celui dont madame la duchesse d'Uzès vient d'être la victime ; mais il y avait, fût-ce au temps même de Cartouche, moins de commères pour les rapporter et les commenter. Quand je dis commères, j'entends historiens au jour la journée et annalistes du fait-divers. Ce sont eux qui grossissent les événements et font naître tout aussitôt les légendes effrayantes. Il est évident que ce Marchandon est un *type*. Un type ou un plagiaire, comme on voudra. Il a fait du Paul Féval en action, du Ponson du Terrail *vécu*. Sa vie en partie double est digne du Jacques Ferrand des *Mystères de Paris* ou de tout autre coquin

des romans d'Eugène Sue. Mais, si les journaux n'avaient pas décrit avec complaisance la petite maison de Compiègne et le boudoir désormais fameux de Jeanne Blin ; s'ils ne nous avaient point mélodramatiquement montré Marchandon allant pieusement à la messe le dimanche, et serrant son paroissien entre ses doigts encore mal lavés du sang de quelque meurtre, la tragique histoire qui, pour le moment, terrifie encore la province et fait croire à l'étranger que Paris est un simple coupe-gorge, aurait singulièrement perdu de son horreur.

Oui, nous grossissons tout. C'est l'ère du microscope. Marchandon, ce héros de roman mystérieux, lorsqu'on l'apercevra dans le plein jour de la cour d'assises, ne sera plus, sans nul doute — je le prévois, le prédis et on le verra bien — qu'un drôle assez vulgaire et un sacripant moins original que l'ancien oblat Gamahut. Pour le moment, c'est toujours un épouvantail, un scélérat, qu'on dit aimable et qui a pour auréole l'amour de Mlle Jeanne Blin.

Jeanne Blin, elle-même, n'est pas sans avoir son relief inattendu. On la dit fort jolie, et cela tout simplement parce qu'elle est la maîtresse d'un meurtrier. Il est extraordinaire, en effet, de voir combien la cour d'assises et les poursuites judiciaires donnent de la beauté aux femmes. Telle insignifiante personne qui ne ferait pas, dans la rue, retourner la tête du moindre petit Savoyard, comme disait madame Récamier, fait aussitôt tourner les têtes dès qu'elle s'assied sur le banc des accusés. Le crime est une parure.

On a beaucoup parlé, et avec raison, de ce rayonne-

ment que donne à la physionomie humaine l'enthousiasme, ou la bonté, ou la douceur, ou le courage. C'est ce qu'on appelle la *beauté morale*. A tout prendre, il y aurait une autre sorte de beauté, produite par le relief donné par le crime, et ce serait donc la *beauté immorale*.

Madame Lafarge était fort laide, à mon avis. Lorsque Henri Monnier, qui n'était point poète, la vit dans la prison de Tulle, il en fit un portrait d'après nature qui est la constatation par un crayon réaliste du peu de beauté de l'héroïne du Glandier. Mais, par le seul fait que madame Lafarge était accusée d'avoir empoisonné son mari, elle devenait une créature irrésistible pour bien des gens qui n'eussent pas même, quelques années auparavant, regardé Marie Capelle dans un bal. Elle rayonnait tout à coup de la *beauté immorale*, de la beauté particulière que fait ressortir étrangement le cadre de la cour d'assises.

J'ai vu le portrait de Jeanne Blin. Physionomie insignifiante, profil plus ou moins agaçant de grisette parisienne. Rien de joli. Une brunette quelconque. Mais, par le seul fait que Jeanne Blin a été honorée de l'amour de Marchandon, vous n'empêcherez pas qu'elle ne soit courramment décrite comme la plus jolie fille du monde, douée d'un certain charme attirant, et prête à donner plus qu'elle n'a. Toutes les définitions de la beauté sont absurdes, et la *beauté immorale* est peut-être, sur notre bizarre et inquiétante nature humaine, la plus puissante de toutes.

Ce qui est certain, c'est que le crime a non seulement *ses degrés*, comme dit le poète, mais ses bonnes ou ses

mauvaises fortunes. La gloire d'un assassin dépend beaucoup et de la ville dans laquelle il commet son crime et même du quartier de la ville où il opère. Marchandon eût *travaillé* à Compiègne, qu'il serait à peine connu ; il eût joué du couteau dans une rue de faubourg au lieu d'égorger rue de Sèze, qu'il serait sans doute ignoré. Il faut bien se figurer que Marchandon n'est qu'un comparse dans l'éternel drame du Mal et que le meurtre de madame Cornet est peu de chose en comparaison des cent vingt ou cent vingt-deux empoisonnements commis en Hollande par Marie Swanenburg, épouse de Jean Van der Linden. Plus de cent empoisonnements ! Voilà qui est assez important, et madame Van der Linden peut être fière de ses œuvres complètes, dont la justice néerlandaise vient d'ailleurs d'interrompre la publication. Mais madame Van der Linden a beau s'être mise en frais pour nourrir ses contemporains de mort-aux-rats, elle n'atteindra point à la renommée de Marchandon, parce qu'elle n'a pas eu Paris pour théâtre.

La salle où on la juge est pittoresque. C'est l'admirable salle de danse de Guillaume, comte de Hollande, au palais du Binnenhof. L'accusée elle-même n'est pas dépourvue de *beauté immorale*, en dépit de ses soixante ans. « Elle est vêtue de noir et coiffée d'un bonnet blanc; sa physionomie, *calme*, *ne manque pas de finesse*, » nous disent les journaux. Parbleu ! Si c'était une brave ménagère de Hollande, elle aurait peut-être l'air niais ou insignifiant. Mais elle a empoisonné cent personnes ! On serait injuste et on manquerait à la tradition en ne déclarant point que « sa physionomie ne

manque pas de finesse ». *Beauté immorale*, encore une fois !

Marie Swanenburg n'a qu'un malheur, je le répète. Elle achetait sa poudre à tuer les rats chez un droguiste de Leyde au lieu de se la procurer chez un pharmacien du boulevard. Marie Swanenburg eût joué les Brinvilliers à Paris au lieu de reprendre le rôle en Hollande, jamais procès pareil n'eût titillé la plume des reporters et poussé vers le Palais de Justice une foule aussi enthousiaste. Il est des Césars ignorés dans les villages, et les Lapons doivent posséder, en leur genre, des Marchandons inconnus. La Hollande n'est point la Laponie, Dieu merci, mais le reportage y paraît moins surchauffé que chez nous, et Marie Swanenburg y perd une quantité considérable d'*entrevues* et de portraits intimes. A Paris, nous saurions exactement ce qu'elle a mangé à son déjeuner, et si elle a bien passé la nuit, et si la vue des bocaux où flottent les intestins de quatre de ses victimes — quatre seulement, on ne la juge que pour ses *œuvres choisies* — lui a causé une crise de nerfs un peu forte.

Et de quelle terreur alors serait remplie la province ! Et comme on n'oserait plus y venir passer la belle saison ! Et quelle belle occasion, pour déclarer que *la Parisienne* est une petite-nièce de la marquise de Brinvilliers !

Je me rappelle toujours une visite que fit à Villemessant notre ami Louis Dépret, partant pour l'Autriche et allant proposer ses futures impressions de voyage au rédacteur en chef du *Figaro :* la Bavière, Salzbourg, la maison de Mozart, Vienne, Schœnbrunn, Marie-An-

toinette enfant, les caveaux des capucins, le tombeau du duc de Reichstadt... Le voyageur avait, en sa valise, tout un programme.

— Eh ! interrompit bien vite Villemessant. Qu'est-ce que vous voulez que tout cela fasse au public? Un cocher qui écrase un monsieur devant le théâtre des Variétés est plus intéressant qu'un général qui gagne une bataille à deux cents lieues d'ici ! Il n'y a que Paris qui plaise à Paris!

C'était un point de vue. C'était aussi une faiblesse. Mais, comme dans tous les paradoxes, il y avait un noyau de vérité dans la boutade. Paris est un fier piédestal pour les comédiens, et Marchandon est un cabotin du couteau comme Marie Swanenburg est un *troisième rôle* de gros mélodrame de l'Ambigu. Parisienne, cette Hollandaise serait, encore un coup, à jamais célèbre. Mais qu'elle se réserve pourtant : quoique sa gloire — et sa *finesse immorale* — nous viennent en droite ligne de La Haye, l'empoisonneuse laissera un nom. La raison qu'elle donne pour sa défense mériterait seule de le lui assurer, ce nom :

— Vous avez empoisonné cent personnes !

Réponse :

— Si j'ai fait cela, c'est que j'étais ivre !

Une ivresse qui a duré assez longtemps.

C'est du Nord — non plus de la Hollande, mais de l'Allemagne — que nous arrive une autre renommée, et je regrette de la saluer après l'affreuse mégère de La Haye. Le peintre, le grand peintre Adolphe Menzel

expose, dans les baraquements de la ville de Paris, aux Tuileries, une série de dessins et plusieurs tableaux. C'est un événement, un véritable événement artistique. Menzel, a-t-on dit, jouit à Berlin de la gloire toute nationale qui entourait Hans Makart à Vienne. Mais Makart était un homme de quarante-cinq ans, et Menzel en a soixante-dix. C'est un ancêtre de l'art contemporain. Il est né à Breslau en 1815. Cet homme est, du reste, un phénomène de toutes les façons. Physiquement, il a l'air d'un gnome, tout petit avec une tête puissante, énergique, inoubliable. Le sculpteur Begas l'a représenté en buste, mais il faut chercher, pour se faire une idée de Menzel, certaine eau-forte gravée d'après Magnus, où le maître allemand est représenté en pied, avec un chapeau énorme, une redingote extraordinaire et un pantalon blanc. C'est Menzel en 1837, à vingt-deux ans. On le prendrait pour un personnage d'Hoffmann. On l'a vu, en des soirs de réception officielle, hissé sur une table afin que chacun pût l'apercevoir et le saluer. Il n'a jamais eu d'autre maître que lui-même. Il a toujours dessiné, toujours travaillé. Éternellement, Menzel a dans sa poche un carnet et, à tout propos, en courant, presque en mangeant, il prend le croquis d'un objet, d'un passant, d'un mouvement entrevu.

M. Heilbuth nous contait qu'un jour, allant voir Menzel chez lui, le maître prit un crayon et, rapidement, enleva de verve, sur une page de son album, un portrait du peintre si admirablement peint par Ricard.

— Et j'étais enchanté, nous disait F. Heilbuth, d'avoir une étude faite d'après moi, par un tel dessinateur !

Mais, le dessin fini, Menzel le datait, selon sa coutume, fait *tel* jour, à telle *heure*, fermait son album, et le glissait froidement dans sa poche, sans un mot. Je lui avais servi de modèle et tout était dit.

Pour ce dessinateur merveilleux, tout, en effet, est sujet à étude. Il a à Berlin un atelier particulier attenant à un atelier plus vaste où travaillent ses disciples, d'après le modèle. Un jour, — je tiens ce souvenir de B. Ulmann, — un de ses élèves ouvre la porte, et, tout pâle, s'élançant vers le maître :

— Monsieur Menzel, monsieur Menzel !...

— Quoi ? dit Menzel, le pinceau à la main.

— Le modèle, monsieur Menzel, la petite femme qui posait là...

— Eh bien !

— Venez, monsieur Menzel. Elle a eu un coup de sang... Elle est morte !

— Morte?

Menzel pose ses pinceaux, se précipite dans l'atelier, voit ses élèves effarés, autour du corps de la jeune femme foudroyée et, après avoir regardé ce cadavre nu, il n'a qu'une idée, un cri, une obsession d'effrayant et admirable égoïsme artistique :

— Faites-en une étude ! dit-il. Le mouvement est étonnant. Vite, vite, profitez de ça ! Une étude !

Et il donne l'exemple, laissant courir son crayon sur la première feuille de papier venue.

Menzel est célèbre chez nous, depuis l'exposition de 1855, où il exposait un *Frédéric à Sans-Souci.* On n'a pas oublié non plus sa *Nuit de Hochkirch* à l'Exposition de 1867. Mais, ce qui avait étonné et conquis Meissonier

d'abord, puis Neuville, Detaille et nos peintres de bataille, c'est le livre ou plutôt les livres consacrés par Adolphe Menzel à Frédéric le Grand, ces dessins extraordinaires, vivants, dramatiques, ces coins de combats, ces charges de cavalerie, ces visions et ces évocations de la silhouette héroï-comique du roi philosophe, botté, crotté, appuyé sur sa canne et profilant sa figure maigre sur un fond de carnage et de gloire. Le dessinateur des *Contes rémois* fut stupéfait par les dessins de Menzel et, avant cette exposition qui va populariser le nom de l'artiste allemand dans le public parisien, le peintre prussien était puissamment admiré de l'élite de nos artistes.

Mais c'est le dessinateur qui triomphe dans le pavillon de la Ville de Paris. Le peintre est noir et son coloris est vraiment trop allemand. C'est un chef-d'œuvre que la *Forge;* en revanche, les Parisiens du *Jardin des Tuileries* sont trop bruns, les Italiens du marché de Vérone sont trop jaunes. On prendrait leurs têtes pour des oranges. Ce n'est pas Vérone, c'est la *belle Valence.*

Quoi qu'il en soit, je vois avec plaisir que Menzel s'est amendé. Il y a une dizaine d'années, un éditeur parisien lui demandait très galamment, pour mettre, en tête d'un recueil de lettres du chancelier de l'Empire allemand, un portrait, en trois coups de crayon, du prince de Bismarck. Adolphe Menzel répondit « qu'il ne voulait pas travailler pour des Français ». Il a réfléchi et je constate — avec satisfaction — qu'il attache tout au moins un certain prix au suffrage du public de Paris. Mais que nous sommes donc toujours bons enfants, ô Gaulois, mes frères !

Pour être exact, j'ajouterai que, depuis cette exposition, Menzel a écrit une lettre que m'a obligeamment communiquée M. F. G. Dumas, l'éditeur-artiste de la *Revue Illustrée*, et où le maître berlinois déclare ne point se souvenir de cette affaire du portrait, affirme n'avoir pas eu connaissance de la lettre en question et exprime sur la France et l'art français des sentiments qui font honneur à son goût et à son caractère. L'incident est clos.

XX

Fêtes de charité. — *Une fête de natation.* — La charité à l'hôtel d'Uzès. — Grandes dames artistes. — *Un comédien.* — *Souvenirs critiques et littéraires sur M. Régnier.*

1er mai 1885.

Je regrette qu'un empêchement ne m'ait point permis de me rendre à une *fête de natation* — concours de dames — donnée au Gymnase Nautique, au profit des blessés du Tonkin. Un gymnase nautique ! Un concours de natation au bénéfice de Tuyen-Quan ou de Lang-Son! On croit rêver. J'ai relu l'invitation : ce sont bien des dames qui ont nagé publiquement, l'autre soir, rue Château-Landon, et le spectacle valait sans doute la peine d'être vu. J'imagine pourtant que la fête d'hier, à l'hôtel d'Uzès, au profit de l'établissement de Villepinte et la vente de charité qui a lieu aujourd'hui, en même temps que le Vernissage, offraient plus de pittoresque encore et que la course de chiens anglais valait bien la natation dans la piscine. Madame la duchesse d'Uzès obtiendra du reste deux vifs succès à deux jours de distance. Hier elle

triomphait chez elle par sa charité, aujourd'hui elle va au Salon éveiller, comme artiste, la curiosité sympathique. Cherchez parmi les œuvres de la sculpture deux bustes de femmes représentant l'un mademoiselle de la Trémouille et l'autre mademoiselle de Fougère.

Ils sont signés *Manuela*, et *Manuela*, c'est madame la duchesse d'Uzès, comme *Dalbert*, qui expose aussi, est la duchesse de Luynes et *Marcello* la duchesse Colonna. Je dévoile le pseudonyme. On ne doit se cacher que pour ses bonnes œuvres; pour les jolies œuvres, on peut se montrer.

Mais quoi! Les plus célèbres fuient parfois le bruit, et voici Régnier qui n'a voulu autour de son char funèbre aucun appareil militaire et sur sa tombe aucun discours. Les amitiés nombreuses, les regrets et les affections sincères réunies autour de ceux qui lui survivent lui ont suffi. Après avoir, en sa vie, recueilli tant d'applaudissements, ce galant homme paraissait, en effet, comme affamé de silence. Il semblait partout se dissimuler avec une modestie qui n'avait rien d'affecté et qui, doublant la sympathie éprouvée pour lui, y ajoutait encore le respect. Il ne m'est pas donné de parler du comédien, et, quant à la biographie même de l'artiste, elle a été faite et bien faite par notre ami M. Georges d'Heylli. Mais je voudrais ajouter quelques traits intimes à ce qu'on a pu dire et à ce qu'on dira de ce très charmant homme.

Je ne sais personne qui fût plus lettré que Régnier. Au Dîner Bixio, où les convives sont des érudits, il n'était guère de question littéraire qui n'eût, en der-

nier ressort pour juge la science toujours éveillée de Régnier. Il savait tout, et il le savait bien : on pouvait se fier à son érudition comme à sa parole.

Dans une sorte d'autobiographie, sous forme de préface, en tête des *Locutions nantaises*, de M. Paul Eudel, Charles Monselet, l'homme des *Petits Mémoires littéraires*, raconte que ses premiers joujoux lui furent donnés par Régnier, alors dans toute la fleur de sa jeunesse, et qui, jouant les premiers comiques au grand théâtre de la place Graslin, allait — déjà curieux — *bouquiner* dans le cabinet de lecture de M. Monselet père, libraire à Nantes. Mais ce que je n'ai lu nulle part et ce que Régnier nous a conté à nous-même, c'est que, la première fois que le futur sociétaire de la Comédie-Française parut en public, il avait cinq ans et le premier rôle qu'il récita fut un compliment à Napoléon II, débité sur l'emplacement du palais projeté, au Trocadéro, pour le roi de Rome.

Voyez-vous ce gamin en costume de gala venant psalmodier des vers en l'honneur du petit empereur encore au berceau, et les yeux stupéfaits du pauvre enfant qui devait mourir à Vienne, — César devenu archiduc, — ces beaux yeux purs d'*enfantelet* se fixant, étonnés, sur ceux du diseur de vers qui lui promettait, en de beaux alexandrins classiques, de si hautes destinées?

Ce *Compliment au roi de Rome* fut le début de l'éminent comédien. Un autre acteur de ce temps-ci a joué et récité aussi un dithyrambe en l'honneur du futur duc de Reichstadt : c'est le vieux Bouffé, plus âgé que Régnier de sept ans, et pour qui, vainement comme pour

l'excellent Geffroy, nous avons demandé jadis un brin de ruban rouge.

Régnier aimait ainsi à raconter ses souvenirs et il en avait d'exquis, de fort curieux, donnés toujours avec une sûreté absolue d'information et de détails. Le malheur est qu'un tel homme n'ait pas laissé de Mémoires.

Mais n'en laisse-t-il point? Il faisait relier, avec tous les articles auxquels elles avaient donné lieu, toutes les lettres qu'elles lui avaient values, les pièces qu'il avait créées. Cette collection seule constituerait une bibliothèque sans équivalent et la publication de ces documents serait comme une histoire de notre théâtre contemporain vue à travers un fin lettré et un comédien hors de pair. Notre ami M. Henry Régnier, le fils de l'artiste, si bien informé lui-même, ne pourrait-il tirer de ce que laisse son père un volume que se disputeraient évidemment les bibliophiles et les fanatiques du théâtre ?

Régnier avait, comme bien on pense, un culte pour Molière, mais un culte de pratiquant. Il le savait par cœur et c'est à lui qu'arriva cette jolie aventure — d'une ironie littéraire tout à fait curieuse — qu'un savant de grand esprit nous contait hier. On n'a pas oublié l'affaire de Michel Chasles si fantastiquement volé par le fausaire Vrain-Lucas qui lui vendait des autographes de Charlemagne et, je crois même, de Jésus-Christ. Un jour, M. Chasles dit à Régnier :

— Vous connaissez *Ésope à la cour ?*

— Parfaitement.

— Vous savez de qui est la pièce?

— Certes : elle est de Boursault, Edme Boursault, l'auteur du *Mercure galant*.

Le mathématicien Chasles avait un air narquois et regardait avec un sourire de pitié le comédien si mal informé.

— *Ésope à la cour* n'est pas de Boursault, *Ésope à la cour* est de Molière.

— De Molière?

— De Molière. Oui, à la mort de Molière, Boursault, qui se mit bien, fort bien — trop bien — avec la veuve du grand comique, eut, par elle, les papiers de Molière. Il les détruisit tous, par parenthèse. De là la rareté des autographes de Molière, il ne garda qu'*Ésope à la cour* qu'il fit représenter sous son nom — et le sort devait le punir, ce voleur de Boursault! *Ésope à la cour* ne fut représenté qu'après sa mort.

Régnier écoutait et tombait de son haut. Vainement il récitait à Michel Chasles des vers d'*Ésope* pour lui montrer que tels et tels alexandrins, par exemple, ne pouvaient être de Molière.

— Voulez-vous une preuve? s'écria Chasles. J'ai le manuscrit de la pièce et de la main même de Molière! Ainsi! — Je l'ai même payé douze mille francs! Et je suis d'avis que je l'ai eu pour rien.

Pauvre Michel Chasles! Il n'est que la foi qui sauve. Régnier, aussi, avait la foi, mais clairvoyante, mais aiguisée, mais érudite.

Régnier était une nature nerveuse, pétulante et pétillante, toute de nerfs, très vigoureuse sous sa frêle apparence, et jusqu'à la fin de sa vie il est demeuré le même toujours, en dépit de l'âge. On n'oubliera pas ce masque mobile, aux plis intelligents, à la fois aimable et sarcastique; ce visage qui semblait être d'un autre temps, car nous avons presque tous la physionomie d'une époque déterminée, et qui se rapprochait des figures de la fin du dix-huitième siècle.

Il m'a même conté à ce propos une anecdote caractéristique. Lorsqu'au lendemain de 1830 deux auteurs, dont j'oublie les noms, apportèrent et firent recevoir à la Comédie-Française un drame en prose intitulé *Camille Desmoulins*, drame qui fut repris, en 1848, à la Porte-Saint-Martin, l'acteur Perrier, chargé dans cette pièce du rôle de Robespierre, cherchait la façon dont il devait interpréter son personnage. Il n'existait alors aucune tradition sur la manière dont parlait ou marchait Robespierre.

L'acteur Gobert devait, peu de temps après, rappeler le souvenir de Napoléon Ier à tous ceux qui l'avaient connu par la seule façon dont il allait aspirer une prise de tabac, ou croiser les mains derrière le dos. Mais Robespierre n'avait point, que l'on sût du moins, de *tic* connu, et le comédien Perrier était fort embarrassé.

— Parbleu, lui dit alors quelqu'un, que n'allez-vous donc rendre visite et demander des indications à Barère !

Le vieux Bertrand Barère vivait encore, en effet, et il habitait près du marché Saint-Honoré, à cinq minutes du bâtiment où s'était tenu jadis le club des Jacobins,

un appartement assez pauvre d'où, pressé par le besoin, presque par la misère, il adressait des lettres à M. Thiers, pour obtenir la succession de Garat, et d'où il rimait aussi des alexandrins à la louange de Louis-Philippe. Barère y gagna d'avoir son portrait au musée de Versailles.

Ce fut chez l'ancien conventionnel, si terriblement jugé par Macaulay, que se rendit l'acteur Perrier. Mais il avait parlé de son projet et de sa visite future à la Comédie-Française. Régnier, curieux de voir de près un des hommes de la Révolution, demanda alors à Perrier de l'accompagner chez Barère.

Ils partent; ils sonnent chez l'ancien tribun, et ils le trouvent enfoncé dans un fauteuil et songeant, une couverture sur les genoux. Perrier expose de son mieux l'objet de sa démarche, demande quels gestes habituels, quel port, quel regard avait Robespierre. Barère ne répondait pas; mais les yeux fixes, dirigés sur Régnier, qui l'étudiait de son côté, avidement, le vieillard semblait étonné et frappé, presque ému d'une ressemblance étonnante. Enfin, répondant à Perrier, il leva le bras, et montrant de son geste, autrefois menaçant, Régnier, bien surpris à son tour :

— Tenez, dit-il lentement, Robespierre, le voilà !

Je me suis souvent rappelé cette anecdote, lorsque Régnier jouait son rôle d'intendant dans *Mademoiselle de la Seiglière*. De noir vêtu, correct, tiré à quatre épingles dans son costume sombre, c'était bien là l'homme du tiers état, s'élevant implacable à côté de la noblesse des la Seiglière qui croulait.

Mais, sous ce masque sévère parfois, quelle bonté,

quel charme, quel esprit et quel cœur! Que les siens le pleurent, cela est tout simple, — nul ne fut meilleur et plus aimé ; — que la Comédie-Française ait, hier, au cimetière de Montmartre, crêpé de deuil son tombeau, c'est de la justice et de la reconnaissance ; mais, où l'on a senti combien Régnier était chéri et estimé, c'est par l'empressement de cette foule et la réunion de cette élite apportant au maître, à l'artiste et à l'honnête homme un tribut d'admiration et de regrets.

Du reste, ce nom de Régnier restera enchâssé dans les œuvres des poètes. On a cité les beaux vers d'Augier sur le comédien qui fut son ami. On se rappellera toujours qu'en pensant à Régnier, Alfred de Musset a écrit quelques-uns de ses vers les plus émus — ceux qui terminent le sonnet : *A M. Régnier après la mort de sa fille* — et que dans ce sonnet le poète a noté pour jamais le caractère même du talent de ce comédien de Molière, la vivacité et la verve entraînantes :

Quel est donc ce chagrin auquel je m'intéresse?
Nous nous étions connus par l'esprit seulement ;
Nous n'avions fait que rire et causé qu'un moment
Quand sa vivacité coudoya ma paresse.

Puis j'allais par hasard. au théâtre en fumant,
Lorsque du maître à tous la vieille hardiesse,
De sa verve caustique aiguisant la finesse,
En Pancrace ou Scapin le transformait gaiement.

Pourquoi donc, de quel droit, le connaissant à peine,
Est-ce que je m'arrête et ne puis faire un pas
Apprenant que sa fille est morte dans ses bras?

Je ne sais. — Dieu le sait ! Dans la pauvre âme humaine,
La meilleure pensée est toujours incertaine,
Mais une larme coule et ne se trompe pas.

Il y a eu beaucoup de ces larmes versées hier derrière le convoi du vieux et glorieux serviteur de notre première scène française.

XXI

Journée de printemps. — Paris fleuri. — Les fleurs du pavé de Paris. — La florale de la cour des comptes. — M. Vallot. — A Toussenel. — André Gill. — Paris assassin. — Une protestation en faveur de Paris. — M. Dumont.

5 mai 1885.

Je ne sais rien de plus joli que Paris, un jour de printemps, même quand il pleut. Les marronniers donnent aux boulevards un aspect de parterre épanoui, avec leur double rangée de grosses touffes vertes où les cônes de leurs fleurs apparaissent comme des aigrettes blanches. Sous ces branches reverdies, les passants défilent pressés, actifs, alertes. Entre ces deux rubans verts, les voitures passent, les chevaux galopent, et pas une aquarelle du Salon n'a cette fraîcheur joyeuse d'un coin de Paris au joli mois de mai.

Paris s'offrait hier, pour son premier dimanche de *May*, un concours d'orphéonistes. J'ai peur que, sur les quinze mille exécutants qu'on nous promettait, il n'y en ait eu quelques-uns de mouillés. Maudite pluie! Bienheureuse pluie! Cela dépend des points de vue. Tandis

que le directeur de théâtre qui voit grossir sa recette de toutes les gouttes d'eau qui tombent, luisantes, comme des pièces de cent sous, le propriétaire du café-concert en plein vent s'arrache les cheveux en voyant son établissement piteusement transformé en marécage. « Pourvu qu'il ne pleuve pas ! » se disaient, hier matin, les marchands ambulants de la foire au pain d'épice et les habitués des courses. Et les cafetiers, les entrepreneurs d'expositions, les *impresarii* dramatiques, de murmurer : « Pourvu qu'il pleuve ! » Il serait assez difficile de prévoir le résultat du vote si l'on soumettait à un plébiscite la question du « temps à venir », de la *température à faire.*

Quoi qu'il en soit, qu'il pleuve ou qu'il vente ou qu'il rayonne, Paris à cette heure est fleuri comme une corbeille. Partout où il y a un brin de lilas emprisonné entre deux pans de murs, il est épanoui. Mais ce n'est pas seulement la devanture du fleuriste à la mode ou l'étalage du quai aux Fleurs qui change Paris en un parterre immense. Toute la flore du pavé de Paris germe avec une vivacité stupéfiante. Car il y a une flore parisienne, toute une flore singulière, et les botanistes lui ont consacré, s'il vous plaît, des livres spéciaux. Rappelez-vous le poète Gringoire parlant de la boue de Paris et déclarant qu' « elle est particulièrement puante ». Je connais des savants qui vous diraient que la flore du pavé de Paris est, au contraire, particulièrement intéressante.

Il y a quatre-vingt-dix ans environ, les places publiques de Paris étaient si désertes — abandonnées à toutes les herbes parasites — qu'un botaniste des plus

distingués, un membre de l'Institut. L'Héritier put, disait-on, écrire une *Flore de la place Vendôme*. C'est, paraît-il, une pure légende, et M. A. de Candolle en a fait justice, mais il est évident que, si L'Héritier n'a pas écrit cette *Flore*, il en avait cependant le droit et le pouvoir. Il y avait, en l'an III, entre les pavés de la place Vendôme, toutes les herbes de la Saint-Jean. Mais, sans remonter si loin, un de nos très savants botanistes, M. Joseph Vallot, ne vient-il pas de dresser le catalogue de la florale des ruines du Conseil d'État?

Ah! les journées de Mai! Elles sont oubliées, depuis quatorze ans. Germinal et Prairial de 1871 s'enfoncent chaque jour plus avant dans les limbes de l'histoire. Mais les ruines sont toujours là, les ruines de la guerre civile, et, puisque les hommes perdent la mémoire, la nature fait mieux ou pis: elle étend sur ce passé le vert linceul de ses germinations et de ses herbes folles. Et c'est tout un coin bizarre du printemps parisien que cet envahissement des ruines par les gramens, les touffes, les arbustes, les coquelicots ou les violettes. Car il y a des violettes dans ces ruines du Conseil d'État. Il y a aussi des pâquerettes et des marguerites, et des chardons et des millefeuilles. Il y a des roses de Provins, et des fraisiers, et des framboisiers. Comment toutes ces plantes ont-elles été apportées là? Quel lent et sûr travail de prise de possession fait donc la nature, qui, dès que l'homme abandonne le terrain, y revient en conquérante et sème ses germes sur les choses désertes comme une araignée tisserait sa toile sur un tombeau?

On raconte que Lestiboudois, en se rendant au con-

seil d'État, s'arrêtait souvent place du Carrousel et ramassait, pour les cataloguer, les plantes qui croissaient là entre les pavés. Kirschleger notait, en 1855, quatre-vingt-cinq espèces de plantes croissant, çà et là, dans la cour du château de Strasbourg. Eh bien ! Paris, malgré le pavé, le macadam, le bitume, le pavage en bois, le nettoyage, le curage, offre encore des surprises aux botanistes et leur permet d'herboriser avec succès jusque sur les berges des quais où ils découvrent des plantes inattendues, comme les bibliophiles y trouvaient autrefois des livres rares.

Dans cette place du Carrousel, que nous traversons journellement à pied ou en voiture, Lestiboudois pourrait encore ramasser des fleurettes comme dans une prairie et M. J. Vallot y a, lui, recueilli, en 1883 — ce n'est pas bien vieux — 45 espèces de plantes phanérogames, très petites, il est vrai, rabougries, à peine visibles, mais vivantes. Le bon Saintine eût pu rencontrer *Picciola*, place du Carrousel, sous le pas d'un cheval, et M. Alphonse Karr — s'il parlait encore avec charme des fleurs, comme autrefois — pourrait ajouter un chapitre à son poétique *Voyage autour de mon jardin :* « Voyage autour de la place du Carrousel à la recherche d'un brin d'herbe ».

Et que de découvertes alors ! C'est incroyable ce qui pousse à Paris, autour de nous, sous nos pieds, sans que nous nous en doutions.

On a trouvé — chose curieuse — la moutarde, la moutarde sauvage, *sinapis*, quai d'Austerlitz, place du Carrousel et autour de l'Arc de Triomphe ; le chou — oui, le chou — quai d'Orsay ; la giroflée, un peu par-

tout, sur les murailles ; le cresson, au quai Henri IV et sur tous les quais, du reste ; la luzerne, au boulevard de Bercy ; le trèfle, autour des grilles des arbres ; la verveine, sur le terre-plein du pont Neuf ; la lentille, boulevard Voltaire ; la garance, sur les berges du canal de l'Ourcq à La Villette ; la chicorée, quai de Grenelle ; la laitue ! — la laitue ! — place du Carrousel ; l'orge, autour de l'Arc de Triomphe, et jusqu'à la carotte, quai de Grenelle et dans les perrés de l'île des Cygnes.

Il y a de l'incroyable dans ces herborisations.

Ainsi donc, je le répète, tout fleurit à Paris, non seulement les jardins, mais les pavés, les *perrés* des quais où les plantes poussent dans les fissures des pierres, les talus en terre, les faîtes des petits murs dans les ruelles désertes, la terre même autour des arbres des boulevards et des avenues, sous les grilles de fonte. Il y a, dans cette flore du pavé, 209 espèces, tout juste, que M. Vallot a comptées, et chaque quartier parisien a sa florale spéciale, comme il a sa physionomie particulière. Plus les quartiers sont centraux, plus la poussière du balayage tue les plantes, les dessèche, et, par conséquent, plus elles y sont rares. C'est à peine si l'on y trouve, çà et là, un brin d'avoine apporté par le cheval de quelque fiacre. Puis, au contraire, en partant du centre, plus on se rapproche des boulevards extérieurs, plus la flore du pavé devient riche, et, vers Ménilmontant ou Belleville, là-bas, on retrouverait presque des taillis, comme au temps des Prés-Saint-Gervais, des écoles buissonnières du dix-huitième siècle

ou des parties de plaisir des bourgeois de Paul de Kock.

C'est sur les quais de la Seine et du canal Saint-Martin que M. J. Vallot a trouvé le plus de plantes parisiennes : 187 espèces tout juste et dont 102 ne se retrouvent en aucun autre endroit de l'ancien Paris. Les rues ont leurs plantes spéciales, parmi lesquelles 22 espèces ne se rencontrent pas sur les quais. Autour de l'Arc de Triomphe de l'Étoile, dans la cour intérieure des Invalides, le botaniste peut aller avec sa boîte de fer-blanc en vert : il trouvera des moissons curieuses.

Les trains de bois, les bateaux remorqueurs, apportent à Paris — comme autant de bouquets — des fleurs d'Alsace ou de Provence, des plantes du Jura, des Vosges, de l'Auvergne, des Alpes... Mais, par ces jours de floraison de mai, c'est encore le palais du Conseil d'État qui est comme la grande corbeille printanière de Paris... Les cours, les jardins, les salles du rez-de-chaussée et du premier étage y sont envahis, ourlés — ornés ou décorés, comme on voudra — d'une quantité de plantes disparates (M. Vallot en compte cent cinquante-deux espèces) et que les graines viennent de la caserne de cavalerie voisine ou qu'elles aient été apportées par le vent ou par les oiseaux, elles sont là, les plantes, vivantes, vivaces, et célébrant, à leur manière, le mois de Marie parmi l'écroulement de ce palais où les peintures de Chassériau sont visibles encore.

Deux érables, hauts de 10 mètres, dominent ce fouillis de gazons, ce mélange étonnant de rosacées, de malvacées et d'ombellifères. Et, devant ce spectacle — tout à fait intéressant, même pour un homme dont

la botanique n'est point la profession — on ne peut se défendre d'un sentiment d'angoisse assez pessimiste et l'on se demande, en souriant d'abord, en hochant la tête ensuite, s'il ne viendra pas un temps où, non plus à travers les ruines du Conseil d'État seulement, mais à travers celles de Paris tout entier, un M. Vallot de l'avenir — dans trois ou quatre mille ans — n'étudiera point la *flore des boulevards* déserts et la *florale des ruines de l'Opéra.*

Évidemment, Toussenel, en son bon temps, eût écrit une fantaisie philosophique, d'une ironie douce et non sans charme, sur ce sujet assez macabre : la flore de Paris disparu. Ce fut un maître écrivain que Toussenel, et un des esprits originaux de ces cinquante dernières années, et on l'a laissé partir sans lui donner un peu de cette attention qu'on prêtait au dessinateur André Gill. Le pauvre Gill avait été fort malheureux, et sa déplorable fin est certes des plus navrantes et des plus dramatiques. Mais enfin Toussenel !... Toussenel a écrit des livres qui valent presque ceux de Michelet : l'*Ornithologie passionnelle*, l'*Esprit des bêtes*. Et ce terrible pamphlet, ce livre quasi prophétique, les *Juifs rois de l'époque*, dont, raconte une légende, M. de Rothschild fit rechercher tous les exemplaires qu'il put trouver pour les détruire ! Sait-on bien que, dans ces deux volumes de satire sociale, Toussenel, le bon, doux, modeste Toussenel, fut aussi vigoureux et aussi mâle que Balzac ?

Mais quoi ! il était oublié de sa génération, qui s'en va, et inconnu de la génération nouvelle, qui ne s'inquiète que d'elle-même. Toussenel ! *Qu'es aco*, Tous-

senel? Il ne faudrait pas qu'un écrivain de cette race et un homme de ce cœur-là puisse disparaître sans que ceux qui l'ont connu lui envoient le salut d'adieu.

On a, du moins, laissé partir Toussenel sans accuser Paris de l'avoir tué. Ce pauvre Paris! Ceux qui vivent de lui finiront par lui faire une bien mauvaise réputation. « De quoi est-il mort? » demande-t-on volontiers en parlant d'un homme qui disparaît. Et il n'est point rare qu'on réponde: « Il est *mort de Paris!* » A entendre bien des gens, Paris, à lui tout seul, serait une maladie. On mourrait de Paris comme on meurt du choléra.

Cet injuste paradoxe, je l'ai vu réimprimé dix fois au moins depuis la mort de ce pauvre Gill, et il ne s'est trouvé qu'un écrivain, M. Élemir Bourges, l'auteur d'un admirable roman vendéen, intitulé: *Sous la Hache*, pour protester en faveur de Paris. « Moulin qui broie les cerveaux et les hommes! » Ainsi a-t-on fait définir Paris par Gill enfermé à Charenton et montrant le poing à l'horizon. J'imagine que l'artiste si populaire n'avait pas de ces fureurs et qu'il les eût exprimées dans une forme moins romantique. C'est trop souvent accuser Paris, à la fin, de ce qui n'est souvent que la faute des Parisiens. Paris est un gouffre, une fournaise, un enfer, une mine noire où le grisou entasse les cadavres; il est tout ce qu'on voudra de sinistre et de cruel, mais il est aussi une aimable ville où l'on peut vivre honnêtement et sans fracas, où l'idylle se blottit entre les moellons, comme les fleurettes parisiennes entre les pavés, et, par un dimanche comme

hier, il suffit de voir tous les braves gens humant le frais par les rues ou revenant des champs en portant, par brassées, des lilas et de l'aubépine, pour se convaincre que Paris, cet assassin des hommes et cet écraseur de cervelles, en est aussi le nourricier! Seulement, il faut, même dans le brouhaha parisien, essayer de mener la vie paisible, se construire une cellule — ou tout simplement un foyer — dans ce vaste amas de pierres et laisser la cohue passer, passer et se bousculer en ses poussées féroces...

Le pauvre Gill n'avait jamais eu ce foyer. Il fut un errant de la vie de Paris, poète et peintre, avec des rêves d'argent vers la fin de sa vie, très aimée, très applaudie et très triste. Ainsi s'en vont, un à un, ceux que j'ai coudoyés au début de la vie littéraire. J'avais, lorsque Villemessant fonda l'*Événement*, vers 1865, porté quelques-uns de mes premiers articles à M. Auguste Dumont, qui disparaît aujourd'hui, et j'ai toujours gardé une fidèle affection à ceux qui m'ont témoigné, comme lui, une courtoisie accueillante. Ce n'est plus par là que pèchent les confrères d'aujourd'hui, et l'excellent M. Dumont était un journaliste de l'école d'autrefois, celle de la politesse. Je dirai, un jour, la différence que je rencontre entre ceux du passé et ceux du présent. J'ai malheureusement le pouvoir de comparer des temps déjà fort différents. En attendant, je salue un de ceux dont je rencontrai, à mes débuts, la main cordialement tendue. J'ai assez fait d'ingrats déjà pour être bien et dûment vacciné de cette vilaine maladie : une maladie noire — et pas seulement *parisienne*, hélas!

XXII

Une leçon de Michelet. — Ce que la foule pense en contemplant un ballon d'enfant et un bateau-torpilleur. — Le torpilleur 68. — Le secret de la curiosité. — Une vente célèbre. — Miss Howard. — Les débuts d'une pécheresse. — La charité d'une grande artiste. — Christine Nilsson. — Les fleurs. — Gounod.

12 mai 1885.

Michelet commençait, un jour, une de ses leçons du Collège de France en disant :

— Messieurs, je viens d'assister à un spectacle admirable : je viens de voir au jardin du Luxembourg toute une foule regardant un ballon d'enfant que le vent emportait !...

Puis il ajoutait, avec cette merveilleuse éloquence qui tirait du fait le plus vulgaire une pensée originale, comme on fait, d'un caillou, jaillir l'étincelle :

— Ce n'est rien, un ballon d'enfant qui s'envole, mais pour la foule qui le contemple, qui le suit des yeux au fond de l'espace, il y a comme une aspiration inconsciente vers l'éther, l'immensité, l'infini !

Il appartenait à Michelet de voir tant de choses dans

un petit ballon, mais je suis bien certain qu'il en eût trouvé plus encore, et d'admirables, dans la curiosité — et, mieux que cela, la passion — éveillée chez les Parisiens par l'arrivée du bateau-torpilleur qui stationne au pont de la Concorde, près d'un établissement de bains. Tout Paris a pour le *torpilleur n*° 68 les yeux que Chimène avait pour Rodrigue. Il faut voir, il faut avoir vu le *torpilleur n*° 68. La foule est aussi compacte, sur le pont, que s'il s'agissait d'une *journée* historique devant la Chambre des députés. Les parapets des quais, la berge de la Seine, semblent ourlés de noir tant les curieux s'y pressent, les regards fixés sur ce point gris qui est le torpilleur, le fameux torpilleur, le torpilleur que tout le monde a voulu contempler et qui aura fait courir presque autant de badauds que nous en vîmes il y a quelques années se presser sur le passage du schah de Perse.

Il y a eu, du reste, déception. Quand les Parisiens ont aperçu, émergeant à peine de l'eau, cette sorte de cétacé allongé qui leur a, en effet, rappelé subitement les baleines empaillées et peintes conservées au Jardin des Plantes devant l'entrée du Muséum d'histoire naturelle, la plupart ont murmuré : « Ce n'est que cela ? » D'autres ont longuement regardé ces marins allant et venant sur la plate-forme du torpilleur, ces *cols bleus* qui valent bien les *habits bleus* chantés par Béranger, et ceux-là, comme l'eût fait Michelet, ont alors rêvé aux aventures qui attendent ce bateau porteur de torpilles sommeillant aujourd'hui près d'un quai de Paris et partant demain pour Dieu sait quelles aventures !...

Il y a là une part d'inconnu, une incertitude dramatique, et c'est peut-être ce sentiment de patriotisme inconscient qui, se mêlant à la badauderie vulgaire, attire des milliers de gens autour de cette façon de cachalot qui porte, comme une parure, un peu d'étoffe à trois couleurs. Le ballon d'enfant se perdant au fond de l'azur, c'était quelques atomes d'air emportant vers l'infini les aspirations de l'humanité enchaînée à la terre. Le torpilleur qui est là, c'est une citadelle mouvante portant le grondement de la France. Il donne en quelque sorte l'anxiété du voyage, il a l'étrange attraction du danger, ce petit bateau qui pourrait faire sauter, émietter, écharper un colosse comme la *Dévastation;* il a aussi comme une vague auréole de gloire future. La foule ne se l'explique pas, ne se l'avoue pas en le regardant, mais ce n'est pas seulement un sentiment de curiosité niaise qui la retient clouée là, pas plus que ce n'est un enfantillage qui la fait tressaillir au roulement d'un tambour.

Petit bateau qu'on a tant regardé, je ne sais quelle sera ton histoire, mais tu pourras dire que tu as — ne fût-ce qu'une heure — été la gloriole, le *lion* et aussi, avec ton panache de fumée, le panache même de Paris !

Il est des curiosités moins explicables et où la philosophie enthousiaste de Michelet perdrait tout à fait ses droits ; par exemple, celle qui pousse les mondaines à visiter les appartements et à soupeser du regard les bijoux des demi-mondaines, lorsque celles-ci réa-

lisent les tableaux de prix, les parures solides et le petit hôtel. J'aurai beau chercher, je ne trouverai guère qu'un peu de tentation, beaucoup d'étonnement et un grain de mépris touchant un peu à de l'envie dans cette curiosité-là. La grande dame, la bourgeoise, les honnêtes femmes visitant l'hôtel d'une de ces demoiselles ressemblent fort à des nièces d'Ève jonglant avec les morceaux de la pomme à demi croquée ou se passant le serpent tentateur autour du cou, simplement pour juger de l'effet du collier.

C'était, il y a quelques jours, le pommier d'une mademoiselle Lucie de Kern qu'on allait visiter; cette semaine, c'est l'hôtel de miss Alice Howard qu'on va admirer. Il y a là des Lancret tout à fait supérieurs, des orfèvreries remarquables et des tapisseries de grand prix. Un moraliste railleur a déjà fait remarquer que les plus belles tapisseries se trouvent décidément chez les pécheresses, et il établissait ainsi la différence qui existe entre les honnêtes femmes — pour ne pas dire les matrones — et les autres :

— C'est que les premières filent de la laine... et que les autres en achètent... mais sous forme de tapisseries de Flandres!

Comme de raison, l'histoire de la vente de cet hôtel de miss Howard s'est mêlée à une légende. On a prétendu que la belle Anglaise parisianisée épousait un lord écossais, et allait oublier le lac du Bois de Boulogne au bord du lac Akrey ou du lac Katrine et délaissait les camélias de Paris pour les bruyères des *high-lands*. D'autres ont forgé à miss Howard une généalogie qui en ferait la parente de cette lady Howard qui fut si in-

timement liée à l'histoire d'un président de République française devenu empereur. Le romanesque se mêle ainsi à toutes choses et se met à toutes sauces, même en ce temps de réalisme.

Je me rappelle avoir, il y a quelques années, entrevu une belle créature déjà lorgnée dans les apothéoses de l'Alhambra à Londres, où elle dansait et figurait parmi les décors d'une féerie, le *Voyage dans la Lune*. Elle arrivait à Paris toute jeune, très pauvre, remorquée par un déserteur quelconque de la vie londonienne qui la jetait ignorante des moindres mots français sur le pavé parisien. Seule, perdue, ne connaissant rien de la grande ville, la jolie fille ouvrait — comme deux pervenches énormes — ses grands yeux étonnés, doux et résolus à la fois. Elle n'avait rien, elle voulait tout avoir. Elle ne savait pas autre chose de la France qu'un proverbe qu'on lui avait traduit en anglais : « Paris est le paradis des femmes et l'enfer des chevaux ! » Comment la figurante de l'Alhambra était-elle devenue, en dix ans, l'éclatante créature célébrée par les chroniqueurs et accrochant à ses murailles des Boucher et des Lancret ! Le vieil Odry a déjà résumé, dans une boutade de vaudeville, toute la philosophie pessimiste de nos aimables contemporains. « Il faut avouer, disait ce Schopenhauer de la bouffonnerie, que l'homme est un drôle de cornichon ! »

Alice Howard, qu'elle se retire dans quelque fromage de Chester ou qu'elle reste encore en France, n'en aura pas moins passé comme une apparition éblouissante, et un peintre ou plutôt un sculpteur aurait dû fixer pour l'avenir cette parfaite image de la beauté

souveraine, implacable et marmoréenne. Je m'imagine que madame Weldon a un peu de ce charme froid. Du reste, l'Anglaise, devenue Parisienne, avait encore sans doute la nostalgie des planches poudreuses et l'appétit des âcres odeurs des musées-halls. Je l'ai aperçue, en effet, alors que, triomphante, elle avait à Paris un salon où il fallait non seulement des titres, mais un titre pour être présenté, je l'ai entrevue, dans la fumée d'une tabagie d'Oxford street, allant avec une sorte de hâte se reposer du Grand Prix, des tours du Lac et des *premières* au fond d'un café-concert où les bouffons de sa patrie, les *minstrels* barbouillés de suie lui dansaient en jouant du banjo une gigue de son pays.

Nostalgies de statues, pour faire pendant aux nostalgies d'obélisques de Gautier !...

Nous avons eu, cette semaine, l'apparition d'une grande artiste qui, depuis des années, a quitté Paris. Madame Christine Nilsson a chanté pour l'œuvre des *Ateliers d'aveugles*, et elle a, par son nom seul, empli l'immense salle du Trocadéro, comme elle l'a charmée de sa voix. Il faut saluer en passant l'admirable cantatrice. On me contait qu'il y a un ou deux mois je ne sais quel impresario lui offrait dix mille francs tout ronds pour chanter une seule fois, dans quelque concert Colonne. Madame Nilsson refusa. Mais samedi elle a chanté, et chanté pour rien, pour les pauvres. On ne nous annonçait sur le programme que deux morceaux interprétés par elle. Elle nous en a donné

quatre, et avec une bonne humeur charmante, un empressement tout à fait aimable : l'air des Bijoux de *Faust* et une chanson suédoise, accompagnée au piano par elle-même, une mélodie bizarre et poignante, qui commence par des éclats de rire et qui finit par des sanglots.

Et, tandis que sur l'estrade du Trocadéro les fleurs, les bouquets, les corbeilles, les couronnes pleuvaient, s'étalaient, s'amoncelaient dans un entassement prodigieusement charmant, avec leurs rubans aux couleurs suédoises, je songeais à cette première représentation d'*Hamlet* où l'on apporta, sur la scène de l'Opéra, des rosiers en pleine terre et, triomphalement, jusqu'à un palmier à Ophélie. Madame Nilsson n'a pas changé depuis ces années qui sont loin. Elle a toujours sous ses cheveux d'un blond d'or fin ses yeux bleus, étranges, d'un éclat métallique, et pleins d'un au-delà terrible et séduisant, des yeux de fée scandinave. Dans la robe d'un violet pâle, brodée d'argent, la taille n'a plus la flexibilité de roseau d'autrefois, mais la beauté est la même et le sourire garde ce je ne sais quoi de bon enfant à la fois et d'inquiétant qui est son charme. On a fêté, applaudi, acclamé Nilsson comme au temps d'*Hamlet* et de la *Flûte enchantée*, et, après avoir donné pour rien son talent aux pauvres, elle va, quittant Paris, où elle laisse un nouveau souvenir glorieux, partir pour l'Amérique, et nous ne la reverrons sans doute que lorsque les souffrants auront besoin de son nom sur une affiche.

Elle a mis à sa bonne action une bonne grâce exquise. Elle avait, pour les amateurs d'autographes,

signé jusqu'à des programmes, sous sa photographie.

— Ah ! Madame, lui disait — ou aurait pu lui dire — un de ses admirateurs, l'autre jour, vous avez chanté pour les aveugles, et les pauvres gens ne l'oublieront jamais. Et pourtant ils auront dû regretter plus encore l'infirmité qui les a frappés puisque, s'ils peuvent avoir le plaisir de vous entendre, les malheureux sont privés de la joie de vous voir !

C'est un peu ce madrigal-là qu'a dû murmurer Gounod, l'autre jour, en embrassant la main de Nilsson.

XXIII

Un héros à demi inconnu. — Le sergent Bobillot. — Quelques notes sur un romancier inédit. — Le collaborateur de M. Valabrègue. — Adieu, mon camarade ! — Adieu, mon confrère ! — La *Liberté* de Bartholdi. — La vente Bastien-Lepage. — Pourquoi l'amateur achète cher. — Un tableau de Chaplin devenu un tableau de Millet.

15 mai 1885.

J'ai toujours aimé, parmi les personnages de Walter Scott, l'originale et touchante figure de ce vieil entêté du souvenir qui s'en allait par les cimetières, arrachant l'herbe prête à ronger la pierre tombale de ses compagnons, et qu'on avait surnommé pour cela *Old Mortality*. Il me plaît aussi de disputer des noms à l'oubli et de gratter la mousse des tombeaux.

Mais elle est d'hier, la tombe dont je veux parler, et l'oubli n'a pas eu le temps de tisser sur elle un entier linceul d'herbe verte. Ce n'est, du reste, pas même un tombeau, c'est un tertre de terre fraîche creusée dans un coin de cimetière tonkinois, et la croix qui le surmonte porte ce nom tracé en lettres blanches : *Bobillot*, suivi de ces mots : *sergent du génie*.

Comment se fait-il que les journaux ayant dit et répété que le sergent Bobillot, qui partagera dans l'histoire avec le commandant Dominé la gloire du siège de Tuyen-Quan, aucun journaliste ne se soit préoccupé de savoir quel était ce confrère ignoré qui, là-bas, tombait pour la France? Il se fût agi d'un scandale rejaillissant sur la profession tout entière que, sans nul doute, il se serait trouvé cent plumes pour le raconter et le commenter. Mais la mort d'un héros! la fin obscure d'un pauvre diable de vingt-cinq ou vingt-six ans qui râle dans un hôpital, après avoir contre-signé de son sang une des pages glorieuses des annales de son pays, qu'importe!... Calomnions-nous entre nous, journalistes, mes frères, mais ne nous enorgueillissons pas lorsqu'un des nôtres meurt en bon soldat après avoir vécu en honnête homme. Ce serait d'un mauvais exemple!

A tout prendre, les lettres n'ont pas à rougir d'avoir fourni à l'expédition du Tonkin des héros comme Henri Rivière ou comme ce martyr plus obscur, le sergent Bobillot. Les buveurs d'encre ont donné de leur sang!

Il ne fut pas, avant de porter l'uniforme du génie et les galons de sergent, ce qu'on peut appeler un journaliste, ce Bobillot. Il donna à des éphémères et vaillants petits journaux littéraires, dont les titres mêmes ont disparu, quelques pièces de vers, des nouvelles, et les bibliographes pourraient rechercher ces *reliquiæ* dans les catacombes du journalisme. Puis, après avoir écrit des pièces de théâtre et des romans, il projetait, avant de partir pour le Tonkin, de publier un livre sur l'armée. Il était patriote jusqu'à en devenir chauvin. Il fit mieux que d'apprendre à aimer et à respecter

notre armée française : il donna sa vie pour prouver que, chez elle, l'héroïsme ne meurt pas.

Oui, j'ai cherché à savoir ce qu'il fut, ce sergent Bobillot qui, pendant des jours tragiques, des nuits sanglantes, fit partie du conseil de défense de Tuyen-Quan, cette bicoque où quatre cents hommes, décimés d'heure en heure, tinrent tête pendant des mois à quinze mille Chinois et les chassèrent par deux fois, baïonnette aux reins, de la citadelle où leur flot s'était rué. J'ai demandé à celui qui fut le collaborateur de Bobillot, M. Albin Valabrègue, des renseignements sur son ami, et l'auteur dramatique applaudi a bien voulu me dire, d'une façon toujours touchante et charmante, que les pièces qu'il fit avec Bobillot n'ont jamais été représentées. « La raison en est bien simple : c'est qu'elles sont plus originales que celles que j'ai faites sans lui. »

Voilà qui est trop modeste, mais d'une modestie cordiale et qui mérite d'être signalée. Le survivant applaudi me parle ainsi du mort qu'il a aimé :

« C'était un beau, brave et charmant garçon, qui avait une tête et une âme d'artiste. Je crois qu'on a perdu en lui, en même temps qu'un admirable soldat, un écrivain de premier ordre. Parmi tous les inconnus que je connais, je n'en trouve pas un seul comparable à Bobillot. Il avait un style puissant et personnel, un talent d'observation remarquable dans le roman et d'incontestables qualités de théâtre. Il est inexact que nous ayons fait jouer ensemble une pièce au théâtre Cluny. Tout ce que j'ai fait avec mon pauvre Bobillot est resté inédit... Nous avons écrit ensemble un roman intitulé : *Une de ces Dames*, un acte en vers : *Mon-*

sieur Durand, cinq actes en prose : la *Tigresse*. Bobillot a eu une belle mort, mais cette mort glorieuse l'a privé d'une glorieuse vie. »

Et M. Albin Valabrègue ajoute dans cette lettre, très émue, et qui lui fait grand honneur :

« J'avais pour Bobillot une grande admiration. Je m'en allais partout lui faisant de la publicité parlée et disant : « Bobillot ! retenez bien ce nom-là. En voilà « un qui nous éclipsera tous ! » Je croyais que ce serait sa vie et non pas sa mort qui nous éclipserait.

« Je vous envoie des épreuves de notre roman. (Il était sur le point de paraître, quand l'éditeur a disparu.) Vous y trouverez des pages de premier ordre ; elles sont de lui. Si je trouve un autre éditeur, c'est le nom seul de Bobillot qui sera sur la couverture... Ce sera la couronne que je déposerai sur sa tombe absente. »

Ah ! camaraderie, camaraderie, qui n'existe plus, et qui a fait place à l'injustice, à la réclame éhontée ou à l'*éreintement* vulgaire et de parti pris, voilà du moins que tu inspires une généreuse idée à un homme de lettres qui pleure vraiment le camarade disparu.

Je n'ai pas le temps de le lire, ce roman inédit du héros de Tuyen-Quan, dont M. Valabrègue m'envoie les feuillets, et qui évidemment paraîtra bientôt sous forme de volume. J'en feuillette les pages rapidement, non sans une émotion curieuse. Il y est question des vers de Coppée, des bons mots de Pailleron, des comédies de Sardou. C'est l'histoire sinistre, *moderniste* aussi, comme on dit, d'un amour de théâtre. Il me semble qu'il y a, dans cette étude de la vie parisienne, une étrange antithèse avec ces batailles du Tonkin, ces

sifflements de balles et ces grondements du canon, pendant lesquels pourtant — l'homme de lettres reste toujours homme de lettres — le sergent Bobillot devait se dire, là-bas :

— Que devient notre roman? A-t-il paru sous les galeries de l'Odéon? Valabrègue a-t-il trouvé un éditeur?

A moins que tout ne disparût, pour le soldat, devant ce qui n'était point le devoir immédiat, le salut de la garnison et l'honneur du drapeau. Un roman! Qu'est-ce qu'un roman à côté de la sublimité de l'histoire? S'il a rêvé la renommée, Bobillot a dû se dire aussi que c'est surtout par le sacrifice qu'on l'acquiert. Il avait, ici, dédaigné de la violenter par l'audace. Il s'imposa à elle sous le feu de l'ennemi, par le courage, l'intrépidité constante, continue. Le lieutenant-colonel Dominé n'a eu garde d'oublier la part du sergent Bobillot dans ce simple, éloquent, admirable *Journal du Siège de Tuyen-Quan* que je voudrais voir mettre, sous forme de manuel civique, entre les mains de nos enfants, pour leur apprendre comment on se dévoue, comment on meurt — et mieux encore — comment on échappe, en se défendant, à la capitulation et à la mort; et, puisqu'un commandant du génie a, sur la tombe de Bobillot, à Hanoï, salué, lui, officier supérieur, l'humble sergent de ce beau mot qui sonne comme celui de frère d'armes : « Adieu, mon camarade! » il est bon qu'un simple homme de lettres donne aussi à ce mort glorieux le salut d'adieu en lui jetant, par delà les mers, ce titre trop souvent banalisé et qui, avec lui, retentit avec fierté :

« Adieu, cher confrère ! »

Et je remercie M. Valabrègue de m'avoir permis d'arracher une touffe d'herbes au *tumulus* sous lequel repose Bobillot, le romancier de Paris, le sergent de Tuyen-Quan.

L'inauguration de la *Liberté* de Bartholdi, offerte à Paris par la colonie américaine, et la « vente Bastien-Lepage » ont été les deux *attractions* artistiques de ces derniers jours.

Cette vente des tableaux et dessins laissés par Jules Bastien-Lepage a démontré, une fois de plus, que l'amateur, en ce temps-ci, tient surtout à de bonnes affaires. M. Paul Mantz avait dit le mot décisif, au lendemain de la mort du jeune maître : « Bastien-Lepage sera toujours un peintre *rare.* » C'est parce que ses œuvres étaient rares que ses moindres croquis ont atteint des prix si élevés. J'ai entendu ce mot dit par un Mécène fort connu des artistes :

— Il n'y en a pas beaucoup. Donc cela vaudra toujours cher.

Il est aussi rare que les artistes comme Bastien-Lepage, l'amateur qui achète aujourd'hui une œuvre d'art parce qu'elle lui plaît, le séduit, éveille en lui quelque sensation affinée, fait vibrer une corde secrète ! L'amateur achète quand il croit qu'il ne perdra rien sur l'œuvre achetée. Lorsqu'il espère une plus-value, il achète plus cher. C'est ce qui explique pourquoi l'objet d'art est payé plus cher que l'œuvre d'art. En matière d'œuvre d'art, il peut y avoir

tour à tour caprice, engouement, dédain, défaveur. S'il s'agit d'un objet d'art, au contraire, d'un bibelot, il est plus que probable qu'il gardera toujours sa valeur, de telle sorte que l'amateur actuel ne ressemble pas aux amateurs d'autrefois qui achetaient ce qui ne se vendait pas et devançaient la vogue, et éclairaient le goût de la foule. Il n'achète que ce qui se vend. Il ne donnerait pas quatre sous d'un tableau qui vaudra peut-être dix mille francs un jour ; mais il donne vingt mille francs de toiles qui ne vaudront peut-être pas, dans dix ans, le prix du cadre.

L'amateur d'art, en 1885, est un boursicotier comme un autre.

Quant aux exceptions, il est entendu qu'elles confirment la règle.

Ce n'est pas Bastien-Lepage qui perdra du terrain dans l'avenir. Son œuvre est courte et forte. Pauvre garçon ! Il suffit de regarder, au Salon, ses très nombreux imitateurs pour voir combien, en certains points, il est malaisé de l'imiter. Car le pastiche sévit autant que le *truquage*, cet étonnant *truquage* dont un procès à venir va peut-être révéler un trait nouveau. Voici le fait qu'on me contait hier.

M. Charles Chaplin, le peintre des pubertés charmantes, le portraitiste exquis et l'amoureux du rose, a débuté d'abord par des paysanneries. On le prendrait aujourd'hui pour un peintre du dix-huitième siècle. On l'eût pris jadis pour un naturaliste forcené. Il peignait les paysans des Landes, les bonnes femmes de l'Auvergne. Animalier à ses heures, il préférait, dans la ferme, celui des hôtes de l'étable que Monselet appe-

lait, un jour, « *cher ange!* » Faut-il le nommer? Charles Jacque l'a magistralement peint, lui aussi, avec ses coqs et ses moutons : c'est le cochon. On ne s'imagine pas Chaplin, peintre de cochons. C'est pourtant ainsi. Et les tableaux de sa première manière ont un tel accent qu'un paysage de Chaplin, avec animaux — des cochons de Chaplin vendus naguère trois cents francs — vient d'être revendu vingt-quatre mille francs par je ne sais quel négociant qui, à la signature *Ch. Chaplin*, a tout simplement substitué celle-ci : *J.-F. Millet.*

Et les marchands s'étonnent que l'Amérique devienne tiède! On la bombarde de Corot plus chlorotiques que *corotiques*, et on lui vend pour des Millet des œuvres de la jeunesse de Chaplin ! Voilà bien pourquoi l'amateur, devenu défiant, va droit à l'atelier du peintre ou à la vente estampillée, officielle, que dirige le commissaire-priseur.

Et c'est peut-être aussi une des moralités de « la vente Bastien-Lepage ».

XXIV

La maladie de Victor Hugo. — La mort d'Alphonse de Neuville. — La maison des *Dernières Cartouches*.

22 mai 1885.

J'étais à Lyon lorsque la note du *Rappel* annonçant la maladie de Victor Hugo y est parvenue et j'ai pu voir là que l'émotion ressentie à l'annonce d'une telle nouvelle ne se bornait pas à pousser vers l'hôtel de l'avenue d'Eylau des amis inquiets et attristés. La secousse a été la même par toute la France : on a senti qu'une gloire vivante était menacée et que le sort frappait notre pays à la tête. Quelle nation au monde pourrait, à cette heure, nous opposer un poète de la valeur de Victor Hugo ? Cette illustration nationale, elle était là, comme en un sanctuaire, dans ce petit hôtel où nous allions encore saluer le maître, entendre de ses lèvres quelque parole cordiale, serrer cette main tendue avec une bienveillance souveraine vers tout ce qui était un espoir, une foi ou une souffrance.

La maison de l'avenue d'Eylau devenue l'avenue Victor-Hugo! Je l'ai revue tout à l'heure avec sa porte close et ses volets fermés. Dans le grand salon où Victor Hugo se tenait debout, les mains dans les poches, en ses causeries familières, un silence tombe maintenant recueilli et navré. On cherche invinciblement, à sa place habituelle, à droite de la cheminée, le vieillard à barbe blanche, dont un bon sourire accueillant éclairait le visage à l'entrée d'une figure aimée. Il n'est plus là; il est couché là-haut et sa robustesse admirable se débat, avec des révoltes de Titan, contre la maladie qui l'étouffe.

Dans l'antichambre, sous le paysage sévère de Ségé, représentant les *Travailleurs de la Mer*, Gilliatt dans les roches, le registre est ouvert où presque tous les noms illustres de l'heure présente sont inscrits, et, de minute en minute, des amis, des admirateurs viennent consulter le bulletin laissé là à la disposition du public. Au dehors, des groupes silencieux; des regards furtifs jetés à la fenêtre fermée derrière laquelle on le devine, lui, Victor Hugo.

Pendant le trajet de Lyon à Paris, hier, tous les voyageurs se jetaient, dans les gares, sur les journaux donnant les nouvelles de « l'illustre malade ». Et tous tremblaient de les trouver encadrés de noir, ces journaux qu'ils réclamaient anxieusement. Des Anglais se précipitaient sur les gazettes avec autant de fièvre que nous-mêmes. Et, au fond de l'inquiétude la plus poignante, tous conservaient, tous voulaient garder quelque espoir.

Elle est si extraordinaire, la constitution de Victor

Hugo ! Il y a peu d'années — trois ou quatre ans, je crois — le docteur G. Sée ausculta, examina le poète. Il disait alors : « On m'aurait couvert les yeux et l'on m'eût demandé l'âge de celui qu'on soumettait à mon diagnostic, j'aurais répondu : « J'ai là, devant moi, le corps d'un homme de quarante-huit ou cinquante ans. » Et Victor Hugo était alors déjà octogénaire.

Cette lésion du cœur dont il souffre, on la lui avait souvent signalée à lui-même, et il nous souvient qu'il nous contait, un soir, qu'en 1852, au moment de l'exil, lorsqu'il arriva à Jersey, on l'avertit d'un danger : il était menacé, lui disait-on, d'une maladie de cœur.

— Soit, dit Victor Hugo, je verrai bien si la maladie existe !

Et il se livra à des exercices violents, montant à cheval et éperonnant sa monture sur la grève de Samarez ou de Saint-Clément. Son raisonnement, qu'il nous faisait rétrospectivement connaître, en riant, était celui-ci :

— Ou j'ai une maladie de cœur et c'est bien simple, j'en mourrai. Ou je n'en ai pas, et je le saurai !

Il n'en avait pas alors. Elle s'est déclarée depuis. Mais, sauf l'atteinte climatérique d'il y a une vingtaine d'années, lorsqu'il souffrit d'un terrible anthrax — à l'heure où il redoutait de ne pouvoir achever les *Misérables* — Victor Hugo avait toujours été ce chêne robuste narguant la maladie et la foudre. Être souffrant lui paraissait une déchéance. « On n'est malade que lorsqu'on le veut bien, disait-il, fier de sa force. Et, moi, je ne le veux pas ! »

Tel nous le voyions, du moins, il y a quelques années.

Puis une sorte de résignation philosophique, d'apaisement stoïque et doux à la fois, s'était fait en ces derniers temps, et nous l'avons souvent entendu se complaire à parler de la mort avec la fermeté souriante d'un autre Socrate parlant à ses disciples, non pas en buvant la ciguë, mais à table, le plus simplement du monde, dans l'exquis abandon de ses causeries.

— Allons, disait-il, avec cette merveilleuse éloquence qui, d'un mot, fait image — et une image inoubliable — il est temps de *désencombrer mon siècle*.

Puis, suprême de résignation :

— Je suis prêt... *Deo volente*.

Nous l'écoutions d'ailleurs sans pouvoir nous figurer que le vieillard serait jamais atteint, et nous nous demandions si le génie n'a point on ne sait quel privilège de vie infinie. Aussi bien, lorsque cette dépêche laconique et menaçante nous est venue, là-bas, c'est tout droit qu'elle nous a frappés, et cela a été comme un réveil brutal, comme l'apparition inique de l'irritante, insolente et tragique égalité.

Elle a frappé, hier, cette égalité meurtrière, un artiste dont le nom aimé a provoqué bien des regrets, même dans l'anxiété universelle née de la maladie de Victor-Hugo. C'est Alphonse de Neuville, une charmante et loyale nature d'artiste, un type alerte de soldat français, bien pris, élégant, mince comme un de ces officiers de chasseurs qu'il aimait à peindre, le nez droit et la moustache en croc, comme ces mousquetaires de romans qu'il avait illustrés. Il laissera une trace pro-

fonde dans l'histoire de notre peinture militaire, ce brave, vaillant et vibrant de Neuville! et je voudrais ajouter quelques traits particuliers aux portraits qu'on en a tracés. Il avait l'émotion irrésistible — et avec de rares qualités de peintre et aussi de metteur en scène — le je ne sais quoi qui vous remue jusqu'aux entrailles et vous amène aux yeux des larmes. Et ce n'était pas la sensibilité banale, le larmoiement de romance pour piano qui vous tordait le cœur devant le groupe des soldats de Saint-Privat attendant la mort les bras croisés, dans un coin de cimetière transformé en boucherie, ou devant un brave garçon accusé d'espionnage et poussé devant une tablée d'officiers allemands comme devant une cour martiale: non; l'émotion de l'art d'Alphonse de Neuville était toute virile, toute humaine et profondément et puissamment humaine. Il y avait, dans les toiles de ce peintre, l'énergie mâle d'un soldat et l'accent vengeur d'un poète.

On a dit que Detaille et de Neuville, ces deux rivaux étroitement amis, avaient surtout célébré, ressassé nos défaites. Oui, certes, mais en les montrant dans toute leur fierté, dans tous leurs dévoûments et dans cette gloire dont parle Montluc, cette gloire estimable « à l'envi des victoires ». Ce n'est pas le grenadier de Raffet, le grognard de Charlet et de Bellangé, le troupier d'Horace Vernet, le fantassin de Pils, le chasseur à pied rêveur de Protais — ce Paul de Molène de la peinture — qu'ils ont représenté, c'est le soldat pittoresque et crâne de 70, l'enragé de résistance, le mobile imberbe ou le chevronné qui ne veut pas se rendre.

Il y a, dans le champ de bataille de Sedan, sur le chemin de Balan à Bazeilles, une maison désormais célèbre et qui n'était qu'une masure avant que de Neuville eût passé devant. Elle porte pour enseigne : la *Maison mitraillée* et *A la Dernière Cartouche.*

C'est là que le commandant Lambert, de l'infanterie de marine (il est général aujourd'hui), résista aux Bavarois avec une poignée d'hommes, combattant jusque sur le seuil, faisant de l'auberge une citadelle et brûlant jusqu'à son dernier grain de poudre avant de se rendre. On m'a conté là — un témoin oculaire — que, lorsqu'il fallut mettre bas les armes, le commandant Lambert descendit tout seul, et, ouvrant la porte, affronta le premier les balles ennemies.

C'est ce logis que les *Dernières Cartouches* ont popularisé. Et il y eut là, dans cette maison illustrée depuis par de Neuville, des traits purement héroïques. Un officier, blessé au ventre, voit, quand la fusillade a cessé, sortir de la cave du logis, tout blême, un soldat qui s'était caché pendant la bataille.

— De quel pays es-tu donc, toi ?.. dit l'officier.

— De Valenciennes.

— Eh bien ! tu ne fais pas honneur au département du Nord !

Et l'officier meurt.

Lorsque j'y passai, en 1875, l'auberge de la *Maison mitraillée* appartenait à madame Bourgerie, dont le fils avait imaginé de transformer une des salles du rez-de-chaussée en un musée bizarre où se trouvaient rassemblés tous les détritus du combat de 1870 : pompons, cocardes, boutons d'uniformes, balles, grenailles, sa-

bres, épaulettes, schakos défoncés, casques aplatis, cuirasses trouées. « Le tout, disais-je alors, est mis sous verre, encadré, arrangé avec une symétrie coquette qui donne un aspect plus funèbre à ces débris. Involontairement, en les regardant, je songeais à ces caves du couvent des *Capucini*, à Rome, où les moines font des rosaces et des rinceaux avec les ossements des squelettes de leurs morts. Il est — ou il était — à la fois bourgeois et macabre, le musée Bourgerie !

Mais le nom du pauvre de Neuville doit être toujours vénéré dans la maison. Il a fait, lui, le peintre, la célébrité et la fortune du logis. C'est, je le répète, sur nature qu'il a pris la scène désormais populaire, inoubliable, des *Dernières Cartouches*. La grande armoire de chêne, l'alcôve où gît, raidi, le cadavre d'un soldat tué, tout se retrouve dans la réalité comme dans l'œuvre d'art. J'avais seulement, jadis, reproché à de Neuville d'avoir donné au commandant Lambert l'uniforme, le pantalon rouge des soldats de la ligne, puisque ce sont des soldats de l'infanterie de marine — collets et épaulettes jaunes et pantalons bleus à bandes — qui ont défendu la *Maison mitraillée*. Affaire de pittoresque. Le coloriste donnait, pour quelques touches de vermillon, une petite entorse à l'histoire ; mais sa toile, une des *inventions* de la peinture moderne, n'en était pas moins une œuvre vivante et ardemment française !

Et de même qu'il célébra l'intrépidité du commandant Lambert à Balan, Neuville a illustré l'héroïsme du commandant Brasseur, au Bourget. Un héros, oui, un héros, ce commandant Brasseur, à qui l'ennemi laissa son épée, comme un hommage, et qui, sans un galon

de plus, sans avancement, sans grade nouveau, a trouvé à peine une récompense — une retraite — où? Aux Invalides!...

Brave de Neuville! On ne le prendra plus pour un officier français comme il lui arrivait lorsqu'il passait la frontière pour aller étudier les coins du champ de bataille de Gravelotte.

A la douane, un jour, un officier prussien s'approche du douanier allemand qui allait visiter de Neuville.

— On ne visite pas les bagages de MM. les officiers français!

De Neuville ne savait pas s'il devait être flatté de l'hommage ou s'il devait demander compte à l'officier allemand de cette galanterie. Mais, rentré à l'atelier, il revêtait un veston d'officier d'état-major, et c'était très souvent son vêtement de travail. Il aimait l'armée, comme il aimait la peinture, comme il aima toutes choses, loyalement et passionnément. C'est une vaillante et droite nature en même temps qu'un puissant talent qui disparaît là.

Mais tout se tait devant la maladie de Victor Hugo. A dix heures, je sors de la petite maison, où veillent, avec une piété fervente, les dévoûments autour du grand poète. Lui, étendu dans son lit à colonnettes, semble assoupi, les yeux clos.

Et, dans l'avenue que je descends et les Champs-Élysées, ironiquement printaniers, deux groupes d'hommes attirent mon attention : avenue d'Eylau, une foule de pauvres diables, hâves et tristes, *faisant queue*

devant un bureau de la *Bouchée de pain*, et, au Palais de l'Industrie, les conscrits tirant au sort et s'en allant bras dessus, bras dessous, leur numéro sur la tête... Et, malgré moi, je songe que c'est l'œuvre de Victor Hugo qui est là : les souffrants qu'il a consolés, les soldats qu'il a chantés et la guerre qu'il a maudite.

XXV

Victor Hugo. — Fleurs et couronnes. — L'Arc de Triomphe. — Souvenir du 27 février 1881. — Victor Hugo et Louis Blanc. — La *Presse*. — La trêve de Victor Hugo.

29 mai 1885.

De quoi parler? De qui parler? Je ne sais d'autre sujet que la vie, la mort et les funérailles de ce grand mort, couché dans la maison désormais historique et vers qui l'on s'en va respectueusement, comme en un pèlerinage.

Toujours lui ! lui partout! — Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée !

Grâce à lui, Paris, en ces jours de mai finissant, est fleuri comme un jardin au printemps. La foule s'amasse devant les boutiques des fleuristes, où s'étalent déjà les couronnes gigantesques, les coussins, les bouquets. Ces funérailles seront, non pas les obsèques d'un mort, mais la fête d'un immortel. Et cela est si vrai, qu'un homme épris des choses de l'art, M. Antonin

Proust, avait eu l'idée, non pas de tendre de deuil l'Arc de Triomphe, mais de le couvrir de fleurs, comme une arche immense où, tout noir, tout simple, eût passé, au bruit du canon, le corbillard des pauvres.

Non, l'idée de ces funérailles implique le triomphe et, que les partis le veuillent ou non, il n'y a point de parti dans cet hommage rendu par la France à son grand poète.

Date lilia! dit une de ses plus belles poésies.

« Donnez des fleurs ! Donnez des violettes, des pensées et des roses ! » Quel convoi de poète que cette explosion de printemps autour de son cercueil !

La fleur est devenue, du reste, par ce temps, épris de couleurs et de formes, la grande passion et le grand luxe. Petits ou grands, nous enterrons nos morts sous des fleurs. On se rappelle le luxe, la profusion des couronnes aux funérailles de Gambetta. Il y aura, lundi, plus de fleurs encore, venues de tous les coins d'Europe. La fleur est la forme la plus poétique et, par conséquent, la plus parfaite de l'hommage en pareille circonstance. Dans le flot de prospectus reçus, ces jours derniers, par les Sociétés qui ont pour devoir et tiennent à honneur de porter une couronne à Victor Hugo, plus d'un proposait quelque couronne de métal. L'or ou l'argent, quoique plus durable, a moins de charme que la fleur qui sera fanée demain. Il semble qu'il y ait dans le parfum du bouquet mortuaire comme un encens brûlé à la gloire.

Les femmes seules, autrefois, avaient la passion des fleurs ; aujourd'hui, tout le monde a ce même amour, ou plutôt c'est un vieil amour endormi, un éternel

amour qui se réveille. Dans un de ses plus beaux discours, Lamartine, parlant à la Société d'horticulture de Mâcon, en 1846, dégageait, en poète, la philosophie même de cette passion des fleurs qui fait que l'homme, après avoir rêvé pour idéal un jardin — l'Éden — se contente, au cimetière, d'un jardinet pour dormir sous le buis.

« Quand la Bible, Homère et, après lui, Fénelon, l'Homère chrétien, disait Lamartine, voulurent offrir dans une vision poétique le chef-d'œuvre de la félicité humaine, ils ne la placèrent ni sur le trône, ni dans un palais, ni dans l'opulence d'une vie ennuyée de richesses, ni dans le tumulte de l'ambition, ni dans la satisfaction des passions brûlantes du cœur de l'homme, ni même dans les prestiges de cette gloire qui consume les noms qui la font rayonner sur le monde. Non! Ils dessinèrent un simple et pauvre jardin, semé de quelques fleurs, riche de quelques fruits, entouré d'une haie d'aubépine, et arrosé d'une fontaine ou d'un ruisseau... »

Le jardin, c'est la halte ; la fleur, c'est la poésie respirée, la poésie de la vue aussi, et plus ce temps est préoccupé de questions matérielles, plus il s'enfonce en pleine prose, plus instinctivement il se rattache à tout ce qui lui peut masquer par de la poésie tangible les réalités tristes de la vie.

Mais, cette fois, encore un coup, la réalité n'est point triste. Le deuil même de la famille est comme emporté dans l'acclamation de la patrie. Le corps du poète va reposer sous cet Arc de Triomphe où vainement il réclama l'inscription du nom glorieux de son père :

O vaste entassement ciselé par l'histoire
Monceau de pierre assis sur un monceau de gloire!
Édifice inouï!
Toi que l'homme par qui notre siècle commence,
De loin, dans les rayons de l'avenir immense
Voyait, tout ébloui!

Il ne se doutait pas, le poète, lorsqu'en 1837, à la première page de ses *Feuilles d'automne*, il écrivait de son style lapidaire, cette dédicace : « *A Joseph-Léopold-Sigisbert, comte Hugo, lieutenant général des armées du roi*, né en 1774, volontaire en 1791, colonel en 1803, général de brigade en 1809, gouverneur de province en 1810, lieutenant général en 1823, mort en 1828, *non inscrit sur l'Arc de l'Étoile*, son fils respectueux : V. H. » ; il ne se doutait pas, lorsqu'en passant devant cette masse de pierre il ne regrettait rien, disait-il,

Que Phidias absent et mon père oublié !

il ne prévoyait guère, le prophète, qu'un jour il serait couché sous cette arche et que les noms des victoires passées et des généraux morts feraient autour de son front, blanc comme le marbre, une couronne d'étoiles.

Quelle mort! et quelle apothéose! Lui seul en pourrait rendre l'impression, et il semblait avoir prévu ces funérailles lorsqu'il promettait une journée superbe à Napoléon au cercueil :

Une acclamation douce, tendre et hautaine,
Chant des cœurs, cris d'amour où l'extase se joint,
Remplira la cité, mais, ô mon capitaine,
Vous ne l'entendrez point!

Car, ô géant, couché dans une ombre profonde,
Pendant qu'autour de vous, comme autour d'un ami,
S'éveilleront Paris et la France et le monde,
Vous serez endormi !

Vous serez endormi, figure auguste et fière...

Oui — et voilà ce qui ôte un rayon à cette auréole — ceux qui l'ont aimé ne l'auront plus, ne le verront plus. « Ce sera bien beau, disait, l'autre jour, Auguste Vacquerie, mais c'est bien triste. »

Et ce sentiment exact, nous l'avons éprouvé, depuis ces derniers jours, en ouvrant ses œuvres, en relisant ses poésies, en retrouvant dans les pièces lyriques de notre grand poète toutes nos émotions d'autrefois :

— Quoi ! celui qui a écrit cela n'est plus parmi nous ! Nous ne l'entendrons plus ! Son bon rire familier d'aïeul accueillant ne sonnera plus gaiement à nos oreilles ! Cette voix s'est tue qui a fait entendre les *Chants du Crépuscule*, les *Contemplations*, la *Légende des Siècles !*

C'était prévu, c'était attendu ; c'est égal, nous disait éloquemment Charles Edmond, l'autre jour, « le monde a entendu le bruit de pierres d'une pyramide qui s'écroule. » Et, comme je l'ai dit, tout Paris aura défilé devant la petite maison du poète. C'est comme une procession incessante. La « vie à Paris » est concentrée du côté de l'avenue Victor-Hugo et son pouls s'y accélère. Autour de l'Arc de Triomphe, aux flancs duquel grimpent déjà les échafaudages et où l'on aperçoit, au milieu de l'arche centrale, l'ossature du gigantesque catafalque, la foule est grande, qui regarde, qui attend. Des marchands vendent des portraits chromolithographiés de Victor Hugo. Des crieurs débitent un numéro de

journal spécial, jadis édité pour la *Fête de Victor Hugo*.

Avenue d'Eylau, où, comme dans Paris, des drapeaux tricolores pendent çà et là, cravatés d'un crêpe de deuil, sur les trottoirs, les portraits de Victor Hugo sont étalés, maintenus par quatre pierres, comme les gazettes, à Londres. Toute une bimbeloterie touchante, où l'esprit inventif du Parisien apparaît, se rencontre, le long des maisons : médailles à l'effigie de « Victor-Marie Hugo, né à Besançon le 26 février 1802, mort à Paris le 22 mai 1885 », avec rubans de crêpe noir ou rubans tricolores ; petites lyres de métal entourées de couronnes mortuaires en peluche jaune, violette ou rouge ; des portraits de Victor Hugo debout, de Victor Hugo à mi-corps, de Victor Hugo étendu sur son lit de mort ; jusqu'à des épingles de cravate en *galvano*, représentant Victor Hugo, et que les inventeurs annoncent sous cette rubrique : « Deuil National ». Et c'est par ces petits détails qu'on voit jusqu'à quelles profondeurs une telle gloire a poussé ses racines. C'est le bimbelotier de la rue des Gravilliers sculptant l'image de son Homère ; c'est Gavroche saluant Saint-Vallier.

Du reste, Victor Hugo vivant eut l'étonnant avant-goût de son apothéose. Comme Charles-Quint, il assista à sa propre glorification. Ce fut dans cette admirable journée où plus d'un demi-million d'hommes défilèrent sous ses fenêtres, le saluant ou l'acclamant. Il resta là, debout à sa fenêtre, passant, tête nue, cette revue de ses admirateurs. Ceux qui ont vu, ce jour-là, cet inoubliable spectacle, l'auront toujours présent.

Le soir de cette journée où cette mer humaine était

venue déferler à ses pieds, Victor Hugo se retrouva pensif, dans le grand silence succédant à l'immense clameur enthousiaste.

Il retint à dîner Louis Blanc, qui venait de faire sur « Victor Hugo et ses œuvres » une conférence au Trocadéro et, assez longtemps, le poète, assis au coin de son feu, demeura muet en face de l'historien qui le contemplait.

— Il avait, dit alors Louis Blanc, l'œil fixe, plein de pensées, d'un homme qui a assisté à sa propre apothéose et qui a vu venir l'immortalité !

Victor Hugo avait gardé, quelque temps, la saveur amère et douce de ce vent de mort et de gloire. Puis il oublia, sans doute, et reprit sa vie d'habitude. Rien ne faisait prévoir, en ces derniers temps, à ses proches, une catastrophe imminente. Pourtant, il avait dit, récemment, à M. Édouard Lockroy : « Je me sens lourd. Oh ! cette fois, c'est très sérieux. Quand je pose le pied sur la terre, elle le retient, comme si elle voulait me garder. »

Et maintenant, on peut dire de lui ce qu'il a dit de Voltaire : « Un homme est mort immortel. »

Chose singulière, je lis ce matin que la *Presse*, journal fondé par Girardin, disparaît, comme un navire qui sombre après avoir été battu de bien des vagues. Hier encore, M. Gilbert-Augustin Thierry essayait de se tenir à bord, bravement. Et, lorsque Girardin voulut, pour mettre en tête de son premier numéro, quelques lignes éclatantes, ce fut à Victor

Hugo qu'il les demanda. Le journal disparaît dans la semaine même où s'en va celui qui, à sa première page, avait écrit, il y a bien longtemps, le mot : liberté !

Mais qu'est-ce qu'un journal qui meurt ? Qu'est-ce qu'un feuillet de papier devant la disparition d'un grand prêtre du livre ? Tout est à Hugo. Tout se tait devant ce mort. Les fleurs, dont je parlais tout à l'heure, viennent par wagons d'Alger et de Nice. Il y aura pour un million de bouquets dépensé afin d'orner le corbillard des indigents.

Et — ce serait le plus profond hommage à rendre au grand poète, celui qui aurait le plus touché son génie puissant et tendre — devant ces démonstrations infinies, l'apaisement devrait se faire, les querelles cesser, les polémiques s'arrêter, les partis désarmer ; et je rêverais, en présence de ce cercueil comme devant le grand vieillard, lorsqu'il conviait la presse de toutes les opinions à ne former, pour un soir, en quelque banquet, qu'une seule famille ; je voudrais proclamer — et prolonger pour l'honneur et la joie de notre France — dans le respect des lettres et la glorification du poète : *la trêve de Victor Hugo.*

XXVI

De l'Arc de l'Étoile au Panthéon.

3 juin 1885.

Nous n'avions pas, devant la perspective des funérailles de Victor Hugo, la liberté d'esprit nécessaire pour parler d'autre chose, pour penser à autre chose. Aujourd'hui encore, cette journée historique demeure le grand sujet des conversations et je voudrais résumer, le plus simplement du monde, les impressions d'un respectueux figurant du cortège. Voir le défilé était un spectacle saisissant et superbe ; mais voir la foule, étudier, quartier par quartier, comme rue par rue, ce Paris debout, frémissant, ému, c'était assurément quelque chose d'aussi poignant, d'aussi impressionnant et d'aussi beau.

Du haut de l'avenue des Champs-Élysées, l'immense déroulement du cortège, entre deux murailles humaines ; au loin, vers la place du Carrousel, le fourmillement des êtres, l'éclat ruisselant des casques, les

étincelles vaguement aperçues des épées, des cuirasses et des casques frappait par une grandeur absolue, un calme profond. Puis, c'était stupéfiant ces entassements d'hommes, de femmes, le long de l'avenue, ces silhouettes sur les toits, ces hommes grimpés dans les marronniers comme des insectes énormes. Des branchettes, des feuilles vertes tombaient qui devenaient aussitôt des parures. Rue de Balzac, la perspective montueuse de la rue permettait de plonger dans une sorte de mer humaine refoulée là comme des vagues dans une anse de rochers.

L'armée, superbe, avec ses drapeaux saluant, ses soldats au port d'armes, complétait sur la place de la Concorde, avec les statues voilées de crêpe et les faisceaux de drapeaux, un tableau inoubliable. Mais c'est la vue des berges de la Seine, du haut du pont de la Concorde, qui était inouïe, incroyable. Des barques, les rames levées pour le salut, des chalands, des bateaux noirs de monde, une sorte de grève immense dont chaque caillou était une face humaine. Un double ourlet de spectateurs dont le premier rang, sans bouger, avait de l'eau jusqu'aux chevilles — quelques-uns relevant leur pantalon jusqu'au genou. Au-dessus de ces hommes et de ces femmes, nombreux comme des grains de sable, une sorte de corbeille : des gens hissés dans la banne de la grue qui sert à embarquer les tas de sable et restant là, suspendus entre ciel et terre, dans l'espace. Puis, tout à coup sur ce tas d'êtres pressés, encaqués, mais respectueux et silencieux, au-dessus de ces masses qui bordaient la Seine ou qu'on apercevait, à travers les marronniers, le long des

terrasses des Tuileries, partout, sur les ponts, là-bas, sur les marches du Corps législatif en deuil, un vol blanc de pigeons mis en liberté et allant à travers l'azur porter au loin la nouvelle de cette marche triomphale.

Ils me rappelaient, ces pigeons, les passereaux que, lorsqu'il donnait des fêtes de Noël, rue de Clichy, Victor Hugo rendait à l'air libre devant un tribunal d'enfants votant à regret pour la délivrance de ces captifs, qu'ils eussent voulu garder dans leurs petites mains.

A l'entrée du boulevard Saint-Germain, c'est un autre aspect. Les marronniers, plus épais et plus rapprochés, laissent, dans leur pénombre verte, apparaître les pâles lumières des réverbères allumés sous les voiles noirs. La foule se resserre ; elle devient plus populaire. Elle applaudit, elle acclame. Le cortège apparaît, plus serré, dans un ruissellement superbe. La haute lyre violette des comédiens se dresse pardessus les têtes et, là-bas, se balance devant nous la palme d'or de la couronne des auteurs dramatiques. Les églises Saint-Thomas d'Aquin, Saint-Germain des Prés, sont comme ourlées de curieux. On tremble à voir de tout petits enfants posés dans un chéneau, sous les toits, comme dans un nid. Des spectateurs ont grimpé sur les jambes, sur les épaules de la statue de Diderot, comme, tout à l'heure, sur le piédestal des statues de la place de la Concorde : le bon Diderot sourit et laisse faire. Mais partout les fronts se découvrent, le cri de : *Chapeau bas!* domine tous les autres. Le peuple

applaudit, dans le cortège de Victor Hugo, tout ce qui lui rappelle le poète, l'écrivain.

On a applaudi l'Académie, les théâtres. On a dit : « Vive la Société des Gens de Lettres ! » L'hommage passait par-dessus nos têtes et allait au Mort.

Nous entrevoyons des affiches de l'Odéon, cernées de noir. Une sorte de philosophe a trouvé un étrange moyen de voir nonchalamment défiler le cortège : il a accroché à deux marronniers un hamac frangé et, étendu là, il regarde...

Sarah, belle d'indolence
Se balance...

C'est une *Orientale* en action.

Mais le long boulevard est franchi, avec sa houle humaine. Les bouffées de musique nous arrivent, par-dessus le grand murmure de cette mer humaine. L'air des *Girondins* alterne avec l'hymne de Méhul. Les plumets blancs et rouges des musiciens de la Garde de Paris oscillent, là-bas, comme des champs de marguerites et de coquelicots. Chose curieuse ; des fronts se signent sur le passage du corbillard. Un vieil ouvrier fait le signe de la croix. Une femme s'agenouille. Nous entrons, par un mouvement tournant, dans le boulevard Saint-Michel. La voie, plus large, donne au défilé un aspect plus grandiose encore et tous les fronts se découvrent quand, devant le Luxembourg, nous apercevons la statue de Victor Hugo improvisée : — Hugo assis et pensif, le Hugo des *Contemplations*.

Puis, là-bas, au bout de la rue Soufflot, par une ascension triomphale, c'est le Panthéon drapé de noir

avec ses deux trépieds géants envoyant au vent leurs flammes vertes. Il y a là tout un peuple. Au premier rang, des enfants dont les petites mains applaudissent le poète des petits. La percée de la rue Saint-Jacques avec ses hautes maisons, ses vieux balcons de fer forgé, est un coin extraordinaire. Et nous nous retournons pour voir déboucher, sur cette large rue, le noir corbillard, simple et saisissant : tous les fronts se découvrent. Une clameur le suit, le précède, l'enveloppe comme d'une acclamation.

Et, du haut des marches du Panthéon semées, jonchées de couronnes, c'est une émotion sans pareille que celle qui nous saisit lorsque nous apercevons, dans le flamboiement de ce soleil de juin, les drapeaux, les couronnes, les bannières, ce cortège triomphal ! Toute notre jeunesse tient comme enfermée dans cette place. Voici l'École de droit et, en face, la mairie où nous allions autrefois — oui, debout, là — lire, affichés sur la muraille, les feuilletons dramatiques de Gautier et les romans de Dumas, le *Chasseur de Sauvagine*, où vous aviez votre part, je crois, mon bon Cherville. A l'horizon, avec leurs floraisons printanières, leurs verdures fraîches, les arbres du Luxembourg et sous le catafalque orné d'un drapeau tricolore voilé de deuil — lui — le grand mort dormant, au milieu de cette tempête d'enthousiasme, de son dernier sommeil.

Ce sont de ces tableaux qui laissent longtemps ébloui, l'esprit pensif. La veille, j'avais vu le soleil se coucher derrière l'Arc de Triomphe et, dans un poudroiement de lumière, le haut catafalque se déta-

cher comme sur un fond d'or. Mais ce magique spectacle était moins émouvant que le défilé de cette foule, de cette jeunesse, de ces mille fractions de la France venant saluer le poète de la patrie.

Voilà ce que j'ai vu, de l'Arc de l'Étoile au Panthéon, en marchant sous le clair soleil. Parfois, me retournant, j'apercevais, derrière le corbillard, le pâle et beau visage de ce jeune homme qui porte fièrement le nom du poète et qui, très digne, dans ce grand triomphe, ne voyait que ce qu'il y avait pour lui et les siens, pour sa sœur Jeanne : — un grand deuil.

C'était superbe, ces milliers et ces milliers de fronts découverts devant ce convoi et de toutes les œuvres du génie de Victor Hugo la plus belle peut-être et la plus rayonnante est cette œuvre posthume qui est comme le résumé de l'œuvre du Maître : la pacification de tout un peuple.

C'est un poète aussi, le peuple ; instinctivement il est allé contempler le prétexte de l'œuvre, du chef-d'œuvre. En descendant, avec M. Victorien Sardou, des hauteurs du Panthéon par les rues du vieux quartier Maubert, nous passons devant Notre-Dame : il y a des gens du peuple, des ouvriers, des paysans qui regardent la cathédrale, le monument dont Vacquerie a dit :

« Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom. »

Et l'on m'a conté que, pendant le défilé du cortège, plus d'une femme — côte à côte avec une parente de Victor Hugo — a prié dans l'ombre des chapelles. Une de ces prières qu'il demandait « à toutes les âmes » et qui se sont élevées aussi en plein Paris et en plein soleil !

XXVII

Floréal. — Les jardins. — Le bal Sagan. — M. de Noailles. — Toujours Victor Hugo ! — Les restrictions inutiles. — Ce qui est du fanatisme. — L'apothéose du génie et la gloire de la médiocrité. — Delille et Victor Hugo. — Un étudiant de 1813.

5 juin 1885.

C'est l'explosion, le soleil, le bouquet de feu d'artifice du printemps. J'écris ces lignes devant la fenêtre ouverte. Les marronniers, au loin, ressemblent à de gros bouquets gigantesques, blancs ou roses. Les faux ébéniers laissent pendre leurs grappes jaunes d'or et les boules de neige, là-bas, près des lilas déjà défleuris, ressemblent à des grelots d'argent. Il fait beau et bon ; l'herbe est verte, avec son semis de pâquerettes et ses boutons d'or qui semblent les clous dorés d'un tapis. Partout des nids. Les oiseaux chantent. Des insectes traversent, comme des gouttes d'or en fusion, l'air baigné de soleil. Là-haut, dans le bleu tendre de ce ciel de juin, les peupliers et les trembles s'agitent doucement, comme s'ils chuchotaient ensemble. Et, argen-

tées sous leurs ailes blanches, les hirondelles noires semblent couper l'espace et pousser leurs petits cris en l'honneur du poète de Floréal.

Floréal! Il l'a chanté, le printemps, lui qui chanta, comprit, aima toutes choses. Mais c'est aux bois qu'il faut voir Floréal. A Paris, Floréal s'appelle le Grand Prix, la mode nouvelle, le bal de madame la princesse de Sagan, où les gens d'esprit, pour se mieux déguiser, ont dû se faire des têtes de bêtes. Aux champs seulement, le printemps est le printemps.

Elle n'en a pas moins été fort brillante, cette fête, « *le bal Sagan* », comme on dit, et on nous promet pour les jours qui viennent une Fête des Fleurs au profit des pauvres diables et des victimes du devoir. Mais Paris est encore, à dire vrai, sous l'impression de la journée du 1er juin, où tout a marché sans ce que Victor Hugo appela, un jour, « les embarras de charrettes de la politique ». Le grand seigneur lettré qui porta hautement, fièrement, le beau nom de Noaillles a mal pris son temps pour mourir. On ne parle encore, et toujours, que de Victor Hugo.

J'ai pourtant lu, dans un journal, que le spectacle donné, lundi dernier, au monde — « une des plus belles journées du siècle », a dit le *Times* — était une apothéose de décadence. On abuse trop d'un pareil mot. Pour des « décadents », comme on dit, nous semblons avoir cependant quelque peu de sang dans les veines. J'avais espéré, au contraire, je l'avoue, que l'évidente moralité d'un pareil fait s'imposerait aux esprits les plus prévenus et que chacun verrait ce qu'il y avait, en effet, au fond de ces splendides funérailles :

un triomphe moral pour la patrie qui, divisée en apparence — moins divisée que les partis ne voudraient le faire croire — trouve le calme et le respect qu'il faut lorsqu'il s'agit d'honorer le plus illustre de ses enfants. Je croyais naïvement que tous comprendraient quel honneur il y a à se montrer, devant l'étranger, unanimes devant un hommage à rendre à une telle gloire. Non. Les polémiques ont continué et, encore un coup, le mot « décadence » a été imprimé.

Décadence, en pareil cas, pourrait se traduire par relèvement. Un peuple qui, au lieu d'insulter ses grands hommes, les salue, se grandit lui-même.

— Quels honneurs, bon Dieu, réserverez-vous donc, se sont écriés quelques-uns, au général qui nous ramènerait la victoire ?

Que celui-là vienne, il sera le bien venu! Mais qui sait si ce n'est point en penchant son front de vingt ans sur les odes de Hugo — notre Tyrtée — qu'il aura puisé la foi dans l'avenir et la volonté de vaincre? Les grands poètes ne se contentent pas de chanter les héros, il les font naître, ils les suscitent. Les cartouches des vainqueurs d'Austerlitz avaient pour enveloppes des feuilles de papier arrachées aux poésies de Corneille. Les vers d'Hugo retentiront peut-être comme des clairons sonnant la charge à l'oreille de notre armée de l'avenir.

Mais, en vérité, on est stupéfait de voir que certains reprochent à une nation d'avoir, pour celui qui la maintenait à son rang aux yeux du monde, été trop

prodigue d'enthousiasme. L'enthousiasme ne va pas toujours droit au génie, comme cette fois, et lorsque les grands hommes de pacotille rencontrent des honneurs immérités et disproportionnés, il n'est pas mauvais que justice enfin soit rendue solennellement à un vrai grand homme.

« Funérailles et pompes de décadence ! » Il y a quelques mois, M. Gaston Boissier, impeccable érudit en toutes choses, voulait bien me communiquer un passage d'un vieil article de journal, imprimé à Valenciennes lors de la mort du poète Delille, et ce curieux extrait, je le relisais, tout à l'heure, avec un étonnement ironique. Un jeune homme, Aimé Leroy, se trouvait à Paris, achevant son droit, lorsque mourut Jacques Delille, dans l'alcôve même où sommeille aujourd'hui M. Ernest Renan, au Collège de France. Delille n'était pas, que je pense, un poète comparable à Victor Hugo. Le simple rapprochement même serait un blasphème littéraire. Et pourtant, lorsque, le 1er mai 1813, un dimanche, Delille mourut, ce fut un deuil profond à Paris. Aimé Leroy raconte comment il put voir, grâce à Tissot, déjà suppléant de Delille dans sa chaire de poésie latine, le cadavre de celui qu'on appelait alors le *Virgile* français.

« Le corps de Delille était étendu sur une table de marbre. Plusieurs personnes, écrit Aimé Leroy, travaillaient à l'embaumement ; une forte odeur d'aromates dominait dans l'appartement, et rendait presque insensible celle d'une putréfaction déjà commencée. D'un côté, des entrailles ; de l'autre, un viscère sanglant et froid, c'est son cœur... Ce cœur jadis la source

des plus touchantes inspirations ! Son crâne se trouve aussi détaché, *je le tóuche à loisir ;* et cette tête, qui enfanta tant de pensées admirables, tant de vers délicieux, je la vois alors découverte et vide. Dans toute autre circonstance j'aurais fui loin, bien loin ; mais ici, je ne songe même point à m'éloigner. Je crois voir le génie de ce grand poète s'élever, en une vapeur déliée et subtile, au-dessus de ce corps qu'il a cessé d'animer. Mon âme agrandie s'est placée d'elle-même à une hauteur qui ne lui permet plus d'être affectée de sensations vulgaires ; cette table de marbre ne m'offre rien de repoussant ; et dans les débris qui la couvrent je n'aperçois que les ruines d'un illustre asile : c'est un cadavre, il est vrai, mais c'est le cadavre d'un homme qui ne mourra jamais ; et c'est un héritage si glorieux, si digne de tous nos respects, si au-dessus enfin de tout ce que je conçois, qu'une immortalité bien acquise. »

C'est là ce que j'appellerai une admiration disproportionnée et une adoration de décadence littéraire. Mais l'enthousiasme est une vertu si touchante qu'il désarme, lors même qu'il tombe dans l'excès. Et le jeune étudiant en droit dont M. Boissier m'envoyait la curieuse lettre alla jusqu'à l'excès dans son amour pour Delille. Il avait remarqué qu'en plusieurs endroits du corps l'épiderme se trouvait écorché et levé, par suite des frictions... « Je m'inclinai doucement, dit-il, et j'enlevai, sans effort, deux morceaux de cet épiderme, l'un sur la poitrine, l'autre sur une des jambes du mort ; je n'avais pas, je crois, été aperçu ; riche de mon petit trésor, je *saluai* et disparus aussitôt. »

Voilà de l'idolâtrie, cette fois, ou je ne m'y connais

pas. Et songez qu'il s'agit de Delille! Du poète Delille, d'un de ces versificateurs dont l'art d'Hugo a fait de la poussière, *ceci* ayant tué *cela*.

Mais que devint notre étudiant en droit après avoir pris deux lambeaux du poète Delille ? « Rentré chez moi, dit-il, je serrai soigneusement mes morceaux d'épiderme et les entourai d'essence propre à les conserver; me réservant de les employer à l'usage auquel je les destinais lorsque les principes d'humidité qu'ils renfermaient seraient absorbés. » Les *principes d'humidité!* O réalisme! En 1813!

Le lendemain, Aimé Leroy allait voir, avec tout Paris, le corps de Delille exposé au Collège de France sur un lit de parade. Delille avait l'air vivant. « On eût pensé, dit le jeune étudiant, que, sorti du tombeau, il allait encore bégayer quelques vers. » Pour un fanatique, ce mot *bégayer* est dur. Un romantique de 1830 n'eût pas mieux dit.

Puis Aimé Leroy raconte comment, à l'heure des obsèques solennelles où le bon Ducis, le *La Fontaine de la tragédie*, marchait au premier rang, les jeunes gens des écoles briguèrent l'honneur de porter à bras d'hommes le cercueil de l'auteur de l'*Imagination*, et lui-même, vers l'église Saint-Étienne du Mont, eut, dit-il, le bonheur « de sentir un instant son bras se roidir sous le poids d'une portion de ce précieux fardeau ».

Ducis racontait, un an plus tard, ces funérailles dans une épître à Campenon, successeur de Delille à l'Académie française :

Non, ton corps, ô Delille, au pied du sanctuaire
Ne fut point amené par un char funéraire :
Tes disciples eux seuls, sous un soleil ardent,
Chargés de ton cercueil, haletant, s'entraidant,
Gravissant la montagne, au temple le portèrent.
Le char suivait leurs pas, qui souvent s'arrêtèrent,
Rien d'un si cher fardeau ne put les détacher,
Qui ne le portait pas s'empressa d'y toucher.
Quels regrets le Parnasse en ce jour fit paraître !
Les poètes, en deuil, accompagnant leur maître,
Par leur marche, en silence, exprimaient leurs douleurs;
Et le drap qu'ils tenaient fut mouillé de leurs pleurs.
Des talents et des mœurs telle est la récompense !...

Le Paris de 1813, qui faisait à un poète médiocre de telles funérailles, était-il une cité en décadence ? Et tout l'honneur n'est-il point pour le Paris de 1885 qui a réservé ses acclamations à un homme de génie?

On sera peut-être curieux de savoir ce que l'étudiant Aimé Leroy fit de son larcin. Oh ! il n'a garde d'oublier de nous le dire :

« Je me procurai (c'est lui qui parle) un bel exemplaire de l'admirable traduction des *Géorgiques ;* un relieur habile ajusta sous mes yeux mes deux morceaux d'épiderme sur le plat de cet exemplaire, et lorsqu'une écaille légère et transparente les eut recouverts, ce volume prit rang dans ma bibliothèque, où il est souvent l'objet d'honorables visites et, si j'ose le dire, d'une espèce de culte. »

Et parlez maintenant d'*hugolâtrie* et de fétichisme, lorsqu'il s'agit d'un poète tel que Victor Hugo ! On a pu accuser les nations d'être oublieuses envers ceux qui les glorifient : on ne peut que les remercier de réparer leurs injustices et de montrer parfois, à plein cœur, leur reconnaissance.

Mais je me demande quel est le bibliophile, l'amateur, le curieux qui possède l'exemplaire des *Géorgiques* relié avec des « fragments » de Delille lui-même. Reliure mosaïque « avec des morceaux de la peau de l'auteur »

On pourrait nous le dire à Valenciennes, si la bibliothèque de feu Aimé Leroy y a été vendue.

XXVIII

Fin de saison. — Propos nouveaux. — Florian à Sceaux. — Les Félibres. — La représentation d'adieux de madame Miolan-Carvalho. — La Marguerite de *Faust*. — Celles qui s'en vont : Madeleine Brohan, mademoiselle Jouassian. — L'ancienne Comédie-Française. — Un quatrain de Dumas. — Une plaquette de M. Spool. — Théâtres d'été. — Les cafés-concerts.

9 juin 1885.

La représentation d'une revue de fin d'année — ou de fin de saison — au Nouveau Cercle de la rue Royale, le *Petit Cercle*, comme on dit ; les préparatifs de la kermesse de charité au bois de Boulogne ; l'arrivée du lieutenant-colonel Herbinger, *interwievé* au débotté sur la retraite de Lang-Son ; la veillée des toilettes du Grand Prix chez les couturiers à la mode, et la fête annuelle du bon Florian dans le vieux parc de la duchesse du Maine, voilà les propos courants de Paris au sortir d'une semaine historique.

Florian a vraiment une fortune littéraire que n'ont point rencontrée je ne dirai pas de plus célèbres, mais de plus grands. Tous les ans, on couronne son buste,

et les félibres de Paris viennent lui réciter des vers. Parfois quelque jeune couple, déguisé en Estelle et en Némorin, lui apporte un brin de laurier vert ou d'olivier gris, et Florian sourit sur la petite place de Sceaux, près de l'église. Ce n'est pas une grande gloire que l'auteur des Arlequinades, mais c'est une gloire aimable. Il semble que le « *Bon Fils* » et la « *Bonne Mère* » viennent encore parmi nous chevroter les louanges du spirituel officier de dragons, et la fête annuelle de Florian évoque le souvenir exquis d'une gravure de Taunai ou d'une image de Debucourt.

C'est Paul Arène qui, cette année encore, a présidé, à Sceaux, la fête félibréenne. Lorsqu'elle fut célébrée pour la première fois, on y vit une sorte de protestation contre les brutalités de la littérature nouvelle et les moutons enrubannés du conteur d'églogues en vertugadins firent plaisir à évoquer. Leurs bêlements formaient antithèse avec les jurons à la mode. Florian, qui n'aimait point les polémiques, eût été fort inquiet de ce rôle de réacteur littéraire, lui qui, à la tête de la garde nationale de Sceaux, tremblait de passer pour un réacteur politique et mourut de peur — je ne trouve pas d'autre mot — à l'idée qu'on le pouvait arrêter, quelque jour ! Avoir écrit *Gonzalve de Cordoue* et trépasser de frayeur ! On n'est pas un héros pour conter le roman des héros.

Quoi qu'il en soit, on l'a gentiment célébré, une fois de plus, le doux Florian ; et puisqu'au temps des plaisirs de la cour de Sceaux la duchesse du Maine voulait que, selon le mot de Fontenelle, dans ses fêtes « *la gaieté eût de l'esprit* », la princesse serait aussi satis-

faite de Paul Arène qu'elle pouvait l'être de M. de Malézieu, l'organisateur des anciennes fêtes de Sceaux.

Une autre fête, toute parisienne celle-là, et qui sera, je crois, émouvante, c'est la représentation dernière de madame Carvalho.

Madame Miolan-Carvalho prend sa retraite et donne, par ces chaleurs torrides, sa représentation d'adieux. Les oiseaux chantent mieux avec le beau temps. Avec elle s'en va encore une de ces artistes qui ne croyaient pas assez faire en donnant à leur chant leur voix et qui y ajoutaient une âme. Les jolis larynx de rossignol d'une Van Zandt sont d'admirables petits chefs-d'œuvre de mécanisme instrumental. Mais le « je ne sais quoi » qui vous prenait au coœur lorsqu'une Pauline Viardot chantait l'*Orphée* de Glück ou l'élan prodigieux de désespoir et de foi qui vous soulevait, sur votre fauteuil, lorsqu'une Miolan exprimait les ferveurs de la prière de Marguerite dans le trio final de *Faust :*

Anges purs, anges radieux,

où sont les chanteuses qui le gardent ce *je ne sais quoi* que Voltaire appelait le *diable au corps* et qui est tout simplement le feu sacré ?

De toutes les émotions et les impressions d'art que nous donna le théâtre, une des plus profondes, à coup sûr, est l'apparition de madame Miolan dans ce poétique personnage de Marguerite dont elle traduisit — avec quelle séduction enveloppante ! — les rêves pudiques, les chastes visions, les luttes troublantes, les tristesses

infinies. Je la verrai toujours, assise à son rouet, laissant échapper de ses lèvres, ainsi qu'un murmure d'au delà, la chanson légendaire du vieux roi de Thulé. C'était le soupir d'on ne savait quelle voix lointaine apportant une mélodie inoubliable, fine comme un fil de la Vierge, fraîche comme une brise. Madame Miolan n'avait pas la sveltesse idéale de la Gretchen du poète, et, pour représenter Marguerite, la maigreur d'une Sarah, allongée comme une figure gothique d'Erwin de Steinbach, eût mieux valu peut-être ; mais l'admirable musicienne semblait, peu à peu, dans sa robe blanche au corsage collant, ses nattes blondes lui tombant sur le dos et son missel à la main, la Marguerite idéale — celle qu'avait dessinée Ary Scheffer.

Et voilà une vision de notre jeunesse qui s'évanouit ! Une voix charmeuse qui se tait !... L'autre jour, c'était Madeleine, la spirituelle, vaillante, aimable, applaudie, et toujours belle Madeleine Brohan qui prenait sa retraite en compagnie de madame Jouassain — deux comédiennes supérieures, deux actrices qu'on ne remplace pas et deux femmes tout à fait excellentes, au théâtre et à la ville. Aujourd'hui, c'est madame Miolan-Carvalho. Je vois bien le talent de celles qui leur succèdent. Eh ! sans doute ! Rien ne finit en ce monde et, en France, le théâtre moins que toute autre chose. Mais enfin elles avaient, celles-là, une certaine allure magistrale, une souveraine autorité, une supériorité qu'il était plus facile de subir que de définir. Ne souhaitez pas trop ambitieusement de les faire oublier, vous qui leur succédez, cherchez seulement à nous les rappeler quelquefois (1) !

(1) A l'heure où je corrige ces épreuves (janvier 1886), ma-

Elles avaient d'ailleurs connu, les unes et les autres, des temps où le théâtre — et en particulier la Comédie-Française — ne roulaient pas sur l'or et où les recettes qui firent surnommer M. Émile Perrin M. *Six mille* Perrin étaient à peu près inconnues.

— Quand je pense..., nous disait naguère, en souriant, madame Madeleine Brohan..., vous allez juger par là du nombre de spectateurs qui pouvaient se trouver dans la salle... quand je me rappelle que j'ai vu Antony Béraud se faire remettre son vésicatoire au bras par un médecin de l'orchestre, tandis que M. de Lamothe-Langon mangeait, dans un autre coin du théâtre, un hareng saur sur du pain !... Et Samson et Régnier jouaient ! Et ils étaient célèbres ! Est-ce croyable ? C'est pourtant exact ! Ce sont les temps fantastiques du Théâtre-Français !

Au bas d'un portrait de Madeleine Brohan, un poète écrivait, un jour, ce quatrain :

Reine de l'éventail, elle a de Célimène
Les grands airs et l'esprit sans la méchanceté
Mais, oubliant les traits aigus de l'inhumaine,
S'il eût connu son cœur, Alceste fût resté !

On pourrait dire, de même — en vers — et je laisse ce soin à quelqu'un de nos rimeurs — que Faust évidemment n'eût pas abandonné Marguerite si, pour le charmer, elle eût eu la voix de madame Carvalho.

Un seul cantique d'elle et Faust était sauvé

dame Jouassain est revenue sur sa décision : elle n'a point pris sa retraite. Et le public ne s'en plaint pas.

Un admirateur érudit de madame Miolan-Carvalho, M. E.-A. Spoll, vient de lui consacrer une petite plaquette artistique où tous les souvenirs des créations de l'artiste sont rassemblés, évoqués et classés à leur date. C'est tout à fait joli, et de tels livres devraient toujours être publiés sur le comédien ou la comédienne qui prend sa retraite. Cela ressemble peut-être bien un peu à la dernière couronne, la couronne funèbre qu'on jette à l'artiste lorsque le rideau tombe sur l'apothéose, comme un suaire sur une existence de gloire. « Cette couronne d'immortelles que je veux éviter à tout prix », nous disait encore Madeleine Brohan. Mais enfin, un hommage pareil à celui que M. Spoll rend à madame Miolan-Carvalho est bien fait pour flatter un artiste. Je ne ferai qu'un reproche à l'auteur de ces *Notes et Souvenirs :* il a trop cité les critiques d'autrefois et pas assez donné de détails de son cru. Il nous répond, il est vrai, par avance, que madame Carvalho n'a pas d'histoire. On peut dire d'elle ce qu'on disait des femmes romaines : elle demeura au logis et fila de la laine. Seulement madame Miolan fila des sons. Le mot est de M. Spoll.

Voilà, je crois, à peu près tout ce qui sollicite l'attention parisienne à l'heure où j'écris. Heure intermédiaire, qui sent le cuir de la malle de voyage et qui a la fièvre des apprêts d'un départ. Les dernières exhibitions ferment et la plupart des théâtres mettent la clef sous la porte tandis que les comédiens prennent la clef des champs. La devanture des Variétés est un café; le péristyle du Gymnase n'est plus qu'un restaurant. La chaleur, l'effroyable chaleur, fait écrouler partout les

recettes et l'on se demande comment les directeurs du temps jadis faisaient pour garder leurs salles ouvertes et, qui plus est, pour jouer des pièces nouvelles, et gagner de l'argent très souvent.

Les mœurs ont changé, rien ne le prouve plus nettement que ce simple fait. Les cafés-concerts n'avaient point, jadis, l'importance capitale qu'ils ont prise depuis, vidant les salles de spectacles et attirant, par les soirs d'été, une foule compacte autour d'une chanteuse à la voix éraillée ou d'un glabre comique de pacotille. Paris avait encore une vie estivale ; il ne l'a plus. La vie officielle, la vie artistique, se concentrent, si je puis dire, dans la saison d'hiver. L'année parisienne finit avec le mois de mai et commence avec le mois d'octobre. Elle a huit mois en tout, l'année mondaine, et M. le marquis de Massa peut avec raison rimer les couplets d'une revue de fin d'année à la veille du Grand Prix. Passé cette date, il n'y a plus à Paris que les Parisiens. Et c'est ce qui fait répéter annuellement aux chroniqueurs que Paris est vide!

XXIX

Les *Mémoires* et la *Chronique*. — Chateaubriand et M. le comte d'Haussonville. — Les courses. — Le Grand Prix. — Pleuvra-t-il? — Le baromètre. — La victoire des Anglais. — *Au Cercle*. — Un roi à la course. — Une sympathique écurie. — La sympathie. — La *Consolation*. — Une lettre de Valenciennes. — Les reliques de Delille.

12 juin 1885.

En vérité, je ne suis pas fâché de voir que M. le comte d'Haussonville, qui fut un charmant homme et un écrivain d'un rare talent, réhabilite les chroniqueurs, dont on médit fort et que l'on choie beaucoup, car ils débitent de l'histoire en menue monnaie. Le joli chapitre relatif à l'ambassade de Chateaubriand à Rome qu'on nous avait donné comme un avant-goût des *Mémoires* du gentilhomme lorrain, n'est pas autre chose, en effet, qu'une piquante chronique sur Chateaubriand, sa vie intime, ses qualités maîtresses et ses petits défauts. Lorsque M. d'Haussonville nous révèle spirituellement les faiblesses du grand désolé et les attitudes que René prenait devant sa glace et la façon

dont il oubliait son titre d'ambassadeur dans le logis discret de celle qui devait écrire les *Enchantements de Prudence*, le grave historien des rapports de l'Église romaine avec Napoléon Ier, ne fait rien que ce que font, au jour le jour, les causeurs et les chroniqueurs de la vie courante. Il y met seulement plus de malice peut-être et plus d'indiscrétion.

Je cherchais depuis longtemps à qualifier le rôle du chroniqueur bien intentionné et, autant que possible, bien informé. M. le comte d'Haussonville nous en fournit l'occasion avec ce livre tout à fait supérieur, qui porte un titre charmant : *Ma jeunesse*, et évoque des années historiques, de 1814 à 1830.

Les *Mémoires* sont des Chroniques posthumes ; les Chroniques sont des *Mémoires* vivants, tracés à l'heure même où ceux dont on parle sont encore là pour les rétorquer, s'il y a lieu, et où celui qui parle est encore debout pour les signer deux fois.

Les *mémoires* ont cela d'attirant et de particulier qu'ils détruisent volontiers bien des légendes, montrent l'histoire en déshabillé, les grands hommes en robe de chambre et, parfois même, les jolies femmes en peignoir. La *chronique* n'a guère d'autre rôle, et elle a le mérite de le faire plus vite, sans attendre que le jugement mordant ou l'indiscrétion narquoise nous arrive d'outre-tombe. Seulement, on croit plus volontiers à la parole d'un mort qu'au renseignement d'un vivant. Celui-ci peut être, dans la mêlée du jour et la poussière du moment, accusé de parti pris ; celui-là, au contraire, semble rendre, du fond de l'éternité, un jugement motivé. Sa raillerie devient une sentence ;

celle du vivant pourrait passer pour un bavardage ou une injustice. Il ne faut peut-être déranger les idées toutes faites du public que lorsqu'on lui parle avec l'autorité que donne la mort.

Pourtant — quoi qu'il en soit — il est bon de dire ce qu'on pense au courant de la plume et de piquer les hommes et les choses au vol, si je puis dire, comme les papillons. L'important est qu'on ne les froisse point jusqu'à faire tomber la poudre de leurs ailes et à les réduire à l'état de chenilles, et que l'épingle — c'est le point délicat — n'ait pas de venin.

Je ne répondrais point que le papillon Chateaubriand n'ait laissé un peu de son aile entre les feuillets de M. d'Haussonville. Mais quoi ! il est bien question, vraiment, de René et de son ambassade !... En vérité, l'attention n'est pas là, et elle se tourne beaucoup plus vers Longchamps que vers Rome.

La grosse question, la plus importante et la plus grave pour toute une partie de la population parisienne, ce n'est point — à l'heure qu'il est — comme on pourrait le croire, la paix enfin signée avec la Chine, ou le vote du scrutin de liste, ou la démission de M. Gladstone; ce n'est ni une question politique, ni une question patriotique, c'est — il faut bien le dire — une pure question barométrique.

Pleuvra-t-il dimanche ou ne pleuvra-t-il pas ?

La Fête des Fleurs sera-t-elle mouillée ou le Grand Prix sera-t-il sec ?

Jamais le baromètre ne fut interrogé avec une anxiété plus grande, et toutes les inquiétudes pâlissent devant cette anxiété.

Il faut bien reconnaître que quelques gouttes d'eau de plus ou de moins importent beaucoup parfois dans les destinées de l'humanité ! On connaît l'histoire de ce boursier important, propriétaire de moulins à blé considérables et qui se rendait place de la Bourse avec des épis de blé plus ou moins gros selon qu'il opérait sur la hausse ou sur la baisse. A la baisse, il montrait sous la colonnade du « grenier à foin bâtard du Parthénon » des épis rachitiques et navrants, et disait : « Voyez, la récolte sera pitoyable ! » A la hausse, il tirait de sa poche des épis superbes, rebondis comme les raisins de la terre de Chanaan, et s'en allait répétant : « Magnifique ! Les blés seront magnifiques ! Jugez-en ! »

Il est donc évident que le baromètre influe profondément sur la fortune publique. S'il est optimiste, c'est la gaieté sur tous les fronts ; s'il devient pessimiste, c'est un peu plus de gêne dans toutes les poches. Souhaitons qu'il reste en belle humeur jusqu'à dimanche et qu'en fait de cataractes le Bois s'en tienne aux eaux de sa cascade.

Si quelques-uns sont inquiets du temps à venir, je sais nombre de gens qui, par avance, sont maussades en pensant au résultat probable du Grand Prix de Paris. Tout fait croire et tout fait craindre que les Anglais seront victorieux à Longchamps comme à Auteuil. Voilà une tristesse hippo-patriotique dont la vertu m'échappe, je l'avoue. Que si le vainqueur du

Grand Prix est un cheval anglais, je me résigne d'avance à subir cette défaite et je n'ai jamais trouvé que le triomphe de *Gladiateur* fût une des revanches de Waterloo.

Mais les courses, en vérité, surexcitent tous les amours-propres et deviennent — que ne l'a-t-on pas dit de fois! — la passion la plus formidable de l'homme moderne. Avec la musique c'est la grande débauche des contemporains. Je place le goût de la musique, — je le dis bien vite — au-dessus de la fièvre des courses. Le temps est loin terriblement où la Société pour l'encouragement et l'amélioration des races de chevaux en France accordait aux vainqueurs des hippodromes « douze paniers de vin de Champagne ». Je trouve dans un livre très piquant et excellemment informé de M. L. de la Brière — une étude sur nos clubs intitulée : *Au Cercle* — une note à retenir, entre bien d'autres : cette Société dépensait, en 1838, 46,000 francs ; en 1857 — dix-neuf ans après — 362,000 francs; en 1867, un million. Et que dépense-t-elle aujourd'hui? Plus d'un million et demi.

L'ère de la locomotive et du téléphone est donc aussi, par contraste, celle du cheval. Paris tout entier est debout lorsqu'il s'agit d'aller voir le Grand Prix comme lorsqu'il faut donner le dernier salut à un grand homme. Je ne sais où j'ai lu que les Polonais — il y a fort longtemps — ayant perdu leur roi et voyant tous les Palatins prêts à croiser le fer pour s'emparer de l'autorité suprême, s'en remirent à la fortune du soin de désigner celui qui devait occuper le trône. On organisa une course de chevaux où il fut décidé que celui

qui arriverait *bon premier* serait le maître du royaume. Légende sansdoute, mais qui pourrait vraiment devenir une réalité quelque jour dans notre monde moderne, tant la folie du cheval et des courses y est profonde. Le scrutin du steeple-chase pourrait, à tout prendre, rencontrer ses partisans, comme le scrutin de liste et toute élection ressemble au total, peu ou prou, à un steeple-chase. La course, fouettée, activée, éperonnée. — Eh! hop ! en avant ! hurrah !

En attendant, on a déjà pour les éleveurs et les jockeys des épithètes à faire pâlir de jalousie Shakespeare. Tel entraîneur est « digne d'une admiration sans réserve » ; tel jockey est « un véritable homme de génie » : il a « le génie de la bride », manie « la cravache comme Phidias son ciseau », et l'éperon « comme Edison l'étincelle électrique ». Si les jockeys ne sont pas contents !... Mais on va plus loin dans les formules laudatives : on étend l'adoration et l'adulation jusqu'à l'écurie elle-même. « Nous tenons, écrit un journaliste de sport, à enregistrer bien vite le succès de la *sympathique écurie* Lupin. » La « sympathique écurie » est une fort aimable trouvaille. « Propriétaire d'une sympathique écurie » devient un titre éclatant, mais inattendu. Pourvu qu'avec l'étrange manie des superlatifs qui nous dévore ce mot de « sympathique », déjà banalisé et quasi-ironique lorsqu'il s'applique aux hommes, ne devienne pas trop vite un diminutif et presque une injure lorsqu'on l'appliquera désormais aux écuries et aux chevaux !

Car c'est encore un des pêchés de ce temps-ci : il use les adjectifs aussi rapidement que les hommes mêmes. Il les détourne de leur sens, il donne aux plus nets et aux moins soupçonnés d'alliage le son douteux de la fausse monnaie. Il appartenait à lui de faire qu'en littérature, par exemple, « la sympathie » en question devînt une tunique de Nessus et que le rêve de tout homme un peu indépendant et fier fût, en vérité, de s'entendre appeler : « Notre antipathique confrère. »

— Enfin ! s'écriait un homme de beaucoup d'esprit en lisant ce qu'imprimaient des ennemis, je suis donc impopulaire !

En attendant qu'on leur décerne l'épithète flétrissante de « sympathiques », je veux signaler aux braves gens qui s'en iront, dimanche, voir courir le Grand Prix, ces négociants — « sympathiques » d'aspect, en effet, quoique d'une élégance suspecte — qui ont inventé une industrie nouvelle « sympathique » également et baptisée par eux : la *consolation.*

Il y a tout un monde dans ce mot et ce sont de grands observateurs de la nature humaine que Messieurs les Consolateurs.

Songez ! On revient du champ de courses désolé d'avoir perdu, repassant et ressassant dans sa tête les combinaisons qu'on pouvait inventer, les chevaux qu'on pouvait choisir, les sommes qu'on pouvait gagner... On est inconsolable d'avoir été niais, maladroit, imprudent ou hésitant, furieux d'avoir perdu !

— Messieurs, dit alors, tout à coup, comme retentirait un clairon de revanche, une voix sonnant dans le

wagon qui vous ramène vers Paris : Messieurs, une partie de *consolation!* Qui veut de la *consolation ?*

Le mot est charmant ; il tente, il caresse, il éblouit. O *consolation*, éternel rêve de l'humanité dolente !

Et les cartes s'étalent sur les genoux des *consolateurs* et les pièces d'or reluisent à leurs doigts.

En fait, la *consolation* est une simple variété de ces jeux de hasard qui donnent vingt chances contre une à des flibustiers cueillant prestement l'argent des dupes tentées par l'appât du gain, émoustillées par la vue de louis d'or ou de billets de banque étalés sur les genoux, miroitant aux yeux, frissonnant aux oreilles des niais avides d'être *consolés.*

Consolés! Doux euphémisme, émollient comme un cataplasme! Dupés, pipés, détroussés, voilà les mots exacts! Le consolateur fait sauter la coupe, empoche l'argent, descend lestement avant l'arrivée à Paris, dans quelque station intermédiaire, et s'en va bien vite faire danser les derniers louis des *consolés*, inconsolables cette fois.

Ne vous consolez pas, vous qui perdrez! Perdez gaiement. Faites contre fortune bon cœur et bon sourire et envoyez au diable la *consolation*, les *consolateurs* et leurs « sympathies ».

— Qui veut de la *consolation*, Messieurs ?

Personne. Laissez-les battre leurs cartes et retourner leurs as. La réponse à faire, la seule réponse est celle-ci, la réponse de la mère biblique :

— Et si je ne veux pas être consolé, moi ?

P.-S. — J'ai reçu, à propos du volume de Delille, relié avec la peau de Delille, deux lettres écrites l'une par M. R. Deberdt, avocat à la cour d'appel, l'autre par M. Gromback, conservateur de la bibliothèque de Valenciennes, et qui, toutes deux, confirment la vérité de l'étonnant récit d'Aimé Leroy. Je me permets de publier la lettre du conservateur de la Bibliothèque publique de Valenciennes parce qu'elle donne l'authenticité absolue à la relique dont j'avais parlé, et j'en efface tout naturellement ce que M. Gromback oulait bien dire de trop aimable pour moi :

Valenciennes, 5 juin 1885.

Monsieur,

Dans votre causerie d'aujourd'hui, qui, comme toujours, etc., j'ai lu avec le plus vif intêret les détails relatifs à l'un de mes prédécesseurs, M. Aimé Leroy, et à Jacques Delille. J'avais entendu parler de cet acte d'*adoration* qu'il faut pardonner un peu à l'époque et beaucoup à l'âge. Je me suis mis en quête, et j'ai trouvé le volume des *Géorgiques* relié en maroquin et portant sur le plat et sous un ovale de très fin parchemin les reliques enlevées au scalpel du carabin ; votre récit est très exact. Le volume est dans la bibliothèque de M. Leroy fils, avocat, où je l'ai vu et manié.

En vous donnant ce détail que j'ai cru devoir vous intéresser, je vous prie, Monsieur, d'agréer, etc.

Le conservateur,

GROMBACK.

Encore une fois, Poë ou N. Hawthorne n'aurait pas imaginé une histoire plus extraordinaire : le livre d'un homme relié, en partie, avec sa peau !

XXX

Le roman et l'histoire. — Une page de *Servitude et Grandeur militaires*. — Alfred de Vigny et l'amiral Courbet. — Restez en mer! — Le prince Frédéric-Charles. — L'évêque d'Autun et M. Duruy. — Deux souvenirs de 1870. — L'abbé Perraud. — Un ancien ministre. — M. Jules Simon. — Où M. Duruy allait écrire l'*Histoire des Romains*. — Lamartine, Michelet et Quinet au Panthéon. — Le transport des grands hommes. — Gonzalve de Cordoue. — Manteuffel. — Un souvenir personnel. — Une fin d'acte.

19 juin 1885.

Ce n'est pas la première fois que le roman semble deviner, prédire l'histoire.

Je relisais, dans la belle réédition que viennent d'en faire Jouaust et Sigaux, le livre d'Alfred de Vigny, *Servitude et Grandeur militaires*, l'épisode admirable de la *Canne de jonc*, lorsque, comparable à un coup de foudre, la nouvelle nous est parvenue de la mort de l'amiral Courbet ; et, par une sorte d'illusion bizarre, partout, dans les pages poignantes où le poète parlait de l'amiral Collingwood, il me semblait, avec une émotion infinie, rencontrer, lire — oui, je lisais vraiment le nom de l'amiral Courbet.

Vous la rappelez-vous, cette hautaine figure de l'homme du Devoir, taillée comme dans du marbre par Vigny, le poète de l'Honneur? Collingwood est un marin que la vieille Angleterre délègue au blocus des côtes de France. Il est là, sur son navire, condamné à ne plus descendre à terre et restant l'œil rivé toujours sur l'ennemi qu'il a ordre de surveiller.

Il a quitté, toutes petites, ses enfants qui grandissent et se diront un jour : « Nous ne connaissons pas notre père ! » Il a immolé une famille à l'autre, le foyer à la patrie. Et, depuis des mois et des mois, il est en mer...

« Quand un navire était las, dit Alfred de Vigny, il en montait un autre comme un cavalier impitoyable ; il les usait et les tuait sous lui... » Il passait les nuits tout habillé, assis sur ses canons, ne cessant de calculer l'art de tenir son navire immobile, en sentinelle, au même point de la mer, sans être à l'ancre, à travers les vents et les orages ; exerçait sans cesse ses équipages et veillait sur eux et pour eux, et, tandis qu'on le nommait pair d'Angleterre, il aimait sa soupière d'étain comme un matelot... Quelquefois il sentait sa santé s'affaiblir, il demandait grâce à l'Angleterre ; mais l'inexorable lui répondait : *Restez en mer*, et lui envoyait une dignité ou une médaille d'or par chaque belle action ; sa poitrine en était surchargée. Il écrivait encore : « Depuis que j'ai quitté mon pays, je n'ai pas passé dix jours dans un port, mes yeux s'affaiblissent ; quand je pourrai voir mes enfants, la mer m'aura rendu aveugle. Je gémis de ce que sur tant d'officiers il est si difficile de me trouver un remplaçant supé-

rieur en habileté ! » L'Angleterre répondait : *Vous resterez en mer, toujours en mer.* Et il y resta jusqu'à sa mort. »

Avec cette différence que l'amiral Courbet ne demanda pas grâce. Cette vie « romaine et imposante » que le roman de Vigny empruntait à l'histoire n'est-elle pas l'existence même de Courbet et ne voilà-t-il point la plus noble des pages à ajouter à ce maître livre *Servitude et Grandeur militaires ?* En mer ! Toujours en mer ! Par les tempêtes de l'hiver, les étouffements de l'été, en mer ! Elle use les navires, la mer, elle dévore les chaudières, elle tue les hommes ! En mer ! Le poète nouveau de nos marins, Pierre Loti, qui a peint les humbles, les gabiers sans nom, les petits mousses tombés dans le noir d'une bourrasque, l'obscurité d'un *grain*, nous doit de la faire revivre, cette figure simple et superbe, très froide, très ferme et très grande de l'amiral. Point de galons, aucun panache. La tenue correcte d'un soldat qui serait un ingénieur. La lèvre rasée, des favoris courts, je ne sais quelle apparence à la fois correcte, familière et bourgeoise. Et voilà un héros, le héros sans fracas et sans phrases de la guerre moderne, l'homme du dévoûment absolu et du clair coup d'œil. Voilà Courbet.

Quelle ironique antithèse de la destinée nous apportait à la fois, lundi dernier, la nouvelle de cette mort et celle du prince allemand qui nous apparaît encore, dans son uniforme de hussard rouge à brandebourgs d'or — le *prince rouge* — lorsqu'il signait, à Sens, le 1er décembre 1870, cette proclamation farouche où il disait à ses soldats : « Le monde ne peut rester en repos

tant qu'il existera un peuple français ! » Il existe toujours, pourtant, ce peuple, et du fond même de ses entrailles, de sa bourgeoisie et de ses humbles, des hommes comme Courbet surgissent, comme Bobillot, plus obscur, et, dans la foule même, d'autres, comme ces braves gens anonymes qui ont traîné leurs canons à bras d'hommes dans les boues du Tonkin. Et tous, tous à la fois, semblent crier : « Elle vit toujours, la patrie ! Elle palpite ! *E pur si muove !* » Toute l'énergie du prince Frédéric-Charles et toute sa colère n'ont pas effacé une telle race de la carte du monde.

Elle vit dans ses fils qui meurent et dans ceux qui travaillent, qui écrivent, parlent, pensent. Ou je serais fort étonné, ou M. Victor Duruy et M. l'évêque d'Autun salueront, aujourd'hui — au nom de ceux-ci — les autres, ceux qui sont morts là-bas. Il y a certes une belle acclamation à faire donner à la mémoire de l'amiral Courbet par le public de l'Institut. D'autant plus que l'amiral était, pour quelques académiciens, un de ces candidats possibles dont la popularité, de temps à autre, permet d'éloigner, en leur faveur, quelques hommes de lettres.

M. Victor Duruy ne manquera point de le rappeler sans doute et, à son défaut, l'évêque Perraud qui a précisément écrit un si magistral sermon sur le *Courage*. Tous deux, l'évêque et le professeur qui vont évoquer aujourd'hui la figure à la fois austère et souriante de M. Mignet, sont d'ailleurs, eux aussi, deux exemples de fermeté et de bravoure. On m'a conté qu'à l'heure où le *prince rouge* conduisait ses hussards par nos chemins, l'évêque d'Autun, qui n'était alors

que l'abbé Perraud, comme son frère, suivait en qualité d'aumônier une des ambulances organisées à Paris. Un jour, près de Sedan, des cavaliers allemands s'emparent, dans une petite église, d'un christ d'argent que le curé, un vieux brave homme assez timide, voit emporter avec désespoir, sans oser réclamer. L'aumônier de l'ambulance va droit au colonel allemand qui commande ces hommes et lui réclame le crucifix comme un objet servant au culte.

— Que voulez-vous, Monsieur l'abbé ? répond l'officier du haut de sa selle, ce sont les lois de la guerre ! Et puis, avant d'être un objet d'église, c'était une œuvre d'art, ce christ !...

— Une œuvre d'art ? En ce cas, colonel, faites donc enlever le tronc des pauvres. Vous ne l'avez pas bien regardé. C'est une œuvre d'art aussi !

L'officier supérieur piqua des deux, irrité, puis brusquement fit retourner son cheval, revint vers l'abbé Perraud, qui attendait, très calme, et alors, la voix vibrante :

— Vous avez raison, au fait, Monsieur ! Oui, vous avez raison et j'avais tort ! Je vais vous faire rendre votre christ !

M. l'évêque d'Autun a peut-être oublié cet épisode de la vie de M. l'abbé Perraud, mais c'est un témoin qui me l'a conté, et le voici tiré de l'oubli. Dans le même mois, M. Duruy faisait bravement et simplement son service de garde national à Paris, et M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique, apercevant devant la guérite du ministère, rue de Grenelle, un factionnaire qui portait sur sa capote la plaque de

grand officier de la Légion d'honneur, s'approchait et disait :

— C'est vous, Duruy ?

— C'est moi !

— Simple soldat ?

— Simple soldat ! Que voulez-vous ? On ne peut pas toujours être ministre !

— Mais je vois qu'on peut toujours servir d'exemple !

M. Duruy avait alors près de soixante ans. Il en a soixante-treize aujourd'hui, et aussi alerte, résolu, actif, il a trouvé le moyen de travailler comme un bénédictin et de faire de la gymnastique comme un *pedestrian* anglais. Je recommande même, en passant, la méthode aux gens de lettres : elle est hygiénique. M. Duruy a besoin, lorsqu'il écrit quelque ouvrage comme son *Histoire des Romains*, de consulter des livres. Eh bien, c'était à la bibliothèque de l'Observatoire de Montsouris que, chaque matin, quelque temps qu'il fît, il se rendait à pied pour travailler à cette *Histoire*. Par le vent, le froid, la neige, la canicule, il quittait son logis et, comme un employé à son bureau, s'en allait à Montsouris, dans ce lointain cabinet de travail. De l'exercice pour y parvenir ; de la solitude une fois arrivé ; c'est l'idéal du « retrait où l'on travaille ! » Balzac n'avait point songé à un tel système et je ne crois pas que M. Duruy y pensât lui-même lorsqu'il faisait, s'il m'en souvient bien, installer il y a des années, la Bibliothèque de Montsouris !

Quoi qu'il en soit, la séance académique d'aujourd'hui pique tout à fait les curiosités. On s'attend à quelque dialogue qui pourrait fort ressembler à une

demi-polémique courtoise entre le prélat et l'ancien ministre qui appelait Napoléon III « l'homme le plus libéral de son empire », et s'oubliait ainsi, je pense, un peu lui-même. Le piquant est, je crois, que M. Perraud fut jadis l'élève de M. Duruy et que voilà non pas Gros-Jean en remontrant à son curé, mais l'évêque en remontrant à son maître, qui n'est point Gros-Jean.

J'avoue qu'en dehors de cette mort d'hier et de réception d'immortels d'aujourd'hui je ne vois pas ce qui passionne l'opinion. La question du Panthéon est toujours la grosse affaire et chacun pense déjà à y porter quelque grand homme : Michelet, dit celui-ci, Lamartine, dit celui-là, Quinet, s'écrie un autre, l'amiral Courbet, répètent bien des gens. Je ne sais trop si Lamartine, dans son cimetière de village, et Michelet sur sa colline du père-Lachaise, ne sont pas mieux placés qu'ils ne pourraient l'être dans le caveau funèbre. Les oiseaux chantent et les papillons voltigent sur la tombe de l'auteur de l'*Insecte* et dans le soleil de l'*Oiseau*, et quant à la tombe d'un poète, je n'en sais pas de plus enviable que celle de Brizeux, par exemple, endormi là-bas, près de sa mer bretonne...

Le transport au Panthéon d'un grand homme qui vient de mourir a, d'ailleurs, sa raison d'être; mais le transfert du cercueil déjà confié à la terre, l'exhumation funèbre, le voyage de ces pauvres corps, devenus des colis, a quelque chose de navrant. J'ai conté, je crois — oui, je m'en souviens — cette aventure de voyage qui m'advint en Espagne, en 1869 ; j'ai eu l'honneur de faire route avec Gonzalve de Cordoue,

qu'on déterrait de sa province pour le transférer au Panthéon national, et l'idée que ce héros — une des folies de ma jeunesse — était transporté comme un paquet à travers les chemins me causait une mélancolique impression, d'une ironie macabre. Avoir dormi durant des siècles en terre paisible pour aller courir les grandes routes à l'état de poussière ! Ce souvenir me revient encore aujourd'hui qu'on ne songe qu'à arracher ces pauvres morts illustres à leur linceul de glaise ! On est consolé de n'être point un grand homme en se disant qu'on a du moins des chances de dormir tranquille dans le coin de terre où l'on vous aura couché.

Il sera dit que le mot de « mort » remplira ces feuillets jusqu'au dernier. M. de Manteuffel a suivi de près le prince Frédéric-Charles. Lui aussi je le revois, à cheval, la barbe grise, actif, à la fois redoutable et paterne, passant sur la petite place d'Étain la revue du dernier corps d'armée d'occupation, lors de la matinée de l'évacuation du territoire. Il levait son sabre et les soldats poussaient des hourrahs, puis défilaient devant lui, mathématiquement raidis.

Le feld-maréchal restait le dernier, en tête de son état-major. Tout à coup un vieil ouvrier du pays, un ancien zouave, fend la foule, s'approche du commandant en chef de l'armée allemande et lui tend la main qu'instinctivement, du haut de sa selle, Manteuffel saisit. Et là, le vieux troupier — regardant le général — ces deux sexagénaires restant un moment face à face :

— Tu sais, Manteuffel! dit le zouave d'Afrique et de Crimée. Bon voyage, mais n'y reviens pas!

C'était, sur les lèvres d'un homme du peuple, le mot du Béarnais aux Espagnols. Mais je l'ai entendu siffler, gouailleur, entre les moustaches grises du troupier.

Manteuffel sourit, haussa les épaules et prit au galop la route de la frontière... de la Lorraine, hélas!

Mais ne semble-t-il pas que nous assistions à quelque changement dans l'histoire du monde?

Un ami nous rappelait hier cette pensée de Victor Hugo :

« Il y a des moments qui sont comme des baissers de rideau. La toile tombe. Tout semble fini. Puis la toile se relève, et tout recommence! »

Tragédie ou comédie — et tragi-comédie sans doute — la pièce continue. Mais il est évident qu'un acte vient de finir et qu'un autre va commencer.

XXXI

Les dimanches parisiens et les fêtes des environs de Paris. — Photographes en plein vent. — Nicéphore Niepce. — Dynasties de photographes. — Portraits-cartes. — Ceux que l'humanité oublie. — Le pessimisme. — Les décadents. — J'ai mal à la vie ! — Les parodies d'Adoré Floupette, poème décadent. — Les *Déliquescences.*

23 juin 1885.

Tous les dimanches, maintenant, les Parisiens s'en vont, comme les bourgeois de *Faust*, faire leur promenade hors des murs. Les fêtes des environs de Paris nichent dans la verdure comme les oiseaux, et les monotones harmonies des orgues emplissent les bois de leurs gaietés mélancoliques. Le soir, Paris semble avoir une ceinture de fusées. Ce sont les étoiles filantes des feux d'artifice des villages en fête qui montent dans le ciel et se perdent dans la nuit. En dépit des chemins de fer et des trains de plaisir qui l'emportent plus loin, en quelques heures, le Parisien est fidèle aux fêtes des environs de Paris. Il y a toujours un fond d'humeur à la Paul de Kock chez le peuple et le petit bourgeois de

la grande ville. Son vieux chauvinisme se réveille à tout roulement de tambour, et son antique amour de la guinguette, des chansons et des flons-flons au moindre appel d'un mirliton forain. Les grandes eaux de Versailles, les joutes à la lance sur les étangs de Ville-d'Avray, les parades de Saint-Cloud, les macarons de la fête de Meudon, les chevaux de bois de la kermesse de Neuilly, autant de séductions déjà anciennes et qui, pour les dimanches d'été, gardent encore toute leur jeunesse! Les générations qui nous poussent y rencontrent toute une nouveauté ; les vieux y retrouvent les lointains souvenirs. Et les fêtes de village ne périront pas! Pas plus que les nids, quoiqu'on les détruise, et les coquelicots ou les bleuets, bien qu'on les arrache.

C'est le moment du *coup de feu* pour toute une catégorie d'artistes ambulants que ces *prairies* de la banlieue parisienne : les photographes en plein vent voient, comme les saltimbanques, arriver avec joie l'heure où ils pourront planter leur tente sur quelque pelouse et braquer leur objectif sur des familles entières. A trois francs, à deux francs, à un franc le groupe! Le portrait mis à la portée de tout le monde. Ce n'est pas la peine de s'en priver.

Le photographe en plein vent est au peintre de portraits ce que l'acrobate et le *batoniste* nomade sont au comédien de quelqu'un de nos théâtres : il popularise la *pourtraicture* comme l'acteur de la baraque de foire popularise la *Tour de Nesle* de Dumas ou le *Bossu* de Paul Féval. On inaugurait hier à Châlon-sur-Saône la statue de ce Nicéphore Niepce qui prit le soleil pour

collaborateur et le força à laisser la trace de l'image qu'il éclairait.

Les photographes ambulants auraient bien dû — peut-être l'ont-ils fait — envoyer une couronne à cette statue de Niepce. Niepce fait sa découverte et la mort, comme l'absence — cette mort des vivants — est vaincue. Et toute une tribu de pauvres photographes en plein air vivent désormais du soleil, comme certaines plantes nourries de lumière.

L'an dernier, à la fête de Saint-Cloud, je suis entré dans une de ces baraques photographiques. L'*artiste* qui opérait lui-même, pour vingt sous — un beau garçon de vingt ou vingt-cinq ans — semblait troublé, affairé, songeant à toute autre chose qu'à ses plaques. Du fond de la baraque, des cris de nouveau-né sortaient et une vieille femme, qui tenait un poupon entre ses bras, sortit de là, apparaissant entre deux lambeaux de toile pour nous dire :

— Il faut excuser mon garçon s'il est un peu fiévreux. C'est que sa femme lui a donné cette petite fille, ce matin, à six heures !

Et la vieille, tout en berçant le nouveau-né, d'ajouter, tout en regardant le jeune homme qui mettait au point l'appareil :

— C'est drôle tout de même ! Lui, tenez, lui-même, je l'ai mis au monde aussi comme ça, dans une arrière-baraque de la fête de Saint-Cloud, comme cette petite est née aujourd'hui ! Il y a vingt-quatre ans tout juste maintenant ! Le père faisait aussi de la photographie... Du daguerréotype, ça s'appelait dans ce temps-là.

Il y a ainsi des dynasties d'artistes forains comme il

y a des familles de privilégiés de l'art. Ceux-là doivent aussi saluer Nicéphore ! Et j'ai lu bien souvent et bien souvent entendu répéter que la photographie serait la perte de l'art, à la longue, et qu'à tout prendre Niepce et Daguerre avaient trouvé une invention qui finalement tuerait la peinture. C'est comme si l'on reprochait à Guttenberg d'avoir détruit les Missels en inventant le Livre.

C'est fort beau l'art, l'art absolu, l'art du maître peintre, l'art immortel qui fait à une créature éphémère comme Monna Lisa traverser des siècles ; mais tout le monde n'a pas l'argent qui permet d'acquérir une toile de maître et c'est pour ceux-là, qui ne pourraient accrocher chez eux un portrait de Carolus Duran, d'Henner, de Jules Lefebvre, de Bonnat, ou de Fantin-Latour, que Niepce et Daguerre ont travaillé. Ils ont travaillé pour les petits et pour les humbles, et que de mères, de sœurs, d'enfants, de séparés, de désolés, de blessés, ils ont consolés ! Un bout de carton, et l'absent est là, dans son cadre de papier doré ou de peluche ! Et le mort revit avec son bon sourire de vivant.

Il y a de ces bienfaiteurs de l'humanité que l'humanité ne connaît guère. Niepce est de ceux-là. A combien de gens les habitants de Châlon-sur-Saône auront-ils appris ce nom en élevant une statue à l'homme qui l'a porté ? Il n'est pas un de nous peut-être qui ne lui doive une émotion, une joie, une reconnaissance, sans savoir même le nom de ce créancier qui ne réclame pas sa dette. Il semble à l'homme que tout ce qu'on invente pour son bien-être ou son bonheur soit une

dette qu'on acquitte envers lui tout naturellement. Parmentier lui donne la pomme de terre, c'est banal, c'est presque comique. Jacquard lui donne le métier à tisser, c'est fort naturel. Niepce lui offre la photographie, c'est tout simple. L'homme jouit de tout cela, comme un enfant gâté qui trouve que le joujou et le pain beurré lui sont dus. Puis, il oublie. Niepce! Qu'est-ce que c'est ça, Niepce? Et s'il était le seul glorieux inconnu! Est-on bien certain que, parmi ces milliers et ces milliers de gens qui montaient en wagon, hier dimanche, pour aller se mettre au vert à travers les haies des environs de Paris, la moitié — que dis-je? — le quart, le dixième de ces gens savaient le nom de l'homme qui *leur* a inventé la vapeur?

L'humanité garde surtout en sa mémoire les noms de ceux qui lui ont été funestes, comme encore les enfants se rappellent surtout les professeurs qui leur ont tiré les oreilles. Ce n'est une raison d'ailleurs ni pour la mépriser, ni pour la calomnier, ni même pour l'abandonner à son sort.

Pauvre humanité! Elle n'est pas en hausse parmi les jeunes gens. Ni elle, ni la vie elle-même. *La vie n'est plus de mode aujourd'hui*, écrit ironiquement un nouveau venu, très éloquent, M. Fuster. Méditez bien cette parole qu'un homme jette, comme un reproche, à la tête de ses contemporains. Le pessimisme, l'indifférentisme, le dandysme et, pour inventer un nouveau barbarisme en *isme*, le *décadentisme* envahissent décidé-

ment les jeunes têtes. Le *tædium vitæ*, ce choléra intellectuel, fait des ravages qui redoublent.

L'aimable Émile Deschamps, ce romantique à demi voltairien, se moquait un jour, devant nous, d'un bon jeune homme qui lui disait, avec un soupir de soufflet de forge :

— Je suis bien malade!

— Et où avez-vous mal, mon ami?

— Moi? (d'un ton sombre, amer) *j'ai mal à la vie!*

Le ton satanique n'est plus à l'ordre du jour; mais le soupir lassé, la tristesse exquise et la morbidesse dans l'ennui, voilà ce qui plaît aux galants et charmants *décadents* de l'heure présente. Ils sont malheureux sans cause et désillusionnés sans raison. Ils détestent la vie simplement parce qu'ils la possèdent.

Un jeune poète, devenu un critique tout à fait remarquable — et remarqué — M. Jules Lemaître, publiant son premier volume de vers disait, dans un sonnet spleenetique dédié à Coppée : « Je n'ai pas de raison d'être triste, rien ne me tourmente...

Je souffre uniquement de vivre et d'être au monde!

Depuis, M. Jules Lemaître s'est fort allègrement détaché — en agissant, en publiant — de ces pessimistes dont il analysait si bien les tendances, l'autre jour. De même M. Paul Bourget qui rapporte d'Italie des impressions profondes où n'est jamais oublié le souvenir de nos pauvres et braves soldats de 1859. Mais ce qui va, je pense, porter un coup droit aux pessimistes, aux décadents, aux affolés d'exquisités mala-

dives, c'est — eh ! mon Dieu, c'est ce qui tue tous les ridicules, en France, et toutes les tyrannies, c'est un pamphlet, un pamphlet en vers, un tout petit livre d'une trentaine de pages « imprimé à Byzance », et portant ce titre : les *Déliquescences d'Adoré Floupette, poète décadent.*

Ce que le *Parnassiculet contemporain* de Daudet et de Paul Arène fut pour le *Parnasse* — d'ailleurs digne de gloire — les *Déliquescences* d'Adoré Floupette le seront, avec une fortune tout autre et une utilité plus grande, pour les *Æsthètes* français « épris de la bonne chanson bleue et grise, d'un gris si bleu et d'un bleu s gris, si vaguement obscure et pourtant si claire, le melliflu décadent à l'intime perversité ».

Vive le son railleur du fifre gaulois qui vient siffler ses décadences ! Car c'est une parodie, ces *Déliquescences* d'Adoré Floupette, c'est une charge, une satire, une caricature, le pied de nez du gamin de Paris jeté au carnaval des sentiments frelatés et des *exquisités* ou des *dolences* factices. Brave adoré Floupette ! Il n'existe pas ; c'est un pseudonyme et, me dit-on, le pseudonyme collectif de deux hommes d'esprit, de deux poètes de talent. Mais comme il se moque bravement et gaiement des byzantins qui communient sous les espèces de Schopenhauer et regrettent, comme un paradis perdu, les sensations douces que devaient éprouver — devinez qui ? — les énervés de Jumièges !..

O doux énervés,
Que je vous envie
Le soupçon de vie
Que vous conservez !

s'écrie plaisamment Adoré Floupette. Et d'autres que lui prendraient l'élégie au sérieux !

Vous avez le flou
Des choses fanées,
Ames très vannées,
Allant Dieu sait où!

Comme sur la grève
Le vent des remords
Passe, en vos yeux morts,
Une fleur de rêve!

Et, toujours hanté
D'un ancien Corrège,
Je dis : « Quand aurai-je
« Votre exquisité? »

Et voilà de la bonne raillerie. Il a bien de l'esprit Adoré Floupette et pique vivement, d'un leste coup d'épingle, la pose et le tic littéraires, ces papillons de la mode où la chenille est trop visible. Il a « le cœur tarabiscoté », il nous parle de

L'alme fragilité des nonchaloirs impies.

Et

Des balancements clairs et des effervescences.

S'il entend de la musique, il ne s'en émeut pas :

C'était la voix verte d'un orgue
Agonisant sur le pavé.

Il se promet des orgies décadentes :

Quand nous aurons, *avec de bleus recueillements,*
Pleuré de ce qui chante et ri de ce qui souffre...

La Vie ? Ce qu'est la Vie pour Adoré Floupette ?

La Vie atroce a pris mon cœur dans son étau,
La Vie aigre sonne un tocsin dans mon oreille,
La Vie infâme a mis ses poux dans mon manteau !

Ainsi s'amuse en ses *Déliquescences* Adoré Floupette, poète décadent, qui se moque agréablement des décadents à la mode. Ce n'est qu'une gaminerie de fins lettrés, cette plaquette à couverture bleu pâle, mais, si vous la trouvez — elle est épuisée, je pense, comme les décadents eux-mêmes, ces énervés de Jumièges de la littérature — prenez-la, gardez-la. Elle vous fera passer dix minutes de bon rire, et c'est quelque chose que dix minutes de gaieté, n'est-il pas vrai, pessimistes, mes contemporains ?

La Vie n'est plus à la mode ! Qu'en dirait un Dominé qui a, là-bas, si vaillamment défendu la sienne ? Mais, si la vie est démodée, le rire et la satire ne le sont pas. Et vive Adoré Floupette qui — le maraud ! — parle avec tant d'irrévérence des dieux du jour, Hartmann et Schopenhauer !

XXXII

De ma rencontre avec un candidat à l'Académie et d'une consultation à propos de la *fièvre verte.*

26 juin 1885.

J'ai rencontré ce matin un des quatre candidats que l'Académie aura mis en parallèle — et en minorité ou en majorité — dans quelques heures. Faut-il le désigner plus nettement ? A quoi bon ? Quand je vous aurai dit qu'il avait l'air fort agité, à la fois inquiet et souriant, et qu'il marchait à travers les rues comme un homme poursuivi par un remords ou talonné par une espérance, vous aurez quelques détails personnels qui se peuvent appliquer, sans nul doute, aux quatre candidats en même temps. Et peut-être tous les quatre couraient-ils, effarés et égarés, comme mon ami.

Je dois dire pourtant qu'il ne s'agit point, dans ma rencontre, de M. Léon Say, que je n'ai pas l'honneur de connaître. Je suppose pourtant que M. Léon Say vient de passer par les mêmes agitations.

— Eh bien, mon cher ami, ai-je dit à ce candidat, voilà le grand jour venu ! Êtes-vous anxieux ou rassuré ; dormez-vous comme Condé la veille de Rocroi ou vous promenez-vous la nuit, comme Musset veut que tout bon poète le fasse ? Êtes-vous calme ? Êtes-vous malade ? Avez-vous des craintes ou de l'espoir ? Dites-moi un peu, je vous prie, par quelles impressions vous venez de passer. Il y aurait, je pense, un livre à écrire aussi : le *Dernier jour d'un condamné...* à l'immortalité !

La plaisanterie, qui n'était pas fameuse, fit cependant sourire le candidat. Ce mot « d'immortalité » sonne bien à l'oreille des humbles mortels qui ne demandent guère à la vie que des illusions : — des prétextes à se tromper eux-mêmes.

Il hocha la tête et dit bravement (mais sa pâleur démentait ses paroles) :

— Vous voyez, je suis assez calme. Rassuré, non, résigné, je ne dis pas, mais brave, certainement. J'ai la fièvre, sans doute, mais peu de fièvre. Un accès bénin. Et pourtant elle est terrible, mon cher, cette fièvre spéciale qu'un fin critique a appelée la *fièvre verte*, pour faire pendant à la fièvre jaune.

— La *fièvre verte ?* Le mot est joli !

— Il est de M. de Pontmartin. Et la fièvre académique s'appelle *fièvre verte*, soit à cause de la couleur des broderies de l'habit qu'on sollicite, soit encore parce que ces broderies ont trop souvent la couleur même des raisins de la fable. Bref, la *fièvre verte* existe et les symptômes en sont terribles. Ils prennent tout à coup le littérateur en pleine santé, l'homme d'État en

pleine puissance et jusqu'aux ingénieurs en pleine vogue. On était libre, heureux, gai, glorieux même ; on devient brusquement pensif, inquiet, agacé. On n'est point malade d'une maladie enregistrée au Dictionnaire de Nysten. On n'a ni une fièvre éruptive ou fièvre rouge, ni une fièvre muqueuse, ni une fièvre nerveuse : on a la fièvre verte. Victor Hugo, qui avait beaucoup d'esprit et de malice sous beaucoup de génie, me disait un soir : « Quand je veux savoir si quelqu'un de mes amis est candidat à l'Académie française, je risque devant lui quelque bonne grosse plaisanterie sur les Académies et même sur les académiciens. S'il rit de bon cœur, c'est qu'il ne songe pas à se présenter. S'il ne rit pas ou s'il rit seulement du bout des lèvres, par politesse pour moi, je ne cherche plus, je suis fixé : il est candidat ! » Victor Hugo aurait pu dire : Il a la *fièvre verte !* Et ce soir-là, en me regardant, il me dit : « Ah ! vous n'avez pas ri ! » C'est vrai, je ne riais déjà pas. J'avais la fièvre. J'ai donc éprouvé les atteintes de la *fièvre verte*, et comme il faut consulter, pour s'en guérir, un certain nombre de médecins, j'en ai consulté trente-cinq... Car ces docteurs-là, qui sont des plus illustres et souvent des plus aimables, ne font pas de visites... On leur en fait. On va les voir en consultation.

— Et leurs ordonnances ressemblent terriblement parfois à des arrêts, dis-je à mon ami le candidat.

Je songeais à Alfred de Vigny reçu debout, presque sur le palier, par Royer-Collard.

Le candidat eut un sourire sans rancune :

— Non, non, me dit-il, ce sont des savants tout à

fait polis. Je leur reprocherais même d'être trop gracieux et de dorer un peu trop la pilule, fort amère souvent, qu'ils vous administrent. Si on les écoutait tous, on pourrait parfois se croire élu, et à l'unanimité, tandis qu'on marche, peut-être, enveloppé d'un doux nuage d'illusions, très roses, vers une noire déception. Un des plus charmants parmi eux me disait ceci, l'autre jour : « Ne comptez jamais comme voix acquise la voix d'un homme qui ne vous aura pas dit formellement : « *Je vote pour vous !* » Lorsque ces quatre mots, très précis, n'ont pas été prononcés nettement, l'académicien à qui vous aurez fait visite ne votera pas pour vous, vous eût-il répété d'ailleurs à satiété des amabilités comme celles-ci : « Toutes les chances sont pour vous... Votre nomination est certaine... L'Académie aurait grand tort de ne pas vous élire... On doit tenir à honneur de vous nommer... Je serai heureux d'être votre collègue... » Toutes ces gouttelettes d'eau bénite de cour, suaves comme de l'eau sucrée, contiennent, sachez-le, un refus plus ou moins bien dissimulé. A les regarder au microscope, on lirait clairement le mot : *Non* en toutes lettres sur chacune d'elles... La première fois que je me présentai, un vieil ami à moi me dit : « Aujourd'hui nous sommes confrères. Dans huit jours nous serons collègues ! » Je lui répondis : « Merci de votre franchise, je vois que vous ne votez pas pour moi ! — Et comment cela, mon cher ? — Parce que, si vous votiez, vous n'auriez pas fait tant de frais. Vous m'auriez dit tout uniment : « Vous avez ma voix ! » Cela est si simple ! » Et j'avais raison ! Il vota pour mon concurrent !

— Eh bien ! demandai-je à mon ami le candidat, il vous est facile de compter combien de votants vous ont dit : « Je vote pour vous ! » Vous saurez par là si vous serez académicien tout à l'heure !

— Sans doute, fit mon homme embarrassé. Mais, si tout votant qui ne vous dit pas formellement : « Je vote pour vous » vote contre vous, il ne s'ensuit pas que tous ceux qui vous ont dit : « Vous avez ma voix » vous la donnent absolument — et surtout vous la donnent avec persistance !

— Comment, m'écriai-je, mais puisqu'il y a promesse faite ?

— Oui, certes. Seulement il y a promesses et promesses, comme il y a fagots et fagots. Généralement, sur le nombre de voix dont on est certain, il faut défalquer quelques fractions, dont on n'est pas sûr !

— L'escompte ? risquai-je alors, très doucement.

Le candidat parut frappé de cette comparaison commerciale et dont je regrette l'irrévérence :

— Précisément, me dit-il, il faut déduire l'escompte. Si vous avez 15 voix certaines, comptez-en 14, comptez-en 13 et même ne comptez que sur 12 et sur 10 pour n'avoir pas trop de désillusions. Il y a les réflexions du dernier moment, les entraînements du scrutin et les maladies qui empêchent d'aller voter, et les erreurs, et les remords. Mais quoi ! on peut obtenir 20 voix en fin de compte, même en débutant avec 10 ou 12, pourvu qu'on ait des *relais !*

— Des *relais ?* Qu'est-ce que des *relais ?*

— Le mot est de M. Legouvé, cette fois. Les *relais*, ce sont les voix qui permettent au candidat de se main-

tenir pendant la marche du scrutin et d'en braver les hasards. Il est rare que l'élection se fasse du premier coup, et surtout lorsque, comme dans la présente élection, il y a quatre candidats en ligne. Quatre candidats, c'est l'inconnu, c'est la bataille, ou, si vous l'aimez mieux, c'est le steeple-chase. Alors, pour courir jusqu'au bout, il faut les poses, il faut de l'haleine. M. Legouvé a raison, il faut des *relais!* Oui, il faut des voix de renfort qui viennent comme s'atteler à la diligence et la traîner au but. Ah! les *relais!* S'assurer des *relais*, c'est peut-être tout le secret de la course académique! On peut avoir 5 voix au premier tour, 10 au second (*premier relai*), 18 au troisième (*deuxième relai*) et être élu!... Avoir des relais, tout est là!

— Et (je n'osais pas poser la question de crainte de blesser mon ami, car tout candidat est une sensitive, il a l'amour-propre à vif), et, mon cher, vous, oui, vous, en avez-vous, des relais?

— Si j'en ai? Certainement! Je ne compte même *mordicus* que sur ceux qui voteront pour moi au second tour ou au troisième... Les autres qui votent pour moi tout d'abord pourront me quitter en chemin... Mais, aux relais, j'aurai des renforts. Et voilà ce qui me donne confiance. Seulement (et pourquoi faut-il qu'il y ait un damné « seulement » dans toutes les choses humaines?), seulement, les autres aussi ont des relais et ce sera un duel de relais! Les relais ne devraient être faits que pour un seul candidat!

— Qui serait vous?...

— Est-il, fit-il modestement, besoin de le dire?

— Eh bien ! mon cher, m'écriai-je, je vous souhaite tous les relais du monde ! Et si vous avez la gloire et la bonne fortune de parler à la fois de Jules Sandeau et d'Edmond About, il ne tiendra qu'à vous d'écrire une jolie page, un parallèle charmant entre deux romanciers très différents, mais tous deux bien Français et tous deux de tendances honnêtes. Parler de Sandeau et parler d'About, vous aurez, vous ou *l'autre*... (il fit la grimace, et je me mordis les lèvres) non, non, vous aurez, vous, vous seul, un piquant discours à faire. Deux écrivains divers, deux esprits de race distincte, l'un très doux, l'autre très narquois. Sandeau, journaliste au début, mais surtout et avant tout romancier ; About, romancier tout d'abord, mais encore et toujours journaliste. Si c'est vous qui prononcez son éloge, à mon voisin et ami About, n'oubliez pas de rappeler, je vous prie, toutes ces pages semées par lui, avec une prodigalité de millionnaire intellectuel, à travers les journaux et les revues. Ne passez pas le publiciste sous silence, car, en ce temps où le Journalisme est la force toute-puissante, on se plaît un peu trop à dédaigner littérairement les journalistes. Comme si une page de Carrel, de Sacy, de Veuillot, de John Lemoinne ne valait pas de plus ambitieux ouvrages ! Mais il est convenu que les feuillets du Journalisme se dispersent au vent et que les improvisations ne durent pas, comme si le labeur même de l'humanité entière n'était pas une éphémère improvisation !... Du reste je n'insiste point, et il est entendu, sans appel au procès, que le Journalisme est un Minotaure. L'appeler autrement serait commettre un paradoxe. Et à quoi bon ?

Va pour Minotaure ! C'est un Minotaure qui a du bon et qui rend autant de services qu'il dévore de gens ! Ne discutons pas là-dessus. Du reste, About, qui écrivit d'exquises chroniques, dont les meilleures peut-être demeurent enfouies au fond de la collection de la *Nouvelle Revue de Paris*, s'amusait un jour à montrer le danger qu'il y avait à vouloir modifier les jugements de la foule. « Tu trouves désastreux, disait-il au public, qu'un poète mélancolique s'empoisonne avec de l'absinthe, mais, si l'on t'apprenait que Désaugiers ne buvait que de l'eau et que Béranger ne s'est pas enivré une fois en sa vie, tu trouverais le fait encore plus scandaleux. Tu es porté naturellement à voir un chef-d'œuvre dans chaque début, et dans tout visage nouveau la promesse d'un grand homme. Il suit de là que le travail de notre vie ne contribue, le plus souvent, qu'à défaire notre réputation ! Chaque livre ajouté à notre avoir sert principalement à rehausser le mérite de je ne sais quelle œuvre enfantine, un péché de jeunesse, que tu as fait monter en marteau, et dont tu frappes à tour de bras sur ce que nous produisons de plus viril. Tu n'aimes pas ceux qui écrivent trop, quand même ils ne te serviraient que d'excellentes choses. Il te paraît juste et facile qu'un cerisier donne tous les ans un million de cerises toujours bonnes, toujours belles ; tu n'admettras jamais qu'un auteur puisse porter à chaque printemps vingt-cinq mille lignes de bonne littérature, formant un million de lettres. Mais, si le malheur veut que le plus fécond d'entre nous demeure six mois sans donner un livre, tu te demandes ce qu'il fait, ce qu'il devient, quel vice, quelle passion ou quelle

lassitude a paralysé son talent. Qu'il s'explique ! Sinon, tu te hâteras de blâmer sa paresse ou de plaindre son épuisement. » C'est en juin 1864 qu'Edmond About écrivait cette boutade. Elle n'a pas vieilli vingt et un ans après, quoiqu'elle ait atteint la majorité en juin 1885 ! Malheureusement About n'est pas là pour la contre-signer !

Le candidat ne m'écoutait plus. Je lui parlais d'About, auquel il grillait de succéder, mais que lui importait About ou Sandeau ? L'important était de les remplacer. Pourtant il comprit qu'il fallait montrer, par politesse, ou respect du moins, quelque émotion d'héritier, et quand j'eus fini de citer l'alerte page :

— Oui, me dit-il, oui, Edmond About mérite un bel éloge ! Aussi quel dévoûment, mon cher, je mettrais à le lui donner ! C'est ce que l'Académie a d'excellent et ce que M. Jules Simon rappelait fort bien hier.

— Dans la préface de ses études sur *Thiers*, *Guizot*, *Rémusat*, qui forment un beau livre ?

— Tout justement. « Les grands, dit-il en parlant des hommes célèbres, ont à redouter la colère des survivants, et les petits leur indifférence. Tous, tant que nous sommes, nous étalons notre marchandise pendant trente ou quarante ans, selon que Dieu nous prête vie ; quand il nous arrête et nous force à déserter notre étalage, nous avons grand besoin d'un avocat qui en fasse un bon catalogue, en mettant les meilleures pièces en belle lumière, et en cachant les autres dans une ombre favorable. Le plus grand avantage que

nous rapporte une académie est peut-être celui d'être loué et raconté comme il faut ! »

— A moins qu'on ne vous passe à peu près sous silence, comme on l'a fait pour ce brave et loyal Henri Martin, ou encore qu'on ne vous étrille, ce qui s'est vu. Quoi qu'il en soit, vous avez raison : on se survit du moins et l'on a un jour de gloire posthume, ce qui est quelque chose même pour les plus grands et ce qui est souvent tout pour les plus modestes. Cette journée-là, cette louange posthume, ce lambeau d'immortalité que vous décernent, en vous nommant, quelques-uns des plus célèbres et des plus méritants parmi l'élite intellectuelle du pays, je vous la souhaite, mon cher ami — mais je vous la souhaite le plus tard possible. Avant d'être assuré d'être « loué et raconté comme il faut », j'espère que vous aurez la joie de raconter et de louer aussi bien que possible l'auteur de *Marianna* et celui de *Madelon*. C'est honneur qui vous sera un plaisir.

— Vous dites le mot, fit-il en soupirant. Oui, un plaisir !

Il ajouta :

— Et une délivrance ! Ah ! n'être plus candidat, n'avoir plus à solliciter, quelle joie ! Si je vous disais que j'en suis arrivé à ne plus oser voir mes meilleurs amis de l'Académie de crainte qu'ils ne me soupçonnent d'aller leur parler éternellement de ma candidature ! Qui donc inventera un sulfate de quinine spécial contre la *fièvre verte ?*

— Consolez-vous, dis-je à mon ami. La revanche du candidat présent, ce sont les candidats futurs. Une fois guéri, vous aurez la satisfaction de voir la fièvre en

question en gagner bien d'autres. Elle est épidémique. Car tout homme qui tient une plume, qu'il l'avoue ou non, est candidat ! Et il y a même un nombre infini de candidats parmi des gens qui n'ont jamais noirci un cahier de papier. Depuis Frédéric II, qui, ma parole, eût donné la Silésie pour une épître applaudie, tout le monde cherche à montrer non point patte blanche, mais tache noire au bout des doigts, et si l'on tâtait le pouls d'une quantité de nos contemporains, on verrait qu'il bat et bat très fort sous l'impulsion de la *fièvre noire* de l'encrier ou de la *fièvre verte* de l'habit officiel, et souvent des deux. Vous aurez donc, dans l'avenir, à guérir bien des gens de cette *fièvre verte*, et vous aurez même — si le cœur vous en dit — à en voir mourir plus d'un de cette maladie-là ! Car on en meurt !

Il devint plus sombre, comme s'il redoutait lui-même d'en mourir, mais le souvenir de ses *relais* ramena brusquement le sourire à ses lèvres.

— Eh bien, dit-il, si j'ai la chance d'être élu, je tâcherai de guérir beaucoup de braves gens et de voter pour tout le monde, car je ne veux ni la mort du pécheur ni celle du candidat !

— Parbleu, répliquai-je, vous vous contentez de celle de l'académicien !

Il ne parut pas comprendre le trait, que je croyais spirituel, et il me salua d'un air troublé, soudain affairé. Il venait d'apercevoir, au bout de la rue, la silhouettte d'un académicien.

Une voix qui marchait !

Le candidat se mit à courir.

Tout à l'heure il ne courra plus peut-être et l'on courra après lui. Je vous dirai s'il est guéri de la *fièvre verte*, après avoir lu les « dernières nouvelles » du *Temps*, où, vainqueur ou vaincu, je trouverai son nom dans un moment.

XXXIII

Les Anglais à Paris. — *Paris en quatre jours.* — Un guide bleu — Le mois des lauréats. — Compositions générales. — De l'influence des compositions sur la santé. — Le cerveau de l'homme et les chemins de fer. — Couronnes et méningites. — *Fort en thème.* — Les cancres.

3 juillet 1885.

J'ai trouvé, tout à l'heure, en wagon, un petit livre à couverture bleue qu'un Anglais, allant à Versailles, avait dû oublier sur le coussin du compartiment. C'est un guide pratique et plus résumé que le Bradschaw que les éditeurs Adams and Sons ont publié, à Londres, sous ce titre : *Paris in four days! Paris en quatre jours.* En quatre jours ! Voir Paris en quatre jours ! Et le juger ! Et le décrier peut-être ! Paris en quatre jours ! J'aurais voulu connaître le brave Anglais à qui avait appartenu ce guide. Mais pas de nom sur ce petit livre. A peine quelques indications : les bals populaires spécialement soulignés, les théâtres (surtout les petits) marqués d'une croix. Puis l'itinéraire féroce — *Paris in four days* — rayé de coups de crayon, comme

accompli scrupuleusement. Et quand je pense que parmi les milliers d'étrangers qui nous arrivent, emplissant les mail-coatchs des hôtels, plusieurs ont suivi — ainsi qu'un pèlerinage officiel — le programme de ces quatre terribles journées ! Quelle courbature au bout de la route ! Et l'étrange voyage d'agrément !

Le guide en question nous fournit d'ailleurs de curieux renseignements sur la façon dont les Anglais entendent voyager en France. La première recommandation qui leur est faite par l'auteur de *Paris in four days* (price : three francs), c'est la politesse.

« Il faut dire *s'il vous plaît* aux garçons de café, aux garçons d'hôtel ! Ne jamais entrer dans un magasin sans porter la main à son chapeau et ne jamais omettre le *monsieur*, *madame* ou *mademoiselle* en parlant même à des gens du dernier degré social. » Les Anglais suivent-ils bien tous les recommandations de leur guide ?

Quant à la tenue, l'auteur de *Paris en quatre jours* leur conseille de « se vêtir *avec soin;* de ne pas mettre, sous prétexte de voyage sur le continent, le *rebut de sa garde-robe.* Que les jeunes filles ne soient pas munies d'alpenstocks pour montrer qu'elles arrivent de Suisse. »

Enfin, le guide à *couverture bleue* ajoute cet avis étrange : « N'ayez pas de guide à *couverture rouge* à la main ; cela *attire les mendiants.* » Et savez-vous ce que cela signifie? C'est que le guide Bradschaw est classiquement relié de rouge ! Et c'est ainsi qu'on triomphe de la concurrence. Le génie anglais est le génie du commerce.

Parfois le *Paris in four days* — qui est assez aimable pour Paris — n'est pas fort poli pour les Parisiens.

« N'achetez jamais, dit-il, dans les boutiques où il y a *English spoken*, cela veut dire : *Ici on vole les Anglais.* »

J'ai appris, en feuilletant le guide à couverture bleue, que Paris compte 682 omnibus et 483 tramways. Je me demande si c'est en omnibus ou en tramway que les visiteurs de *Paris en quatre jours* peuvent effectuer les trajets consciencieusement accomplis par mon Anglais inconnu :

Premier jour.

Le Louvre.
Arc de Triomphe du Carrousel.
Ruines des Tuileries, jardin.
Place de la Concorde, obélisque.
Champs-Élysées (le jour et le soir).
Palais de l'Industrie.
Élysée.
Arc de Triomphe.
Fortifications.
Bois de Boulogne.
Jardin d'acclimatation.
Parc Monceau.
Église russe.
Saint-Augustin.
Chapelle expiatoire.
Madeleine.
Les boulevards.
L'Opéra.
Colonne Vendôme.
Saint-Roch.
Palais-Royal.
Jardin du Palais-Royal.

Deuxième jour.

Saint-Germain l'Auxerrois.
Tour Saint-Jacques.
Saint-Merri.

Hôtel de ville.
Saint-Gervais.
Saint-Paul-Saint-Louis.
Place des Vosges.
Place de la Bastille.
Père-Lachaise.
La Roquette.
Saint-Ambroise.
Place du Château-d'Eau.
Portes Saint-Martin et Saint-Denis.
Tour de Jean Sans-Peur.
Les Halles, fontaine des Innocents.
Halle au Blé, place des Victoires, Banque.
Notre-Dame des Victoires.
La Bourse.
Fontaine Louvois.
Bibliothèque nationale.
Fontaine Molière.

Je m'arrête.

Le malheureux voyageur doit, au bout de sa journée, pousser un soupir de satisfaction. On payerait un homme pour voir tout cela en bloc qu'il demanderait un fort salaire, ou refuserait.

Et, au bout de quatre jours, le voyageur revient chez lui et parfois publie un pamphlet en deux volumes sur Paris, la Babylone moderne, et les Parisiens.

Le guide, en attendant, fait à ses compatriotes une recommandation finale :

« Abandonner la raideur proverbiale aux Anglais et jouir des amusements *innocents et variés* de Paris. »

Ah ! le bon guide ! Et que le voyageur de Versailles doit être désolé de l'avoir perdu !

Juillet est le mois de ces voyageurs pressés, essoufflés, éperonnés et époumonnés qui voient « Paris en quatre jours ». Juillet est aussi, pour les Parisiens,

le mois des lauréats. Élèves de l'École des beaux-arts, élèves du Conservatoire, élèves de nos collèges, tout le monde concourt, tout le monde *compose*. Des Dorines à venir piochent le rire perlé dans leur chambrette du cinquième étage, et des Hermiones de demain évoquent le froncement de sourcils tragique de Rachel devant un miroir de quatre sous. Et puis, dans les classes de nos lycées, les petites têtes se prennent à deux mains, et les yeux agrandis, élargis, presque hagards, des écoliers se promènent sur le papier où apparaît, comme l'arrêt d'un juge, comme l'ordre d'un tortionnaire, le sujet de composition : discours français ou problème de mathématiques.

Ah ! les x et les y de ma jeunesse ! Il me semble qu'ils flamboient encore, tracés à la craie blanche sur le tableau noir ! Avec quel flegme tout particulier, désespérant de jamais trouver le fin mot de l'algèbre ou de la trigonométrie, j'écrivais à l'époque où nous sommes, après chaque problème proposé : *Insoluble!*

Neuf lettres. Ce n'était pas long, et cela vous avait un petit air entendu et décisif. *Insoluble !* Encore gardais-je l'air ainsi d'avoir essayé de résoudre quelque chose : *Insoluble!*

Je recommande l'adjectif à tous ceux qui ont aussi peu que moi mordu à l'admirable science.

Je me vois encore, quand vient juillet, dans les salles de classes, à l'heure de la composition. Quelle fièvre je me donnais! Avec quelle âpreté je fouillais dans mon petit cerveau pour en tirer tout ce que le professeur y avait enfourné depuis le mois d'octobre! Je ne fermais pas l'œil, quelquefois, au dortoir, parce que

cette troublante idée me venait éveiller tout à coup dans le petit lit de fer :

— Tu sais, mon pauvre ami, la composition de fin d'année compte *triple*.

Était-ce *triple* ou *double?* Toujours est-il que cette composition décisive tuait en moi le sommeil, comme il advint de Macbeth. Et je ne puis m'empêcher de songer qu'il y a, à l'heure où nous sommes, dans nos lycées et nos collèges, une infinité de petits Macbeths qui, eux aussi, ont *tué le sommeil* et rêvent — secoués par la fièvre — de leur composition de fin d'année.

Le docteur Luys met une infinité de maladies cérébrales qui affligent l'homme moderne sur le compte des chemins de fer. Oui, il paraît que la trépidation particulière au wagon déplace le cerveau à force de le secouer dans la boîte crânienne, et de là toutes ces lésions cérébrales qui n'étaient point, paraît-il, aussi graves ni certainement aussi fréquentes au temps des diligences et des pataches. Eh bien, je serais tenté de donner pour cause à une quantité de fièvres typhoïdes et cérébrales qui attaquent l'enfant et l'adolescent, l'exacerbation, l'inquiétude, le désir de vaincre qui s'emparent de nos lycéens lorsque vient juillet, le mois sacré des *compositions générales*.

Certainement la tension d'esprit que ces compositions provoquent, les angoisses qu'elles causent ont apporté plus d'un désordre dans les cerveaux d'enfants. Je ne sais quel homme parfaitement sage proposait, un jour, d'avancer les vacances, qui ont lieu en août et en septembre, et de les placer en juin et juillet ou en

juillet et août, les mois caniculaires. Nos enfants certainement y gagneraient en santé. Que septembre soit le mois de vacances des magistrats, des avocats qui se reposent du Palais en visant des perdreaux, cela est tout simple et peu importe. Mais les enfants sont enfermés, emprisonnés pendant les mois les plus chauds, et, sur les deux mois durant lesquels on leur donne la clef des champs, il en est un déjà qui est frais et où les journées sont plus courtes. C'est leur rogner quelques heures de liberté, c'est les tromper.

Et les terribles compositions générales, elles coïncident d'ordinaire avec les jours de chaleur étouffante. L'émotion, pour l'enfant, s'ajoute à la canicule. Il souffre deux fois. Son pauvre petit cerveau se congestionne, ses lèvres se gercent, son pouls bat la fièvre. L'idée qu'il va *composer* ou que, malade, il ne peut *composer*, le trouble, l'agite, double son mal. Évidemment, la même agitation se produirait chez l'enfant à toute autre époque de l'année. Mais pourquoi choisir précisément la plus torride ? Ah ! méningites, fièvres du cerveau, que de fois avez-vous pour causes ces fameuses, ces triomphantes, ces effrayantes *compositions générales !*

Quoi qu'il en soit, on *compose*, depuis l'École normale jusqu'à l'école communale, et mon avertissement ne changera rien à l'usage. Toutes les consultations médicales mêmes ne réussiraient à y rien modifier. C'est dommage, et la question de pure hygiène intéresse, je pense, les parents. Il est glorieux d'avoir des prix ; il

est excellent, en revanche, de se bien porter, et toutes les couronnes universitaires ne valent point qu'on risque, pour les conquérir, une inflammation des méninges.

Mais que vais-je imprimer là, *bone Deus ?* Je m'attends à recevoir une députation de *cancres* pour me féliciter de ma franchise et me remercier de la circonstance atténuante que je fournis là aux mauvais élèves.

— Comment, malheureux, le dernier! Le dernier de ta classe ?

— Aimerais-tu mieux, papa, que j'eusse une méningite ?

Le « *C'est ma méningite !* » pourrait devenir un refrain comme le « *C'est votre léthargie!* » de Regnard.

On ne saura jamais le nombre de paresseux qu'a pu faire le roman d'Alphonse Karr : *Fort en thème.* Les *cancres* en question, ceux qui pourraient bien profiter de mon plaidoyer, se sont dit : « Puisqu'un homme d'esprit écrit un livre spécial pour déclarer que tout fort en thème devient, dans la vie, un fruit-sec, à quoi bon s'occuper des thèmes latins ? » Et des versions, par extension. Je ne voudrais pas que le reproche par moi adressé à cette époque choisie pour les compositions générales poussât les concurrents à dire : « Non ! Il fait trop chaud ! Qu'on nous fasse composer en décembre ! Au mois de juillet, nous risquons trop de maux de tête. » Non, je ne le voudrais pas. Mais je le répète tout bas cependant — puisqu'aussi bien les collégiens *composent* et ne lisent point nos chroniques —

je redis encore qu'une composition manquée est un ennui moins grand qu'une encéphalite, et que les mères ont beau être fières des lauriers de leurs fils, pas une ne consentira à voir son enfant *couronné* — comme les chevaux — en tombant de lassitude et d'accablement.

XXXIV

Fête nationale. — Statues. — L'abbé Grégoire et les gens de lettres. — Le comte Tolstoï, cordonnier. — Les lettres et les états manuels. — L'article de la *Pall Mall Gazette.* — Les jeux aux eaux. — Les *petits chevaux.* — Les prix des hôtels.

14 juillet 1885.

Il n'y a d'autre « vie à Paris », à l'heure où nous sommes, que la vie publique. Fête en plein air, discours officiels, inauguration de statues. Le reste est fort peu de chose. Paris fourmille de provinciaux, les wagons sont chargés de Parisiens. On part d'un côté, on arrive de l'autre. Les gares sont encombrées et les rues sont pleines.

Ce matin, à Paris, on aura célébré Pinel; hier, à Lunéville, on a célébré l'abbé Grégoire. Il fut, pendant la Restauration, le premier conventionnel qui reparut dans la vie publique et il aura été, avec Carnot, Lakanal et Camille Desmoulins, un des premiers à avoir une statue.

L'abbé Grégoire a des titres spéciaux à la gratitude

des gens de lettres, et l'un des nôtres aurait pu le louer publiquement comme nous saluerons demain Voltaire et après-demain Béranger. C'est en effet Grégoire qui, le 17 vendémiaire de l'an III, faisait à la Convention un *Rapport sur les encouragements et récompenses à accorder aux savants, aux gens de lettres et aux artistes*, qui mériterait de demeurer fameux parmi nous et d'être consulté journellement par ceux qui s'intéressent aux lettres.

Grégoire s'élevait, en ces pages un peu hérissées de noms propres et surchargées de science, contre ceux des législateurs qui refuseraient volontiers d'encourager les gens de lettres. Il s'en trouve dans tous les partis et dans tous les temps. L'autre jour, au moment de la discussion du budget, il a fallu l'éloquence et le dévoûment de M. René Goblet pour sauver quelques allocations toujours insuffisantes réservées à la littérature. En 1795, on regardait comme de l'argent perdu pour l'État celui qui n'était pas consacré aux armes. Et c'est alors que l'abbé Grégoire montrait aux conventionnels que bien souvent, si les soldats remportent la victoire, ce sont les savants et parfois même les écrivains qui la préparent.

Il faisait aux législateurs de l'an III ce tableau — qu'on pourrait faire aussi aux législateurs d'aujourd'hui — de l'homme de lettres souvent méconnu, dédaigné à ses débuts, pillé et volé à l'heure de ses succès, oublié aux heures de sa vieillesse. Il s'élevait, dès 95, contre les contrefacteurs à qui Balzac devait déclarer, quarante ans plus tard, une guerre si violente, et les corsaires que devait poursuivre la Société des gens de

lettres instituée pour sauvegarder, avec leur dignité, les droits matériels et comme le pain des écrivains.

Il n'avait garde d'oublier, le curé d'Emberménil devenu évêque de Blois, que les savants et les gens de lettres avaient plus que personne contribué au renversement de cet ancien régime que M. de Falloux lui-même condamne, se déclarant un homme de l'ancien temps, mais non de l'ancien régime. « Le surintendant Jeannin, disait Grégoire dans ce rapport que je voudrais plus connu des gens de lettres, le surintendant Jeannin rassemblait chaque année, dans un grand dîner, les savants pensionnés de la cour, et les *exhortait*, dit l'histoire, *à persévérer dans le service du roi.* Richelieu, pour six mauvais vers, donnait 600 livres à Colletet. Louis XIV allait jusque dans les pays étrangers évoquer la voix des savants en leur accordant des pensions : de là ce déluge d'éloges, d'épîtres dédicatoires, d'apothéoses... Sanctifions par l'amour de la liberté ce que les rois ont fait par haine de la liberté ! On nous a souvent répété qu'il ne fallait envoyer à nos ennemis que des coups de canon; *mais l'opinion à aussi son artillerie*, dont la puissance a quelquefois balancé l'autre. Que sera-ce si elle a la seconde? Et croyez-vous qu'il ne soit pas très politique de s'assurer les trompettes de la renommée? »

Homme de lettres avant tout, il me plaît de rencontrer dans une sorte de proclamation publique cet éloge de l'homme de lettres. Il n'est pas toujours vrai que les démocraties soient jalouses de l'élite, et c'est aux applaudissements de la plupart de ses collègues que Grégoire pouvait s'écrier, il y a quatre-vingt-dix ans :

« Les lettres, disait Machiavel, marchent après les armes ! Nous avons dérangé tant d'axiomes de l'ancienne politique que celui-ci peut subir le même sort ! »

Et pour ces savants, artistes et gens de lettres, Grégoire proposait que cent mille écus fussent votés (et ils le furent), somme égale à celle qui était alors accordée pour les arts et métiers ; puis, dans une péroraison que nous devrions réimprimer et relire, le rapporteur déclarait qu'après avoir arraché le génie et même le seul talent à la misère, après les avoir consolés des outrages, des persécutions essuyés naguère, la patrie, l'État leur était encore redevable ; et je cite, à la gloire de l'abbé Grégoire, cette phrase dont nous devons, je le répète, lui être tous reconnaissants :

« Une valeur pécuniaire pourra-t-elle jamais balancer une erreur rectifiée, une vérité acquise ? Ayons la bonne foi d'avouer qu'après avoir décerné des prix au génie, nous resterons ses débiteurs. »

Je sais bien qu'il y aurait, pour l'homme de lettres, un moyen de braver la mauvaise fortune, c'est de tendre une double corde à son arc et de faire, par exemple, comme le comte Tolstoï à l'heure qu'il est : exercer un métier manuel. Le comte Tolstoï, l'auteur de ce chef-d'œuvre dont Ludovic Halévy nous parla, le premier, avec un enthousiasme qui ne s'est point refroidi, et dont notre ami Bourde nous entretenait hier, dans les colonnes du *Temps*, la *Guerre et la Paix*, Tolstoï dont on vient de traduire un nouveau roman,

Anna Karenine, Tolstoï, à qui Tourgueneff mourant léguait le sort même et comme le drapeau de la littérature russe, le comte Tolstoï a, dit-on, quitté la plume pour un autre outil. Il faisait hier des livres : aujourd'hui il fait des souliers.

Est-ce une fantaisie ou un système? Le très admirable écrivain a-t-il éprouvé, tout à coup, une de ces lassitudes intellectuelles qui saisissent parfois les mieux organisés? George Sand, en pleine santé littéraire, eut un de ces accès de fatigue où l'on troquerait volontiers le bureau de l'écrivain contre l'établi du menuisier. M. Gladstone, lorsqu'il s'en va dans ses bois abattre un arbre, agit ainsi pour dompter en quelque sorte *la bête* qui se révolte souvent contre l'exacerbation du cerveau. Toujours est-il que voilà le comte Tolstoï cordonnier. Non pas cordonnier comme Dumas père était cuisinier, Rossini professeur de macaroni ou Ingres joueur de violon et ménétrier amateur, non, cordonnier pour tout de bon, cordonnier confectionnant des chaussures, cordonnier *cordonniant*, comme on dit poète *ronsardisant*.

C'est là du moins le bruit que la chronique nous transmet de Russie, où tout ce qui s'écrit intéresse si fort les lecteurs français. Et plus d'un ici s'inquiète de cette fantaisie de l'écrivain russe, qui a ses fanatiques parmi nous.

Peut-être, si l'état manuel n'est qu'un repos pour lui, une façon de halte, oui peut-être a-t-il raison, et, au total, il n'est pas mauvais que l'homme — et surtout l'homme moderne — ait deux métiers. C'est la mise en action des théories de l'*Émile*. Pourtant, qu'en eût dit

Flaubert, qui devait goûter Tolstoï, mais qui n'admettait rien non seulement au-dessus des lettres, mais à côté des lettres? Si les littérateurs érigent en principe qu'il faut avoir, pour les pratiquer avec un peu de suite, un état latéral — comparable à une sorte de vaccin — que deviendront-elles? Voilà déjà que M. Ernest Renan les déclare indifférentes, presque inutiles. Pour un peu, le comte Tolstoï les proclamerait nuisibles à moins qu'elles ne soient amendées par une paire de souliers confectionnée entre deux chapitres. On ne sait trop que conclure de pareils symptômes, si ce n'est qu'il y a un peu de lassitude et beaucoup de paradoxe chez les esprits les plus vigoureux.

Mais le temps est-il déjà venu d'écrire cette définition : « La littérature est un esclavage cérébral tempéré par un état manuel? »

Pour Louis XVI, la monarchie — moins agréable que la littérature — était bien un lourd ennui tempéré non par des chansons, mais par des serrures.

En attendant, Paris s'amuse! il s'est même amusé d'un autre peuple que de lui-même, et d'un scandale qui n'était pas éclos entre ses fortifications. Les Anglais ont si souvent déclaré que les Parisiens n'avaient point de mœurs — ni foyer ni famille — et qu'après tout Paris, le vrai Paris, c'était jadis Mabille, et aujourd'hui l'Éden-Théâtre, que les Parisiens ont été enchantés de voir la *Pall Mall Gazette* dire quatre vérités à ses compatriotes. Nous étalons volontiers nos défauts; les autres peuples les cachent, voilà la différence ; mais la

Babylone moderne (c'est Paris, pour parler allemand) n'est pas plus corrompue que la plupart des capitales, qui le sont au contraire un peu plus, les unes brutalement, les autres hypocritement. Nous nous calomnions volontiers entre nous ; les autres peuples se congratulent d'ordinaire dans l'intimité, et il a fallu la hardiesse et le coup de tête d'un Anglais pour oser dire tout haut ce que Dickens, autre indiscret, avait déjà murmuré tout bas. Imaginez un piétiste que l'on convaincrait d'enfermer des photographies court-vêtues dans la Bible qu'il feint de lire toujours, voilà l'aspect qu'a pris soudain le public anglais blessé dans sa « respectability ».

Il aurait bien tort, ce bon public, de se fâcher plus longtemps et, pas plus en Angleterre qu'en France, on n'a rien à craindre à dire la vérité. Je ne sais, en dépit du proverbe, si toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, mais, ce que je sais bien, c'est que toutes les vérités sont bonnes à entendre. Qui vous met le doigt sur la plaie vous donne déjà, sinon le moyen, du moins le désir de la guérir.

Seulement, il faut en finir avec les fausses pudeurs et les pruderies cachotières. Ce qui existe ici existe là et les nations auraient tort de se mépriser entre elles. Chacune a ses maux, toutes ont leurs vices. Au lieu de se les reprocher mutuellement, avec une insistance qui tourne au radotage, ne feraient-elles pas mieux de chercher ensemble un remède et d'en finir avec ce qu'il y a de guérissable, en effet, dans les maladies morales de l'humanité ?

Ce n'est pas une plaie que M. Levaillant, directeur de la sûreté générale, prétend cautériser, mais c'est un danger qu'il signale tout au moins en interdisant à demi, dans les casinos de bains de mer, ces jeux de hasard connus sous le nom de *petits chevaux*, de *jeux de jockeys* et sous d'autres dénominations. On a beau railler çà et là l'administration d'être montée sur ses grands chevaux pour guerroyer contre les *petits chevaux*, mon sentiment est qu'elle a bien fait. Ce sont autant de pseudonymes de la roulette que ces jeux mécaniques où l'on perd fort bien, par petites fractions, de grosses sommes autour d'un tapis vert hypocrite. C'est le jeu se faisant familial et vidant paternellement les poches. On dirait des tripots intimes et bourgeois où l'on se rend en famille, absorbant l'odeur du gaz, tandis qu'au loin, sous les étoiles, bruit la vaste mer, dont on est censé venir aspirer l'air salubre.

Tous les ans, la plupart des journaux se plaignent de la prodigieuse quantité de pipeurs de dés et de tripoteurs de cartes (on remarquera que je n'emploie pas le mot *grecs*) qui exploitent les villes d'eaux — mer ou montagne — et s'y abattent, ici comme une avalanche, là comme un vol de goélands. Eh bien, la circulaire qu'on trouve par trop draconienne a tout simplement pour but de troubler dans leur commerce lucratif et facile ces chevaliers de la dame de pique et ces prestidigitateurs habiles à jouer de la naïveté humaine. Je ne vois pas que les braves gens qui s'en vont à la mer pour s'y baigner et partent en villégiature

pour se reposer aient beaucoup à regretter qu'on les empêche de se caver le teint à passer des nuits et qu'on les protège contre les *cavaliers* d'industrie. Qui dirait la vérité vraie sur la bohème des villes d'eaux, le personnel aquatique des mois d'été, risquerait de soulever chez nous une bourrasque aussi violente que celle qui a accueilli les révélations de la *Pall Mall Gazette*, mais — quoique d'un ordre différent — le service rendu serait le même, et m'est avis que, pour expliquer son projet, M. Levaillant n'aurait qu'à jeter un jour discret sur les mœurs et, pour me servir d'un mot sans grâce, les *agissements* de ceux qu'il prétend réduire à la portion congrue.

Tout ce monde des eaux est déjà parti. Les plages se peuplent. Juillet en voit les premiers beaux jours et août les grandes journées, celles que célèbrent les dithyrambes des reportages. M. Jacques Normand, qui vient de commencer, dans la *Revue bleue*, de jolies chroniques rimées — à la façon de Loret, mais mieux versifiées que Loret — pourra fêter en vers les splendeurs de Trouville pendant la Grande Semaine et les intimités d'Étretat durant les mois qui vont suivre.

Ce qu'il pourra railler tout à son aise, par exemple, ce sont les prix dont on fait payer, en les grossissant chaque année, les moindres choses, depuis la chambre jusqu'au bout de bougie. C'est une effrayante exploitation du Parisien et de l'étranger.

Un de nos amis, logé dans un cabinet donnant sur la mer, pousse un cri, l'autre jour, en voyant qu'on lui

compte ce logis, à peine large comme une boîte de soldats de plomb, 35 francs par jour. Trente-cinq francs !

Il appelle l'hôtelier, il se plaint :

— C'est un abus ! C'est de la folie !

— Non, Monsieur, répond l'aubergiste. Mon prédécesseur a fait faillite en louant ses chambres à des prix possibles. Je les ai élevées à des prix impossibles. Je ne tiens pas à faire de mauvaises affaires !

Ce qu'il mériterait (et j'ai fort envie d'écrire un pluriel), ce serait de n'en pas faire du tout. Mais la villégiature est une passion, la vie des eaux est un besoin. On rançonne donc et on écorche ceux qui s'y livrent.

La vie des eaux est une aimable duperie qui peut se définir :

« L'art de payer plus cher en vivant moins bien que chez soi ! »

XXXV

Le 14 Juillet aux champs. — Un paysan. — Ce que rappelle une date. — Au bord de l'étang. — Peintres et littérateurs. — Les décorations. — A propos de rubans. — Une idée pratique.

17 juillet 1885.

Ce qui m'a le plus frappé dans la fête du 14 Juillet, c'est, sur un coteau perdu, à la lisière des bois, loin du bruit et loin de la rue, une petite maisonnette de pauvres gens qui, de l'aurore à la tombée du soir, a arboré un bout de drapeau tricolore et, du crépuscule à la mi-nuit, a fait, là-bas, devant ma fenêtre, briller comme une étoile un bout de bougie ou une mèche de lampion. Ce n'était point pour *paroistre* que le brave homme de paysan accrochait au haut de sa porte ce bout de calicot ou d'étamine et qu'il allumait cette lumière unique, à peine entrevue, à l'horizon, comme la lueur pâle de quelque ver luisant. Il ne tenait pas à se montrer, à faire remarquer son civisme par les voisins, ou à s'amuser, comme ceux qui célèbrent les anniversaires en dansant. Non. Il savait que c'était

le jour de fête nationale et, naïvement, naturellement, il parait sa petite cahute des trois couleurs de la nation.

J'aurais voulu savoir ce qui se cachait d'obscur et profond patriotisme dans l'âme de ce paysan que je voyais, du bout de ma lorgnette, travailler aux champs, le corps cassé en deux, tandis que ce drapeau se balançait devant son logis. Il a peiné et bûché tout le jour, je l'ai bien regardé ! La journée de fête était donc pour lui, comme les autres, une journée de labeur. Mais il payait, pour ainsi dire, sa dette à la patrie en accrochant ce lambeau d'étoffe à sa masure et en illuminant son taudis, la nuit venue. Évidemment, sous ce crâne brûlé du soleil, une idée bien nette de ce que représente cette date du 14 Juillet ne germait pas dans la profondeur du cerveau. Pourtant cet inconnu, ce paysan de France, savait vaguement, sentait instinctivement que, pour lui, le souvenir de ce jour-là représentait comme un avènement à une vie nouvelle, plus libre, sinon moins pénible, et que, s'il travaillait dans son champ à lui, sur cette motte de terre sèche qui lui appartient, s'il a du pain plus blanc et s'il mange de la viande, c'est un peu à l'ère nouvelle marquée par cette date qu'il le doit. Ce sont ces sentiments confus, et que ne veulent point comprendre les raffinés, qui font l'âme d'un peuple. Pour défendre cette motte de terre dont je viens de parler, le grand-père qui l'avait conquise, se battit comme un enragé à la frontière, et le petit-fils, qui n'est pas devenu millionnaire depuis 89, mais qui y a gagné d'être quelque chose, un millionième de souverain, un électeur que le candidat salue bien

bas, très bas, quand il s'agit de lui demander son bulletin de vote — le petit-fils allume un lampion et cloue un drapeau d'affranchissement en souvenir de ce passé, dont lui a parlé l'aïeul, et qui, en dépit des avortements et des tristesses, des défaites et des sauvageries, n'en rend pas moins encore, quand on en parle, un son joyeux de chaînes brisées.

Voilà ce que me faisait dire ce pauvre petit drapeau tricolore entrevu, là-bas, au bout des champs ensoleillés, près de la verdure du bois. Ce paysan qui *manifestait* sans témoins, c'était pour moi comme la conscience obscure de la France. J'ai eu plus de plaisir à le contempler qu'à me mêler dans la foule des rues. Et, si Paris était envahi et bruyant, les champs aussi avaient, mardi, leurs promeneurs. Les étangs de Chaville et les bois de Meudon ont vu des *sociétés* joyeuses se promener avec des rosettes tricolores à la boutonnière et l'idylle éternelle des environs de Paris a été *tricolorisée* comme les fenêtres parisiennes elles-mêmes. C'était même exquis, cette paix de la campagne, si près du cratère, ce demi-silence, presque à deux pas de la grande ville où passaient les fanfares. Ces Parisiens décorés de cocardes tricolores pêchaient des grenouilles au bord de l'étang et enfonçaient leurs pantalons blancs dans l'eau bourbeuse pour arracher quelque roseau ou atteindre quelque nénuphar. De loin, les grisettes leur jetaient de petits cris effrayés : « Voyons, Ernest ! Prends garde, Ernest ! » D'autres, assises sur la berge, lisaient, sans lever les yeux (Ernest pouvait se noyer tout à son aise !) quelque livre nouveau. Plus loin, une jeune fille en chapeau de paille,

choisissait dans une boîte à couleurs les tubes de son compagnon, un peintre, qui *enlevait* le point de vue : l'étang clair, ponctué de nymphéas et de canards sauvages, la rive, les roseaux, le cadre frissonnant des chênes... On entendait, au loin, des détonations de pétards, des échos de feux d'artifice diurnes. Paul de Kock eût aimé ce 14 Juillet à la campagne, sur la pelouse ! Je me suis approché des jolies filles en robes blanches qui lisaient ainsi, sur l'herbe, les romans nouveaux soigneusement recouverts d'une couverture de papier. Un auteur de livres a toujours le secret espoir de se dire que c'est lui qu'on dévore ainsi, sans lever les yeux sur le ciel où courent les nuages, ou sur Ernest qui tache son pantalon blanc... L'une des lectrices tenait *Bel-Ami*, de Maupassant, et l'autre (je la dénonce à Charles-Edmond), le *Trésor du Guèbre*, et le *Trésor du Guèbre* lui importait plus que ce passant qui la frôlait, si près, et que le 14 Juillet qu'on fêtait, si loin...

Voilà tout ce que j'ai vu, il y a deux jours : un paysan, des grisettes et un peintre. Ai-je besoin de dire que le peintre était décoré ?

On a souvent, à ce propos, reproché — et avec raison — au gouvernement d'accorder avec une libéralité qui ressemble parfois à de la profusion les récompenses officielles aux peintres et de les décerner aux littérateurs avec une économie qui confine souvent à de l'avarice. Nous avons plus d'une fois protesté contre cette évidente disproportion dans

les encouragements donnés aux lettres et aux arts. Il est évident qu'une croix de commandeur eût été aussi bien placée sur la poitrine de tels ou tels hommes qui honorent leur pays par le théâtre ou par la littérature que sur celle de M. Bouguereau, dont, au surplus, je ne médis pas. Mais il faut bien reconnaître que la manière dont les littérateurs accueillent les honneurs rendus à leurs confrères est très différente de celle dont les peintres reçoivent ces mêmes distinctions. Les peintres ne protestent point, peut-être parce qu'ils sont plus habitués aux décorations et qu'ils se disent qu'il suffit d'attendre pour que tout le Livret du Salon soit marqué d'une croix. Les littérateurs, au contraire, poussent les hauts cris quand on décore un des leurs, et il semble qu'en en distinguant un seul, on blesse aussitôt tous les autres.

C'est ce qui explique trop bien pourquoi les hommes d'État décorent plus volontiers des artistes, qui n'ont que les propos d'atelier pour se railler entre eux, que des gens de lettres, qui ont les journaux ouverts pour se démolir les uns les autres. A qui nous en prendre ? A nous-mêmes qui tenons une plume et nous en servons moins pour nous défendre entre nous que pour nous attaquer les uns les autres.

Dès qu'un écrivain, quel qu'il soit, est décoré, il y a toujours quelque camarade pour l'éplucher, mettre le ruban en charpie, et pour se demander de quel droit on récompense celui-ci et non pas celui-là !

Si le nouveau chevalier est un homme de lettres qui fait plus de besogne que de bruit, on proteste : « Il n'est pas connu. » Si c'est un auteur applaudi : « Pourquoi le

récompenser ? Il a assez de succès et gagne assez d'argent ! » Si c'est un jeune homme : « Comment, déjà ? » Si c'est un écrivain blanchi sous le harnais : « Quoi ! à son âge ? Mais il est vieilli, fini ! » Si c'est un indépendant : « Mais il n'a rien fait pour le gouvernement ! » S'il est gouvernemental : « Ce n'est pas étonnant, on lui paye ses services ! » S'il est l'ami de quelqu'un qui tient à quelque chose : « C'est de la faveur. » Parent d'un député : « C'est du népotisme. » Adversaire d'hier, ayant désarmé aujourd'hui : « C'est de la bêtise. » On pourrait dire, ce me semble, ce qui serait plus vrai ; « C'est de la largeur d'idées et du libéralisme. »

Quoi qu'il en soit, on peut impunément décorer cinquante peintres sans soulever la moindre protestation ; il est malaisé de décorer trois gens de lettres sans faire une quantité de mécontents. Les querelles d'écoles et les rivalités d'atelier, que nous trouvons injustes chez les artistes, nous les rencontrons chez les écrivains, non pas seulement dans les polémiques à propos des œuvres — ce qui est, en somme, la vie même d'une littérature — mais dans les mesquines récriminations à propos des hommes. Il serait pourtant bien simple, en supposant qu'un bout de ruban soit une sorte de consécration publique du talent, au lieu de crier à l'État : — Quoi ! vous avez décoré tel homme de lettres ? de lui dire : — Quoi ! vous n'avez décoré que celui-là ?

Mais, en supposant qu'un ministre décore dix gens de lettres — je pourrais les nommer — qu'on peut s'étonner encore et toujours de ne pas voir aussi favorisés que des artistes, il se trouverait encore des écrivains pour protester contre cette dizaine-là. Un tel, c'est un

idéaliste acharné. Tel autre, un naturaliste invétéré. Celui-ci : il gagne trop d'argent. Celui-là : il n'en gagne pas assez. Il a produit trop de choses. Il n'a pas assez publié ? » C'est un radical forcené. Trois Étoiles : c'est un légitimiste à peine converti.

Car la politique joue un rôle en matière d'art comme en matière littéraire, et on ne s'étonnera point que des gouvernants, quels qu'ils soient, s'attachent à découvrir parmi ceux qui ne desservent point le gouvernement ceux qu'ils doivent désigner à l'attention publique. Pourtant il ne faudrait pas, je crois, pousser les exclusions à l'extrême et voir, à travers une question littéraire, des questions politiques. L'art, la peinture, le théâtre, lorsqu'ils ne se font point pamphlets, n'ont rien à démêler avec la politique. Quand M. Boutet de Monvel campe sur la toile une caricature colossale et va droit, volontairement, au-devant du scandale, on ne peut nier qu'il ne s'agisse d'une polémique au pinceau, d'un pamphlet à l'huile, d'un tableau, et, par conséquent, d'une question politique. Mais, lorsque M. Julien Le Blant, qui célèbre tout aussi virilement les héroïsmes des *bleus* que le courage des chouans, nous montre Charette fusillé après nous avoir présenté un bataillon de grenadiers de la République égorgé par les Vendéens, il peint et fait de l'histoire. Il obéit à ses goûts, à ses instincts de pittoresque spécial, à son tempérament. Il serait injuste de le considérer comme l'apôtre de la chouannerie.

Gambetta, en politique profond qu'il était, ne dédaignait pas de s'inquiéter de ses adversaires en les amadouant. Un jour qu'on avait donné précisément un

bout de ruban à quelqu'un qui l'avait fort attaqué, nous nous en étonnions devant lui. « C'est parce qu'il m'avait attaqué et parce que j'oublie qu'il m'a attaqué. Du reste, il était de ceux qu'on peut *repêcher*, et tout homme d'État doit être pêcheur d'hommes. » L'Empire n'eût pas demandé mieux que de voir ceux qui l'avaient combattu recevoir de lui ce qu'ils ne lui demandaient point. Et l'homme d'État virilement dévoué au triomphe du gouvernement qu'il sert, a la meilleure des réponses à faire à ceux qui peuvent s'étonner de le voir oublier quelque polémiste retraité dans un homme de lettres militant :

— Vous avez distingué un ancien adversaire ? lui dit-on.

Il peut répondre :

— Oui. Parce qu'il ne l'est plus.

Mais le mieux est encore de laisser la politique de côté partout où elle n'a rien à voir et de remercier ceux qui veulent bien s'occuper et se préoccuper des lettres. — Quant à moi, me disait hier un narquois, si j'avais l'honneur d'être le grand dispensateur de telles récompenses, je dirais aux gens de lettres :

— Désignez vous-mêmes celui d'entre vous que je dois décorer. Seulement, je vous préviens que je demande pour lui l'unanimité !

Et ce serait le meilleur moyen de ne décorer personne.

XXXVI

Le cas du docteur Ferran. — Encore le choléra. — M. Brouardel. — Le vaccin. — Jenner. — Un fou. — M. de Sauzéa. — Les fous et les sots. — Q'uest-ce qu'un fou ? — Les Parisiens et les environs de Paris. — Une fête de nuit à Versailles.

21 juillet 1885.

J'espérais bien n'avoir plus à parler de cet odieux choléra, qui a rempli la *Vie à Paris* de l'an dernier, mais les polémiques soulevées par les journaux et les *interviewers* entre M. Brouardel et le docteur Ferran font de ce triste sujet un article de causerie parisienne. Les moins informés ont une opinion sur le cas du docteur Ferran : les uns le traitent de charlatan tout naturellement, sans rien savoir ; les autres le comparent à Jenner, sans hésiter, pour paraître amis du progrès. Pour moi, et pour nous, je souhaiterais que M. Ferran fût, en effet, un Jenner, mais j'ai grand'peur que M. Brouardel n'ait trop raison et que le médecin espagnol n'ait pas encore trouvé le vaccin du choléra.

Un homme qui tient en sa main une telle découverte

et qui ne l'ouvre pas toute grande, cette main, pour jeter au monde entier la manne de sa découverte, m'inspire immédiatement de la défiance. Il a beau dire qu'il n'est point riche et que le côté industriel de sa découverte doit assurer la fortune de ses enfants, on n'admet point qu'un savant, en un cas pareil, garde ses remèdes secrets. La fortune ! Mais on lui élèverait, de son vivant, une statue d'or, au docteur Ferran, s'il avait réellement découvert la vaccine de l'odieux fléau ! Lorsque Jenner, après avoir étudié le vaccin de la variole pendant vingt ans, livra son secret à l'humanité, il reçut du Parlement anglais une récompense nationale de 25,000 livres sterling, soit 500,000 francs. Croit-on que tous les parlements du monde ne voteraient pas une récompense internationale au docteur Ferran s'il était vraiment le Jenner du choléra ?

Au surplus, comme un de nos savants me le faisait très justement observer hier, en supposant que M. Ferran ait trouvé le remède au choléra et le fasse connaître, il ne s'agit pas pour lui de la misère, puisque l'Académie des sciences a là toute prête une somme de cent mille francs à lui verser lorsqu'il lui apportera le résultat évident de ses découvertes. Le prix Bréhant, de cent mille francs, attend, en effet, celui qui découvrira le vaccin que M. Ferran prétend avoir trouvé. Je conseillerais donc au médecin espagnol de dévoiler ses secrets à nos docteurs afin d'empocher et d'emporter cette somme. Car il est bien évident que la commission nommée par l'Académie des sciences ne déliera qu'à bon escient les cordons

de sa bourse. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de remèdes secrets devant l'Académie, et M. Ferran sera, avant peu, mis au pied du mur. On ne lui demande point de faire, à Paris, des expériences sur des cholériques. Ce serait importer officiellement ici une maladie qui voyage malheureusement trop vite toute seule ; mais on exige qu'il dise, au moins, quel est son secret et quels sont ses procédés.

Dans un entretien que nous résume un reporter, le docteur Ferran s'est modestement comparé à Napoléon Ier : « M. Brouardel, en ne trouvant pas de plan de campagne dans la tente de Napoléon, eût — a-t-il dit — déclaré que l'Empereur n'était pas un grand capitaine. » Ce raisonnement a dû paraître spécieux à notre éminent compatriote. M. Brouardel ne demande, à coup sûr, qu'à voir le docteur Ferran gagner sur le choléra sa bataille d'Austerlitz. Mais M. Ferran n'en est point là ; M. Brouardel a donc le droit de sourire, incrédule, dans sa barbe blonde, et nous attendons toujours le messie qui nous délivrera du bacille, du microbe, de la bactérie, — bref, de l'infiniment petit qui rend le mal infiniment grand.

Ce n'est point, du reste, parce qu'il déclare apporter au monde une aussi importante découverte que je doute du docteur Ferran, c'est parce qu'il n'en donne pas la preuve sur l'heure, sans hésiter. Les bienfaiteurs de l'humanité crient d'ordinaire leurs trouvailles par-dessus les toits, et je ne m'imagine pas un apôtre voulant biaiser et prendre un brevet. Le docteur

Ferran, s'il avait été plus net, serait aujourd'hui le plus populaire des humains. Le monde entier apirerait après son vaccin. Car ce n'est plus par l'entêtement dans les vieilles erreurs que pèche l'homme moderne, ce serait plutôt par l'engouement irréfléchi pour toute nouveauté. Il y a quinze jours, je ne rencontrais que des gens prêts à se faire vacciner contre le choléra. Des jolies femmes s'en mêlaient : des Parisiennes, en apparence très frivoles, allaient donner l'exemple. C'eût été une mode.

On ne s'abordait qu'en se parlant de M. Ferran. « Eh ! ces Espagnols ! Pour une fois qu'ils font de la science, ils frappent des coups de maîtres ! Le choléra vacciné ! Quel pas de géant ! » Et j'ai bien entendu dix ou douze fois cette citation :

> C'est du *Sud* aujourd'hui que nous vient la lumière !

Le silence de M. Ferran a tout arrêté, et ce bel enthousiasme fait place aujourd'hui à un doux scepticisme. Les Parisiennes gardent leurs bras pour le *cow-pox*, et c'est bien assez. Quel dommage ! Nous perdons là une illusion, et c'est beaucoup, une illusion, en ce bas monde.

M. Ferran allait passer homme de génie, devenir dieu. Il se tait : c'est fini. A moins de preuves éclatantes, l'opinion publique ne se préoccupe plus de lui tresser des couronnes. Elle est d'ailleurs singulière, l'opinion publique. Les bonnes gens du département de la Loire ont accusé de n'être qu'un vieux fou ce M. de Sauzéa dont les héritiers attaquent le testament

devant le tribunal de Saint-Étienne. On plaide : les journaux publient les dispositions testamentaires du gentilhomme octogénaire, et tout aussitôt l'opinion publique, prompte aux revirements, de se dire qu'après tout cet aliéné n'était pas si fou, et qu'un homme est bien libre de disposer de ses biens à sa guise après avoir vécu à sa fantaisie.

— Qu'est-ce qu'un fou ?

Je ne prétends pas marcher ici sur le terrain des aliénistes, et je laisse de côté la science. Mais, aux yeux du monde, tout homme qui a seulement dans le cerveau un grain d'originalité peut passer pour un fou. Balzac est un fou qui use ses nuits à converser avec des êtres nés de son cerveau. Tout artiste qui, par une sorte d'exacerbation cérébrale, se donne l'hallucination d'une création, est passagèrement un fou.

Un Anglais, le docteur Tucker, a démontré dans un remarquable livre la prodigieuse influence de l'esprit sur le corps. Il est évident que l'art touche à l'aliénation par certains points. Talma, afin de se donner l'émotion de la terreur qu'il voulait exprimer, substituait, par un effort de volonté, à un public brillant et mondain, une salle entièrement occupée par des squelettes. Et ces crânes vides, qui remplaçaient pour lui les jolis visages des femmes, lui causaient une sorte d'horreur qu'il communiquait à son rôle. C'était là comme une hallucination volontaire — une demi-folie.

Dickens, lorsqu'il écrivait ses romans, en arrivait à *entendre parler* ses personnages. Les paroles qu'il écrivait sur le papier, il les percevait distinctement,

dites par les héros mêmes qu'il faisait agir. Hallucination de l'ouïe. Presque une folie !

Belles folies, heureusement ! Celle de M. Hippolyte de Sauzéa n'avait point cette poésie, mais enfin, parce qu'un homme enfouit des billets de banque dans des cachettes, ou fait enterrer sa chienne préférée sous le dallage de sa salle à manger, ou fait bâtir des chapelles avec des souterrains et des tours rondes privées de portes, cela peut prouver qu'il est ou un avare, ou un original, ou un déplorable architecte, cela ne signifie pas nécessairement qu'il est fou.

La peste soit des gens qui traitent l'originalité comme une folie ! A les écouter, le monde devrait être plat et terne, et monotone, et toute fantaisie passerait pour une maladie. L'excentricité, mais c'est le sel même de la vie vivante. Je ne sais qui a fort bien dit : « J'aime mieux les fous que les sots, » et qu'on me condamne à finir mon existence parmi des excentriques, je ne m'en plaindrai point, et n'ai d'effroi que des imbéciles.

Pauvre M. de Sauzéa qui est traité de fou parce qu'étant millionnaire, il cultivait de ses mains sa propriété avec un seul domestique, et poussait lui-même la charrue à travers champs ! Mais une telle gymnastique n'était pas si mauvaise et il me paraît que la folie de la charrue est une folie hygiénique, puisque c'est à elle peut-être que le vieillard dut de ne finir, dans son château de Monteille, qu'à quatre-vingt-quatre ans passés ! La folie de la culture, la manie de la terre et du labour, ah ! la saine folie et que je la conseillerais à bien des gens ! En vérité, on ne me fera pas croire que le millionnaire qui se lève à midi, se couche avec le jour,

passe sa nuit au jeu, traîne de cabaret en cabaret ou de boudoir en boudoir son existence inutile, soit un sage et que le fou soit précisément ce vieillard laboureur qui aiguillonne ses bœufs et retourne la terre pour son plaisir !

— Mais les bâtisses ? Les bâtisses ?

Oui, cela est vrai. M. de Sauzéa a dépensé cinq ou six cent mille francs au moins en bâtisses. Il n'avait point d'architecte, il payait ses maçons à la journée. Il avait la manie du moellon. Est-il le seul ? Il y a comme une fièvre dans la bâtisse, en effet. Le plâtre a son ivresse, ainsi que l'absinthe. Mais cette folie même, qui nourrit des familles d'ouvriers, qui prélève une part de la fortune d'un millionnaire pour la transformer en journées de travail distribuées aux pauvres gens, cette folie active, militante, que partagent du reste avec M. de Sauzéa une infinité de gens fort sages, n'est pas de celles qui paraissent damnables, et je ne vois dans le vieil homme endormi maintenant qu'un excentrique, un original, ne ressemblant guère aux autres hommes dans sa conception particulière du bonheur, mais on me ferait difficilement avouer que c'était un fou. D'ailleurs, à mon avis, ce grand diable d'affolé qui profile sur le monde sa maigre silhouette et l'ombre, plus grêle encore, de sa lance, et qui s'appelle Don Quichotte, est le plus sage des êtres puisqu'il dédaignait la réalité, qui n'est pas toujours gaie, pour l'idéal, qui peut être rose, et l'espérance, qui est toujours verte, couleur de printemps.

Et la preuve, lecteurs, la preuve irrécusable,
Que ce monde est mauvais, c est que, pour y rester,
Il a fallu s'en faire un autre — et l'inventer.

Les originaux — et même les fous — sont peut-être tout simplement des poètes en action, qui se font un monde à eux, se créent un univers particulier, l'*inventent*, comme dit Musset, ce qui expliquerait le sourire dédaigneux qu'ils laissent tomber aux humbles mortels, pateaugeant, comme nous, dans le monde de tous les jours.

Et qu'importe que les héritiers de M. de Sauzéa le viennent troubler dans l'*au delà* qu'il habite ? Il a été heureux selon son caprice dans le monde réel où il a vécu !

C'est ce que je souhaiterais aux plus sages.

La vie à Paris, hier dimanche, était aux champs. Versailles fêtait, après Paris, le 14 Juillet. Seulement il le fêtait le 19. Grandes eaux, feu d'artifice incomparable. Il n'y a qu'à Versailles qu'on peut voir des pyrotechnies pareilles, des feux de Bengale illuminant les bassins et donnant aux jets d'eau une apparence d'émeraudes gigantesques ou de rubis en fusion. La foule était grande pour admirer un tel spectacle, mais, chose curieuse, quoique Paris soit bien près de Versailles, il y avait surtout des provinciaux et des étrangers. Peu de Parisiens pur sang.

Le *Parisien né* est tellement peu campagnard, malgré ses velléités agrestes, qu'il ne connaît point les environs de Paris où les peintres marchent littéralement

sur les paysages et les historiens sur les souvenirs. Cette corbeille de villas, de villages, de bois, de montagnes, — unique au monde, — le Parisien l'ignore comme, à vrai dire, il ignore Paris même. Il en connaît un coin, Meudon ou Bellevue, s'il habite la rive gauche, Ville-d'Avray, Suresne ou Viroflay, s'il loge près de la gare Saint-Lazare. Mais le reste lui échappe. Il ne s'en inquiète guère. Il achète un retrait bien mondain quelque part et s'y cramponne ou s'en dégoûte, mais les alentours lui sont parfaitement indifférents.

Xavier de Maistre a passé pour original lorsqu'il a eu l'idée de faire un simple voyage autour de sa chambre. Il deviendra un La Pérouse, ce Parisien qui s'avisera d'écrire le voyage autour de Paris.

Il faut rendre justice aux littérateurs et aux peintres; sachant fort bien, en fait de pittoresque, où sont les bons endroits, ils ne se montrent pas égoïstes : ils en indiquent le chemin à la foule. Ce sont les pionniers de la villégiature. Alphonse Karr a découvert Étretat, et son médaillon, peint sur faïence par Deck, est encastré maintenant dans la muraille de la petite auberge du père Blanquet, devenue un grand hôtel. Sardou a ressuscité Marly-le-Roi et inventé un rocher qui, près de Nice, deviendra célèbre. Erckmann et Chatrian avaient planté au Raincy des cerisiers véritables, avant d'en faire figurer un sur la scène du Théâtre-Français.

Bougival fut mis au jour par les paysagistes, par cette école naturaliste qui, il y a quarante-cinq ans, bouleversa tout un genre de peinture, substitua la vérité à la tradition et trouva ses inspirations aux bords de la Seine comme Bertin aux bords du Tibre.

Versailles, lui, reste à inventer. Ah! l'admirable ville! Et quel beau spectacle qu'une fête de nuit au bassin de Latone! Quant au bassin de Neptune — cette merveille — il reste à demi démoli, à demi réparé et le maire de la ville s'en désole. On devrait bien achever de remettre en état une telle œuvre d'art ou l'on aurait dû n'y point toucher. La vue du bassin de Neptune, livré au hasard d'une réparation qui n'en finit pas, a gâté pour moi le beau feu d'artifice tiré hier par la Société des fêtes versaillaises — un spectacle qu'il faut avoir vu et qu'on ne voit malheureusement que tous les ans.

XXXVII

La Chine à Paris. — Histoire d'une vieille femme et d'un jury d'expropriation. — Les crieurs parisiens. — Les *Scandales de Londres.* — Ce que la moralité y gagne. — Les concours du Conservatoire. — Où la foi va se nicher.

24 juillet 1885.

Les journaux nous ont appris que le très érudit et le très spirituel M. Tcheng-Ki-Tong, l'attaché militaire chinois qui revient à Paris avec le grade de général, allait publier, en rentrant à son poste, un travail sur le théâtre de son pays. S'il veut y joindre un appendice relatif aux chinoiseries des usages français, je puis lui signaler un *petit fait* — de ceux que Stendhal aimait — et qui donne une singulière idée des fréquentes ironies de la loi.

Il y a quelques mois, dans la commune de Mareil-Marly, il fut décidé que l'on construirait un lavoir. Pour ce faire, certaines expropriations étaient nécessaires, et, parmi les personnes expropriées, se trouvait une brave femme, veuve d'un cultivateur du nom de Pierre Despois. Elle possédait là quelques parcelles de

terrain qui, par jugement rendu en janvier dernier, furent expropriées légalement. Jugement est donc publié, affiché selon la loi, notifié à la paysanne par exploit d'un huissier de Marly-le-Roi, transcrit au bureau des hypothèques, et, par huissier encore, le maire de Mareil-Marly fait offrir à la veuve Despois 157 fr. à titre d'indemnité.

Les offre « dont s'agit », pour parler la langue des greffiers, sont publiées et affichées conformément à je ne sais quels articles d'une loi de 1841. Et la brave femme — qui, comme tout Français, est censée connaître le Code — laisse aller les choses et ne fait savoir à M. le maire ni si elle accepte ni si elle refuse. Or, en pareil cas, il y a lieu de convoquer le jury d'expropriation. Le tribunal civil de première instance séant à Versailles désigne donc, sur la liste du jury spécial du département de Seine-et-Oise, seize personnes en qualité de jurés chargés de fixer définitivement le montant de l'indemnité, et, en outre, quatre jurés supplémentaires. Total : vingt.

Le juge au tribunal, magistrat du jury spécial, lance par voie d'huissier vingt assignations à comparaître, et, un beau jour de juillet 1885, à midi, vingt personnes compétentes se trouvent rassemblées au palais de justice de Versailles, place des Tribunaux. C'est alors qu'on leur expose le cas. On offre à la veuve Despois 157 francs à titre d'indemnité pour 1 are 57 centiares qu'on lui prend. Elle n'a rien répondu. Le jury d'expropriation peut et doit statuer en dernier ressort.

— Qu'on introduise la femme Despois !

Elle entre. C'est une brave femme qui ne sait peut-

être ni lire ni écrire, qui n'a point lu certainement l'affiche d'expropriation, qui arrive là très ignorante et un peu émue, et qui dit tout simplement aux jurés :

— Eh bien, Messieurs, c'est une affaire entendue. On m'offre 157 francs pour mon terrain ? J'accepte les 157 francs ! Est-ce que je puis me retirer et retourner aux champs?

— Parfaitement, Madame.

Mais voilà où commence ce que j'appelais tout à l'heure la chinoiserie de la loi. Par le fait seul que la pauvre femme a dit : *J'accepte votre offre*, le jury d'expropriation, le terrain valût-il mille écus, ne peut sous aucun prétexte lui allouer plus de 157 fr., et, en outre, le jury ayant été réuni pour statuer sur cette grosse affaire, la femme Despois est, de toute nécessité, condamnée à payer les frais de cette réunion : soit, cinq cents francs.

C'est-à-dire que la commune de Mareil-Marly lui prend son terrain pour 157 fr., mais que le tribunal de Versailles lui inflige 500 fr. de frais parce qu'elle n'a pas répondu à temps. La paysanne touchera 157 fr. d'une main et comptera au greffe 500 fr. de l'autre. Il ne lui restera ni terrain ni argent ; je me trompe, il lui reste 343 fr. à payer à je ne sais quel tribunal ou trésorier. Et pourquoi ? Tout simplement parce qu'elle a dit : « Je ne conteste rien, je ne réclame rien, je ne refuse ni ne plaide : *J'accepte !* »

Elle avait le droit de discuter la somme allouée, de demander 1,000 fr. d'indemnité : elle n'a rien demandé, la pauvre femme. Cela suffit : 157 fr. d'indemnité et 500 fr. de frais. Et, allons vite, à une autre !

Les jurés, je dois l'avouer, sont restés stupéfaits de l'aventure. La paysanne ayant dit *oui*, il leur était interdit d'ajouter un centime à la somme fixée et acceptée et ils ont assisté à ce spectacle, plus inattendu que celui de l'affaire du meunier de Sans-Souci : une malheureuse payant très cher le droit de vendre son terrain très bon marché !

En vérité, on ne badine pas avec le fisc, pas plus qu'avec l'amour, qui touche aussi au fisc par certains côtés. Mais il semble qu'une telle anecdote porte la marque d'un autre temps que celui-ci, et je me demandais, tandis qu'on me la contait hier, si par hasard on ne se trompait pas de date. Il y a encore bien de la poussière de moyen âge dans les rouages de la fameuse administration « que l'Europe nous envie ». L'histoire est légendaire de toute une famille de paysans aisés, ruinés par une amende de seize francs encourue par l'aîné de la maisonnée surpris en coupant une branchette de bois en forêt. Entêtement ou ignorance, ces ruraux ne voulurent point payer les seize francs et, sous l'entassement des papiers de poursuites et saisies, ils succombèrent : la vache, le mouton, la maison, tout y passa. Les seize francs d'amende faisaient des petits, et une branche de châtaignier, cassée en passant, mit sept personnes sur le pavé.

A mon avis, l'autorité pouvait et devait, sans être taxée de faiblesse, avertir la brave femme qui se souciait fort peu, sans nul doute, des affiches et des publications officielles. Quoi qu'il en soit, voilà un fait singulier et qui donne une haute idée de la mansuétude et de l'intelligence de la Loi. Il y a de cette

poudre du passé à épousseter bien vite dans les feuillets du Code au lieu de perdre tant de temps — et avec tant d'acharnement — aux discussions, polémiques et *personnalités* politiques.

L'histoire de la veuve Despois m'a entraîné un peu loin de Paris, mais je ne le regrette point; il n'y a rien de nouveau à Paris que les *Scandales de Londres*. On n'y peut faire un pas sans se heurter à quelque débitant d'un *placard* traduit de la *Pall Mall Gazette*. Libre-échange de pornographie.

— Demandez le premier numéro des *Scandales de Londres !*

— Achetez les *Scandales de Londres* n° 2!

Il paraît que cette publication populaire est une publication morale. Elle a pour but de nous montrer que les Anglais sont, du premier au dernier, épris de *filles vertes*, et on compte que populariser en France les révélations de la *Pall Mall Gazette*, c'est travailler à développer l'estime réciproque que se doivent entre elles les nations. Il est évident que M. Joseph Prudhomme, bourgeois de Paris, n'est point fâché de voir John Bull, qui se pique d'austérité, pris sur le fait de fredaines singulières, mais, pour être juste, il faudrait reconnaître que les vices des capitales se ressemblent terriblement entre eux et que la bête humaine est à peu près partout repoussante et brutale lorsqu'elle est déchaînée !

Je m'étonne, d'ailleurs, de la stupéfaction et des cris d'horreur qui ont accueilli, à Londres, ce qu'on a

appelé les *révélations* de la *Pall Mall Gazette.* Les faits rapportés par le journal n'étaient une révélation que pour ceux qui ne s'étaient point donné la peine d'étudier dans ses bas-fonds la vie anglaise. Il existe un ouvrage en quatre volumes, *London poor and London labour*, où M. Henry Mayhew a accumulé sur les mœurs anglaises des renseignements qui eussent depuis longtemps dû faire réfléchir nos voisins; et, s'ils ont lu les écrits effrayants de M. Hector France sur les va-nu-pieds de Londres, les Anglais ont dû être édifiés sur les scandales de leur pays bien avant les *révélations* de la *Pall Mall Gazette.*

Ils pouvaient, il est vrai, se dire que les écrits d'un étranger ne comptent pas. Qu'est-ce qu'un Français qui juge la vieille Angleterre avec ses yeux myopes et ses préjugés de Français? Philippe Daryl pourtant et Hector France ont eu le temps d'étudier de près la grande nation et leurs peintures étaient de celles qu'on ne pouvait ignorer. Quoi qu'il en soit, voilà Paris empoisonné de ces feuilles à deux sous que l'on s'arrache comme un roman judiciaire ou comme une complainte de cause célèbre, et les fillettes du faubourg, en sortant de leur atelier, ne s'entretiennent que des *Scandales de Londres.* Elles en parlent autant que de Rocambole, autrefois.

Je sais bien ce que les éditeurs de ces *placards* y auront gagné, mais je crains bien que la moralité courante n'y ait encore perdu quelque chose. C'est comme une sorte de musée Dupuytren tout grand ouvert, brusquement, à la population parisienne. Que si les Anglais ont à laver tout ce linge sale, encore devait-

on le leur laisser laver chez eux, avec l'eau de la Tamise. On spécule sur la curiosité malsaine, subitement éveillée par ces mots : les *Scandales de Londres*, et on attise un chauvinisme inintelligent que je trouve aussi ridicule chez les *snobs* de Paris que chez les *cockneys* de Londres.

Hier, à la première séance des concours du Conservatoire, plus d'une fillette mince et grêle dépliait, entre deux morceaux de chant, un de ces papiers à deux sous et lisait un des numéros traduits de la *Pall Mall Gazette*. Je m'imaginais même avec tristesse que cette lecture n'effrayait pas trop ces blondes têtes de dix-huit ans. Il y avait comme des visions lointaines de coupés dans l'attention portée à ces chapitres de la haute et basse vie londonienne. L'art et la musique disparaissaient un peu, hélas ! pour un moment !

Et pourtant il faut être juste : la foi aux choses de l'art, la passion absolue du théâtre, se retrouvent encore très sincères, très profondes, dans ces fillettes qui rêvent de devenir des Rachel et se demandent le matin, en regardant leurs cheveux ébouriffés dans quelque petit miroir de quatre sous, si elles n'ont vraiment pas le profil de Sarah Bernhardt. Oui, surtout parmi les plus jeunes, les *petites*, les grêles aspirantes au concours, une fièvre de théâtre et d'enthousiasme fait battre les artères et frapper les mains l'une contre l'autre. Il n'y a point de public meilleur au monde, plus sensible et plus chaud que ce microcosme d'étudiantes comédiennes et de tragédiennes en herbe. Comme elles écoutent ! Comme

elles regardent, avec leurs grands yeux noirs de juives ! Le moindre *effet* est salué par elles comme un trait de génie. La Patti, la Nilsson — mieux encore, mademoiselle Mars, Talma — n'ont pas été acclamés au plus beau soir de leurs triomphes avec un plus bel élan que ne l'est par le public du Conservatoire un concurrent ou une concurrente sympathique. Les *battoirs* dont parlait Figaro ne sont rien comparés à ces petites mains juvéniles claquant et sonnant la charge de la victoire. Ceux et celles qu'elles applaudissent ainsi iront souvent finir misérablement dans quelque troupe de province et cuver dans des tournées aussi piteuses que celles de Ragotin les premières (et dernières) fumées du vin de la gloire. Mais qu'importe ! Les petites mains des camarades leur auront du moins donné, en bravos, la menue monnaie du succès. De la gloire en billon, ce n'est pas à dédaigner : c'est toujours cela.

Oui, la foi, la ridicule et naïve foi, la foi touchante et absurde, la foi en la vie de théâtre, on la retrouverait, si l'on cherchait bien, au cœur de ces fillettes que voici réunies maintenant et encaquées pour huit ou dix jours dans la petite salle néo-grecque du Conservatoire. La vie malheureusement se charge de faire tomber ces belles croyances écaille par écaille, comme une peau malade. Le scepticisme — nécessaire, disent les habiles — se glisse sous les cheveux blonds ou bruns, et telle qui rêvait la couronne d'or se contente du coupé ! Ce n'est pas toujours sa faute. Il y a de ces faillites du talent dont le public est responsable. Et plus d'une de ces enfants de seize ans se dira plus tard,

en se rappelant les concours du Conservatoire :

— Je croyais à tout ça pourtant ! J'y allais de bon cœur ! Comme j'applaudissais ! Comme j'espérais ! Était-ce bête tout de même !

Oui, bête peut-être, naïf sans doute, mais bon certainement.

Et voilà pourquoi j'aime ces braves fous et ces grands succès d'une heure, improvisés par les petits *battoirs* blancs des fillettes du Conservatoire.

C'est de la gloire en verjus. Combien de lauréats ne connaîtront jamais, jamais, que celle-là !

XXXVIII

Le mouvement littéraire en 1885. — A propos de romans et de discussions littéraires.

27 juillet 1885.

Il m'était venu, l'an dernier, l'idée peut-être téméraire de faire tenir en quelques pages le tableau, rapidement tracé, de la littérature française pendant l'année 1884 qui venait de s'écouler, et l'aimable publiciste qui m'avait demandé ce travail pour une *Revue* annuelle, un almanach littéraire, me disait :

— Ne parlez que de ce qui doit durer.

C'était étrangement simplifier ma tâche. Qu'est-ce qui doit durer ? Et quelque chose durera-t-elle ?

Ne parlons plutôt point de « ce qui doit durer » ; contentons-nous de saluer ce qui nous a charmés. L'heure n'est plus aux volumineuses histoires ni aux épopées dramatiques. La grande place, la première à l'heure où nous sommes, appartient au Roman. Ce sera la forme décisive de la pensée en cette seconde

moitié du dix-neuvième siècle. Barbey d'Aurevilly appelait hier magnifiquement le roman « le dernier poème qui soit possible aux peuples exténués de poésie ». Sans doute, l'Histoire, ce roman étudié sur les morts, ce roman de fouilleurs de tombes et de déterreurs de cadavres, a encore ses fervents et ses maîtres. Mais, à parler franc, tout a été dit sur le passé.

Il faut aujourd'hui à un historien, pour avoir la bonne fortune d'intéresser le public, la possession de quelque trésor de famille, d'archives particulières qui lui permettent d'apporter des preuves et des faits nouveaux, comme a pu faire, par exemple, grâce aux papiers du château de Broglie, M. le duc de Broglie dans ses belles études sur *Frédéric II* et *Marie-Thérèse* et M. le duc d'Aumale en son admirable *Histoire des princes de Condé.*

Et la *Correspondance de M. de Rémusat*, publiée par son fils, est venue nous apporter, comme les *Lettres* de M. Guizot, un contingent de souvenirs, de jugements et de *menus faits* qu'un Stendhal n'eût pas dédaignés et qu'a désormais enregistrés l'histoire, avide de révélations et de *Mémoires*.

Je le répète, d'ailleurs, c'est dans le Roman que se manifeste l'activité la plus vive, qu'on sent aujourd'hui la poussée la plus ardente. Le journalisme et le roman sont les deux champs clos littéraires. Que de talent dépensé, au jour le jour, dans la presse quotidienne ! Que de pages, écrites pour vivre ce que vivent les roses, et qui survivent à l'actualité d'où elles sont nées ! Ce qui durera ? Eh ! c'est peut-être tout simplement quelque chronique à laquelle les Grimm, les

Bachaumont et les Métra de l'heure présente ne songent plus guère et qui passera cependant pimpante et court vêtue, avec sa légère allure, à la postérité. On a pu voir, en relisant sous ce titre *Mémoires d'un Parisien*, les feuillets que datait jadis M. Albert Wolff des champs de bataille de 1866, de Kœniggraetz ou de Francfort, et des lendemains des soirées de Bayreuth, que la chronique passagère peut fort bien devenir aussi de l'histoire. Cela dépend tout simplement de la main qui la manie. M. Henri Rochefort réédite ses pages les plus vibrantes de jadis, les *Français de la Décadence*, *la Grande Bohème*, les *Signes du Temps;* Philibert Audebrand commence ses *Mémoires*, si curieux, et ce sont là comme de vivants documents très durables.

Parmi les peintres de Paris, les historiens au jour le jour de la grande bataille d'appétits et d'intérêts qui est la vie moderne, *Parisis*, — dont l'encre a tout le parfum de l'essence de parisine — *Parisis* doit être mis à part. C'est, de son nom, M. Émile Blavet, un de mes vieux compagnons de route, romancier poignant à ses heures, comme son voisin Philippe Gille est un poète attendri; les causeries de Blavet, réunies en un volume sous le titre *la Vie Parisienne*, méritent de rester et resteront et sont les pages les plus alertes qu'on puisse rencontrer dans le journalisme « qui fait les autres » et juge les hommes et les œuvres et les idées.

Les Hommes et les Idées! C'est précisément le titre d'un volume excellent de M. Henri Houssaye, savant historien quand il le faut, polémiste redoutable quand il le veut, critique pénétrant, helléniste, magistrat et parisien aussi, puisqu'il est athénien. Je mets son dernier

volume au premier rang, à côté des *Confessions* de son père, ces quatres volumes d'histoire intime qui ont valu un si vif succès à Arsène Houssaye.

Le Roman aussi est de l'histoire. C'est l'histoire des anonymes, l'histoire des humbles, l'histoire de ceux dont l'Histoire ne s'occupe pas. Qu'il soit idéaliste ou naturaliste, le roman a le don de passionner le public. C'est de ce côté-là que se porte la curiosité de la foule et son goût. C'est par là qu'on peut se rendre compte de l'état des esprits et du sentiment des consciences.

La tâche n'est point facile, au surplus. Se rendre compte de cet état est, en y songeant, assez malaisé. Le public ne sait trop à qui entendre. Il oscille. Il a tour à tour les enthousiasmes les plus contrastés et qui pourraient faire croire qu'il ne sait trop lui-même ce qu'il préfère au bout du compte. Le prodigieux succès du drame du *Maître de Forges* semblerait indiquer que la foule est avide de vertu, d'une sorte de chevalerie bourgeoise, d'une honnêteté sympathique ; mais la vogue d'un roman comme *Germinal* comme *Sapho*, — un chef-d'œuvre et le chef-d'œuvre de Daudet, — d'un livre ardent, passionné, vivant, violent même, montre que cette même foule ne déteste pas les tableaux les plus hardis quand c'est un maître qui les signe. Et, à tout prendre, ce que veut le public, c'est d'être intéressé, pris au cœur ou aux entrailles, et, comme on dit en argot de coulisses, empoigné. Le drame de M. Ohnet a trouvé le chemin des larmes. Le beau roman de Daudet a émadditionné. Il n'y a pas d'autre règle en art et d'autre moyen de triompher, soit dans le livre, soit au théâtre.

Les représentants de l'école descriptive et les ennemis littéraires de ceux qu'ils appellent dédaigneusement des *conteurs*, devraient se rendre compte de la cause de certaines fortunes littéraires. Tout ce qui intéresse plaît. Si ce qui intéresse revêt, en outre, une forme littéraire supérieure, c'est tant mieux, et le public entier y trouve son compte. Mais quand on écrit aujourd'hui, en 1884, avec ces millions de lecteurs avides, il faut le plus qu'on peut écrire pour tout le monde. M. Ernest Renan met sa coquetterie à ce qu'un paysan de Tréguier puisse comprendre la langue des *Nouvelles Études d'histoire religieuse.* Les descriptions à outrance, les débauches de couleur ne sont faites que pour certains raffinés, mais les artistes eux-mêmes commencent à s'en lasser. On a trop mêlé et battu, comme une omelette, les deux arts, peinture et littérature ensemble. On en vient, avec un tel système, à dire d'un tableau : « Il est d'une *écriture très serrée* » et d'un roman : « Il est *peint en pleine pâte.* » Les deux arts sont parallèles sans doute, mais ils ne peuvent être identiques. La littérature peinte est une hérésie, comme la peinture purement littéraire.

Les nouveaux venus, qui exagèrent volontiers, en toutes choses, les procédés des maîtres, cherchent le succès — et le succès monnayé — dans l'outrance du pittoresque. Ils feront bien de s'arrêter à mi-chemin. Le public, qui nous juge, commence à se lasser de ces faciles éclaboussures de couleur. Épris de réalités âpres, il a depuis longtemps renvoyé les esprits bucoliques à leurs moutons, mais il renverrait bien vite les coloristes exagérés à leur palette. La force du style,

c'est la clarté, comme le grand agent de la vie, c'est la lumière. La chaleur et la simplicité sont deux irrésistibles dons, et qui, dans les lettres, valent tous les autres.

Je ne voudrais pas, ayant parlé du roman, rouvrir de vaines discussions d'esthétique ; mais il est bien certain que le lecteur de 1884, incrédule aux romans historiques dont il ne veut plus — temporairement, — un peu blasé sur les romans d'aventures, dont on l'a saturé, souhaite pourtant, dans le roman, un intérêt, une action, que n'y mettent pas toujours des hommes supérieurs, de véritables maîtres. Dans un bien curieux article de la *Revue Parisienne*, Balzac, qui ne péchait point par l'amour des aventures dans le roman, déclarait pourtant qu'un livre d'observation ou d'imagination ne peut se passer d'intérêt. Jamais il n'eût pensé qu'un roman pût être seulement une œuvre *documentaire*, comme on dit. « Un livre doit amuser ou doit instruire, écrivait-il. L'art moderne admet que l'on peigne pour peindre : il admet la fantaisie de Callot, la statue de la Grèce, le magot de la Chine, la vierge de Raphaël, les nymphes de Rubens, les portraits de Velasquez, le dialogue, le récit, toutes les formes, tous les genres. Il permet de faire une épopée dans un roman et un roman dans une épopée ; mais, quelque large que soit son champ, les lois y règnent, et l'art littéraire en France ne pourra jamais divorcer avec la raison. On ne secoue pas le joug de la langue, elle domine la contexture des livres. » Et Balzac de-

mande, exige même « un sentiment, une action, un intérêt qui conduise le lecteur, qui le captive et le mène à un dénouement souhaité ». « Quel que soit, dit-il, le nombre des accessoires et la multiplicité des figures, un romancier moderne doit, comme Walter Scott, l'Homère du genre, les grouper d'après leur importance, les subordonner au soleil de son système, — un intérêt ou un héros, — et les conduire comme une constellation brillante dans un certain ordre. »

Eh ! mais, en vérité, ce Balzac ne serait donc aujourd'hui qu'un vil réactionnaire en art, réclamant une sorte de gravitation des épisodes d'un livre autour d'un drame ou d'un personnage ? Un intérêt ! Un héros ! Mais un idéaliste impénitent ne raisonnerait pas autrement que le créateur de la *Comédie humaine* et les critiques de l'Évolution auraient tôt fait, s'il revenait au monde, pour écrire de telles pages, de l'accoler à ces idéalistes, George Sand ou Jules Sandeau, qu'ils fusillent volontiers comme des otages littéraires.

Que si Balzac a proclamé ces principes il y a quarante-quatre ans, c'est qu'en 1840 comme en 1884 il n'y a pas d'autre vérité que la vérité. Il faut, je le répète, qu'un livre intéresse et la première vertu d'un roman est de ne pas ennuyer le lecteur. Rien de ce qui porte le caractère de l'ennui, odieux surtout à notre tempérament français, ne pourra durer. Il n'y a pas d'école, il n'y a point de systèmes ; il n'y a, en art, ni idéalisme ni naturalisme, ni romantisme ni réalisme, il y a ce qui est beau et ce qui ne l'est pas, ce qui

attire et ce qui repousse : les gens de talent et le contraire des gens de talent. *Paul et Virginie* vivra autant que *Manon Lescaut*, et la fille sans pudeur a le même mérite, aux yeux de la postérité, que la jeune fille qui meurt noyée plutôt que de se dévêtir devant un matelot. J'allais dire que Manon a la même vertu que Virginie : elle plaît, intéresse, elle passionne, elle vit.

La Vie ! Voilà, je crois, le seul mot d'ordre en littérature et en art. Que ce soit M. de Montyon ou Mandrin que vous nous vouliez peindre, l'important est que le personnage vive. Les plus ambitieuses œuvres et les plus colossales en apparence, si elles n'ont point la vie, ne m'intéressent guère. Tout est donc digne d'étude dans le monde où nous sommes, pourvu que l'être étudié, éléphant ou bactérie, soit vivant. La duchesse de Langeais et Florine ou Malaga ont également droit à l'attention du moraliste, et, comme Musset, la fille perdue peut s'écrier : *J'ai mon cœur humain moi!* Mais encore faut-il (et c'est là que la discussion commencerait), oui, encore faut-il que le romancier distingue, ainsi qu'on l'a fait remarquer, *ce qui peut se dire entre garçons, à la suite d'un dîner, de ce qui s'écrit ; et ce qui peut s'écrire de ce qui doit s'imprimer.*

En toute sincérité on ne saurait mieux marquer, plus rapidement et plus nettement, la limite de nos droits littéraires. Et l'homme qui trace ainsi des frontières morales à l'art, qui réclame implicitement la chasteté de l'expression jusque dans l'étude même des sanies les plus atroces, ce gendarme littéraire n'est ni

un esprit timoré ni un artiste bégueule, ce n'est ni un prédicateur violent comme Proudhon, ni un romancier de pensionnat comme Émile Souvestre, encore une fois c'est Balzac, oui, Balzac, que je me plais à prendre pour tenant dans nos tournois littéraires.

Honoré de Balzac serait fort surpris, en effet, du rôle qu'on lui fait parfois jouer et des sacrifices humains par lesquels on célèbre sa divinité. On immole sur son autel plus d'une vérité et plus d'une personne qu'il défendrait et honorerait. L'homme admirable qui a écrit la *Fausse Maîtresse*, qui a élevé jusqu'à l'éréthisme le plus poétique l'amour platonique le plus affiné, qui a inventé, deviné ou plutôt pris en lui ce type de Polonais se déshonorant aux yeux de la femme qu'il adore pour se faire mépriser par elle et ne point trahir son ami, celui-là, ce pauvre grand cœur passionné, amoureux fou de sa femme pendant des années avant de l'épouser, aurait, à l'École qui se réclame de son nom et s'abrite sous sa gloire, réclamé parfois des héros, car l'héroïsme est dans la nature comme la vie, et les lis ont le droit à la terre, comme les orties.

Cette profession de foi qui précise bien notre *desideratum* littéraire, répétée une fois pour toutes : « La vérité partout et toujours, mais la vérité dans la beauté comme dans la laideur, dans l'honnêteté comme dans la bassesse, et, au-dessus du ruisseau plein de boue, le ciel plein d'étoiles, » il me reste à signaler les maîtresses œuvres de l'année, sans distinction d'écoles : *la Joie de vivre*, de Zola, noir roman, étude puissante du pessimisme contemporain avec un cadre de *marines*

dignes du pinceau de Butin et même de Géricault; *Chérie*, de M. Edmond de Goncourt, une cruelle dissection, — plus corporelle qu'intellectuelle, — une sorte d'étude médicale de la jeune fille moderne, mais d'une jeune fille spéciale, hystérisée par une existence qui, Dieu merci, n'est pas celle de toute jeune fille française ; les nouvelles de M. Paul Bourget, l'auteur d'*Édel* et de *Cruelle Énigme*, et celles de M. Guy de Maupassant, l'auteur d'*Une Vie* et de *Bel Ami*. Deux caractères très originaux dans la jeune littérature contemporaine : l'un, subtil et exquis, M. Bourget, mais plus fait, à mon sens, pour la critique ou la poésie, les essais psychologiques et les études littéraires où il excelle, que pour le roman proprement dit, où son *moi*, avec son érudition et son charme, apparaît trop ; l'autre, M. Guy de Maupassant, robuste et vivant, digne continuateur de Flaubert, mais, au contraire de M. Bourget, né pour le roman et le conte plutôt que pour les escarmouches du journalisme.

La critique a trouvé un maître, M. Brunetière ; à ses côtés, M. Lemaître a marqué sa large place au premier rang ; le roman volontairement idéaliste, toujours cher à Feuillet et à M. Cherbuliez, a pour paladin M. Delpit parmi les jeunes, comme le roman dramatique a pour triomphateur M. Ohnet et le roman forestier M. Theuriet pour poète. On me permettra de ne pas aller plus loin. Certains livres, les causeries et les fantaisies de Bansille, le paradoxe intense de M. Huismans, *A Rebours*, le dernier livre très remarquable de M. Hennique, les romans mondains de Gyp ou de Rabusson, de M. de Bonnières et d'Alain Bauquenne,

ceux de M. Jules Case, si vivants et de M. Maizeroy, si subtils, les chroniques et les contes de M. Deschaumes ou de M. Alis, les études parisiennes de M. Champsaur, les récits hardis et vigoureux de M. G. Toudouze, vaudraient d'être plus longuement signalés.

A côté de ces élus de la critique, il serait bon de parler quelquefois de ceux qu'on appelle des *conteurs* et qui maintiennent la tradition du roman « amusant » des Dumas et des Süe. Le vieux marin La Landelle, le *caballero* Emmanuel Gonzalès, maintenant que Paul Féval se tait, sont les représentants d'un genre où mes confrères du Comité des Gens de Lettres M. Charles Valois, avec son poignant *Docteur André* et Eugène Moret avec la *Petite Kate*, un récit qui m'a rappelé Dickens, ont triomphé, cette année. Les récits de chasse, les études artistiques, précieuses et travaillées M. de Charles Diguet, l'auteur de ce livre, digne de Dumas ou de Cherville, les *Mémoires d'un Lièvre* — un des plus sincères parmi les chercheurs — méritent de n'être pas oubliés et dans *Karita*, le romancier a abordé, avec un rare bonheur, un problème de psychologie délicat et inquiétant.

Tels sont, résumées en courant, les forces vives de la littérature présente. J'oublie bien des noms sans doute, et que j'aime ; je citerais même, au besoin, des noms d'adversaires, mais d'adversaires bien doués et robustes à qui je trouve du talent jusque dans leur insolence. Je n'ai pas signalé — et c'est pourtant une des *caractéristiques* de l'heure actuelle, le vif mouve-

ment de curiosité qui porte le public vers le vieux conte d'autrefois, le fabliau rajeuni par des esprits au large rire rabelaisien comme Armand Silvestre ou au rictus câlin de quelque conteur du siècle dernier comme M. Mendès. J'ai dû, m'en tenant au livre, laisser de côté le théâtre, une des puissances et des gloires de ce pays. Je n'ai point parlé de la poésie, qui a produit une flambée d'alexandrins rouges comme un brûlot, *les Blasphèmes* de M. Richepin (et, cette année, *la Mer*), une légende ensoleillée et dorée comme les pages d'un missel, *Nerto*, le délicieux poème provençal de Mistral, et qui a fait entrer, — le second de la génération née en 1840, — M. François Coppée à l'Académie.

La poésie est pourtant éternelle, et, au-dessus de la mêlée contemporaine de nos efforts faits en tous sens, de nos essais, de nos polémiques, de nos romans cruels ou consolants, doux comme *l'Abbé Constantin* ou désolés comme *la Joie de vivre*, de nos discussions et de nos luttes, c'est la face auguste d'un poète qui se dressait encore hier comme la plus haute cime de la littérature de l'heure présente : — la tête blanche de Victor Hugo saluant, de loin, l'image de bronze de Corneille.

XXXIX

Marguerite Thuillier.

31 juillet 1885.

« *O ma jeunesse, c'est vous qu'on enterre!* » s'écrie, avec un déchirant égoïsme, le Rodolphe de Mürger au bord de la tombe de Mimi. Mimi, Musette, les Musettes de notre vingtième année! Elles furent incarnées, l'une et l'autre, par deux femmes aujourd'hui mortes — et mortes tristement — Adèle Page, la jolie fille aux yeux de velours, et Marguerite Thuillier, dont la tendresse pénétrante et triste fut une des séductions du théâtre, il y a des années...

Non, ma jeunesse n'est pas morte,
Il n'est pas mort, ton souvenir,
Et si tu frappais à ma porte,
Mon cœur, Musette, irait t'ouvrir.

Chansons éteintes! Refrains envolés! On a vendu naguère — vendu après décès — la garde-robe de

Musette, et voilà Mimi qui la rejoint. Marguerite Thuillier après Adèle Page.

Mademoiselle Thuillier vient de disparaître. On l'a enterrée dans un petit cimetière du Morvan, mais depuis longtemps la pauvre femme était morte, de cette tragique mort qui atteint parfois les artistes en pleine vigueur et fait d'eux les plus malheureux des êtres : ceux qui se survivent. Il semble que ces morts vivants soient plus mélancoliques encore lorsqu'ils ont appartenu à la vie la plus éclatante et la plus fiévreuse de toutes, la vie de théâtre. Bressant, le beau Bressant, traîné dans une petite voiture — toujours superbe avec une longue barbe blanche — nous serre d'autant plus le cœur que nous l'avons vu plus séduisant et plus souriant, jetant admirablement à une salle qui l'acclamait les sarcasmes des *Faux Ménages* ou la tirade patriotique du *Lion amoureux*.

La pauvre Thuillier — une des visions de notre jeunesse — n'a pas eu une fin moins attristée, et les petites triomphatrices du Conservatoire peuvent méditer sur les ironies de la carrière qu'elles vont suivre. Il faut avoir eu vingt ans il y a vingt-cinq ans pour savoir ce que Marguerite Thuillier incarnait de charme et de poésie pour tout ce jeune public enthousiaste de l'Odéon. Elle avait, aux Variétés, rendu avec toute la grâce même de l'idylle berrichonne la *Petite Fadette* de George Sand, et tout à coup elle s'était montrée simplement et doucement tragique dans la *Vie de Bohème* de Mürger. Ah ! la mort de Mimi ! Le frisson de la pauvre petite enfonçant ses mains maigres dans le manchon dont la vue amène à ses lèvres déjà vio-

lettes un dernier sourire, comme Marguerite Thuillier le rendait, ce frisson suprême, et avec quelle poésie ! J'ai encore dans l'oreille — tant les souvenirs des impressions d'art sont profondes à un certain âge — la voix grave et musicale de Rachel disant dans *Cinna* à Maxime, qui lui conseille la fuite :

Me connais-tu, Maxime et sais-tu qui je suis ?...

Et aussi le son traînant, peureux et *peuple* de Thuillier prononçant ce mot sinistre : l'*hôpital*, pendant l'agonie de Mimi. Elle disait : l'*heupital*, comme une pauvre petite phtisique faubourienne, et c'était saisissant et inoubliable, ce réalisme donné là par une grande artiste à la mort d'une petite grisette.

Aujourd'hui, ce n'est plus Mimi qui meurt, c'est Marguerite Thuillier elle-même, et l'agonie a été plus longue et plus cruelle. Thuillier avait perdu, comme fibre à fibre, sa beauté fine, délicate et fière à la fois — brune ou plutôt châtain, avec des bandeaux plats sur un front admirablement modelé, le profil régulier et pur ; — elle avait perdu sa voix, son talent, les dernières ressources pour vivre, et elle végétait, résignée d'ailleurs, dans un coin de province. Du temps que George Sand vivait, la bonne dame de Nohant, qui a tant donné en sa vie, faisait une pension à celle qui avait été la Marguerite de Saint-Geneix du *Marquis de Villemer* après la *Petite Fadette;* mais, madame Sand morte, la pauvre Thuillier allait se trouver presque sans ressources. Il ne lui restait qu'une maigre allocation du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts lorsque le sort — qui n'avait pas

toujours été clément à Marguerite Thuillier — envoya au ministère un esprit délicat, de ceux qui ont la mémoire du cœur, et qui, ami de Louis Bouilhet et de Flaubert, se rappelait les belles soirées de Thuillier au temps du grand succès de *Madame de Montarcy*.

Le ministre trouva, sur la liste des personnes secourues, l'actrice disparue, la charmeuse devenue invalide, la Muse de Bouilhet mourante comme Bouilhet était mort.

— Ah ! pauvre femme ! dit-il.

Et M. Bardoux doubla, tripla la pension de Marguerite Thuillier. C'est à lui que la comédienne oubliée a dû de pouvoir mourir autrement que de misère, là-bas.

Non, je ne sais rien de plus attristant que ces lendemains de triomphes et que ces dénouements atroces. Peut-être est-ce parce qu'aussi bien ce nom de Marguerite Thuillier me rappelle ma jeunesse que la nouvelle de cette mort me touche particulièrement. Il y a toujours un peu d'égoïsme dans l'impression que l'on ressent de la douleur des autres.

Au temps où cette morte d'hier était une toute jeune et charmante femme, nous étions encore écolier dans une pension de la rue du Rocher, l'institution Carré-Demailly, qui nous menait soir et matin suivre les cours du Lycée Bonaparte. J'ai revu, l'autre jour, la terrasse de ma vieille pension. On vient de mettre le bâtiment en vente, et je ne serais pas étonné qu'on le démolît quelque matin. Or, parmi les camarades de

ma première jeunesse, il y avait là le fils de l'excellent comédien Tisserant, qui jouait si supérieurement, avec l'autorité de l'honnête homme, les *raisonneurs* de la comédie moderne, et, à côté de mon ami Paul Tisserant, un autre fils d'artiste dramatique, plus jeune que nous, et très petit — tout petit (je le revois encore), qu'on appelait Thuillier. C'était le fils de Marguerite Thuillier. Il était, ce Fadet, aussi grêle et aussi doux, et aussi triste que la petite Fadette, et nous avions plus d'une fois à le défendre contre les *grands*, qui, depuis qu'il y a des collèges, ont inventé la formule et décidé que la force prime le droit — en récréation comme en guerre.

Souvent, une jeune femme d'une simplicité élégante, l'air très bon et déjà très triste, toute pâle, venait demander *le petit Thuillier*. Nous les voyions converser tout bas, elle et lui, dans un coin du parloir, et déjà la façon à la fois passionnée et furtive dont la mère embrassait son fils nous frappait, nous autres adolescents.

Le petit était tout à fait fier de sa mère, la mère était folle de son enfant. Je ne l'ai pas revu, *le petit Thuillier*, dans la vie. On m'a dit qu'au sortir du collège, il s'était engagé, brusquement, dans l'infanterie de marine. Paul Tisserant (mort aujourd'hui aussi) m'a affirmé, s'il m'en souvient bien, que notre camarade de la pension Carré-Demailly avait été tué en Chine, au pont de Palikao ou à l'assaut du pénitencier de Puebla, au Mexique. Je n'en sais rien. A mesure qu'on avance dans la vie, les compagnons d'autrefois ne sont plus pour nous que des ombres, des visions

pareilles à des pastels que le temps fait tomber en poussière d'année en année.

Je revois pourtant, très présent encore, le petit Thuillier, avec ses traits fins et ses cheveux blonds. S'il est mort sous l'uniforme du soldat, cette fin a dû être une des plus poignantes douleurs de sa mère. On annonça, un jour, que Marguerite Thuillier entrait au couvent, comme on avait dit aussi que madame Arnould-Plessy le voulait faire. Si Thuillier eut, un moment, cette tentation, c'est à la mort probable de son fils que je l'attribue. C'était, d'ailleurs, cette femme remarquable, un esprit haletant et chercheur. Je me rappelle fort bien qu'à la pension ce qui nous étonnait, c'est que son fils, qui était protestant, comme sa mère, je crois, nous dit, un matin :

— Je vais à la messe. Je suis catholique. Maman l'a voulu.

Il y eut, dans l'existence de Marguerite Thuillier, une phase de profonde ferveur religieuse. Elle avait, après la *Contagion* d'Émile Augier, renoncé au théâtre, puis elle reparut pourtant, deux ou trois ans après, à la Porte-Saint-Martin, dans le *Cadio* de George Sand et Paul Meurice, à côté de ce malheureux Roger qui fut, ce soir-là, si exécrable comédien et si ridicule en chef vendéen, avec son bras mécanique et son jeu qui était en bois, comme son bras. Avoir été l'admirable tragédien du *Prophète* pour devenir ce troubadour de pendule ! Thuillier, elle non plus, n'était plus elle, dans ce drame si pittoresque où Mélingue seul fut à la hauteur de l'œuvre. La comédienne était quasi défigurée avec un maquillage que je vois encore et qui lui

plaquait sur le visage une sorte de masque rougeâtre. Ah! la Thuillier de la *Vie de Bohème* — celle qui faisait pleurer d'amour le pauvre Mürger, dans la coulisse — la Thuillier de *Madame de Montarcy* et la vaillante qui soutenait courageusement le choc de la bataille les soirs de *Gaëtana*, luttant jusqu'à s'évanouir pendant que les étudiants lui criaient, quand elle reparaissait, défaillante, entre Ribes — ce phtisique inspiré — et Tisserant, tous morts, comme l'auteur : « Ce n'est pas vous que nous sifflons! Ce n'est pas vous! » — où était-elle, à l'heure de *Cadio*, cette chère et exquise Thuillier-là ?

Sans doute, la pauvre femme se rendit compte de l'effet qu'elle avait produit. Elle disparut, et cette fois, à tout jamais. Elle s'enfuit. Elle se cacha, comme elle se fût ensevelie. Elle ne voulait plus entendre parler de théâtre. Elle se prenait à haïr son rêve. Et pourtant que de fois ses souvenirs la reportaient à ses ovations des Variétés ou à ses triomphes de Bruxelles, lorsqu'elle avait pour l'applaudir, là-bas, les exilés du coup d'État, comme Victor Hugo ou Noël-Parfait, et les exilés de la vie parisienne, comme Alexandre Dumas et l'auteur des *Contes d'un coureur des Bois*, le marquis de Cherville ! J'aurais voulu que Marguerite Thuillier, qui savait écrire avec charme, comme la plupart des femmes quand elles ne se piquent que d'être femmes, nous traduisît sur le papier les sensations ou désespérées ou résignées d'une grande artiste supprimée du monde par la maladie et roulant dans sa tête devenue grise les fièvres et les songes d'autrefois. Je ne sais vraiment pourquoi — au

couvent près, qu'elle souhaita, car précisément elle voulut se faire carmélite — Marguerite Thuillier me fait songer à Louise de La Vallière. L'art est un roi qu'on adore aussi et qu'on peut regretter.

Ce qui est certain, c'est que c'est une femme d'une grande bonté et d'un grand cœur qui, si loin du boulevard parisien dont elle fut, un moment, la charmeuse, vient de s'éteindre à Châtillon-du-Morvan. Il ne restera d'elle qu'un nom — et qui sait? — point même un nom. Le *Dictionnaire* de Vapereau n'a pas recueilli cette naufragée dans ce répertoire des contemporains qui est comme une vaste mer où bien des gloires sont déjà noyées. La comédienne a le sort de l'éphémère : elle luit, comme une goutte de lumière, dans un rayon de soleil et elle meurt. Finie, disparue, oubliée ! Ceux-là pourtant qui ouvriront plus tard la *Correspondance* de madame Sand y trouveront la trace de cette dévouée qui aima tant son art, de cette passionnée qui lui donna sa vie, de cette pauvre femme qui expia — puisque le succès est un crime — les triomphes de sa jeunesse par les affres d'une agonie de quinze années, de cette âme féminine si élevée et de ce talent si profond — rêve et inspiration de notre jeunesse — et qui s'appela de ce nom tracé sur une pierre de cimetière de village après avoir brillé, en vedette, comme un nom de victoire, sur tant de glorieuses affiches de théâtres aujourd'hui déchirées : *Marguerite Thuillier*.

XL

L'histoire. — Une nouvelle Sorbonne. — Le passé et l'avenir. — La première pierre de M. Goblet. — Un mort : Louis Leroy. — Une page de *l'Artiste*. — Souvenirs de 1830. — Les gens d'esprit. — Ce que c'est que l'esprit. — Il n'en faut pas trop. — Un livre gai et une comédie de Ch. Garnier. — Coquelin. — *Pirouette*.

4 août 1885.

J'ai laissé passer, sans les noter, quelques faits et quelques morts qui appartiennent à l'histoire. « Quand je pense que ce que je vois sera, un jour, de l'histoire, disait une femme d'esprit, je ne puis m'empêcher de sourire un peu. » Les discussions sur le Tonkin, la mort du général Grant, la pose de la première pierre de la Sorbonne nouvelle par M. Goblet, ministre de l'instruction publique, voilà pourtant bien de l'histoire, et, pour un peu, j'y ajouterais même la disparition de M. Milne-Edwards et l'assassinat de madame de Martel, qui, fort heureusement, se porte assez bien pour une victime.

Une nouvelle Sorbonne ! Il y a dans ces mots comme

une inconséquence. Il semble que l'épithète seule qui convienne à la Sorbonne soit celle-ci : la vieille Sorbonne. Elle a pourtant connu, et depuis des années, le rajeunissement, cette citadelle de la vieille théologie, et les maîtres de notre jeunesse et ceux qui les avaient précédés en avaient ouvert toutes grandes les fenêtres aux idées modernes. Il y a beau jour que l'*air du temps* circule à travers la Sorbonne, mais bien évidemment les murailles grises et les aménagements intérieurs n'étaient pas en rapport avec le renom du monument. Il semblait qu'on fût encore au temps des *povres escolliers* lorsqu'on montait l'escalier étroit qui mène aux salles basses des examens et des thèses. Le grand amphithéâtre même paraissait mesquin et il me sembla tel le jour où l'on y reçut le voyageur Nordenskjold et l'héritier du trône de Suède. La Sorbonne nouvelle aura, pour loger les sciences et les lettres, des bâtiments plus vastes, plus somptueux ; je leur souhaite seulement d'être aussi glorieux dans l'avenir que ces murs noircis par les pluies, ces marches à demi usées, où tant d'hommes illustres ont posé le pied. Ce n'est pas sans émotion, j'en suis certain, que M. René Goblet aura posé cette première pierre d'un édifice où accourront, où s'instruiront les générations à venir, et présidé avec son autorité habituelle à une cérémonie historique. Une nouvelle Sorbonne ! C'est une date, tout simplement, dans la vie de ce Paris que nous écrivons au jour le jour.

Pour nous, du reste, les incidents les plus petits

prennent une importance s'ils représentent un trait de mœurs ou s'ils évoquent un souvenir. Mais est-ce un petit incident que la mort d'un bon confrère que l'on a aimé?

Je citais ce mot de Goncourt, l'an dernier, lors de la mort du pauvre de Nittis : « Il ne faut pas mourir en été si l'on veut avoir tous ses amis à son enterrement. » Louis Leroy est mort en été, et tous ceux qui lui étaient chers n'ont pas suivi son convoi. La veille du jour où nous est parvenue la nouvelle des funérailles de ce bon et spirituel compagnon, le hasard voulait que je retrouvasse dans un vieux numéro de *l'Artiste* le récit d'une fête amicale donnée le 31 décembre 1851 dans l'atelier de Louis Leroy. Il y a tout un monde disparu dans ce petit chapitre d'histoire artistique, et l'on y peut voir combien, en ce temps-là, on s'amusait à peu de frais.

Louis Leroy avait, alors, trente-neuf ans, et il n'était pas encore auteur dramatique. Il envoyait aux Salons annuels des paysages des environs de Paris, des vues de Meudon ou de Ville-d'Avray d'un sentiment de vérité rare. Plusieurs de ces toiles ont été gravées ou lithographiées dans *l'Artiste*, et Leroy lui-même a publié une lithographie d'une dimension extraordinaire dont j'ai vu un exemplaire chez Édouard Pailleron. Donc, Louis Leroy enterrait l'année 1851 dans son atelier, et *lord Pilgrim* (peut-être bien Arsène Houssaye) traçait ainsi le tableau d'intérieur de cette petite kermesse de camarades sans façons, sans pose (la pose, une maladie contemporaine, comme le pessimisme) :

« Le 31 décembre, jour de la Saint-Silvestre, on a

tiré, dans l'atelier de Louis Leroy, une loterie au profit d'un jeune orphelin breton. L'atelier déjà si original du jeune paysagiste avait revêtu une physionomie plus étincelante encore par l'exposition des lots et les mille irradiations des porcelaines, des cristaux, des glaces qui se renvoyaient la lumière des bougies. Pantoufles marocaines, pipes turques, flissas arabes, bronzes florentins, cuivres flamands, porcelaines japonaises, thés anglais, aquarelles de Gavarni, dessins de Henri Monnier, esquisses de Leleux, eaux-fortes de Jacque, paysages de Nanteuil, cigares de la Havane, casse-noisettes de Nuremberg, tous ces lots formaient un mélange plein d'imprévu et d'amusement. Parmi les invités se trouvaient Pascal le sculpteur, Charles Jacque le graveur, Adolphe Leleux, Célestin Nanteuil, Edmond Hédouin et la fleur de l'école française. De jeunes et charmantes femmes égayaient cette collection de barbes et d'habits noirs. Les numéros ont été placés dans un immense vase de Chine. Une petite fille, grosse comme le poing, fraîche comme une rose, les a tirés. Deux ou trois fois, l'enfant a disparu, en riant, dans l'urne et l'on a dû procéder à son sauvetage. Le hasard a fait de singulières méprises. A onze heures et demie tout était fini ; on s'est recueilli en buvant du punch, et, à minuit, lorsque le dernier soupir de 1851 a expiré, avec le dernier coup de l'horloge, un hourrah général a salué l'année naissante. »

J'ignore si l'atelier du *jeune paysagiste* Louis Leroy était aussi resplendissant que le rédacteur de *l'Artiste* veut bien le dire, mais je reconnais Leroy à ce trait qu'il organisait une tombola au profit d'un malheureux

et qu'il faisait une bonne action. Ce grand garçon, toujours gai, était coutumier du fait. Il avait gardé, sous ses cheveux d'un blanc de neige, une verve et une bonté juvéniles. Rien d'amer en lui, malgré l'âge et les épreuves qu'il traîne inévitablement. Louis Leroy était un des compagnons les plus verveux qu'on pût rencontrer. De l'esprit, il en avait à revendre ; de la méchanceté, il n'en eut jamais à reprendre.

Ce fut un des causeurs et des conteurs les plus aimables et les plus écoutés de ces dîners du lundi qui, chez Pailleron, ont entendu tant d'histoires. Pierre Véron, un des meilleurs camarades d'une époque qui ne croit ni à la camaraderie ni à l'amitié, mais seulement aux coups de griffe et aux coups de grosse caisse, Véron savait ce que valait l'amitié dévouée de Louis Leroy. Longtemps Victor Hugo se plut à cet esprit rapide et sans aigreur de l'ancien peintre devenu auteur dramatique et journaliste. Il aimait beaucoup Leroy, qui avait du gavroche en lui, du gavroche en cheveux blancs, et aussi du Chamfort à ses heures.

Un soir, ils se rappelaient l'un à l'autre des souvenirs de 1830.

— J'ai marché contre Charles X avec d'autres rapins de mon atelier ! disait Louis Leroy. J'avais pris une arquebuse du temps de Charles IX pour aller relancer les gardes du corps à Rambouillet.

Et Victor Hugo de rappeler alors à Leroy la chanson que chantaient les Parisiens, frétant les pataches contre la monarchie :

En allant à Rambouillet,
Chacun dans son rang bouillait !

Puis gaiement :

— Ah ! il est loin, ajoutait le poète, le temps où Leroy marchait contre le roi ! « Le comble de la guerre civile, Messieurs ! »

Ce qui plaisait dans l'esprit de Louis Leroy, c'est qu'il n'avait rien de cherché ! L'esprit doit couler, comme de source. Pour peu qu'on y sente l'effort, le forage de quelque puits artésien, l'opération devient pénible. L'auditeur ou le lecteur sent, devine le *ahan*. L'homme d'esprit n'est plus qu'un geindre. Louis Leroy avait l'esprit facile et aussi l'esprit indulgent, ce qui est non seulement une des bonnes grâces, mais une des grâces de l'esprit. Pour tout dire, il en avait et n'en *faisait* pas.

Je ne sais rien de plus douloureux à écouter et de plus dificile à lire qu'un homme qui *fait* de l'esprit. Il a beau en avoir — ou en trouver — on ne lui en trouve pas, simplement parce qu'il le cherche trop. Il en est de lui comme de ces clowns dont les contorsions sont telles qu'on est tenté de les plaindre avant d'avoir l'idée de les applaudir. Je sais tel critique érudit, agréable, mais pointu et pointilleux — pédadogue quelque part d'ailleurs — qui, par exemple, *fait* tant d'esprit à propos de tout, qu'il finira par n'en avoir plus du tout, ce qui serait dommage. Il mettrait volontiers l'histoire, non pas en rondeaux, comme cet autre, mais en épigrammes, et il est de ceux qui feraient monter aux lèvres des meilleurs élèves la fameuse *Marseillaise* des vacances :

Voici les vacances,
Denique tandem.

si elle n'était pas depuis fort longtemps inventée. Oui! vraiment, à la façon dont il fait sa critique, on peut se figurer la manière dont il fait sa classe. Ce doit être étincelant d'esprit : étincelant à pleurer.

Cela est pourtant si bon, l'esprit qui ne vise pas à l'esprit, l'esprit gai, l'esprit libre, l'esprit sans manière, la drôlerie même qui amène le large rire à la bouche et n'admet ni la pose dont je parlais tout à l'heure, ni le pincement de lèvres. J'achève le *Livre des Convalescents* de Coquelin cadet, un gros volume de luxe où Henri Pille a semé les croquis, les silhouettes, les types comiques à profusion, au courant du crayon et dont j'ai promis de dire quelques mots depuis deux mois. Pourquoi n'en parlerais-je point puisqu'il s'agit non du comédien, mais de *Pirouette?* Coquelin cadet, qui devient *Pirouette*, en effet, quand il s'amuse à écrire après nous avoir amusés en jouant, a dédié son *Livre des Convalescents* au docteur Beni-Barbe, et il a bien fait. Une pinte de bon sang vaut bien des douches d'hydrothérapie.

Le rire! Quel médecin! L'abbé Henri Perreyve a laissé un livre magistral, d'un élevé et d'une émotion puissante, la *Journée des Malades*, qui, au dire de l'abbé Perraud, excellent juge, mériterait de devenir classique. Je ne voudrais pas faire de rapprochements frappés d'irrévérence, mais le *Livre des Convalescents* de Pirouette est un consolateur à sa manière, comme la *Journée des Malades* de l'abbé Perreyve. Rabelais est aussi un médecin de l'âme, comme saint Augustin.

Et il est rabelaisien, ce narquois de Coquelin cadet, qui, au lieu de faire des conférences en cravate empesée, fait des conférences sur le rire, le gilet déboutonné. M. Courdaveaux, un savant professeur, a consacré tout un gros volume, très érudit, pour nous expliquer ce que c'est que le rire et pourquoi nous rions et pourquoi nous ne rions pas. *Cadet* (puisqu'on l'appelle ainsi) prouve le rire comme le philosophe prouvait le mouvement. Le philosophe marchait tout simplement. Cadet rit et il fait rire. Et vive Pirouette, qui en sait aussi long que les meilleurs professeurs de philosophie !

Notez qu'il est froid et flegmatique d'aspect, ce fils de Rabelais; mais, à propos de Charles Garnier, il nous expliquait lui-même, l'autre jour, que les mélancoliques sont, en art, les plus gais de tous quand ils s'en mêlent. Il y a des gaietés de névropathes qui deviennent colossales. Coquelin cadet jouait précisément, naguère, une comédie en vers de Garnier, l'architecte, *Pattenbois*, laquelle dépasse en bouffonnerie tout ce qu'on peut imaginer. C'est de la farce moliéresque suraiguë. Garnier met en scène un Géronte malade — ou pseudo-malade — qui entend ne donner sa fille qu'à un gendre malade. On se soignera en famille. Le médecin prescrira des médicaments comme on sert un plat au restaurant, pour deux. On devine l'aventure. Un galant s'introduit dans le logis en se donnant pour moribond. Topez là ! vous aurez ma fille !

Mais le père surprend le prétendu malade dansant de joie dans son appartement. Tête-bleu ! que veut dire ceci ? Seriez-vous bien portant, par hasard ?

— Rassurez-vous, dit le danseur, c'est une névrose. J'ai la danse de Saint-Guy !

— A la bonne heure !

La scène est bouffonne; elle devient épique lorsque, l'amoureux ayant ajouté : « Mais vous savez que cela se gagne, » — afin de faire danser la fille — fille, père, valet, cuisinière, toute la maisonnée se met à danser la sarabande la plus folle et la plus drôle qui soit au monde.

Voilà à quoi s'amuse ce sombre Garnier quand il ne construit pas des opéras. Il paraît que les alexandrins de cette comédie, d'une jolie langue classique, ont fort diverti les élèves du lycée Louis-le-Grand, il y a deux semaines. Quel en serait l'effet sur un théâtre ? Je l'ignore. Mais Coquelin cadet, en nous le contant, nous a fort diverti.

Il m'a amusé plus encore avec ce *Livre des Convalescents*, dont la gaieté, dit fort bien Armand Silvestre, — autre bon docteur ès rire — vaut les formules du Codex. Ah ! le bon docteur qu'un homme vraiment gai ! Il y a sur Sarah Bernhardt, sur le théâtre, sur Paris, des trésors de bouffonnerie dans le volume de Pirouette. Ces *pirouettiana* resteront légendaires comme les *Poteriana* et les *Odryana*, les bons mots de Potier et les calembours d'Odry. Et ils sont plus fins. Coquelin, tout naturellement, s'est amusé au *jeu des combles*, une des manies de notre temps. Il l'a fait si gaiement qu'on lui pardonne.

Qu'est-ce, par exemple, pour lui, que le comble de la chevalerie française ?

— Envoyer des témoins au temps parce qu'il s'est couvert devant une dame.

C'est absurde, mais c'est bien drôle. On regretterait, en lisant le *Livre des Convalescents*, de n'être pas convalescent, en effet, si la lecture de ces bonnes folies ne vous rendait pas malade de rire.

XLI

LA VIE A PARIS EN VOYAGE

Bruxelles, 7 août 1885.

Voici l'heure où la plupart des causeries parisiennes sont écrites fort loin du boulevard et des théâtres de Paris et datées de plages illustres ou de coins perdus. Qu'y a-t-il de nouveau à Paris ? La clôture de la session et les premières listes combinées en vue des élections prochaines. Ce n'est point là ce qui nous dicte d'ordinaire nos sujets d'entretiens. Règle générale, quand on voit des tables de café devant le péristyle des Variétés et des tables de restaurant sous la marquise du Gymnase, la vie de Paris proprement dite est fort loin de Paris, et ceux qui tiennent à la saisir dans ses manifestations diverses doivent la suivre partout où elle est — aux eaux, aux champs, sur les plages normandes ou bretonnes, dans les casinos des Vosges, de l'Allier ou des Pyrénées.

Mais que n'a-t-on pas déjà dit sur Dieppe et ses galets, Trouville et ses courses, Étretat et sa falaise, Dinard et sa *fashion ?* On a tout dit. Et il est, cette

fois, un coin de terre qui intéresse spécialement la France, c'est Anvers, où, me dit-on, notre exposition coloniale est particulièrement remarquée et tout à fait remarquable. Je me suis donc donné, en partant pour Anvers, mes vacances de Parisien. Il y avait, d'ailleurs, fort longtemps que je n'avais revu la Belgique, et on peut dire de la Belgique ce que Louis Blanc écrivait, un jour, dans un article daté de Londres : « Il est des endroits du monde qui sont toujours bons à revoir. » L'exilé songeait à Paris. Mais je me rappelle mes premiers voyages en Belgique, lorsque Bruxelles représentait pour nous, jeunes gens, un lieu de liberté parfaite où nous pouvions rencontrer les poésies satiriques et les pamphlets que l'Empire consignait à la frontière. Aujourd'hui, la République ne croise la baïonnette que contre les cigares et le tabac belges.

Je regrette presque le temps où nous passions sous notre gilet les *Châtiments* de Victor Hugo, les livres relatifs à la déplorable expédition du Mexique et les numéros interdits de la *Lanterne* de Rochefort. Le libraire Lemonnyer, qui publie aujourd'hui l'édition monumentale de Hugo, avait, en ce temps lointain, eu l'idée de faire tirer sur beau grand papier de Hollande les numéros de la *Lanterne*, et je me rappelle combien mes instincts de bibliophile, caressés par ce papier de luxe, se heurtaient à mon désir de dissimuler ces cahiers rouges. Pour les introduire en France, l'éditeur Rozez les faisait imprimer sur papier pelure d'oignon et les introduisait même, dit-on, parfois, dans des bustes en plâtre de Napoléon III. Cette édition sur Hollande allait contre toutes les règles de la prudence. Mais on aime

les *grand papier* ou on ne les aime pas, et je préférais cette édition de bibliothèque au tirage courant.

Nous avions alors — chose curieuse — pour introducteur quasi patenté des écrits interdits en France le pauvre et brave Gil Pérès, ami de l'auteur des *Français de la Décadence* et qui, lorsqu'il venait donner des représentations du *Brésilien* ou des *Diables roses*, bourrait ses poches au retour d'exemplaires des *Châtiments* ou de *Mariages de la Créole* de madame Marie Rattazi, roman proscrit en ce temps-là chez nous et dont l'auteur vient de tirer, récemment, un drame mouvementé. Oui, Gil Pérès se plaisait à cette importation. On ne saura jamais ce que le gai comédien a introduit en France de numéros de la *Lanterne!* Il était connu des douaniers, ou, s'il ne les connaissait point, plaisantait avec eux, leur demandait, de cet air grave, flegmatiquement comique qu'il avait :

— Pardon, mon brave, est-ce que mon ami M. de Persigny n'a point passé la frontière par le train de 10 h. 45 ?

Ou :

— Est-ce que La Valette ne vous a pas laissé une dépêche, *douane restante*, pour moi ?

Les douaniers saluaient, s'inclinaient, s'excusaient.

— Ah ! tant pis, disait Gil Pérès froidement, tant pis, tant pis !

Et il passait dans la salle du buffet... passant aussi les brochurettes dont il était chargé, bourré, blindé !

C'est ce qui faisait dire à un douanier à qui l'on parlait de Gil Pérès en affirmant que l'excellent comédien était maigre :

— Maigre, lui? De visage peut-être! Mais je le connais bien : il est petit et replet. Ses paletots ont toujours l'air de craquer sur son corps.

Ah! le bon temps! Le bon temps où l'on n'était pas libre et où l'on pouvait risquer quelque chose pour croquer furtivement les fruits défendus de la liberté! C'était l'heure où Louis Veuillot s'écriait : « On aurait plaisir à écrire tout ce qu'on pense à un mois de prison la ligne! » Je me rappelle ma joie de fureteur, de trappeur de raretés bibliographiques, lorsque je découvris — chez un libraire des galeries Saint-Hubert, presque à l'endroit même où le frère de Victorien Sardou, M. E. Sardou, s'établit plus tard libraire — la collection tout à fait rare, tout à fait précieuse du *Bulletin français*, ce journal d'une violence et d'un atticisme curieusement combinés, que publia à Bruxelles, après le coup d'État et en collaboration avec Tardieu, le père d'un des directeurs actuels de l'*Indépendance belge*, M. le comte d'Haussonville! J'étais enchanté d'avoir déterré ce trésor. Il y a là, en effet, des pages irritées et magistrales qui font grand honneur à l'historien de la Lorraine. Lui-même ne possédait pas un seul exemplaire de ce *Bulletin français* que l'Empire fit traquer ici et poursuivre devant les tribunaux belges. Un jour que nous en parlions à M. le comte d'Haussonville, il nous dit en souriant :

— Ah! je voudrais bien le relire! Je vous demanderai, un jour, de me prêter ce péché de jeunesse!

Péché de jeunesse dont il n'avait pas à rougir, au contraire, et que le vieux libéral ne reniait pas.

Et ce n'est pas à lui, mais c'est à son successeur à l'Académie que je l'ai prêté, ce recueil batailleur d'il

y a trente-quatre ans que je découvrais et lisais, à Bruxelles, avec une fièvre heureuse, il y a vingt ans passés maintenant !

Bruxelles a bien changé depuis ce temps-là et même depuis la dernière fois que j'y suis venu, il y a neuf ou dix ans. Les boulevards nouveaux lui donnent un aspect d'immensité et on se croirait, en plus d'un endroit, sur quelque trottoir interminable d'Oxford street. Ce double caractère de ville quasi anglaise et française s'est, à mon avis, accusé depuis les grands travaux entrepris sous l'impulsion du bourgmestre Anspach. Le nouveau Palais de Justice, qui domine toute la ville de sa masse cyclopéenne, est comme le couronnement même de ces édifices récents, maisons gigantesques, vastes hôtels, tas de pierres énormes. Le panorama de Bruxelles, du haut de ce palais géant qui ferait paraître petit et *miniatural* l'Opéra de Charles Garnier, est vraiment admirable. La ville, au loin, s'étend à perte de vue et dans la buée argentée d'un jour un peu brumeux et presque septembral, tout à l'heure, je regardais la cité étendue là-bas, si loin, et je n'en distinguais pas, à l'horizon, les limites.

Mais, si elle est grande, elle est, pour le moment, du moins, assez déserte. Le quartier Léopold ressemble à une ville luxueuse et inhabitée. J'imagine que *tout Bruxelles* est aux eaux, comme et plus encore que *tout Paris*, car on rencontrerait encore bien des Parisiens authentiques aux Champs-Élysées, et ici j'ai vu des rues entières aux portes fermées et aux volets

clos. Bruxelles est à Ostende, ou à Spa, ou à Blankenberghe, et ne retrouvera sa grande animation — populaire, cette fois — qu'au 17 août, dans quelques jours, le dimanche où il célébrera, par une cavalcade composée de tous les genres de moyens de locomotion, depuis les traîneaux mécaniques jusqu'aux wagons, en passant par les carrosses, les chaises à porteurs et les diligences — le *cinquantenaire* de la fondation des chemins de fer belges. Oui, il y aura tantôt cinquante ans que la première locomotive a soufflé et sifflé dans ce petit pays sillonné maintenant par tant de rails, et qui est plus grand que bien d'autres, si l'activité humaine est — en dépit des pessimistes et autres négateurs de la vie — le but des générations nouvelles. Je ne sais qui a dit — un économiste ou un philosophe : « La grandeur d'un peuple ne se mesure pas aux kilos de poudre qu'il brûle, mais aux kilos de houille qu'il consomme sur ses voies ferrées. » A ce compte, la Belgique serait — comme à bien d'autres points de vue — un des peuples à donner en exemple aux autres.

Ici, on fait beaucoup pour le plus grand nombre et on le fait intelligemment. Réduction de 20 pour 100 sur le prix des coupons d'aller et retour, par exemple. Cela n'est rien, en apparence, et c'est fort important pour les pauvres gens — et pour tout le monde. J'étais, tout à l'heure, dans le jardin botanique. Il y a là des plantes rares, des arbustes précieux, des serres superbes. Mais ce n'est point ce qui m'a surtout frappé. Notre Jardin des Plantes est fort bien entretenu, quoique avec moins d'intelligence que le jardin

botanique belge, où, par exemple, on groupe — comme en un décor plein de *couleur locale* — toutes les plantes alpines sur des rochers où fleurettes, mousses, et lichens poussent, en effet, comme sur une Alpe minuscule. Ce qui est à noter, à applaudir — à imiter — c'est l'ingéniosité avec laquelle on apprend au passant, au promeneur, à l'ignorant, à l'enfant, au premier venu, en quel lieu du monde pousse la plante qu'il a sous les yeux.

Tout végétal un peu précieux ou rare porte une pancarte où, au-dessous de son nom scientifique et de son nom vulgaire, est tracée une carte géographique teintée de rouge à l'endroit où pousse le végétal en question. Par exemple, le tilleul argenté (*Tilia argentea*), ou le copalme à styrax du Storaksboom (*Liquidambar styraciflua*), ou le cytise des Alpes montrent tout aussitôt, par leur carte de géographie, l'endroit du monde où ils sont nés. C'est comme un enseignement immédiat de la géographie botanique, c'est la science entrant tout naturellement à tout le monde, par les yeux. Ce yucca me tire le regard, pendant que je me promène et me dit d'où il arrive. L'érudition vient en se promenant comme la fortune vient en dormant, à ce qu'on assure.

Combien d'autres nations, plus grandes dames en apparence que la Belgique, devraient imiter ce peuple, qui ne se contente pas d'écrire en français et en flamand, au coin de ses maisons, les noms de ses rues, mais inscrit la généalogie des plantes au bord de ses parterres et étiquette soigneusement, libéralement, tout objet d'art, du vieux temps — armure ou bannière, ivoire ou triptyque — dans ses musées d'archéologie,

comme la riche et superbe collection de la porte de Hal! Libre à vous d'acheter le catalogue explicatif, mais le pauvre diable qui entre là librement pour s'instruire — ou pour se chauffer en hiver — a du moins ce catalogue qui ne coûte rien : l'explication, la date, le renseigement nécessaire. Supposez la belle collection Sauvageot, de notre Louvre, étiquetée ainsi! Que de science les humbles visiteurs du dimanche y gagneraient — et aussi les visiteurs de tous les jours!

Au total, Bruxelles, agrandi et transformé, me plaît tout autant que le gai Bruxelles d'autrefois. C'est un grand éloge pour une ville de lui trouver le même charme à vingt ans de distance. Elle a rajeuni, on a vieilli et la séduction est la même. Bruxelles n'a plus pour moi cet attrait de librairie proscrite et du fruit vert d'autrefois, et j'avoue que les imitations de la *Pall Mall Gazette* qui y pullulent me gâtent un peu les kiosques de la jolie ville. Si je vous disais le titre exact ou plutôt le sous-titre de la *Pall Mall de Bruxelles*, vous ne me croiriez pas. Nos pornographes français n'en sont pas, Dieu merci, arrivés encore à ce sans-gêne et à ces mots crus. Le bourgmestre, M. Buls, doit faire la grimace en voyant son nom accolé à certains vocables ultra-gaulois.

Un certain caractère d'américanisme se rencontre aussi à Bruxelles, comme à Paris, comme partout, et c'est ainsi qu'il n'y a qu'un moment je viens de voir devant la poste un petit éléphant — celui qui servait naguère aux représentations du *Tour du Monde* — prome-

nant par les rues une double affiche, l'annonce des soirées offertes au public bruxellois par madame Anna Judic. *Manz'elle Nitouche* et *Niniche* font d'ailleurs fureur ici.

Je disais que je retrouve à Bruxelles la même séduction. Il lui manque pourtant, dans un coin de la cité, une grande figure qui, pour moi, l'emplissait autrefois. C'est place des Barricades, au numéro 4, que j'ai vu pour la première fois Victor Hugo, et je le revois encore debout, au-dessus des trois marches d'un gris d'ardoise, me reconduisant avec sa grande politesse patricienne jusqu'à son seuil. C'était en 1866. Il était alors robuste comme un homme de quarante ans. Il y a un moment, j'ai voulu revoir la petite maison à deux étages dont j'ai poussé la porte avec tant d'émotion en me disant : « Victor Hugo m'attend ! » — Là encore, le temps a apporté son changement. La maison de Victor Hugo porte cette enseigne : *Jalousies hollandaises. Claies pour serres.*

Et, dans ce petit salon où j'ai entendu le poète dire des vers — des vers inédits, une comédie alors intitulée *la Faim* — un négociant hollandais écrit des factures et *crédite* ou *débite* ses clients. Et, sur son socle de pierre, la statue de bronze d'André Vésale regarde cela, indifférente.

XLII

LA VIE A PARIS EN VOYAGE

A L'EXPOSITION D'ANVERS

Anvers, 11 août 1885.

Si j'ai pu remarquer dans mon trop court passage à Bruxelles l'aspect vide de quelques rues, il m'a fallu moins de temps encore pour constater l'encombrement des hôtels d'Anvers. Impossible de se loger à qui n'a point pris la précaution de retenir une chambre par le télégraphe — et même par le téléphone — qui fonctionne entre Bruxelles et Anvers comme entre la place de la Bourse et le Palais de l'Industrie. « Mon royaume pour un cheval ! » s'écrie le Glocester de Shakspeare. S'il venait à Anvers par ces semaines d'exposition, il serait capable de pousser cette variante : « Mon royaume pour un lit ! »

Le lit est, en effet, la denrée la plus rare à Anvers, où trois mille étrangers viennent, en une seule journée, visiter la cathédrale et faire tirer le rideau de serge verte qui couvre les tableaux de Rubens. Les

portiers des hôtels vous demandent, dès votre apparition au bas de l'escalier : « Êtes-vous inscrit? » Et, si vous n'êtes pas inscrit, inutile d'insister. Il n'y a pas de lit pour vous. Paris en 1878 ne peut donner qu'une faible idée de l'envahissement de la cité flamande. Les hôteliers sont d'ailleurs obligeants et ne le prennent point de trop haut. Ils se comportent comme un contrôleur de théâtre qui, tenant, comme on dit, un succès, vous conseillerait d'aller passer votre soirée dans le théâtre voisin.

— C'est pas tout à fait la même pièce que chez moi, mais vous ne vous ennuierez pas!

Après avoir erré ainsi d'hôtel plein en hôtel plein, j'ai pu me réfugier dans un logement de ce boulevard du Sud construit sur l'emplacement des anciennes fortifications et tout proche de l'exposition même, dont j'aperçois,de ma fenêtre, la façade vraiment grandiose. C'est un succès véritable que cette exhibition, et la France y fait bonne figure. Le pavillon cambodgien, qui contient l'exposition de ses colonies, est peut-être, avec le pavillon du Congo, le coin qui attire le plus l'attention. Je voudrais que les adversaires irréconciliables de la politique coloniale vinssent ici pour se rendre compte de l'importance de nos colonies et du relief que ces terres lointaines, arrosées de notre sang, peuvent nous donner devant l'étranger. Évidemment cela coûte fort cher et les sacrifices imposés à un pays déjà bien éprouvé sont immenses. Mais il me semble que nous avons, depuis des siècles, beaucoup trop négligé l'art de coloniser, que quelques-uns veulent bien appeler des *aventures*. La France fut grande, un moment,

par ses colonies, et lorsque les partisans de la non-intervention laissèrent Dupleix s'épuiser dans l'Inde en d'héroïques et inutiles efforts et Montcalm disputer aux Anglais pied à pied la terre canadienne, où souffle encore l'esprit français, il me semble qu'ils raisonnèrent comme des parents prodigues qui laisseraient s'en aller à vau-l'eau l'héritage de leurs enfants. « A quoi bon perdre le sommeil pour *quelques arpents de neige !* » disait Louis XV. Ces quelques arpents de neige, c'était le Canada, c'était la Nouvelle-France. Le raisonnement flétri par l'histoire du roi Louis XV, combien le feraient encore aujourd'hui et se diraient en parlant de l'Algérie : « A quoi bon s'inquiéter de quelques arpents de sable ? » et de la Cochinchine : « A quoi bon se préoccuper de quelques hectares de rizières ? »

Le voyage de Paris à Anvers serait la meilleure réponse, la réponse du philosophe qui prouvait le mouvement en marchant : il y a là, dans ce pavillon cambodgien, des richesses amoncelées et comme des trésors conquis par la civilisation moderne sur le vieux monde, depuis des livres imprimés par les missions jusqu'à des meubles aux incrustations annamites qui portent le cachet du goût actuel en gardant le caractère spécial du terroir, l'originalité primitive. Des marins de notre flotte, casernés ici avec les pontonniers, gardent ces merveilles en compagnie de tirailleurs sénégalais en costumes de turcos, et d'Annamites aux longues robes. Les nègres du Sénégal, superbes avec leurs visages de bronze noir, rient volontiers et causent en montrant leurs dents blanches de jeunes loups

— l'un est un caporal, le cou troué d'une blessure de baïonnette et la poitrine décorée de la médaille militaire ; les Annamites restent immobiles et tristes, l'œil vague, le regard doux et mélancolique dans leur visage jaune et plat, d'une impassibilité pleine de la nostalgie de *là-bas*, et ils promènent dans ce pavillon où flotte le drapeau tricolore leurs pas alanguis, comme la marche de femmes esclaves.

Ces Annamites, ces Sénégalais et ces marins de la Bretagne — qui, déjà, se sont signalés par leur zèle en plus d'un incendie — sont la curiosité des visiteurs de l'Exposition. Il faut pourtant reconnaître que les Cosaques de la garde ou les cavaliers russes, les uns en tunique rouge, les autres en uniforme blanc, attirent fort les regards. Mais ce sont les Congolais ou les Congolans, vers lesquels on se presse avec le plus de fièvre. Le Congo, que le roi Léopold protège spécialement, est la grande préoccupation d'une partie de l'opinion belge, et, au delà du Rhin, on s'en inquiète. Un docteur allemand, dont j'oublie le nom, vient même de faire une conférence spécialement destinée à prouver que l'Europe n'a rien à faire avec le Congo, que les travailleurs qu'on y envoie y meurent comme mouches en froidure, et que les seuls ouvriers bons à employer sont les nègres du Zanzibar, lesquels ne travaillent pas du tout. En dépit des objections, le Congo — à en juger par l'empressement avec lequel la foule court au pavillon congolan, ou congolais — passionne nos voisins. Ce pavillon est peu de chose comparé au riche aménagement de notre exposition coloniale ; mais il a le prestige de la nouveauté, de l'inédit ou de l'imprévu, comme on

voudra. Qu'on n'y cherche point d'étoffes précieuses, de meubles incrustés ou laqués, de petits chefs-d'œuvre d'ivoire, il n'y a là que des produits du sol, ou des images grossières, mais intéressantes, des idoles caricaturales, dont la plupart ont un miroir, un bout de verre ou de cuivre incrusté dans l'abdomen, avec un chapeau haut de forme sur la tête en bois. Tout cela, flore ou faune, colliers de dents de bêtes ou peausseries quelconques, n'en est pas moins tout à fait curieux et c'est là comme une porte ouverte sur ce que Victor Hugo a appelé, un jour, le gouffre noir de l'Afrique.

Au surplus, le Congo lui-même semble moins attirer la foule que le roi Massala en personne. Ce roi Massala est la préoccupation constante des visiteurs de l'Exposition.

— Le roi Massala est-il arrivé ?

— Verra-t-on aujourd'hui le roi Massala ?

— Viendra-t-il ?

— Ne viendra-t-il pas ?

— Est-il au jardin, le roi Massala ?

On met le roi Massala, comme une annonce, sur les affiches des cirques, les éditeurs de musique publiaient une *Massala-Marche*, tout est à Massala, et quand il apparaît, au bout d'une avenue du parc, suivi de ses femmes en pagnes rouges rayés de noir avec des ombrelles ouvertes — pour ne pas abîmer leur teint de couleur d'encre pure — c'est une course instantanée des badauds pour aller contempler de près Sa Majesté noire.

Lui, Massala, passe fièrement parmi ces blancs

éblouis, et il ne songe pas que ces triomphes ont des lendemains ironiques. Pauvres rois de féerie ! Shahabahams dont s'amuse la curiosité civilisée, et que le dédain de la foule laisse ensuite parfois finir presque par l'hôpital, absolument comme les poètes ignorés ou les inventeurs incompris. Si le roi Massala savait lire, il frémirait peut-être en lisant précisément dans un journal anversois cette mélancolique annonce que je copie telle que je la trouve :

A VENDRE

1° Costume complet de consul général ayant peu servi; 2° Écusson et drapeau d'Hawaï. — S'adresser Avenue des Arts, 42. 8151

L'écusson et le drapeau d'Hawaï à vendre ! Il s'agit, paraît-il, pour le pauvre Kalakaua, roi des îles Sandwich, de réaliser de l'argent avec n'importe quoi — car il faut du pain pour vivre, même aux Majestés à la dérive. Il ne rend pas son drapeau, Kalakaua, il le vend : nécessité n'a point de loi, même pour le roi. Pauvre diable ! Et lui aussi a soulevé la curiosité et même l'admiration des foules ! Lui aussi a vu les badauderies européennes faire cortège à sa splendeur cocasse. Lui aussi a pu lire sur les affiches ces mots qui flattaient son amour-propre, sans nul doute : *Représentation extraordinaire, avec la présence du roi Kalakaua.* Avoir été une vedette et finir par les annonces et la misère ! Je ne ris pas du tout de ce malheureux, qui doit regretter sa terre natale, le ciel clément de son pays, la brise du vent de mer, et qui est peut-être (je

n'en sais rien) aussi pauvre, dans quelque coin de ville belge, que l'était, dit-on, Marie de Médicis dans son galetas à Cologne. Je suis même certain que Kalakaua doit être plus misérable.

Bref, le roi Massala triomphe. Il a sa suite et ses hommages. Il est l'*actualité* de l'heure présente. Qui n'a point vu le roi Massala à l'Exposition d'Anvers n'a rien vu. Il y a là cependant autre chose à voir — et à admirer — que le roi congolais. Je laisse de côté les merveilles industrielles, le canon français de Bange qui se dresse au milieu des machines comme un gigantesque télescope noir, l'énorme et superbe machine à vapeur baptisée le *cinquantenaire* et qu'a fabriquée la Belgique; je ne parle même pas de notre exposition de Sèvres et de nos beaux-arts qui font vraiment honneur, et le plus grand honneur, à nos sculpteurs et à nos peintres; mais, pour en rester aux bagatelles qui peuvent amuser le touriste, quoi de plus curieux que la petite verrerie de Murano, où l'on voit, autour d'un moufle improvisé comme un four de campagne, des ouvriers vénitiens souffler et fabriquer le verre, exécuter devant le public quelques-unes de ces petites merveilles en verre irisé qui nous séduisent rue de la Paix? Quoi de plus émouvant encore qu'une descente dans la mine de charbon de Mons, cette visite rapide aux galeries souterraines où est comme figurée la morne vie du mineur?

On demeure à peine six minutes dans ces galeries de houille soutenues par des poutrelles de bois, et déjà on se prend à regretter le grand air libre. Que doivent donc penser, que doivent donc souffrir les artisans de

notre civilisation condamnés à la servir obscurément, héroïquement dans la nuit du puits où le grisou menace éternellement comme le *grain* d'une tempête souterraine.

Elle est fort bien aménagée cette mine exposée par la Compagnie des Charbonnages de Mons ; elle fait illusion, mais moins peut-être que celle qu'on nous montre à Paris en ce moment même, dans un coin de l'Exposition du travail, et pour laquelle M. Ludovic Durand, le sculpteur, a pétri en cire des types de mineurs enfouis dans leurs *chambres*, travaillant ou sortant du puits — vers luisants de la mine, avec leur lampe à la main — ou encore frappés à mort par une explosion de grisou. J'avais vu cette houillère minuscule, aux Champs-Élysées, le jour même de mon départ, et elle n'était pas encore organisée définitivement puisque, paraît-il, le public doit y descendre au moyen d'une *benne*, mais, telle qu'elle était, elle m'avait laissé une impression très vive, que je n'ai pas retrouvée aussi complète dans la mine, pourtant très réussie, de l'Exposition d'Anvers.

Mais, encore un coup, l'exhibition anversoise a bien d'autres attractions que celle-ci. Je le répète, elle est fort réussie et attire une quantité considérable de visiteurs. On ne s'étonnera point, du reste, que ce que j'y aie surtout cherché, ce soit la France. Elle a encore du bon, cette France. Non seulement, — redisons-le, — elle est très brillamment représentée ici par sa magnifique et riche exposition des colonies, mais les bassins du port d'Anvers, une merveille, sont l'œuvre d'un ingénieur français ; quand on traverse, au Moerdyck, cette Meuse large comme un bras de mer, il se trouve bien

quelque brave Hollandais pour vous dire gentiment, lorsque vous admirez cette œuvre extraordinaire :

— Monsieur, c'est un Français qui l'a construite !

Nous nous calomnions trop. Il faut quelquefois sortir de chez nous pour voir que nous valons mieux que la réputation que nous nous faisons à nous-mêmes, et c'est peut-être là le meilleur des voyages, qui ont, du reste, tant d'autres désagréments.

XLIII

LA VIE A PARIS EN VOYAGE

Amsterdam, 14 août 1885.

On ne saurait être si près de Rembrandt sans aller le revoir un moment et retrouver un peu de son soleil. C'est pourquoi d'Anvers je suis allé revoir à la Haye la *Leçon d'anatomie* et la *Ronde de nuit* à Amsterdam. Le nouveau palais des beaux-arts, construit ici pour y loger les merveilles de l'art hollandais, et qui a été inauguré récemment, en présence de notre directeur des beaux-arts, spécialement invité, méritait d'ailleurs, à lui seul, le voyage. Il est superbe, avec sa masse rouge et ses tourelles gothiques, et, lorsqu'on y pénètre, on est séduit par l'aménagement intérieur, par la manière dont la lumière est distribuée, les tableaux mis en valeur, non plus entassés, comme dans la plupart des musées, mais séparés les uns des autres, placés en quelque sorte dans une *loggia* particulière, lorsque ce sont des tableaux d'une qualité supérieure. Des tapis qui courent le long de toutes les salles, parallèlement aux murailles du musée, ajoutent à la visite une sorte

de calme, de silence recueilli. Sans compter qu'ils servent à la propreté des salles, ils étouffent aussi ce bruit fâcheux de talons que produit toujours une foule en visitant un musée et qui semble donner à nos chaussures le poids et le retentissement de galoches. Je n'ai vu que le merveilleux musée de Madrid qui soit à ce point de vue spécial des tapis de sparterie aussi bien aménagé que le nouveau palais des beaux-arts d'Amsterdam.

Mais qui va s'inquiéter de la question des tapis lorsque la *Ronde de nuit* est là ? Et comment présentée au public ? Au bout d'une longue et superbe galerie, large et pareille à une avenue dont le chef-d'œuvre de Rembrandt serait le but. Dès qu'on aperçoit, au bout de cette succession de salles formant un vaste couloir, le ruissellement d'or que produit le tableau de Rembrandt, on est réellement saisi d'admiration, car Rembrandt semble plus lumineux que la lumière ; on se demande d'où vient la nappe de soleil qui, là-bas, s'étend sur cette vaste toile, mais on est aussi frappé d'étonnement. On ne la voyait pas, cette *Ronde de nuit*, dans le local ancien du Trippenhuis, où on l'avait accrochée, dans de petites chambres basses, le cadre de la toile touchant presque le parquet et faisant face au *Banquet des gardes civiques* de Vander Heltz. L'espace manquait, et Rembrandt, qui ne perd rien à être vu de près, demande à être contemplé de loin. « Ne vous approchez pas de ma peinture, elle sent mauvais ! » disait-il à ceux qui semblaient vouloir l'étudier comme à la loupe.

Ici, Rembrandt apparaît dans toute sa puissance, et

non seulement dans cette *Ronde de nuit*, mais dans sa *Corporation des drapiers*, mais dans ses portraits, mais dans telle toile, d'un réalisme féroce et supérieur, où il nous montre un professeur d'anatomie déboîtant le crâne d'un cadavre pour étudier le cerveau. Il y a là un cadavre sinistre, d'un raccourci étonnant, auprès duquel celui de la *Leçon d'anatomie* de la Haye est un mort aimable et présentable. Je ne sais rien parmi les maîtres espagnols qui se plaisent aux réalités des horreurs humaines de plus saisissant que ce cadavre d'homme tailladé et jeté là par Rembrandt comme une masse de chair sur l'étal d'un boucher. Et — puissance du génie ! — tout en serrant de si près la nature humaine, quelle leçon Rembrandt donne aux partisans entêtés de la vérité littérale ! C'est bien la nature qu'il voit et qu'il rend, mais il l'enveloppe de sa propre magie. Son clair-obscur, plus lumineux que le plein air de nos modernistes, il en porte la vision avec lui. Il exprime la vérité à travers son génie. Il donne magistralement raison à ce mot admirable de Jules Dupré : « La nature n'est que le prétexte, mais l'art est le but. » Et Rembrandt, c'est le triomphe de l'art. C'est l'art absolu. C'est la vérité, non pas transformée (il a trop de probité, le grand peintre, pour corriger ou atténuer), mais sublimée. Je dois dire d'ailleurs que jamais je n'avais pu me rendre compte du prodige de cette *Ronde de nuit*. Il a fallu qu'on la transportât là pour qu'on pût la bien voir. Comment ! Mais, m'a-t-on affirmé (je n'en suis pas certain), une partie de la toile avait été repliée jadis, de façon qu'elle pût entrer dans la petite chambre du Trippenhuis, si bien (on devrait

dire si mal) qu'une figure tout entière du coin du tableau *n'avait jamais été vue jusqu'ici.* C'est comme une résurrection pour Rembrandt, dont la gloire d'ailleurs se portait assez bien.

Il faudrait des journées entières pour visiter ce palais, où l'art néerlandais a accumulé ses richesses. On y voit non seulement les anciens, mais des modernes, qui font souvent piètre figure devant les Ostade et les Gérard Dow. En face d'une gigantesque toile représentant la bataille de Waterloo, Wellington entouré de soldats qui lui présentent des drapeaux tricolores arrachés à nos grenadiers prisonniers (je crois bien qu'on voit Cambronne, dans un coin, serrant les poings et emmené avec ses soldats, ce qui est contraire à la vérité), on a placé une toile qui nous montre les notables d'Amsterdam apportant à Napoléon Ier les clefs de leur ville. Ceci a amené cela, mais ceci console de cela un Français qui visite ces salles. Je dois dire que le bon public hollandais regarde beaucoup plus Napoléon Ier que Wellington. Et pourquoi ?

L'administration est, du reste, d'une politesse et d'une obligeance rares. Les gardiens du palais, avec leurs rubans orangés en sautoir, indiquent à tout venant l'art de se diriger dans ces salles nouvelles, et même, comme le palais récemment ouvert est le grand événement de la ville et que la foule s'y porte, faisant queue à l'entrée comme chez nous les jours d'entrée gratuite devant la porte du palais des Champs-Élysées, un agent de police, devinant en nous des étrangers, nous a fait entrer, comme de droit, avant même les nationaux, qui ne trouvent rien à redire à cette hospi-

talité. On dira hospitalité hollandaise comme on dit hospitalité écossaise.

Hélas ! pareille aventure ne m'est pas arrivée à Haarlem, où je tenais à revoir le Franz Hals, dimanche. Le règlement du musée porte que les salles en sont ouvertes tous les dimanches, et pourtant je les trouve hermétiquement fermées. Je sonne. Tout est clos ; je carillonne comme un carillon flamand, rien ne s'ouvre. A la fin, un chef de police quelconque m'avertit que le musée n'est pas ouvert.

— Pourquoi ?

— A cause de la Kermesse.

Alors, soit. Allons voir la Kermesse. Au lieu de Franz Hals peints, je verrai des Jean Steen vivants.

— Où est la Kermesse ?

— La Kermesse ?

— Oui.

Le chef de police me montre, au loin, des baraques fermées.

— Elle est finie, la Kermesse !

Ainsi, c'est bien simple : Franz Hals n'est pas visible à cause d'une Kermesse qui n'existe plus. Il y a là une logique d'une ironie assez bouffonne.

Je ne reverrai donc pas les Franz Halz, que nos peintres contemporains ont si fort étudiés et de si près. Franz Hals, ce petit neveu de Velasquez, est le maître que notre jeune école française a le plus pastiché. Manet, de temps à autre, prenait le train pour Haarlem et venait s'inspirer du Hollandais. Il y a bien des *valeurs* dans ses tableaux dont il doit la science à Franz Hals. J'ai même vu des copies de Franz Hals exécutées — et

avec quel art ! — par Jules Lefebvre, le peintre des visions exquises. Il y a loin des drapiers de Franz Hals aux Florentines couronnées d'or de Lefebvre, et pourtant ces copies de Franz Hals ont, sous le pinceau du chaste peintre de *Psyché* et de *Fiammetta*, toute la saveur des originaux.

C'est en regardant ses peintres qu'on se fait une idée juste de la puissance de cette Hollande dont les bourgeois, les banquiers, les marchands, tinrent tête victorieusement à deux puissances aussi colossales que celles de Philippe II et de Louis XIV. Il y a dans ces crânes solides une volonté de fer. Ils incarnent pour nous le patriotisme dans sa forme la plus noble, l'amour d'un pays qu'ils se sont en quelque sorte construit à eux-mêmes. Et ils continuent. En allant à Saardam, on nous montre des docks bâtis depuis six ans sur une terre qu'on a fabriquée. Les Hollandais ont encore conquis sur l'eau de nouveaux espaces. Ils ont desséché l'Y. On est frappé d'étonnement — et aussi, je le dis tout bas, d'inquiétude — lorsqu'on se mêle à la prodigieuse activité de ce peuple. Le nouveau canal de la mer du Nord qui permet à des navires de guerre d'entrer dans le port d'Amsterdam, et qui ouvre tant de débouchés au commerce d'une cité déjà si industrieuse, double, triple, décuple la richesse de la capitale. Et l'on songe au Havre ! Et l'on se demande ce que deviendrait Paris si, au lieu de dépenser tant d'argent on sait à quoi, on trouvait le moyen de faire arriver la mer au pont Neuf, comme Camille Desmoulins le promettait aux lecteurs de son journal, à l'aurore de 1789.

Oui, il ne faut pas se le dissimuler, dès qu'on sort de chez soi, on est frappé du développement que prennent nos voisins. On sent partout je ne sais quelle richesse et quelle activité conquérante. Nous nous usons en des querelles de politiciens, ce qui n'équivaut pas à des discussions de politiques. Nous dépensons nos forces, nos énergies, à nous entre-déchirer, à nous débiliter. Et les autres marchent ! Et les autres accumulent les œuvres puissantes, dangereuses pour notre prospérité !

Tout voyage, d'ailleurs, se solde maintenant par une certaine quantité de panoramas. Il y a des panoramas partout, et la *panoramanie*, qui a sévi sur Paris, s'est étendue sur l'Europe entière. Et comme la plupart de ces panoramas sont consacrés à glorifier — et même à accentuer — nos défaites, il en résulte qu'au bout de quelques villes visitées et de quelques panoramas regardés, on est assez écœuré.

Pour ma part, jusqu'ici, et avec une persistance attristée, j'ai bien vu sept ou huit panoramas depuis que j'ai quitté le passage qui porte ce nom. A Bruxelles, panorama de Waterloo, par Verlat, représentant Wellington résistant à nos attaques et les cuirassiers de Milhaud se ruant contre les carrés anglais dans le chemin creux d'Ohain. Ici la résistance aux Français est surtout accusée. A Anvers, encore Waterloo, mais par Castellani, et l'attaque de la ferme d'Hougoumont a permis au peintre de montrer nos troupes faisant le coup de feu et se déployant avec quelque avantage. Tout près de là, autre panorama, autre défaite, *Frœchswiller*, cette fois, peint par

M. Alfred Claysenaer et tout à la gloire des Allemands. De notre héroïque résistance, nulle trace. Les Prussiens gravissent superbement les pentes boisées, les vergers, les coteaux couverts de houblonnières. Les *pantalons rouges* ne sont figurés qu'emmenés prisonniers en colonnes. Les cuirassiers de Morsbronn, qui chargent à Wœrth, y font même piètre figure.

A la Haye, une victoire enfin! C'est le vieux et célèbre panorama de Langlois, la *Bataille des Pyramides*, si longtemps placé aux Champs-Élysées, qu'on a transporté là. Il est coloré, dramatique, plein d'épisodes intéressants, et il a, du moins, l'avantage de ne pas nous rappeler de souvenirs néfastes. Il remplace à la Haye un panorama de Scheveningen par l'excellent paysagiste Mesdag, panorama qui n'avait « pas fait d'argent ». Au reste, ils ont l'air désolé, tous ces panoramas. Je n'y ai jamais rencontré personne. La mode évidemment en est passée, et l'étranger lui-même trouve qu'il est superflu de tant insister sur nos défaites.

A Amsterdam, le panorama de *Paris assiégé* a cédé la place à un panorama du *Siège de Haarlem* par les Espagnols. A la bonne heure! Les souvenirs du duc d'Albe ne doivent faire faire la grimace à personne et le peintre Van Elven a été bien inspiré en représentant la cité héroïque ensevelie sous la neige, avec ses canaux gelés et repoussant, affamée et décimée, les assauts furieux des troupes castillanes. On est tout étonné vraiment de rencontrer sur sa route un panorama qu'on puisse regarder sans se sentir oppressé ou insulté.

Le panorama est donc une des formes particulières

de la distraction dans le voyage moderne. Le guide en est un autre. Quand je parle du guide, je parle de cette plaie du voyage d'agrément, de ce poulpe du voyageur qui guette l'étranger à la porte du monument et dans l'antichambre de l'hôtel. Le guide est un personnage désastreux qui vous impose ses itinéraires, ses admirations, ses explications et qui se déguise sous les formes les plus variées, les plus inattendues, se dissimule sous les pseudonymes les plus divers.

Méfiez-vous, en voyage, de tout homme qui vous adresse la parole. Ce peut être un guide caché sous la peau d'un interprète et masqué de quelque souriant visage.

Ce bon bourgeois hollandais, un diamant au doigt, un diamant à la cravate, qui tire de sa large poche une tabatière en vieil argent et vous dit, d'un air indulgent :

— Demain, nous nous retrouverons au bateau d'Altkmaar, je vais à Haarlem avec *ma famille!*

C'est un guide !

Et *sa famille* est une famille allemande qu'il pilote à travers la Nord-Hollande.

Un jour, à Anvers, nous liâmes conversation avec une façon de capitaine au long cours, un loup de mer très obligeant, qui nous promena sur le port pendant un temps assez long — très gentiment — puis, en nous quittant devant les Rubens, nous tendit la main en disant agréablement :

— Ce qui vous fera plaisir !

C'était un guide !

La peste soit des guides en voyage quand ce ne sont

pas des guides Joanne ! — Il est possible que j'aille faire un tour en Allemagne en quittant la Hollande, mais je me garerai certes, si je puis, des guides qui pullulent et bourdonnent comme moucherons autour des musées et des cathédrales. Aller en Allemagne quand on était invité en Hongrie — et qu'on pouvait être accueilli par ce grand peuple ami, comme l'ont été nos confrères — c'est un peu paradoxal, en vérité. C'est délaisser les acclamations et les serrements de mains pour les froncements de sourcils. Mais le sel amer vaut mieux que les sucreries. On meurt du diabète, on se guérit de la pierre — fût-ce par une opération de chirurgie. Je vais me mettre aux amers pendant quelques jours, et je serai vraisemblablement à Bruxelles pour voir la fête et le défilé historique du cinquantenaire des chemins de fer.

Une fête de la paix ! Cela me consolera de tant de panoramas de la guerre.

XLIV

LA VIE A PARIS EN VOYAGE

UN CIMETIÈRE FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

Coblentz, 18 août 1885.

Sur le bateau du Rhin, tout à l'heure, je regardais, avec une certaine anxiété de pensée, trois enfants de nationalités différentes qui jouaient sur le pont, tandis que les touristes consultaient leur guide imprimé pour s'extasier, comme il convient, aux bons endroits, aux points de vue officiels. Quand je dis qu'ils jouaient, ces petits, je me trompe : un seul jouait, échafaudant les pliants dont il faisait autant de petites gymnastiques, un petit Hollandais superbe, vivace, avec de grands yeux verts au regard profond et de longs cheveux blonds tombant en boucles le long de ses belles joues roses. Il y avait un tel débordement de vie dans ce gamin charmant, grimpant comme à des mâts aux colonnettes de fonte soutenant la toile de la tente que sur ce bateau plus d'un passager s'amusait parfois de ses jeux et riait de son rire. Les deux autres enfants

étaient deux petits Allemands correctement vêtus en officiers de l'infanterie prussienne, boutons de cuivre, parements rouges, col très montant, cheveux coupés à l'ordonnance, deux réductions très fidèles de ces porte-épées dont la tenue, complétée par une sorte de pince-nez obligatoire, est comme le modèle même de la correction. Ils étaient tout à fait gentils, ces petits. Huit ou neuf ans. Dix ans peut-être. Mais ils n'avaient rien de la vitalité heureuse, du bon rire enfantin du petit Hollandais se roulant sur les pliants comme un jeune chat et jetant au vent du Rhin les fusées de sa gaieté. On eût dit des officiers minuscules promenant fièrement leur uniforme neuf.

Et c'était, en effet, de petits élèves officiers, guidés par un professeur ou par leur père, officier lui-même (on le devinait à sa tenue très droite sous ses vêtements bourgeois et au casque qu'il tenait dans un carton conique, comme nous porterions un carton à chapeau). Certainement, il y avait déjà dans les regards, dans l'allure, dans l'irréprochable attitude de ces pseudo-officiers de huit ans, l'orgueil, le juste orgueil, d'appartenir, fût-ce à l'état d'apprentis, à la grande armée allemande. Mais, que j'aimais mieux la joie d'aller, de venir, de jouer, de rire, du petit Hollandais aux longs cheveux d'or !

Et je me disais que — qui sait ? l'histoire a de ces hasards tragiques — ces gamins, qui se coudoyaient là, sur un bateau de plaisance, en viendraient peut-être aux mains plus tard, sur d'autres bateaux plus redoutables. Tout est possible au temps où nous sommes. C'est un écrivain allemand qui a dit qu'au dix-neu-

vième siècle tout homme qui ne s'attend pas à mourir de mort violente ne comprend pas du tout l'ère de civilisation dans laquelle le sort a bien voulu le faire naître.

Ces petits officiers en herbe me représentent d'ailleurs — dans sa forme la plus aimable, les enfants — l'esprit même de l'Allemagne moderne. L'Allemagne ne se mire plus coquettement dans les eaux vertes du Rhin ; elle a pris pour miroir la boucle bien astiquée du ceinturon de ses soldats. Le temps est loin où ce qui nous préoccupait surtout ici, c'étaient les vignes vertes au pied des vieux burgs gris. Poésie envolée et musique finie !

Je n'avais pas revu les bords du Rhin depuis le temps où, l'été venu, ces stations balnéaires étaient pour le Parisien comme un faubourg de Paris. Le voyage à Bade, à Ems, à Wiesbaden, la descente du Rhin, de Mayence à Cologne, autant de tournées classiques et pour ainsi dire annuelles. On allait demander un peu d'oubli à la Loreley et, pour se reposer du vin rouge, goûter au petit vin de Moselle ou de Liebfraumilch arrosant les truites de l'Oos. Ah ! l'*Hôtel à la cour de Darmstadt*, vous en souvenez-vous, mon cher Albert Wolff ? allai visiter, avec l'excellent comédien Régnier, qui est mort, le bon comédien Lafont, qui était là mourant ! Que tout cela est loin ! Et que je l'ai aimée, pour ma part, la Loreley, la fée du Rhin, dont je savais toutes les légendes ! Gérard de Nerval s'unissait à Victor Hugo pour nous conter toutes les chroniques de ce *vieux père Rhin* dont Boileau nous avait donné la statue en plâtre :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux !

Maintenant, tout est bien changé. On ne rencontre plus que bien peu de Français sur le bateau qui passe. Les bords du Rhin appartiennent aux Anglais et aux Américains. Les boutiques même, dans les villes, n'ont plus le même aspect qu'autrefois. L'*article de Paris* y est scrupuleusement remplacé par l'*article de Vienne* ou les importations russes. L'industrie nationale s'y étale avec une sorte de soin jaloux, au détriment de tout ce qui touche à la mode parisienne, désormais proscrite. C'est du moins ce qui m'a frappé en traversant les rues de Cologne et de Coblentz.

Je ne sais quel voyageur — paradoxal comme Sterne était un *traveller* sentimental — a écrit qu'il suffisait de regarder les boutiques de photographies pour se faire une idée des tendances d'un peuple. Dis-moi qui tu mets en montre chez tes photographes et je te dirai qui tu es. On peut voir, en effet, rue Vivienne, quel rôle prépondérant joue chez nous l'élément dramatique. Paris, ce paradis des femmes et cet enfer des chevaux, à ce que dit le proverbe, semble parfois aussi le Panthéon des actrices. Ici, ce sont surtout — avec M. de Bismarck et M. de Moltke — les princes et princesses de la famille impériale qui remplissent les étalages. On sent là toute l'admiration d'un peuple pour la famille souveraine qui lui a donné son unité. Quant à la France, dans cette exposition photographique, elle est inévitablement représentée par mademoiselle Sarah Bernhardt et par mademoiselle Sarah Bernhardt toute seule. Je me trompe : les portraits-cartes de deux musiciens français, Georges Bizet et M. Massenet, se rencontrent assez souvent à côté des portraits fort

répandus du pianiste Rubinstein. Bizet me paraît même jouir, en Allemagne, grâce à *Carmen*, d'une très grande popularité. Des gamins qui passent, sifflotent sous mes fenêtres, tandis que j'écris, l'air du Toreador, et c'est bien la sixième ou septième fois que j'entends répéter ainsi et fredonner des motifs de *Carmen*.

La musique du 28e régiment d'infanterie de Magdebourg, qui jouait ce matin en l'honneur d'un officier supérieur, à Coblentz, sous les fenêtres de l'hôtel Bellevue — ou plutôt *Bellvue*, comme on écrit ici en germanisant le nom — n'a pourtant exécuté que des airs allemands. Les valses autrichiennes de Johann Strauss ont seules fait partie du programme. J'écoutais ces soldats envoyant là leurs fanfares de guerre au pied de cette formidable citadelle d'Ehrembreitstein que nos soldats enlevèrent il y a quatre-vingt-dix ans et si près du cimetière où reposent nos morts de 1870-71, petit cimetière ouvert au pied de la pyramide de Marceau.

Je l'ai voulu visiter, ce cimetière de nos soldats prisonniers. Il est au Pétersberg, non loin de ce camp où, durant l'hiver de l'année terrible, les malheureux souffrirent tant, au moral et au physique. De loin, on l'aperçoit, quand on a franchi la voie du chemin de fer, et dans un bouquet de bois apparaît la couleur grise d'une lourde pyramide portant le nom de Marceau, et des inscriptions lapidaires : *L'Armée de Sambre-et-Meuse à son général*, une autre constatant la mort de Marceau « *entre les bras* de quelques Français et des officiers autrichiens ». Puis les nobles paroles du général Klay à Marceau mourant : « Je donnerais,

pour vous sauver, le quart de mon sang quoique l'empereur, mon maître, n'ait jamais rencontré de plus rude ennemi que vous. » Je ne sais quel bas-relief représentant, sans doute, une allégorie pénible ou offensante pour le sentiment allemand a été arraché du côté de cette pyramide qui regarde Ehrenbreitstein. C'est auprès de là et comme protégés par le grand nom du jeune général de vingt-deux ans, c'est à l'ombre même de la tombe du héros victorieux, que reposent nos morts inconnus, le tas anonyme des martyrs de la défaite. Et c'est le cœur serré que j'ai fait le tour de ce cimetière envahi à demi par les ronces et les herbes folles autour des tombes, mais dont les allées sablées de sable noir, de gravier mêlé à quelque mâchefer, sont soigneusement entretenues. Hélas ! il vient peu de visiteurs autour de ces croix de pierre dont quelques-unes sont ornées de couronnes de fer-blanc peint en bleu !.. De grands noyers où chantent les moineaux ; un saule pleureur; ici ou là des phlox au-dessus desquelles voltigent les papillons, donnent l'ombre de leurs branches ou le sourire de leurs fleurs à ces tombes ignorées, à ces petits mausolées recouvrant les trous profonds où dorment côte à côte des camarades de captivité de toutes armes et de tous âges (presque tous des jeunes hommes pourtant) réunis là dans la promiscuité de l'exil et de la mort. Et je lis un nom, çà et là, qui, pendant que la musique allemande jette là-bas ses notes de cuivre, m'apporte ici un écho de la France : *Edurd* (*Charles*), *Leblanc* (*Jean*), *Jacques* (*Camille*), *Mangin* (*Hubert*), *Goulas* (*Léon*), *Ravel* (*Jean-Marie*), *Giraud* (*Sylvane*)... Combien encore ! Combien, partis

de leur village ou de leur faubourg, sac au dos, chanson aux lèvres, espoir au cœur ! Qu'est-ce qu'ils furent, ces inconnus dont on ne nous dit ni le numéro du régiment, ni l'âge, ni le grade ? Ouvriers de nos villes, laboureurs de nos champs, petits commis, enrôlés volontaires ou conscrits attristés, que sais-je ? Ils sont la France ! Ils sont les martyrs ignorés de la cause éternelle. Ils sont ceux qui toujours payent pour les puissants et qui, inépuisables et non taris malgré tant de saignées faites depuis des siècles, ont encore et auront toujours dans les veines du sang à verser pour le pays.

Pauvres gens ! Je n'avais pas remarqué, au milieu de ce cimetière, le coupant en deux comme par une tranchée assez large, un chemin où, d'espace en espace, des talus de terre bordée d'une herbe lépreuse formaient comme autant de bancs naturels. Ce n'était pas des bancs, mais, de distance en distance, des abris de terre destinés à servir aux soldats tirant à la cible, et, au fond du cimetière, un mamelon plus élevé sert à aplatir les balles. Il y a des talus pour tirer à genou, d'autres pour tirer à plat ventre, et le polygone sert de pendant à la pyramide de Marceau. Et je m'imaginais les morts d'il y a quinze ans, entendant, au fond de leur fosse, les coups de feu de ces tirailleurs de 1885 apprenant là comment on tue les hommes. Elles sifflent au-dessus des arbres et des herbes des tombes françaises ! Elles traversent, avec leur bourdonnement d'abeilles, ce *campo-santo* des prisonniers, les balles des fantassins prussiens. Mais il n'y a point là insulte du vainqueur, j'y verrais plutôt l'hommage du soldat

au soldat, et les coups de feu des tirailleurs allemands sont comme une salve éternelle tirée en l'honneur des soldats enterrés ici et morts pour leur pays. Les Allemands, reconnaissons-le, ont le culte du dévoûment, de la religion et de la consigne.

C'est d'ailleurs l'autorité militaire qui a la clef du cadenas ouvrant la grille de bois noir goudronné plantée autour du cimetière du Pétersberg. Les soldats veulent veiller sur l'entretien des tombes des soldats. Ils méritent bien qu'on ne les oublie pas, ces pauvres morts qui, dans la débâcle à Frœchswiller ou à Metz, à Saint-Quentin ou à Coulmiers, au Mans, à Villersexel — qui sait où ils combattirent ? — ont, tout autant que les grenadiers de Marceau escaladant victorieusement ces pentes des montagnes rhénanes, bien mérité de la patrie. Ce qui leur a manqué, ce n'est pas le dévoûment, c'est la fortune. Les vainqueurs, s'ils furent plus heureux, ne furent pas plus braves et si leurs peintres, dans leurs panoramas (je songe à M. Wilhelm Beckmann, auteur d'un panorama de Saint-Privat (18 août 1870), d'ailleurs assez médiocre et exposé à Cologne) montrent nos soldats agitant des mouchoirs blancs et tendant peureusement leurs chassepots à des fantassins prussiens tandis que nos officiers leur donnent des coups de pommeau de sabre pour les faire marcher — les soldats qui les ont combattus leur rendent plus de justice et savent qu'il y avait quelque mérite à triompher des héros qui défendaient jusqu'au dernier grain de poudre les fermes de Leipzig et de Moscou il y aura quinze ans dans trois jours.

Je me suis éloigné pensif de ce cimetière du Péters-

berg. Il y a un autre cimetière encore, auprès de Coblentz. où sont enfouis aussi les ossements de tant de nos comptriotes prisonniers, sortis de l'ambulance les pieds devant ou tués par la maladie, au camp. Du reste toute cette terre estcomme arrosée du sang français. La pyramide sous laquelle dort Marceau dans le même terrain que les soldats de 1870, n'est pas si éloignée de l'obélisque élevé au Weissenthurm à la mémoire de Hoche. Ces monuments de nos gloires passées, on ne les voyait pas, quand on faisait, jadis, le voyage des bords du Rhin. On ne s'en inquiétait pas, on les regardait à peine. Lazare Hoche ! Marceau ! L'armée de Sambre-et-Meuse ou de Rhin-et-Moselle, c'était oublié et leur souvenir ne faisait guère palpiter le cœur que des enfants que l'on menait, au Cirque Olympique, voir les pièces militaires ! Aujourd'hui, ils vous tiennent aux entrailles, ces souvenirs. Ils vous étreignent, ils vous hantent. Le monument colossal, l'hymne triomphal, si je puis dire, l'hymne de pierre du Niederwald fait passer en toute justice des éclairs d'orgueil dans les prunelles des Allemands; mais, sans compter les fiers souvenirs d'autrefois, ces pauvres petites croix délaissées des morts sans gloire du Pétersberg et des fosses profondes, ces humbles tombes oubliées, perdues dans un coin de terre allemande, permettent aux Français qui passent de saluer aussi quelque noble image : un fantôme, soit, une vision, mais la vision du troupier de France mort captif après avoir fait son devoir.

Et — je l'avoue — ce fantôme-là m'a plus ému que le spectre de la Loreley, l'apparition de la fée du Rhin

que j'évoquais, au pied de ces burgs, il y a vingt ans.

Le respect qu'on doit aux morts — je le répète — ne se mesure point à la chance de leur destinée, mais à leur passion du sacrifice, et ici les vaincus valent les vainqueurs.

Demain peut-être les survivants allemands de Rezonville iront saluer, devant la gare d'Aix-la-Chapelle, le monument de bronze élevé par la ville à ceux de ses enfants tombés pour l'unité allemande en 1866, 1870, 1871. Ces trois dates sont gravées sur le piédestal, qui représente un jeune soldat rhénan mourant soutenu par la Gloire, avec les noms des morts tracés en caractères minuscules, tant il y en avait à inscrire, et je me rappelais, en regardant ce bronze, la terrible dépêche, lugubre comme un glas, du lendemain de Gravelotte : « *La jeunesse d'Aix-la-Chapelle est fauchée dans sa fleur.* » Mais si ceux qui portent le deuil de ces vaillants ont le droit d'en être fiers, là-bas, nous aussi nous pouvons envoyer des couronnes glorieuses aux morts de Mars-la-Tour, comme j'ai porté le souvenir d'un passant — mais d'un passant violemment ému et pris de pitié et d'orgueil — aux morts exilés du cimetière du Pétersberg.

XLV

LA VIE A PARIS EN VOYAGE

L'APOTHÉOSE DE LA HOUILLE

Spa, 21 août 1885.

Je m'étonne que Paris, qui n'a point de grandes préoccupations personnelles à l'heure présente, ne se soit pas plus vivement intéressé au spectacle que lui offrait Bruxelles, où un Parisien peut aller dîner après avoir déjeuné chez lui. Le *Temps* a fort bien décrit le cortège que les Belges ont vu défiler dimanche dans les rues de leur capitale, et qu'ils reverront dimanche prochain, car on a décidé de montrer une seconde fois ce très intéressant et frappant tableau; mais, ce que j'aurais voulu que la presse marquât plus vivement encore, c'est la pensée même qui se dégage d'une telle fête, car, en vérité, il n'y avait là rien de commun avec les spectacles de ce genre offerts d'ordinaire à la curiosité publique.

C'était un grand fait, en vérité, que la célébration cinquantenaire des chemins de fer de Belgique, et

un fait qui intéressait toutes les nations. Lorsqu'un peuple, quel qu'il soit, donne en effet un vaillant exemple d'initiative, il sert la cause de tous les autres, et l'influence de la Belgique aura été grande sur ce point spécial de la formation des chemins de fer. Mais, bon Dieu, que le progrès est lent à venir, et quelles objections étranges peuvent faire à toute invention nouvelle les esprits les plus éclairés et les plus robustes ! Les journaux belges se sont, à propos de cette fête qui saluait un demi-siècle d'efforts, donné le malin plaisir de rééditer les objections qu'adressaient, il y a cinquante ans, des politiques et des savants aux partisans de ce qu'on appelait alors le *chemin en fer* ou le *chemin à ornières*.

Les savants, il faut l'avouer, ne font pas précisément glorieuse figure dans l'affaire. L'un, le plus grand, assurait que, les tunnels étant inévitables, inévitables aussi étaient les fluxions de poitrine, pleurésies et catarrhes que développeraient nécessairement les chemins de fer — et il citait les chiffres pour établir que, le renouvellement de l'air étant très lent et la chaleur ne pouvant manquer d'être étouffante, le passage subit de cette fournaise du tunnel à l'air libre serait une cause de mortalité évidente. L'autre assurait que les voûtes de ces tunnels s'écrouleraient infailliblement sur la tête des voyageurs. Aujourd'hui on perce le Simplon, on traverse le mont Cenis, on éventre le Gothard, on trouve cela tout simple. En 1833 ou 1834, les savants déclaraient tout à fait périlleux le percement de la moindre motte de terre.

Qui dira, dans cinquante ans, tout ce qui, étant

regardé aujourd'hui comme impraticable, paraîtra naturel au point de sembler banal ? Les sourires des gens d'esprit, quand on leur parle de l'hypnotisme, par exemple, me font penser involontairement aux réponses des gens sérieux lorsque M. A. de Laveleye et M. A. de Gransagne proposaient, en 1831, au gouvernement français d'établir un chemin de fer de Marseille à Anvers et de réunir ainsi la Méditerranée à la mer du Nord. C'était alors une explosion de rires, ou plutôt, chose plus triste, d'objections gravement déduites, d'un sérieux accablant, avec chiffres à l'appui.

Les journaux belges ont réédité les discussions auxquelles avaient donné lieu, à la Chambre des représentants de Belgique, la discussion de la loi du chemin de fer d'Anvers à Cologne. C'est incroyable. C'est là qu'on saisit en plein la pauvreté d'intelligence de certains hommes pourtant chargés de veiller sur la destinée des nations. Mais il serait vraiment trop beau que tous les représentants d'un peuple fussent des hommes d'initiative !

Tandis que M. Lardinois, — dont le nom mériterait par cela seul d'être conservé — déclare très intelligemment que « les grandes voies de communication sont à un pays ce que les veines sont au corps humain », d'autres, comme l'abbé de Fœre, déclarent que les convois ne feront que traverser la Belgique et, par conséquent, ne serviront qu'au transit des produits étrangers. Un ingénieur — oui, un ingénieur — — M. Desmet, opposé au projet, s'écrie :

— Les millions votés vont être des millions à l'eau !

Le chemin de fer est une absurdité et une sottise !

Un M. Jullien, trouvant que la construction des voies à ornières coûte trop cher, déclare textuellement ceci :

— *Les chemins de fer nous conduiront tous à l'hôpital !*

Enfin M. Hélias d'Huddeghem pense que le nouveau mode de transport ôtera le travail aux ouvriers, fera tort à l'élevage des chevaux, *qui n'auront plus d'emploi*, et, par suite, ruinera l'agriculture, sans compter les bateliers, éclusiers, conducteurs et ouvriers qui chargent les bateaux. D'où, diminution des revenus que l'État retire des routes, canaux, ponts et écluses, cinq à six mille ouvriers sur le pavé et misère générale, sans compter l'épuisement du fer, qui sera si complet qu'on n'en aura plus pour fabriquer un soc de charrue et une seule baïonnette !

Tout ce que je cite là est textuel. Et ce qui se disait alors en Belgique devait se répéter en France deux ans plus tard. Non, on ne s'imagine pas à quels raisonnements absurdes peut mener la peur de la nouveauté, la terreur du progrès ! Un M. Éloy de Burdinne votait contre les chemins de fer, à la Chambre des représentants belge — s'imagine-t-on pourquoi ? Parce que, disait-il, jamais le chemin de fer ne pourrait transporter des œufs et du lait — et, aux applaudissements des adversaires du *chemin en fer*, M. Éloy de Burdinne s'écriait :

— Le lait, Messieurs, songez-y bien, le lait arriverait battu et les œufs en omelette !

Dieu merci, il se trouva, parmi les représentants de nos voisins, une majorité pour voter en dépit de l'o-

melette dont on la menaçait — ce qui se nommait alors la *route en fer*, et le 5 mai 1835 le roi Léopold Ier inaugurait en grande pompe la première section du chemin de fer de l'État, celle de Bruxelles à Malines. Nous l'avons revue, dimanche, cette première locomotive qui emporta le roi des Belges, et nous n'avons pu nous empêcher de saluer ces premiers modèles de machine à vapeur et de wagons qui ressemblent si peu à nos confortables sleeping-cars d'aujourd'hui. Les *troisièmes* étaient alors des espèces de chars-à-bancs — ou plutôt de chars sans bancs — sans toiture, ouverts à tous vents, et, s'il pleuvait, on ouvrait son parapluie ou l'on recevait la pluie, à travers la campagne, comme, à Paris, sur une impériale d'omnibus.

Il faut avouer que le roi Léopold n'était pas un esprit pusillanime, ni lui, ni son ministre Charles Rogier. On avait annoncé que le départ de ce premier train provoquerait des émeutes parmi les paysans et qu'il n'y aurait pas assez de canons pour le protéger. Une petite notice sur le railway national, rédigée par M. Jules Carlier et distribuée par les soins du comité exécutif des fêtes du *Cinquantenaire*, à tout voyageur prenant un billet pour Bruxelles, rappelle cet étonnant moment dont les angoisses nous semblent parfaitement ridicules et presque incroyables à l'heure présente. Toujours est-il qu'on vit des communes, « prises d'une sorte de folie amèrement regrettée plus tard, pétitionner pour que la voie ferrée ne traversât pas leur territoire ou pour qu'on ne leur donnât pas de station ». Que les temps sont changés ! Nos députés en savent quelque chose.

« Des brouillons, dit M. Carlier, tentèrent même de soulever les travailleurs en leur affirmant que le chemin de fer allait les conduire à la misère, et le *Moniteur*, la veille de l'inauguration, crut devoir mettre en garde les populations contre ces excitations insensées. »

Et maintenant on célèbre avec éclat le cinquantième anniversaire de la création du chemin de fer de l'État belge et, dans deux ans, la France pourra en faire autant. Quand on pense qu'en cinquante années le chemin de fer de l'État belge a transporté près de 800,000,000 de voyageurs — exactement 738,798,883 — et 330,943,822,000 kilos de marchandises et bagages, au prix total de 2,866,164,228 francs, et que le coût de ces transports, d'après les parcours moyens et aux prix des diligences et du roulage, eût été de 12,454,911,542 francs, c'est-à-dire que l'économie résultant pour le public de la substitution des chemins de fer aux anciens moyens de transport a été en un demi-siècle de près de *dix milliards* de francs, on est porté, ce semble, à témoigner quelque reconnaissance à la Belgique, qui a donné l'exemple sur le continent, et au souverain et au ministre qui ont eu la gloire de marcher pour prouver le mouvement !

Et, dans le défilé de dimanche à Bruxelles où, du haut d'une fenêtre de l'hôtel Mengelle, je regardais le pittoresque et artistique cortège historique suivre, au bruit des musiques, la rue Royale, ce qui m'a le plus frappé, ce qui m'a le plus ému — moi, étranger, très étonné de l'impassibilité des Belges — ce n'est pas le radeau nervien avec ses bateliers couverts de peaux

de bêtes, ce ne sont pas les carlovingiens escortant, comme autant de personnages de Jean-Paul Laurens, une princesse portée en litière somptueuse, ni les croisés traînant après eux leurs vivres et leurs lances, ni les chars de guerre des bourgeois communiers, ni les superbes bannières de la Hanse, ni les timbaliers à cheval, ni les reîtres aux vêtements tailladés comme des soldats d'Albert Dürer ou des gonfaloniers de Goltzius, ni les dragons de Latour, coquets comme des Meissonier, ni les marquises en chaises à porteurs, ni les muscadines en vinaigrettes qui me rappelaient des Debucourt, ni ces détails d'un goût raffiné, d'une science complète du costume qui me donnaient la sensation même d'une évocation, d'une résurrection ; ce n'est pas même le curieux aspect des modes de 1830, des élégances du temps d'Antony ou des manches à gigot, des lithographies d'Henri Monnier, ni les diligences jaunes avec leurs pyramides de bagages, ni les tilburys, ni les berlines de Carle Vernet ou de Eugène Lami, non, c'est, dans un chariot vulgaire, conduit par des rouliers, traîné par de lourds percherons, un immense tas de houille noire luisant au soleil et passant, à peine regardée de la foule, comme l'héroïne même pourtant du défilé, comme le personnage important de la fête, comme la majesté moderne dominant, écrasant les élégances ou les somptuosités des autres siècles.

La houille ! Il fallait la saluer bien bas. La foule aurait dû l'acclamer, car c'est à la houille que tout ce triomphe est dû. Ce que la Belgique a célébré le dimanche 16 août, sait-on bien ce que c'est ? C'est l'apothéose de la houille !

Ceci, ce tas noir de minerai, a fait cela ; ce cortège splendide des moyens de locomotion, montrant aux yeux de tous comment le char à bœufs des Mérovingiens est devenu l'énorme locomotive, le *Cinquantenaire*, qui étincelle sur un char triomphal.

Oui, c'est l'apothéose de ce tas noir, puant et admirable. C'est l'apothéose du labeur humain, de la terre éventrée, du travail éternel.

C'est l'apothéose du houilleur, du puddleur, de l'ajusteur, du mineur, du mécanicien, du chauffeur, de l'homme de peine, du porion qui extrait le minerai, du forgeron qui fait le rail, la machine, décuple la vie du riche, mais permet aussi aux plus pauvres, aux ouvriers, de voyager aussi facilement, aussi rapidement que les grands seigneurs d'autrefois sans payer plus cher, comme on l'a dit, que pour les souliers usés par les piétons et les compagnons du temps jadis.

Encore un coup, voilà ce que Bruxelles a célébré il y a trois jours et ce qui valait la peine d'être applaudi, car les artistes avaient apporté leur soin et leur science archéologique à ce spectacle unique et inoubliable.

Mais l'art était peu de chose à côté des réflexions qu'il faisait naître et je me demandais, en voyant ce cortège, si l'homme de génie incontestable, au temps où nous sommes, n'est pas celui qui, d'un mouvement d'épaule, fait avancer sur la route boueuse le char embourbé de l'humanité !

Ah ! poètes des vers et de la prose, quels poètes en action sont ces grands prêtres de la houille ! Où est l'homme de génie au dix-neuvième siècle ? Dans le laboratoire de Claude Bernard ou de Pasteur ou dans

le cabinet de travail du versificateur? L'homme de génie, c'est l'homme du fait à l'heure où les faits sont rois. Celui qui terrassera le choléra fera un poème épique qui vaudra tous les autres.

L'homme de génie, c'est Stephenson, c'est John Cockerill, qui du parc d'été des évêques de Liège fait, à Seraing-sur-Meuse, un atelier de construction de machines et donne à la Belgique le premier rang parmi les nations industrielles. Ce John Cockerill! Il a sa statue à Seraing, sa statue à Bruxelles, mais il n'en est pas moins vrai qu'en 1840, lorsqu'il mourut, abreuvé de dégoûts, ruiné, prêt à vendre à la Russie — qui marchandait! — l'œuvre entreprise à Seraing-sur-Meuse, la Belgique laissait expirer à Varsovie ce grand travailleur qu'elle honore aujourd'hui.

Voilà les vrais facteurs du bonheur humain et peut-être les vrais grands hommes.

Et j'ai été heureux de m'associer à cet hommage rendu à l'activité humaine, à cette fête du travail d'un demi-siècle et à cette apothéose de la houille.

J'écris ces quelques notes à Spa, où je prends un peu de repos et beaucoup de froid. Le soir, on grelotte. J'ai rencontré, tout à l'heure, des Anglaises vêtues de fourrures, comme des Moscovites en décembre. Les bois de Spa sont charmants, ses eaux sont salutaires, mais on paye un peu cher ces agréments. Pourtant, le soir, au parc, les robes claires, les jupes blanches apparaissent, avec les châles de laine. On se promène, on écoute la musique, on valse, on regarde danser.

Je comprends la passion de Gustave III pour Spa. Je ne m'étonne point que Meyerbeer aimât ce coin de terre. On a donné à l'allée qui longe le ruisseau de la Géronstère le nom de *Promenade de Meyerbeer*. L'auteur des *Huguenots* aimait à aller là tout seul, monté sur un âne parfois. L'aspect de Meyerbeer monté à âne était même, paraît-il, assez drôlatique et médiocrement génial. Il paraît qu'il n'y a plus qu'une ânesse à Spa, pour les promenades d'enfants. C'est peut-être la fille de l'âne qui portait dans les bois de Spa Meyerbeer et sa fortune. M. Albin Body, un écrivain sapadois très érudit et dont j'ai cherché un petit volume qui me tentait, *le Théâtre à Spa*, a consacré tout un petit livre à Meyerbeer et à ses promenades. Le maître aimait la solitude, et je ne m'étonne pas qu'il préférât au babil des importuns le murmure du ruisseau de la Géronstère sur les cailloux rouges. Qui sait quelles mélodies sublimes la mélopée de cette eau courante a bercées?

Meyerbeer, Jules Janin, Étienne Arago, Auguste Villemot, Jules Hetzel, Dumas, Cherville, autant de familiers de Spa, au temps jadis! J'ai retrouvé leur bon souvenir dans cette jolie ville aimable et hospitalière où, un soir, chez M. et madame L. Bérardi, Gounod, en une soirée exquise, nous chanta au piano — et avec quel charme ! — les airs de son *Polyeucte*, alors inédit. Comme le temps passe! Mais, comme aussi, quand ce fut le bon temps, le souvenir nous le rappelle !

Spa n'a plus peut-être sa splendeur d'autrefois, peut-être parce qu'il n'a plus son attrait capiteux : la roulette, flétrie par Étienne Arago, mais il a toujours sa

séduction, et s'il n'y avait pas tant de cochers vous offrant, au rabais, la *Promenade des Quâtre-Fontaines* (cinq francs au lieu de six francs, Monsieur), ce serait même un séjour délicieux, paisible et aimable. Seulement, en vérité, il y fait trop froid, au moins le soir. Je comprends toutes les colères de Méry contre la gelée.

— L'hiver, disait-il, est un des scandales de la nature! Mais que dire de l'hiver quand il montre sa froide griffe au mois d'août et dans un nid de verdure?

Peut-être vaut-il mieux tout simplement renoncer au nid, à la verdure et rentrer à Paris pour se chauffer. Mais on me dit qu'il a gelé blanc dans mon jardinet hier. En août! En pleine canicule! Qu'en pense l'auteur de la *Vie à la Campagne ?*

Est-ce qu'il y aurait là-haut quelque chose de dérangé, *bone Deus ?*

XLVI

LA VIE A PARIS EN VOYAGE

UNE TUERIE DE RATS

25 août 1885.

C'était l'autre jour à Anvers. Nous dînions en plein air lorsque, passant de table en table, un distributeur de prospectus laissa tomber à côté de notre assiette un petit papier imprimé annonçant que pendant quelque temps avaient lieu, à l'Eldorado, près la gare de l'Est, des *épreuves de chiens ratiers*.

Épreuves de chiens ! Autant valait dire une chasse, une tuerie de rats. Paris voit quelquefois de ces spectacles, mais ces *épreuves* sont divertissements des pays du Nord, comme les combats de coqs livrés parfois secrètement dans des fermes, aux environs de Lille. J'en ai vu. C'est à la fois féroce et émouvant, et c'est la fièvre rouge de la *corrida de toros*, mais diminuée et devenue bénigne.

Quant à une chasse aux rats, ou plutôt à un concours de chiens ratiers, c'est la première fois que

j'avais l'occasion d'y assister et je n'aurais eu garde de manquer de me rendre à l'Eldorado le soir même,puisque l'*épreuve* commençait à huit heures et demie. Il est assez loin du centre de la ville, cet Eldorado ; c'est quelque ancien café-concert qui se fait momentanément, avec la décoration mauresque devenue banale depuis la construction de ces *musicos*. Il est assez difficile à trouver, dans je ne sais quelle rue noire qui me faisait songer aux faubourgs de Paris, aux ruelles de Ménilmontant ou de La Chapelle. Enfin une flambée de lumière apparaît, un long couloir où se tient à gauche un contrôleur chargé de la recette; c'est là !

La foule est déjà grande dans le *hall* immense formé par l'Eldorado dégarni de ses bancs. Personne aux galeries supérieures, mais en bas, autour d'une sorte de vaste cage élevée sur un plancher, au-dessus du sol, des curieux, des amateurs, des parieurs, hommes et femmes, une tourbe humaine, quelques visages point trop rébarbatifs perdus parmi des trognes qui me font songer à je ne sais quelle bohème spéciale, à des bookmakers d'une catégorie inférieure et suspecte, à demi anglais, à demi flamands, parfois redoutables. Tout ce monde grouille, va, vient, pérore, fume. Il se forme des groupes plus petits autour de ratiers que leurs maîtres tiennent au bout d'une laisse et qui s'étranglent à tirer sur la corde ou la chaînette, avides déjà comme s'ils sentaient le rat.

Les rats sont dans un réceptacle quelconque, une grande cage en bois, sous le plancher de l'arène. Élevée à mi-hauteur d'homme, cette arène, entourée

d'un grillage sans toiture, mesure réglementairement 5 mètres de long sur 3 mètres 50 de large. C'est là, derrière ce grillage, sur ce plancher blanc, que vont avoir lieu les *épreuves*, qu'on livrera les rats par dizaines au coup de dent des ratiers.

Il y a un règlement pour ces concours. Les chiens sont pesés comme des chevaux de course avant le steeple-chase. C'est leur poids qui fait leur valeur. Les chiens de 6 à 10 kilos reçoivent sept rats. Ceux qui pèsent moins que 6 kilos ont à *expédier* deux rats de moins. Dans le cas où il se présente des chiens pesant plus de 10 kilos, ils concourent à part et on leur donne dix rats. Chaque rat est payé cinquante centimes. Le temps employé par les chiens à leur casser les reins est mesuré au chronographe.

Tout chien qui dépasse le temps mis par son prédécesseur à tuer ses sept rats est retiré de l'arène sans plus attendre. Il est *disqualifié*. Un chien qui a gagné un prix aux concours précédents, un vainqueur, un lauréat, ne peut concourir qu'en « acceptant un surcroît de trois rats à chaque nouvelle épreuve ». Dans le cas où deux chiens mettraient exactement le même temps à *dépêcher* leur tâche, la partie est remise au lendemain avec surcharge d'une moitié de rats en plus. Je copie là à peu près les termes mêmes du règlement et je ne réponds pas du français qu'il parle.

Le jury se compose de deux membres et du directeur-organisateur de ces épreuves. Ce jury seul et le propriétaire du chien qui concourt sont admis dans l'enceinte réservée qui entoure l'arène. Les proprié-

taires des chiens peuvent encourager les concurrents de toute manière, excepté cependant en touchant au grillage qu'entoure le plancher. S'ils y portent la main, ils s'exposent à être exclus du concours, ou tout au moins éloignés de l'enceinte réservée.

A chaque épreuve, les deux tiers du prix des entrées — places réservées, 2 francs ; secondes, 50 centimes— appartiennent au premier vainqueur, le tiers restant au second vainqueur.

J'ai rarement vu spectacle plus animé et qui fasse mieux comprendre quel prurit de fauves secoue parfois la nature humaine. Non, réellement, une course de taureaux n'est pas plus farouche, quoique plus sanglante, que cette lutte de malheureux rats contre un chien qui les étrangle. La *corrida*, d'ailleurs, a son décor, ses costumes, son cérémonial, ses paillons et son soleil, qui lui donnent un pittoresque éclatant, une allure de tournoi, une couleur d'opéra. Mais cette bataille obscure, dans un caboulot abandonné, dans je ne sais quelle pénombre produite par un lustre à demi allumé ! Cela sent la taverne de Londres. On dirait une partie de plaisir au fond d'un workhouse.

Les rats sont tirés de leur boîte et jetés, un à un, sur le plancher qui forme arène. Ils sont gros, agiles, courent, avec de petits yeux effrayés qui brillent dans leur pelage gris. Leurs petites pattes roses s'accrochent aux mailles du grillage, et ils veulent grimper pour s'échapper. Un homme s'approche, leur souffle un jet de vent mêlé de salive à leur museau, et ils se rejettent, effarés, au milieu du plancher. Alors le chien arrive. C'est un petit chien de race bâtarde, au

poil hérissé, les oreilles droites et qui entre dans l'arène comme un bourreau pourrait entrer dans une fosse de condamnés. Il se tient droit sur ses pattes, le train de derrière bien cambré, avec un râble robuste et regarde un moment, à travers le grillage, ces têtes d'hommes et de femmes dont les yeux avidement se braquent sur lui.

— *Go ahead, Toby !* dit une voix en anglais.

Toby jette un coup d'œil à son maître et bondit sur un rat qui pousse de petits cris aigus, se débat, puis retombe, cassé en deux. *Toby* paraît être un maître ratier. Il fait un écart rapide, saisit un autre rat, le brise, rebondit, passe à un autre, mord, brise, tue, et toujours avec une rapidité étonnante et une sûreté de coups de crocs mathématique. *Toby* n'a pas mis une minute (quarante secondes, chiffre net) à expédier ses sept rats. On le sort de l'arène, au plancher déjà tacheté de rouge. Son maître l'appelle devant la porte ouverte.

— *Come, Toby !*

Le chien jette un regard dédaigneux aux cadavres de rats qu'il vient de faire et, d'un bond, saute dans les bras de son maître.

Et les chiens succèdent aux chiens, les rats tombent à côté des rats. Quand le nombre réglementaire de victimes est expédié, on râcle l'arène, comme on emporte, au cirque, les carcasses des chevaux éventrés. Mais les taches de sang restent. Cela amuse beaucoup de bonnes grosses commères flamandes, qui arrosent leur émotion de bière de Bavière ou de faro belge. Entre chiens et rats, elles vont au buffet et

trinquent. Elles parient aussi. Il n'y aurait point de plaisir complet en ces tueries si elles ne se doublaient de l'attrait du jeu. On *met* sur un chien — parfois sur un rat — comme, à Longchamps, sur un cheval. Dans les combats de coqs, j'ai vu les sous, les pièces blanches et jusqu'aux louis d'or, pleuvoir sur le champ de bataille, lancés par des doigts crispés d'ardeur : « Cent sous pour *Coquelicot !* — Vingt francs pour *Jean des Batailles!* »

Ici de même. On ne jette pas l'argent dans l'arène, mais on entend les gageures monter, avec des battements de fièvre. Pour chaque épreuve et chaque chien, le propriétaire doit déposer une *mise* de 5 à 10 fr. Elle n'est rien, cette mise au jeu, comparée aux paris qu'elle fait naître.

Dans la course de taureaux, tout spectateur un peu philosophe a bientôt pris le parti du taureau. Elle semble lâche, cette foule humaine, bariolée et pailletée, qui s'acharne après cette énorme bête en fureur. Seul le torero qui brave le monstre avec sa *muleta* et son *espada* pour armes semble un peu fier et devient même héroïque aux yeux de qui le regarde. Dans les épreuves de chiens ratiers, on a tôt fait aussi de prendre le parti des rats.

D'ailleurs, ils sont braves. J'ai assisté à ce spectacle, un chien ratier chassé par les rats. Celui-là, grand, solide, superbe, l'air résolu en apparence, s'appelait *Tom*, et son maître, en flamand, lui criait toutes les admonestations les plus ardentes, les encouragements les plus virils. Qui dira ce que devenait, dans ce parler guttural, ponctué de jurons, le *macte*

animo que cet homme jetait à ce chien ? *Tom* ne semblait pas beaucoup entendre. Il restait sourd, *Tom*, à l'appel de victoire de son maître. Ce clairon humain ne le faisait point avancer d'un pas. *Tom* regardait les rats qu'il avait à vaincre — sept rats, comme maître *Toby* — il aboyait, balançait la tête, faisait mine de se précipiter sur ses ennemis et n'avançait pas. Le propriétaire de *Tom* commençait à rougir, car on ricanait autour de l'arène, et une grosse dame jordaenesque riait plus fort que tout le monde en demandant où l'on avait *déterré ce terrier-là !*

— En avant, *Tom !*

— Va donc, *Tom !*

— Kiss, kiss, kiss, *Tom !*

— Allons, *Tom !*

Ce n'était pas les encouragements qui manquaient. *Tom* aboyait toujours et contemplait d'un air de prudente colère ces sept adversaires qui grouillaient là-bas. Eux, enhardis, se retournaient, et, littéralement, faisaient face maintenant à l'ennemi qu'ils avaient fui tout d'abord.

— Hardi, *Tom !*

Tant d'ordres donnés et renouvelés mirent enfin *Tom* en ardeur guerrière.

Il se jette sur un rat et l'attaque, mais le rat, d'un bond, lui saute aux narines et l'écorche. *Tom* pousse un cri et bat en retraite, hurlant. Mais, si haut qu'il hurle, les rires des spectateurs et l'énorme bourdon en gaieté de la grosse dame, ma voisine, retentissent plus haut que ses cris d'angoisse.

— *Tom ! Tom !* répète le propriétaire, blanc de fu-

reur, va donc, misérable *Tom*, va donc, brute, va donc, canaille !

Les insultes n'y font rien. *Tom* a peur. Véritablement il a peur, et le rat maintenant, le rat (je l'ai vu) court sus à lui, le menace, lui saute après, bondit jusqu'aux yeux du chien pour les lui arracher. Peut-être la terreur donna-t-elle un instant de courage à *Tom*. Il attrapa le rat par la tête et le rejeta, brusquement, sur le plancher.

— Enfin, dit le maître.

— Bravo, *Tom !* fait une voix, mais, je crois, ironique.

Pourtant *Tom*, s'apercevant qu'après tout les rats ne sont point immortels, marche maintenant sur eux. Il s'arrête toujours avec précaution lorsqu'il arrive auprès, mais, après réflexion, il risque un coup de dents et souvent casse les reins du rat qui tombe. Mais il y a déjà un quart d'heure, plus d'un quart d'heure, vingt minutes, que *Tom* est dans l'arène et il a tué trois rats.

— Assez ! assez ! crie la foule.

— A la porte !

— A bas *Tom !*

On ouvre la porte pour faire sortir *Tom*. On appelle *Tom*.

— Ici, *Tom ! Tom !* mon bon chien, viens ! Arrivez, *Tom ! Tom ! Tom ! Tom !*

Mais tous les appels hypocritement caressants du maître n'y font rien : *Tom* a tâté du rat, *Tom* ne veut pas quitter ses rats. Il est tout fier de son œuvre, *Tom*. Il se figure peut-être que les clameurs qui retentissent autour de lui sont des cris de triomphe.

— Il est en baudruche, *Tom!*

— En papier mâché !

Lui aboie, se redresse tout fier, menace un rat, puis, le rat lui montrant ses dents, il bat en retraite, et, malgré les appels, malgré la porte ouverte, il ne veut pas sortir, *Tom.* Il veut coucher sur le champ de bataille, d'une bataille qu'il n'a pas gagnée.

Alors commence un scène à la fois odieuse et burlesque, se déroule un tableau de Van Ostade ou d'Adriaan Brauwer, mais marqué au coin d'une certaine sauvagerie, sans la bonne grosse gaieté des kermesses peintes. La foule, après avoir hué la lâcheté du terrier *Tom,* s'amuse de cette couardise. Elle s'approche de l'arène. Debout, elle veut savoir jusqu'où ira la platitude du chien qui combat. Il aboie toujours et toujours il fuit quand un rat l'attaque. Pour attaquer, les rats font des bonds extraordinaires, des bonds de clowns épileptiques. Et le rire de tout ce monde éclate, puissant, bruyant, incessant, faisant un bruit pare à celui que produirait un gigantesque sac plein de cailloux. Et ce rire, ce gros rire soufflette la pâleur et la fureur du maître de *Tom,* qui appelle toujours *Tom,* en l'amadouant par des promesses singulières :

— Viens, *Tom!* Ici, *Tom!* Mais sors donc, damné chien, sors, que je t'étrangle ! *Tom!* Mon bon *Tom!* *Tom!*

Tout à coup, *Tom,* pris de je ne sais quel héroïsme irréfléchi, saute hardiment sur un rat qui l'a sans doute insulté de trop près, le saisit par le ventre, le mordille, le prend par la peau du cou et, d'un brusque mouvement de rage, le jette en l'air, par-dessus le

grillage sans toit qui borde l'arène. Alors c'est une scène extravagante. Les clameurs redoublent. Le rat, lancé au plafond, vient retomber sur les appâts jordaenesques de la grosse commère en belle humeur qui a si bien injurié *Tom*. Peut-être *Tom*, plus adroit que téméraire, a-t-il visé l'énorme dame. Elle jette des cris inarticulés, des cris d'enfant peureux et la petite folle s'évanouit — si un monument peut s'évanouir — entre les bras de voisins robustes qui fléchissent, essoufflés et rouges, sous ce poids inattendu.

Tom, lui, toujours fier comme Artaban, continue à japper sous les huées. Il injurie sans doute, en son langage de chien, les misérables rats qui le bravent de leurs dents et de leurs griffes ratières. Quand il se décide à en attaquer un, c'est toute une affaire. Il fait le siège d'un rat comme on ferait celui d'une place forte. *Toby* les expédiait en une seconde. Lui, semble vouloir les réduire par la famine. A la fin, les injures grêlent comme une giboulée froide en mars. On jetterait volontiers des bocks à la tête de *Tom*. On lui souffle au nez, comme à un rat tremblant, à travers le grillage. Un rôdeur du port lui crache sur la tête et le maître du chien ferme ses poings comme un boxeur devant cette injure qui l'atteint, lui. Mais que faire ?

Rappeler le chien.

— Ici, *Tom ! Tom !* mon bon *Tom*, mon cher *Tom !* canaille de *Tom !* coquin ! poule mouillée ! porc !

A la fin, après quarante minutes de huées, *Tom*, le héros de la fête, a mis à mort, ou à peu près, ses sept rats. Il en reste un, mais *Tom* le dédaigne ou le redoute, *Tom* traverse l'arène avec dignité et se pré-

sente à l'entrée, tendant le cou à son maître, qui le saisit par la nuque avec colère et l'emporte, au milieu des rires, en lui administrant une volée de coups que l'héroïque chien semble encore préférer aux coups de dents des rats.

Ils sont là, les rats, cassés, mordus, saignants, et le dernier des sept se promène, parmi les flaques de sang et les corps étendus de ses frères, comme le dernier des Horace pouvait le faire — avec cette joie en plus qu'il pouvait entendre Curiace recevoir une raclée, là-bas. J'ai vu le moment où l'on allait faire une ovation à ce rat échappé au massacre.

Cependant, les sous et l'argent des paris passent de mains en mains. On éteint, çà et là, le gaz. Des dernières injures, des derniers lazzis éclatent, saluant le départ de *Tom*. La grosse dame soutient qu'elle a le rat dans le dos, elle le sent, et demande qu'on cherche, voulant peut-être, comme la Bouvillon du *Roman comique*, se faire glisser la main dans le dos par quelque Destin ! Personne ne se dévoue et elle part, après avoir, pour se remettre, avalé un dernier verre de bière de Louvain. — Cela fait passer les chats dans le gosier, dit un plaisant, cela pourra bien faire passer un rat dans le dos !

Je sors. La rue est noire et seulement remplie de parieurs, gavés de bestialité et qui supputent leurs gains ou calculent leurs pertes. Je ne reviendrai pas à l'Eldorado et j'en ai assez vu de ces *épreuves de chiens ratiers*. Cela pue le tabac et le sang, la levure de bière et le charnier. — Allons au Musée voir les Rubens : ses boucheries sont du moins, sublimes.

XLVII

Les candidatures féminines. — Le nouveau bibliothécaire du palais de Fontainebleau. — J.-J. Weiss. — Un lettré. — L'amour des lettres. — Servitudes littéraires. — M. Augustin Challamel. — Les bibliothèques. — Alfred Assollant. — Le paradis de Duclos.

23 août 1885.

Je ne trouve de bien nouveau, en arrivant à Paris, que les candidatures féminines, remarquables surtout en cela qu'elles manquent de *candidates*, et la nomination de M. J.-J. Weiss à la bibliothèque de Fontainebleau. Ce dernier fait pourrait, aux yeux de bien des gens, passer pour une *quantité négligeable*, mais, pour les littérateurs, c'est une mesure qui sera pleinement approuvée et qu'on voudrait seulement plus fréquente.

On dira que je suis orfèvre et que je parle comme M. Josse, mais il me paraît que les gens de lettres ne sont point gâtés par le temps qui court. Ils peuvent être gens de grand talent, on ne se soucie d'eux qu'autant qu'ils occupent une haute situation. Dans cet immense engrenage, ou ces mille et un petits canaux

du fonctionnarisme, par où s'écoule le budget de l'État, ils ont à peine, çà et là, de petites roues où s'accrocher et des gouttelettes pour boire. Notez que les *budgétivores* ne sont pas de mon goût. Une sorte de refuge restait aux littérateurs qui semblait leur être tout naturellement destiné et qui était comme les Invalides des soldats de la plume, les bibliothèques, et depuis quelque temps il semblait qu'on voulût réserver ces situations particulières aux seuls bureaucrates.

« Quelques confrères et moi — écrit dans ses très vivants *Souvenirs d'un hugolâtre* M. Augustin Challamel, l'historien, bibliothécaire à Sainte-Geneviève — nous sommes les derniers représentants de l'ancienne série des bibliothécaires littérateurs ; nous ne pouvons plus espérer de *mourir à notre poste* ainsi que nos devanciers, dont plusieurs ont laissé un nom glorieux dans les lettres (Charles Nodier, Paul Lacroix, etc.). La retraite, une retraite excessivement modeste, nous menace d'un jour à l'autre. Peu s'en faut que les jeunes bibliographes ne crient : « Sus aux vieux hommes de « lettres ! »

Je vois pourtant avec plaisir qu'à propos de M. J.-J. Weiss on s'est souvenu que l'homme de lettres pouvait deux fois vivre des livres, en les écrivant quand il est jeune, en les gardant lorsqu'il est devenu vieux.

M. J.-J. Weiss n'est pas vieux encore, mais, après avoir beaucoup travaillé, jeté sa verve, disséminé son talent et brûlé sa poudre dans les batailles du journalisme, il arrive à l'heure où, tout maître qu'on est de sa destinée littéraire et trouvant partout portes ouvertes, on éprouve le besoin d'avoir une autre ressource

que le métier qu'on a honoré. Je me rappelle de lui un des plus brillants et touchants articles de sa jeunesse où, parlant de ceux de sa génération qui, au lendemain de Décembre, quittèrent l'Université pour le libre chemin, tout pavé de hasards, de la littérature, il les comparait à la Bernerette du poète qui, du matin au soir, ne savait pas si elle mangerait le lendemain.

Le maître écrivain n'en est plus à se comparer à Bernerette, ni pour l'âge, ni, Dieu merci, pour ces soucis de la pâture du passereau, mais, à l'âge où chacun se repose et se retire dans tous les métiers du monde, il en est, comme tant d'autres, à tirer le licol de la tâche quotidienne. Je sais bien qu'il n'eût tenu qu'à lui de suivre le conseil très pratique qu'on a prêté, à tort du moins dans toute sa rigueur, à M. Guizot, et qu'il n'avait qu'à s'enrichir en chemin; mais, sans compter qu'il est de ceux qui n'ont pas l'art très pratique de faire fortune, M. Weiss, ce journaliste modèle, a tenu beaucoup plus à exprimer ses idées qu'à spéculer sur les événements qu'il jugeait et s'est préoccupé de l'honneur plus que de l'argent.

C'est un grand tort, au temps où nous sommes. A l'heure où Edmond About était un styliste achevé et éblouissant, l'Académie lui fermait ses portes ; elle les lui ouvrit quand le bruit se répandit qu'il était millionnaire. Au lieu d'écrire tant de maîtresses pages au jour le jour, tels essais sur les écrivains du dix-huitième siècle qui méritent de demeurer classiques, telle étude sur Piron entre autres, et la gaieté du bon vieux temps, M. Weiss n'avait qu'à devenir millionnaire, il serait académicien aujourd'hui, au lieu d'être, comme Piron

lui-même, non pas *rien*, Dieu merci, mais bibliothécaire à Fontainebleau.

J'espère bien, d'ailleurs, que la nomination du feuilletoniste du *Journal des Débats* à ce poste honorable ne l'empêchera pas de continuer ses études hebdomadaires sur les gens de théâtre et la littérature dramatique. M. Weiss, dont le talent est beaucoup trop fin et délicat pour attirer les badauds, s'est fait, dans cet art difficile, malaisé, quoi qu'en dise Boileau, une place à part. Il y apporte des qualités précieuses de dilettante lettré. Parfois le paradoxe ajoute son grain de sel attique à son jugement si sûr et si bien averti. M. Weiss est un bon normalien qui a gardé toute l'érudition profonde et le solide savoir de la maison, sans en avoir jamais eu la morgue un peu narquoise et le pédantisme spécial. C'est un Parisien lettré qui, de Paris, connaît tous ses dessous, depuis la Sorbonne jusqu'au foyer de l'Opéra, et qui a jugé nettement ce qui s'agite d'intrigue dans les couloirs d'un ministère comme ce qui se passe dans les coulisses de la Comédie. Weiss a promené, depuis trente ans, sa nonchalance spirituelle et son pénétrant esprit à peu près dans tous les mondes, et c'est trempé au feu du *parisinisme* qu'il juge les œuvres et les hommes du théâtre parisien. C'est lui qui, à propos de la reprise d'un vieux et médiocre mélodrame, *Fualdès*, disait, de son ton de sceptique affiné, ce mot digne de Stendhal : « C'est une belle chose qu'un beau crime ! »

Tout Weiss est là, mais c'est un scepticisme d'appa-

rence que le sien. Il y a chez cet homme amoureux de la liberté et un peu dédaigneux de l'étiquette du pouvoir qui la donnne un patriote clairvoyant et plein de foi. Je me rappelle de quel ton alarmé déjà il nous signalait — voilà bien vingt-cinq ans de cela — dans une page qu'il a oubliée sans doute et dont je me souviens avec émotion, le regard ardent et avide d'une petite sentinelle prussienne contemplant du bout du pont de Kehl la flèche de la cathédrale de Strasbourg comme un affamé s'hypnotiserait sur la tranche de bœuf qu'il voudrait avaler. Weiss avait tout prévu dès lors, et Dieu sait si quelqu'un, en ce temps-là, s'avisait de prévoir quelque chose !

Mais, trop fin pour frapper les foules et trop fier pour imposer ses idées par le tapage, Weiss se résignait ou du moins se taisait. Il semblait donc un dilettante, un amateur politique, et c'était simplement un bon Français. Un jour, à Bordeaux, lors de la première réunion de l'Assemblée nationale, nous nous trouvions en face du théâtre où siégeaient les représentants de la France lorsqu'un homme de beaucoup d'esprit, député, et qui, depuis, devint ministre, s'écria dans notre groupe avec une sorte d'effroi :

— Vous ne savez pas ? Razoua ! Oui, Razoua, un exalté et un imbécile, un ancien chasseur d'Afrique devenu homme politique en buvant des bocks au café de Madrid... bref, Razoua !

— Eh bien, Razoua ?

— Nommé député à Paris !... Représentant à Paris ! C'est à n'y pas croire !

Et le futur ministre s'escrimait encore contre ce

pauvre Razoua qui ne fut certes pas un méchant garçon, malgré son sabre et sa barbiche, lorsque doucement Weiss l'interrompit et de sa voix lente :

— Eh ! oui, sans doute, c'est fort triste ! C'est peut-être ridicule ! Mais il faut bien vous dire une chose, c'est que *tous les partis ont leurs Razouas !*

Voilà ce qui a rendu Weiss difficile à classer, c'est qu'il voyait mieux que personne les Razouas de chaque parti et qu'il voulait, rêvait un grand parti national, intelligent et résolu, dépouillé de tout Razoua. Je ne cite là l'ancien chasseur d'Afrique que parce que Weiss le prenait pour type. Razoua, qui écrivit de touchantes scènes militaires, est mort en Suisse, très digne et très pauvre.

La pauvreté est le lot ordinaire de ces journalistes qu'on sollicite comme des ministres quand ils peuvent être des dispensateurs de renommée, et qu'on laisse partir misérables quand l'âge ou la misère, ou la maladie, leur ont arraché la plume des mains. Il faut pourtant bien qu'on se dise cette vérité, que si la France est souvent discutée à l'étranger pour ses hommes politiques — ceux qui la représentent officiellement — elle est surtout honorée pour ses écrivains, ceux qui représentent sa pensée vivante. Et, à ne parler que des seuls journalistes, il faut lire ce qu'en dit ce mois-ci la *Fortnigthly Review* dans un excellent article de M. Théodore Child sur la *Presse de Paris* et ce qu'en pense un Allemand, M. Arthur Mennell, qui vient tout récemment de publier à Leipzig un livre intitulé : *Brises parisiennes* ou *Vents parisiens* (*Pariser Luft*).

On est tenté de comprendre ensuite pourquoi Chateaubriand, qui avait occupé tant de postes, mettait, à la fin de sa vie, sa coquetterie à se déclarer *journaliste*, tout simplement.

Et c'est une mesure dont tout le journalisme sera reconnaissant que celle dont M. Weiss vient d'être l'objet (1). Ah! pauvres gens de lettres! laissez-les, laissez-les se reposer, l'heure venue, parmi les livres! Peut-être vaudrait-il mieux encore leur donner, quand ils peuvent faire des œuvres et lorsqu'ils rêvent des chefs-d'œuvre (on en rêve toujours!), cette *niche* et cette *pâtée* dont parlait Balzac, alors misérable. Mais c'est déjà beaucoup de leur assurer le repos des vieux jours.

Ils ne sont pas gâtés, je le répète, les littérateurs. Eh! du reste, le goût de la littérature pure, l'amour des lettres pour les lettres elles-mêmes, disparaît chez les écrivains, comment le respect de ces chères lettres ne diminuerait-il pas chez les spectateurs? Le pur lettré, le lettré de race, l'homme qui s'enivrerait d'encre et qui hume avec délices le parfum d'un livre neuf ou l'odeur vénérable d'un bouquin, cet homme-là est déjà un type quasi disparu. Les nouveaux venus sont des artistes, quelques-uns même de grands artistes, ils ne sont pas des lettrés, dans le sens qu'on peut appliquer à Sainte-Beuve, au bon Janin lui-même,

(1) Mon espoir ne s'est pas réalisé, mais J.-J. Weiss a été remplacé aux *Débats* par un des esprits affinés et originaux de ce temps, M. Jules Lemaître.

à J.-J. Weiss. Ils ne lisent pas. M. Edmond de Goncourt, qui juge parfois très nettement ceux qui l'entourent, me disait, un soir, fort spirituellement : « Ils n'ont jamais ouvert un *in-octavo !* »

Il y a, en effet, tout un monde entre l'in-18 courant et l'in-octavo de bibliothèque. Quant à l'in-folio, les vieux savants seuls savent aujourd'hui ce qu'il pèse.

Eh bien donc, puisque les lettres sont délaissées par ceux qui les devraient aimer pour elles-mêmes, c'est aux détenteurs du pouvoir de songer à encourager et parfois à sauver les admirables entêtés, les obstinés qui adorent cette maîtresse idéale, cette consolatrice du foyer, dont le foyer n'a pas toujours de pot-au-feu, la littérature. Hélas ! ils sont nombreux, ceux-là, et il faut connaître de près, dans sa réalité à la fois douloureuse et glorieuse, la vie littéraire — calomniée par le public, ignorée du public, pour mieux dire — pour savoir tout ce qui se cache de résignations, de dévoûments inconnus, de misères vaillamment bravées, dans l'ombre, chez ces gens de lettres qui, pour les uns, ne sont que des amuseurs sans consistance et, pour les autres, des bohèmes sans mœurs !

Nous ne pouvons dire — nos secours sont secrets — tout ce que nous voyons de près, dans notre comité de la Société des gens de lettres, mais, s'il y a là des maux mérités parfois, que de courage, que de labeur, que de souffrances obscures — je vais plus loin, que d'admirables vertus qui honoreraient un lauréat officiel et dont ne parlerait même pas le littérateur vaincu, l'Icare tombé du haut de son rêve — car avouer sa détresse, ce serait reconnaître sa défaite !

C'est pourquoi l'État fait bien de s'en remettre à nous du soin de consoler en secret tant de misères anonymes. C'est pourquoi il fera bien toujours de garder, pour les écrivains de talent, qui ne demandent rien, mais auxquels une nation et les gouvernants d'une nation doivent penser, des bibliothèques qui soient à la fois des retraites et des honneurs.

Si je ne craignais de blesser une susceptibilité honorable, comme je demanderais à qui de droit comment tel vétéran de la démocratie militante, comme M. Alfred Assollant par exemple, n'a pas, lui aussi, cet humble bâton de maréchal dont on peut se faire un bâton de vieillesse ? Et lui aussi a travaillé, dépensé son talent, usé sa vie à ce dur et bien aimé métier de publiciste qui harasse le cerveau comme celui du manœuvre courbe les épaules et brise les membres. Il a été à la peine depuis le *Courrier du Dimanche* — ce journal du réveil de l'opinion libérale en 1859 — et il a vu les autres monter aux honneurs. Combattant de la veille, sa juste fierté l'empêche peut-être de rien demander aux victorieux du lendemain. Il est peu malléable, disait About. On accuse souvent ceux qui ont du caractère d'avoir un mauvais caractère, et si le pessimisme est excusable et même compréhensible, c'est non pas chez les jeunes qui n'ont point vécu, mais chez ceux qui ont des cheveux gris et des désillusions à revendre. N'y aurait-il point, pour M. Alfred Assollant, malade et las, comme pour M. J.-J. Weiss, une bibliothèque dans un coin de France ? Qu'on se rassure : si on ne la lui offre point, il est très fier, il ne la demandera pas. Il m'en voudra peut-être d'avoir ici

imprimé son nom. Mais qu'importe ! C'est la cause des lettres et l'intérêt des lettrés que je prétends défendre.

« Le paradis, disait un vrai lettré du dix-huitième siècle, Duclos, le paradis, c'est un bon livre, un morceau de fromage et la première venue. » Il y a des gens de lettres pères de famille qui, vieillis et chassés de l'Éden qu'on rêve, à vingt ans, plein de gloire, s'inquiéteraient fort peu de la « première venue » du philosophe Duclos, mais qui tiendraient — j'en nommerais beaucoup — à avoir encore sur leurs vieux jours le bon livre et le morceau de fromage et même (ce n'est pas des écrivains célèbres que je viens de nommer qu'il s'agit, on le conçoit) et même le morceau de pain.

XLVIII

Article de saison. — Le calendrier de la chronique. — L'ouverture de la chasse. — Un mot de Théophile Gautier. — La chasse et les chasseurs. — Cham et Daumier. — Le lièvre. — Une soirée de Victor-Emmanuel. — Le chasseur-candidat. — Paysan et député.

1er septembre 1885.

Il est des articles de journaux qu'on pourrait appeler climatériques. Ils arrivent à date fixe, annuellement, inévitables, attendus d'avance, et répètent, avec une conscience qui n'a d'égale que leur persistance, tout ce qui a été dit cent fois sur le sujet qu'ils traitent. Telles sont les réflexions en quelque sorte *clichées* que suggèrent tour à tour aux observateurs le jour de l'an, le printemps, la semaine sainte, le Grand Prix, le départ pour les eaux, l'ouverture de la chasse, le retour à Paris et la réouverture de l'Odéon, puis le départ des hirondelles et l'apparition du marchand de marrons. On pourrait dresser par là le calendrier du parfait journaliste.

Théophile Gautier, ce grand sceptique de beaucoup

de foi, disait en parlant de la littérature : « On peut toujours tout réimprimer : *tout est inédit.* » Les chroniqueurs abusent souvent de la permission que leur donnait Gautier. Ils rééditent avec acharnement les articles de l'an dernier et c'est ainsi que nous avons pu lire, un peu partout, sur la chasse et les chasseurs, un certain nombre de réflexions philosophiques dignes d'être saluées avec sympathie, comme de vieilles connaissances.

Et comment en serait-il autrement? On a tout dit sur l'*ouverture*, et les poètes de la chasse, comme ses détracteurs, en ont tour à tour chanté les joies salubres et raillé les mésaventures grotesques. Cham a, pendant vingt ans, quand septembre mettait à la vigne vierge la première tache légère de sang rose, dessiné religieusement la même silhouette de chasseur rapportant à sa cuisinière le même lièvre acheté à la même marchande de la Halle, et la réflexion de la servante a toujours fait rire, à la date voulue, les publics les plus divers : « Ah ! Monsieur, il faut qu'il ait joliment passé, ce lièvre-là, près des faisans que vous avez manqués pour être aussi faisandé ! » Et Henri Monnier a amusé des générations entières avec le bon bourgeois de Paris partant, armé en guerre comme un Apache, pour tuer le lièvre, l'unique lièvre de la plaine Saint-Denis.

Il n'y a plus même de lièvre aujourd'hui dans la plaine Saint-Denis, il n'y a plus que des usines, et les hautes cheminées des fabriques y font plus de fumée que les fusils des chasseurs. Ce gibier fantastique est allé rejoindre, je ne sais où, le fantastique *oiseau-chas-*

seur, poursuivi jadis par Dumas père et par Méry. Mais le chasseur-amateur, le chasseur comique, le chasseur qui aime la chasse parce qu'elle est l'*image de la guerre*, pour parler comme lui, ce chasseur-là, prudhommesque et maladroit, existe toujours.

Il est même, aujourd'hui, agrémenté d'une autre variété de chasseurs plus redoutables pour les voisins que pour les perdreaux, j'entends le chasseur par genre, le chasseur par *chic*, le chasseur qui fait des effets de costumes, le chasseur orné de cartouchières comme un chef circassien, de plumets au chapeau comme un Tyrolien et de bottes énormes comme un Boër du Cap. Travestissement international qui plaît au Parisien étalant sa prestance dans les gares de chemins de fer. J'aimais autant le pauvre diable de chasseur de Cham ou de Daumier traînant bourgeoisement après lui sa *canardière* qui lui partait souvent entre les jambes. Celui-ci était plus naïf, celui-là est plus poseur. L'un et l'autre ne sont guère homicides.

Quant aux vrais chasseurs, aux chasseurs purs, aux chasseurs passionnés de la chasse, aux chasseurs qui aiment la battue pour ses émotions, ses fatigues, ses surprises, la raideur que donne aux jarrets une journée de marche et l'élasticité soudaine que rend à tout le corps, fût-il harassé et comme roué, une compagnie de perdreaux que le chien fait lever brusquement, ceux-là, sans pose, sans *chic* et sans costumes à la Fra-Diavolo, sont les vrais et seuls fervents de la chasse. Une race qui s'en va. Demandez à Cherville. Ceux-là,

érudits de la vénerie, vous diront qu'en septembre on peut non seulement tirer, si l'on a le port d'armes en poche ou en carnassière, tout perdreau, perdrix, faisan, caille, râle, lièvre ou lapin qu'on rencontre, mais que l'engoulevent gras est bon à tirer, que déjà les grives du genévrier, les pluviers, les vanneaux et les courlis arrivent par bandes, et que les vieilles daines bréhaignes sont bonnes à chasser jusqu'à la mi-octobre, comme les vieux chevreuils jusqu'à fin novembre et le sanglier jusqu'à fin janvier. Ce sont là les chasseurs sérieux, ceux que j'appellerais volontiers les *chasseurs-gentilshommes*, par opposition aux *chasseurs-gentlemen*. La mode n'a rien à démêler avec leur amour. Ils aiment la chasse pour l'odeur de la poudre, comme le vrai bibliophile aime les livres pour leur parfum. La reliure du volume ou le costume du chasseur n'ont rien à voir là ! Ce sont les Don Juan de la chasse. Ils ne sont heureux qu'après leurs *mille et trois* aventures. Et encore !

Le chasseur est, à mon avis, le plus insatiable des hommes. Lorsque, étant enfant, il a tué un moineau, il rêve de tuer une alouette. Après l'alouette, son ambition, qui grandit avec lui, vise la caille et, après la caille, le lapin, puis le lièvre, puis le chevreuil, puis le sanglier, puis le loup. Alexandre Dumas, qui avait tué des loups, avec le père Mocquet, alla au Caucase pour tuer des ours, après en avoir mangé dans les auberges de Suisse, et il trouva là un chasseur d'ours célèbre, un officier de cuirassiers, tueur d'ours comme Jules Gérard était tueur de lions et Bombonnel tueur de panthères, et cet officier, las de ses ours, rêvait

tout simplement d'aller aux Indes tuer des éléphants. Il faut toujours inévitablement au chasseur une proie plus considérable.

Mais le chasseur qui atteint à la réalisation suprême du rêve cynégétique, le chasseur qui tue le tigre et abat l'éléphant, est peu commun. C'est encore Gautier qui disait : « Dieu a inventé le chat pour donner à l'homme l'illusion de caresser le tigre. » Le dieu des chasseurs a donc créé le lièvre pour donner aux carnassiers armés de fusil le succédané de tous les gibiers à la fois. Car, en tout cela, le lièvre est la grande victime expiatoire. Toussenel l'avait appelé un *ilote* et démontrait qu'il payait plus qu'aucun animal au monde « l'impôt du plaisir et du sang ». Le lièvre a, en effet, pour ennemis tous les « animaux des forêts et de l'air qui vivent de carnage », depuis le hibou et la belette jusqu'à l'homme. C'est le lièvre qui paye les frais de toute cette débauche de *copie* dont l'*ouverture*, l'inévitable et classique ouverture de la chasse, est le prétexte tous les ans. Les journalistes versent leur encre, septembre venu, le malheureux lièvre donne son sang. Et l'on n'a pas assez d'adjectifs et de fanfares pour célébrer ce massacre annuel, cette fête internationale de la poudre et du plomb. Fanfares et épithètes, le lièvre a tout payé. Je vois que, tous les ans ou à peu près, on constate qu'en France le gibier diminue. L'étonnant, c'est qu'il existe encore quelque part un lapereau ou une caille après les fusillades éperdues de tous ces mobilisés de la chasse qui entrent ainsi en campagne à date fixe et ont, hier, pris d'assaut les wagons et empli les *filets* des gaines ou des boîtes de leurs fusils.

La chasse, cette fois, aura pour plus d'un chasseur une utilité particulière. D'ordinaire les chasseurs ne se préoccupent guère que du gibier à poursuivre et tout disparaît à leurs yeux dès qu'ils tiennent une perdrix rouge au bout de leur canon. Un soir, dans une grande réception au palais du roi Victor-Emmanuel, l'ambassadeur d'Allemagne et l'ambassadeur de France furent tout surpris et un peu inquiets de voir le roi d'Italie prendre à part le représentant de la Suisse et l'entretenir, dans une embrasure de fenêtre, avec un entrain et une persistance extraordinaires. Il s'agissait évidemment d'intérêts graves et la question intéressait à coup sûr à la fois la France et l'Allemagne. C'est pourquoi, par une savante manœuvre de salon, les deux diplomates s'efforçaient de se rapprocher le plus possible de Sa Majesté et de saisir au moins quelques bribes de ce qu'elle disait au ministre plénipotentiaire de la république Helvétique.

Ce fut — chose extraordinaire — le diplomate français qui arriva, comme on dit, *bon premier*. Il tendit l'oreille, à peu près certain de saisir quelque important secret d'État, et voici ce qu'il entendit tomber des lèvres moustachues du roi d'Italie :

— Oui, mon cher ministre, ce satané isard, je le tenais là, au bout de ma carabine. Un isard magnifique, et, crac, je ne sais comment, sur la roche, mon pied glisse ! »

Ici un juron plus accentué même que le *ventre saint-gris* habituel au Béarnais.

Depuis une demi-heure, Victor-Emmanuel, oubliant les soucis de l'État, racontait tout simplement au diplo-

mate suisse ses dernières chasses au chamois dans les Alpes.

Tout chasseur passionné comprendra qu'on oublie tout, en effet, lorsqu'il s'agit d'un *beau coup de fusil.* Mais on doit faire une exception pour le chasseur-candidat. Le candidat qui chasse prend tout aussitôt le perdreau pour prétexte et le bulletin de vote pour but. C'est ce qui donne à l'*ouverture de* 1885 un caractère très spécial. Plus d'un chasseur aura pris pour bourre la liste votée par son comité et s'arrêtera, délaissant les cailles, chez quelque campagnard influent.

Le pauvre lièvre, l'ilote *Lepus*, y gagnera toujours cela.

Quelle belle occasion de propagande électorale que la chasse ! Le paysan est défiant. Il se replie, volontiers, je ne dirai pas comme une sensitive, mais comme un hérisson, dès l'approche d'un candidat. Même lorsqu'il votera pour lui, il ne lui dit point pour qui il vote. Mais un chasseur ! Un chasseur ! Un chasseur qui passe ! Cela n'implique aucune idée de séduction. Cela donne confiance. Comment supposer que ce Parisien qui, le carnier au flanc, traverse l'œil aux aguets ce champ labouré, là-bas, songe au scrutin du mois d'octobre lorsque Victor-Emmanuel oubliait la question du Gothard pour la question de l'isard ?

Ah ! c'est que le candidat oublie tout, même l'absorbante passion de la chasse, lorsqu'il est chasseur, il dédaigne tout, sacrifie et néglige tout ce qui n'est pas sa candidature. Nemrod candidat n'eût plus été *un Nemrod.* Ce bon vivant de Victor-Emmanuel pouvait

d'ailleurs oublier tout à son aise les affaires du royaume en arrosant de vin d'Asti *spumante* ses coups de carabine. Il n'était pas, comme un député, un roi temporaire — quoique tout soit temporaire en ce monde — un roi révocable, quoique ce siècle ait vu, plus encore que celui de Candide, un certain nombre de souverains révoqués. Le député est un roi à bail et il est tenu de savoir, de temps à autre, si le propriétaire le lui renouvelle. Et c'est le propriétaire après tout, ce pauvre diable de paysan qui retourne sa terre ou arrose ses légumes tandis que le chasseur passe, le chasseur-candidat, le chasseur de bulletins, cette variété du chasseur qui n'échappait pas non plus au crayon de Cham : le chasseur de votes.

Il s'agit de savoir si le propriétaire trouve qu'on n'a pas trop dégradé son immeuble et si le locataire de son choix peut y loger encore pendant trois, six, neuf. Il augmente d'ailleurs volontiers son loyer, ce madré propriétaire qui entend que son locataire le paye bien et lui serve à quelque chose, ou plutôt le serve en toutes choses. Exigences nouvelles à chaque bail nouveau. Rien de fait sans cela, et l'appartement à un autre, cet appartement si riche en antichambres.

Voilà à quoi sert la chasse pour plus d'un député futur. Elle permet de parler politique au paysan sans avoir l'air d'y toucher.

— Bonjour, père Martin. N'avez-vous pas vu un lièvre par ici ?

— Un lièvre ? Si j'ai vu un lièvre ? Peut-être bien oui, peut-être bien non. Dire que je l'ai vu, je ne peux pas dire que je l'ai vu, mais dire que je ne l'ai point

vu, je ne peux point dire que je ne l'ai point vu. J'ai vu quelque chose comme ça, qui pourrait bien être un lièvre, à moins que ça ne soit une fouine !

— C'était un lièvre, père Martin. Vous avez de bons yeux, de très bons yeux. C'était mon lièvre. Ce ne pouvait être que mon lièvre ! Ah ! ce n'est pas vous qui vous tromperiez !

— Moi !

Le paysan relève la tête, regarde le chasseur de côté, tout en restant cassé en deux sur sa bêche.

— Vous, père Martin ! Vous êtes une intelligence, vous, une force, une autorité dans le pays ! Quand vous dites : « Il faut faire ceci ou cela, » on le fait. Et si vous conseilliez de voter pour une liste, on voterait pour cette liste !

— Peut-être oui, peut-être non. Les gens sont si drôles. C'est pour ça que je ne leur dis rien aux gens. Il y a de bonnes listes, il y en a de mauvaises. Ils ont le droit de choisir, les gens. Ça les regarde !

— Ça les regarde, oui ! Mais si vous leur disiez, vous, de bien regarder où sont leurs intérêts !

— Les intérêts de leur argent ?

— Ceux-là et les autres !

— Ah ! dame, si je leur disais ça !... Mais à quoi bon que je leur dirais ça ? Ils sont assez grands, les autres ! Ils peuvent bien marcher seuls !... Ah ! si mon garçon était là, un malin, mon garçon, il pourrait parler, il a le fil ! Mais son colonel ne veut pas lui donner un congé ! Ça a des idées, les colonels ! Un soldat de plus ou de moins dans un régiment, je vous demande un peu ce que ça fait !

— Père Martin !

— Monsieur ?

— Donnez-moi le numéro du régiment où sert votre garçon ! S'il vous est aussi utile, il faut qu'il soit ici pendant la période.

— La période ?

— La période... des vendanges ! Et n'oubliez pas que c'est à moi que vous devrez ce plaisir-là !... Il y a tant de listes, père Martin, tant de listes !

— Mais il n'y a qu'un lièvre, notre député, et il a passé par les salades, là-bas, tenez... oui, ces salades-là ! Ne le manquez pas !...

Le soir, le chasseur a peut-être rapporté au logis sa carnassière vide, mais il s'est hâté d'écrire une lettre éloquente au colonel, et tout porte à croire qu'il n'a pas manqué son lièvre ! Nous saurons cela le mois prochain !

XLIX

La mort d un savant. — Émile Egger. — Un helléniste. — Un roman de jeunesse. — M. Egger à Compiègne. — L'Italien et l'Empereur. — Les quatre-vingt-dix-neuf ans de M. Chevreul. — Les braves gens.

4 septembre 1885.

C'était une figure aimable de vrai savant, indulgent et obligeant, que M. Egger, dont une dépêche de Royat nous a annoncé la mort. Je voudrais rassembler ici quelques souvenirs de collègues qui l'ont bien connu, et de clients, si je puis dire, qui l'ont beaucoup aimé. Aussi bien, les manifestations patriotiques des Espagnols à propos des îles Carolines et l'anglophobie de certains journaux à propos d'Olivier Pain ne doivent pas nous laisser oublier les braves gens qui meurent sans bruit après avoir fait une œuvre utile.

M. Egger aura été un des derniers hellénistes de la vieille roche et un de ces hommes d'autrefois qui savaient le latin à la façon des grands érudits du seizième siècle. Lorsqu'en 1840 M. Victor Cousin, mi-

nistre de l'instruction publique, avait ouvert le concours pour l'agrégation à la Faculté des lettres, un des examinateurs du concours, et non des moindres, J.-J. Ampère, disait à un ami, en parlant de ces savants de trente-six ou trente-huit ans qui se disputaient les premières places :

— Il en est de si remarquables que nous ne savons quels rangs leur assigner et, entre nous, j'en connais plusieurs qui en savent plus long que leurs juges !

Et, tout justement, il citait Émile Egger, l'éditeur de Varron et de Longin, qui avait alors trente-sept ans.

Les trois premiers parmi les concurrents furent, me dit-on, tout d'abord Ozanam, puis Berger, le bon, gros, malicieux et charmant M. Berger, dont nous n'avons pas oublié les leçons de poésie latine à la Sorbonne, et enfin M. Egger. Peut-être même Egger obtint-il le second rang.

M. Egger était déjà, donc, il y a quarante-cinq ans, un de ces savants impeccables devant qui l'on se tait quand ils abordent une question, car on devine qu'ils l'ont étudiée sous toutes ses faces, qu'ils ont creusé le terrain jusqu'au tuf. Il travaillait beaucoup. Il travailla toujours, avec une vaillance sans tapage, qui n'avait d'égales que sa modestie et sa bonté !

Voilà de ces âmes candides, de ces érudits doux comme des enfants, que nos conteurs devraient étudier s'ils voulaient chercher dans l'homme des documents consolants pour la nature humaine. C'est que le roman — le roman, ce rêve éternel de l'humanité mécontente et souffrante — n'est pas seulement bour-

geois et bas, comme voudraient nous le faire croire les apôtres de la banalité, pas plus qu'il n'est orageux et fatal, comme voulaient qu'il fût les petits-neveux de Manfred aux heures romantiques, il est consolant aussi, il est touchant, simple, émouvant et honnête souvent. Le roman d'Émile Egger, ce beau roman du foyer paisible et qui a duré un demi-siècle environ, avait commencé comme une idylle. Le jeune savant aimait une adorable jeune fille, fort belle, d'une intelligence haute, mais presque aussi pauvre que lui, qui n'avait rien. Il se contentait donc d'aimer en silence, se demandant s'il viendrait un jour où sa science d'hellénisant lui donnerait de quoi vivre et, puisque l'amour était trop loin, il se contentait de l'amitié, qui était proche.

Sur le même carré que lui habitait un jeune étudiant épris du grec, comme Egger, affamé de science, mais frappé de phtisie. Les deux compagnons passaient souvent de longues heures à causer d'Homère ensemble, ou d'Aristophane ou de Démosthène. Une toux interrompait parfois la causerie et le voisin se mettait au lit. Alors Émile Egger le veillait, le soignait et lui faisait de la tisane tout en lui parlant de Sophocle ou d'Eschyle. Il ne songeait guère, le jeune savant, à se faire payer ses soins et ne se demandait pas si son voisin était plus riche que lui : il savait seulement qu'il était plus souffrant et qu'il avait besoin de soins et d'amitié.

L'ami mourut. Un des matins qui suivirent les funérailles du pauvre garçon, M. Egger reçut une lettre d'un notaire qui le priait de passer à son étude pour

une communication. Egger avait jusqu'alors fréquenté Varron plus que les notaires. Il s'habilla et alla chez l'officier ministériel qui lui annonça la nouvelle : le voisin du jeune professeur laissait à son jeune ami sa petite fortune, vingt-cinq ou trente mille francs, et, pour l'amour du grec, l'embrassait par delà le tombeau.

Le bon Egger, attendri, ne vit qu'une chose dans cet héritage. Il pouvait assurer une vie modeste à celle qu'il aimait et, sur-le-champ, en sortant de l'étude du notaire, sans même rentrer dans son logis, il alla, tout courant et le cœur battant bien fort, demander la main de celle qu'il aimait.

Mariage de savant, mariage d'amour, qui devait assurer le bonheur du plus honoré des foyers. Madame Egger, digne compagne du professeur, l'aidait, me dit-on, dans ses travaux et elle-même collaborait à la *Revue de Genève* d'une manière digne d'attention.

Émile Egger, ce fut la bonté faite homme. L'impeccable érudit ouvrait généreusement à qui le consultait ses trésors d'érudition, sa bibliothèque, ses tiroirs, ses recherches. Pour qui le consultait, il était tout prêt à se dévouer. L'œuvre d'autrui lui était aussi sacrée, aussi chère que ses propres études. M. Ernest Renan, jadis, ne confiait-il pas à M. Egger la tâche amicale de relire parfois ses écrits ? C'est un titre, en vérité, que la confiance d'un tel homme.

Devenu aveugle, Egger était resté le même savant

fidèle à son labeur aimé ! Depuis cinq ans qu'il avait perdu la vue, il ne restait pas moins occupé de ses travaux, se faisant lire les livres nouveaux et dictant à un secrétaire — sa fille — les articles profonds et substantiels qu'insérait le *Journal des Savants.* Avait-il besoin d'une citation, d'une note prise, d'un texte à rétablir, il savait en quel carton de son logis on pouvait trouver le fragment et il l'indiquait, le désignait avec une étonnante sûreté de mémoire.

Egger devait, comme le patriarche Photius, avoir lu une quantité d'ouvrages qui ne seront guère connus que par les extraits qu'il en avait faits. Il adorait les livres et il avait même publié, chez Hetzel, une savante et très agréable *Histoire du Livre* où toutes ses qualités de studieux professeur et de travailleur infatigable sont mises au ton de la causerie et à la portée des mondains.

Ah ! l'aimable homme et l'honorable existence de travailleur amoureux de la science et dédaigneux des profits qu'elle donne ! Toute son ambition, qui ne fut pas satisfaite, eût été de devenir doyen de la Faculté des lettres, et, à vrai dire, c'était un titre et une fonction qui lui revenaient de plein droit. Mais M. Egger était de ces hommes qui se consolent de tout avec le travail et les livres.

Quoiqu'il ne fût guère courtisan, le digne homme avait reçu jadis une invitation à Compiègne et c'est là que lui arriva une aventure qu'il contait lui-même avec infiniment de bonhomie. Aventure ? Non. En fait d'aventures, l'existence de M. Egger se borne à peu de choses : il aima sa femme, ses enfants, ses amis et il en

fut aimé. Ce fut plus et moins qu'une aventure qu'i rencontra à Compiègne. On me permettra de réimprimer ici l'anecdote, qui m'a été contée par un savant digne de foi, collègue de M. Egger, mais que l'éminent docteur Lereboullet, gendre de M. Egger, met, je sais le reconnaître ici, comme l'histoire même du mariage de l'érudit, sur le compte des « légendes. » Comme rien de ce que je dis en ce chapitre ne peut nuire à la mémoire de M. Egger, au contraire, je me laisse aller à donner encore le récit de l'aventure de Compiègne. *Si non è vera...* Mais elle est mieux que *ben trovata* et il s'agit tout justement d'un Italien.

On avait dit à M. Egger, lorsqu'il reçut une invitation de la cour, qu'il était d'usage, quoique l'on fût naturellement défrayé de tout et servi à souhait, d'emmener cependant un domestique particulier, pour le service personnel. Le bon Egger n'avait pas de domestique. Une bonne faisant le ménage et la cuisine, c'était assez. Il demanda à un voisin un domestique d'occasion, pour l'emmener à Compiègne pendant huit jours.

Le domestique arrive. Un beau grand garçon, à moustache et à chevelure noires, d'un noir d'encre, avec des yeux de jais superbes. L'helléniste jugea qu'un tel gaillard, à tournure d'Arnaute, ferait très bien, mais très bien, à la cour.

Il l'engage, il l'emmène. On les installe à Compiègne, dans un appartement, et Émile Egger l'interroge, vaguement troublé par l'accent de son serviteur.

— Dites-moi, mon garçon, vous n'êtes donc pas Français ?

— Non, Monsieur !

— Et de quel pays êtes-vous ?

— Je suis Italien, Monsieur !

Italien ! Il avait semblé à M. Egger que le ton dont la réponse était faite contenait comme une sourde menace. Italien ! Sur la recommandation banale d'un monsieur quelconque, le membre de l'Institut invité à Compiègne avait engagé un Italien, introduit un Italien dans le palais impérial ! Un Italien inconnu ! Un Italien superbe, d'une tenue magnifique, d'une correction parfaite, mais un Italien qui pouvait, sous l'habit d'un Ruy-Blas, cacher les projets d'un Lorenzaccio !

Bone Deus ! se dit M. Egger (non, il dut pousser l'exclamation en grec), et si cet Italien nourrissait le projet d'attenter à la vie de l'Empereur ?

Tout aussitôt, l'imagination, la folle du logis trottant, galopant, s'emportant à travers les espaces, le savant se mit à songer que la ruse était excellente, le moyen bien trouvé, et que si Orsini ou Pianori avait revêtu les habits du domestique d'un membre de l'Académie des inscriptions invité de Compiègne, il est probable que Napoléon III... Et, dès lors, les fantômes de Pianori, de Piéri, d'Orsini, de Rudio ne quittèrent plus le chevet d'Émile Egger. Ils le suivaient partout, sous les arbres de la forêt de Compiègne, sur la route de Pierrefonds et, à table, le malheureux savant interrogeait avec anxiété les visages des domestiques qui servaient, redoutant de rencontrer, parmi tant de mentons rasés, la moustache inquiétante de son serviteur italien.

Quelle semaine passa M. Egger ! La nuit, — la nuit il se relevait doucement pour voir si son domestique n'était pas sorti, cherchant, à travers les couloirs, la chambre de l'Empereur, une lanterne sourde à la main. Le domestique dormait. M. Egger se recouchait, mais il ne fermait les yeux qu'à demi : les conjurés ont tant d'astuce et l'Italien pouvait feindre le sommeil !

Parfois, M. Egger se demandait s'il devait faire part de ses doutes à quelqu'un.

— Car enfin, si je ne dis rien et si cet homme a des projets coupables, je suis son complice, moi, tout simplement ! son complice !

Puis, l'honnêteté admirable, les scrupules de conscience du savant lui répétaient :

Non, tu n'as pas le droit de parler !... Cet homme couche sous ton toit, pour ainsi dire ! Un domestique, c'est une sorte d'hôte !... Tu ne peux pas, tu ne peux pas le livrer !

L'idée du meurtre à redouter et de la dénonciation possible faisaient également horreur à cette âme droite et à ce cœur loyal. Alors, doux, résigné et résolu à la fois, naïf et bon, Émile Egger passa sa huitaine de Compiègne à surveiller son serviteur.

Si l'Empereur et l'Impératrice adressèrent quelque question au savant helléniste, si profondément troublé, ils durent trouver qu'il avait des absences ! Mais la préoccupation de la science explique tout.

Il y aurait une jolie nouvelle et, au temps du vaudeville anecdotique, il y aurait eu une jolie comédie pour Bouffé dans l'histoire de l'honnête savant jouant à la cour de Compiègne ce rôle de Michel Perrin à

rebours. Quelle autre « tempête sous un crâne » ! Mais c'était M. Egger qui excellait à la conter.

M. le docteur Lereboullet me pardonnera de l'avoir redite ; qu'il ne voie, en tout ceci, que les épithètes données au rare savant et à l'homme remarquable et charmant auprès de qui il a vécu.

L'anniversaire de la naissance de M. Chevreul met encore un autre savant dans le courant de cette conversation parisienne, qui exige des occasions pour s'occuper des plus illustres. Il avait été, un moment, question de célébrer l'entrée de M. Chevreul dans sa centième année, mais on a voulu reculer cette cérémonie d'un an tout juste pour saluer dans le vénérable savant un siècle tout entier. En 1886, il y aura donc cent ans que M. Chevreul est venu au monde, et je ne vous dirai pas quels projets ont ses amis et les admirateurs de sa noble vieillesse pour fêter solennellement, au mois d'août prochain, cette date de 1786.

De 1786 à 1886, que d'événements, hélas ! et de quel prix seraient les Mémoires de ce Centenaire ! En attendant la célébration de *sa centenaire*, j'ai voulu — puisque nous parlons aujourd'hui des braves gens — payer à l'érudit qui n'a pas atteint cet âge vénérable la dette du souvenir. Pauvre M. Egger ! lorsqu'il m'examinait, précisément sur le grec, au baccalauréat, je ne me doutais pas que je rendrais, un jour, justice à sa douceur parfaite, à sa science profonde et à sa bonté ! « Il n'y a pas un homme à qui j'aie fait du mal, » disait

Donoso Cortès mourant. Et c'était un mot que pouvait répéter Egger. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'a même pas songé à se vanter de n'avoir causé de mal à personne.

L

Choses d'Espagne. — Madrid et Berlin. — Une conversation avec un Espagnol. — Ce qu'est l'Espagne. — L'amiral de Velazquez. — Surprises modernes. — Le roman de 1886. — Correspondance. — A propos de la *Ronde de Nuit* de Rembrandt. — M. Havard, M. Audebrand et les Bibliothèques.

8 septembre 1885.

Il est bien évident qu'aujourd'hui on ne parle que de l'Espagne. Les événements de Madrid repoussent brusquement la causerie accoutumée et le vent de guerre ne permet pas de s'attarder aux petits airs parisiens. Le clairon, le clairon qui sonne, étouffe le mirliton de Saint-Cloud qui, hier, dimanche, s'est, comme tous les ans, mis à chanter.

Les faits gros de conséquences devant lesquels l'attention publique s'arrête, profondément émue, sont du reste là pour démontrer une fois de plus combien le sort se charge de traiter ironiquement toute prudence humaine. Qui songeait à la guerre, il y a un mois, et à une guerre possible entre l'Allemagne et l'Espagne ? La

lutte, un moment inévitable en apparence entre l'Angleterre et la Russie pour les frontières d'Asie, semblait même parfaitement écartée après avoir semblé plus que probable. L'Europe pouvait se livrer pacifiquement à ces grandes manœuvres d'automne qui sont comme des assauts, à fleuret moucheté, avant la rencontre des leçons de duel. Et, tout à coup, voilà qu'un incident surgit, à propos d'un petit archipel éloigné, et les esprits s'exaltent, et les âmes s'exaspèrent, et les télégraphes échangent, en mots chiffrés, des paroles de menace et les diplomaties semblent impuissantes devant les déchaînements populaires, et, comme disent les Arabes, la poudre, peut-être, va parler.

Il y a un mois environ, j'avais la bonne fortune d'échanger trop rapidement, à Bruxelles, quelques causeries avec M. le marquis de P. de N., un de ces Espagnols qui connaissent à la fois leur pays et l'Europe et qui aiment Paris autant qu'ils chérissent leur Espagne. Esprit souverainement distingué, doué de vues supérieures, en quelques mots M. de *** me donna sur l'état attristant de son pays des renseignements qui m'étonnèrent. « L'Espagne est si malheureuse, me dit-il, qu'une guerre avec l'Allemagne serait comme un bonheur pour elle. » Je ne crois pas que la guerre soit jamais un bonheur pour personne, mais mon très érudit interlocuteur entendait par là que ce pauvre et grand pays, déchiré par les factions et — pour comble de misère — mordu aux entrailles par le choléra, après avoir été secoué par le tremblement de terre, au total désorienté et affolé, retrouverait son unité de pensée et de direction dans une lutte quelconque contre l'é-

tranger. L'Espagne est toujours la terre de Sagonte et de Saragosse, le pays dont le roi Joseph disait à l'Empereur, son frère : « Je n'ai pu trouver dans tout ce peuple ni un domestique ni un espion. »

Dieu sait pourtant si je croyais possible le terrible futur contingent dont me parlait M. le marquis de *** ! Je regardais ce détail de causerie comme une de ces opinions à demi paradoxales qu'on risque dans la conversation courante. Et, moins d'un mois après, la prévision devient une réalité ! Je souhaite au moins que la nécessité rende à la pauvre Espagne cette unité d'âme que lui désirait le marquis.

Mais quoi ! il n'y a pas de souhaits pareils à faire. La vieille Espagne est fidèle à son antique foi patriotique. Là où il s'agit de la nation, tout disparaît aussitôt pour elle. Nous avons vu une sorte d'explosion pareille (beaucoup moindre) lorsque quelques gavroches s'étaient avisés de siffler et de chansonner le *roi-uhlan* à la gare du Nord. Les Madrilènes lacérèrent les modes de Paris et reprirent la mantille espagnole pour protester contre le goût français, tandis que le peuple, même le peuple opposant, criait : *Viva el rey hulano !* et que des affiches patriotiques nous rappelaient les souvenirs de Baylen. Qui touche à un Espagnol, fût-il, pour un républicain, le roi, touche à l'Espagne.

Aujourd'hui, ce n'est plus le *rey hulano* qu'applaudit, par les rues, le peuple de Madrid, et il faut reconnaître que la foule s'est laissé emporter, là-bas, à des fureurs que plus d'un sage doit déplorer. C'est qu'aussi bien on ne raisonne pas avec ces âmes frustes, pas plus que ces esprits simples et fiers ne raisonnent

eux-mêmes. Nous en sommes venus, ici en France, à trouver des vertus à ce qui est *subtil*, *compliqué*, *ondoyant*, et ces épithètes mêmes, qui passaient jadis pour méprisantes, sont devenues élogieuses pour certains livres et certains hommes. Les Espagnols ne sont ni compliqués ni subtils. Ils se croient ou se sentent insultés ; ils n'analysent pas, ils bondissent.

Tout ce qui les atteint, dans le présent, devient d'autant plus amer et insupportable pour eux que leur passé fut plus glorieux et plus grand. Où est-il, le temps où un souverain espagnol pouvait dire que le soleil ne se couchait jamais dans ses États ? Où est ce temps ? — Il est, encore aujourd'hui, dans le cœur de tout Espagnol qui se rappelle obstinément ces fiers souvenirs du temps disparu.

Il y a au musée de Madrid un admirable tableau de Velasquez qui, pour moi, incarne toute l'Espagne. C'est le portrait d'un vieil amiral au pourpoint usé qui passe, appuyé sur sa canne, dans la longue galerie où, sur les antiques tapisseries, se voient, à demi couvertes de poussière, les antiques batailles navales qu'il a livrées dans sa jeunesse. L'âge est venu, qui a courbé sa taille, rongé, dans ses bas de soie fanée, la chair autour de ses tibias, plumé, comme un vieux coq, son toquet empenné. Le héros qui se traîne sur son bâton n'est plus qu'un vieux dont il semble qu'on puisse rire. Mais les navires en feu qu'on aperçoit sur la muraille, mais les lointaines visions des côtes barbaresques forcées ou des canonnades de Lépante sont toujours là, présents à ses yeux, et formant une sorte d'auréole à cette face creuse de vieillard. Et qu'un reître jeune et

fort passe insolemment auprès du bonhomme et, de sa main solide, lui veuille tirer un poil de sa moustache grise, la maigre main de l'amiral aura tôt fait de lever la canne sur laquelle elle s'appuie et, sans savoir s'il a la force de jadis, certain d'avoir son courage de toujours, le héros saura manier sa vieille épée pour défendre, jusqu'à la fin, son honneur.

Nous sommes ici chez don Diègue, et la vieille Espagne est aussi la jeune Espagne quand il faut combattre et mourir. J'ai encore, tandis que j'écris, la mémoire des poignantes correspondances publiées, ici même, par M. de Coutouly, pendant la guerre carliste. Avec quelle vérité mâle l'écrivain, assistant au terrible siège de Bilbao, nous dépeignait ces officiers espagnols, rapportés sur des civières, de quelque assaut malheureux contre les fortifications carlistes, et une main sur leur blessure, portant de l'autre une cigarette à leurs lèvres. Ils fumaient jusqu'au moment où, sentant la mort venir, ils jetaient leur *papelito* et fermaient les yeux. Et comme M. de Coutouly en félicitait quelques-uns de leur héroïsme et de leur dévoûment au gouvernement de M. Castelar :

— Oh ! dit l'un d'eux, nous ne nous inquiétons pas du gouvernement, nous nous inquiétons du devoir !

Ils ne s'inquiéteront de rien, demain, tous les Espagnols, quels qu'ils soient — ils ne s'inquiéteront que de la patrie, si le sort veut (ce qui sera épargné à l'Europe, j'espère) que se déchaîne entre deux nations l'épouvantable fléau de la guerre !

Cosas de España! Le mot a été dit tant de fois, avec raillerie, qu'il est bien permis de le répéter avec anxiété aujourd'hui. Le silence, un silence attentif et grave, nous est d'ailleurs imposé par les circonstances. Un immense sous-entendu reste entre nous. Et, spectateurs, nous assistons à ce conflit, le cœur plein de ces angoisses patriotiques dont parlait un ministre de l'Empire à l'heure où grondait le canon de Sadowa. Vraiment, notre génération aura vu d'étranges et douloureuses choses !

Depuis le seul début de l'année, quelles surprises et quels drames ! Gordon tombant sous Khartoum écroulée; Courbet frappé de mort ; Hugo emporté comme dans une gloire ; la paix inattendue succédant à la panique, plus inattendue encore, de Lang-Son ; puis le coup de théâtre de Hué succédant à la paix ; l'aventure même d'Olivier Pain renouvelant les souvenirs des batteurs d'estrade ; la frontière afghane un moment en feu ; le choléra reparaissant et promenant, à travers l'Espagne, je ne sais quel spectre du moyen âge, quel fantôme des grandes pestes des siècles passés ; les processions à travers les rues pleines de cadavres abandonnés ; les alcades affolés poursuivant les médecins comme les véritables auteurs de tous ces maux — tant de chocs, tant de crises, tant de deuils, et, pour couronner le tout, la guerre, la guerre possible, la guerre probable !

Heureuses les années qui n'ont pas d'histoire ! 1885 aura eu son histoire, sans compter la chronique électorale, et ce n'est point fini !

On peut dire même que cela commence ou recommence. Les vacances sont finies. Le débarquement du détachement allemand aux Carolines fait plus pour la rentrée à Paris que la nécessité même de la saison. On revient, on revient vite, et nos rues ont cet aspect particulier qui suit les *mois des eaux* et précède les mois d'hiver. Les femmes achèvent d'user les robes du bord de la mer. Les hommes gardent encore, comme une protestation contre l'automne, le petit chapeau canotier qu'ils ont promené sur la plage. C'est la saison intermédiaire, l'antichambre de la saison parisienne, dirais-je, si l'on pouvait ainsi parler. Les théâtres rouvrent, le Parisien essuie les verres de sa lorgnette. — A vos places, Messieurs, le rideau va se lever sur les nouveautés de l'an présent !

Eh bien ! liquidons le passé. J'ai reçu à propos de quelques lignes consacrées par moi dernièrement au nouveau musée d'Amsterdam et à la *Ronde de nuit* de Rembrandt plusieurs lettres fort importantes, et j'ai, d'un mot, que je dois rectifier, soulevé, sans le vouloir, bien des terreurs. J'avais dit que certaine figure, qu'on n'avait pu voir jusqu'ici parce que le tableau avait été *replié*, apparaissait pour la première fois aux yeux du public, dans la nouvelle installation. Le fait est que j'ai, pour la première fois, pu me rendre compte de la valeur absolue d'un tel chef-d'œuvre. Je ne l'avais vu que fort mal et par des jours bas et sombres. Ce n'est pas une figure, c'est plusieurs figures que je n'avais pu distinguer précédemment. Et quoi d'étonnant à cela ? M. Waltner, l'éminent graveur chargé de graver cette *Ronde de nuit* — qui sera son chef-d'œuvre — me con-

tait qu'il ne pouvait étudier à son aise, dans l'ancien musée du Trippenhuys, le tableau de Rembrandt qu'à de certaines heures et dans certaine saison. J'ai donc découvert des figures que je n'avais pas vues. A quoi un Français, attaché à notre administration des beaux-arts, m'a répondu, là-bas : — « Ce n'est pas étonnant, le tableau avait été *replié.* »

C'est ce mot *replié* qui a ému et M. Ch. Waltner, dont la gravure, d'une dimension inusitée, eût dû être recommencée si le fait eût été reconnu exact, et M. Durand-Gréville, qui s'occupe d'un travail littéraire spécial sur la *Ronde de nuit* et qui en en a déjà publié d'excellents fragments dans la *Revue bleue.* Tous deux m'ont écrit, assez effrayés du fait signalé, mais je puis les rassurer. Le renseignement donné par notre compatriote était inexact.

Le tableau de Rembrandt est resté absolument tel qu'on le voyait (ou qu'on l'entrevoyait) dans le musée du Trippenhuys ; on lui a seulement donné un autre cadre et une autre place en pleine lumière. Et la place est si bien choisie qu'en vérité c'est Rembrandt qui, au bout de l'immense galerie, semble faire de la lumière, donner du soleil dans cette *Ronde de nuit*, qui est bel et bien un effet de jour.

On a de nouveau constaté, par exemple, en changeant d'encadrement, que, jadis, des bandes ont été coupées de la toile sur deux côtés, mais il n'y avait rien de « replié ».

Du reste, si la toile avait été repliée, on s'en serait déjà aperçu il y a dix ou douze ans, lorsque le tableau a été restauré.

Il est pourtant fort probable qu'il comprenait autrefois quelques figures de plus; on en trouve, en effet, dans une estampe de 1797, par Claessens, mais on ignore si le graveur les a inventées, ou si ces figures se voyaient encore sur la toile à cette époque. Quoi qu'il en soit, M. Durand-Gréville peut achever sans nouveaux documents son travail, qui est complet, et M. Ch. Waltner terminer sa planche, qui nous montrera, admirablement rendu, le chef-d'œuvre du maître hollandais.

J'ajoute — puisque aussi bien il semble que je règle mes comptes — que je serais tenté de répondre à deux articles donnés au *Siècle* par M. H. Havard, à propos des *Bibliothèques et des Gens de lettres*. Je n'ai pas du tout, comme l'indique mon confrère et ami, réclamé des *sinécures* pour les littérateurs, j'ai voulu simplement dire que les gouvernants, quels qu'ils soient, oubliaient un peu trop les lettrés parfois. Pas plus que M. Havard, je ne suis de ceux qui réclament des « sinécures », et je sais que plus d'un littérateur ne voit, dans une *bibliothèque* qu'une retraite et non un poste ; mais je trouve que nul n'a le droit de se refuser à réclamer justice ou secours — pour les autres.

M. Philibert Audebrand, un littérateur indépendant s'il en fût, Audebrand, sur la brèche depuis tant d'années et qui n'a rien demandé à personne, et qui n'a rien, pas même encore un brin de ruban rouge, mon vieil ami Audebrand s'est mêlé du débat, non pour rien réclamer en son nom, mais en celui d'autrui, et il a

écrit à M. Havard une lettre où il lui rappelait précisément un joli mot que M. Havard n'a pas cité, le mot de M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique sous Louis-Philippe :

— C'est à ceux qui font les livres qu'on doit confier le soin de garder les livres !

Il paraît, du reste, que plusieurs de ceux-là les gardent assez mal, mais Charles Nodier, mais le bibliophile Jacob, mais Philarète Chasles, les gardaient assez bien ! Au surplus, je n'entendais pas du tout, je le répète, réclamer un privilège, mais demander le maintien d'une tradition. Et que si les gens de lettres nommés ne font pas leur devoir — ce qui est malheureusement vrai très souvent — il est facile ensuite de les rappeler à l'accomplissement de leurs fonctions.

« M. Havard, m'écrit très justement M. Philibert Audebrand, parle des misères des artistes autres que ceux de la plume. Mais quoi donc ! Est-ce que l'État n'a pas, tous les ans, un fonds spécial pour les commandes à faire aux peintres, aux sculpteurs et aux graveurs ? On ne nous donne rien, à nous autres, et c'est par nous que sont faites les réputations de toutes les célébrités, les politiques comprises. »

Tout cela est fort juste. Il est très juste aussi de dire, comme M. Havard, que le lettré doit vivre libre et se suffire à lui-même avec sa plume. C'est bien mon avis. Mais, quand il ne peut pas vivre et que ses collègues ont épuisé les ressources dont ils disposent, que doit-il devenir ?

Et voilà bien pourquoi j'ai demandé qu'on n'oubliât pas les misères, et les dévoûments, et les talents

littéraires. Mais, quand on veut plaider la cause des littérateurs, les premiers adversaires qu'on rencontre, ce sont précisément des littérateurs ! Et voilà pourquoi la générosité de l'État est muette. Travaillez donc, écrivains mes frères, ne comptez que sur vous-mêmes, et, s'il plaît au sort, tâchez d'avoir du pain pour vos vieux jours. On vous le taillerait menu ou même on ne vous le taillerait point du tout, ce qui est du reste la règle générale pour les neuf dixièmes de l'humanité.

Le plus simple est de n'avoir besoin de perssonne ; mais c'est un problème, M. Havard l'avouera bien, que tout le monde ne peut résoudre. Le talent n'y suffit point : il y faut encore le bonheur et le hasard, deux collaborateurs précieux, mais rares. Est-ce que la morale de ce temps serait celle-ci : « Tant pis pour ceux qui n'ont pas de chance ? »

LI

M. Pingard. — Le secrétariat de l'Institut. — Victor Hugo. — M. Thiers. — La tradition. — La méthode de l'abbé Maury. — *A l'Immortalité.* — M. Charles Lepère. — Le *Vieux quartier Latin.* — Watripon ou Lepère? — La belle humeur. — Rabelais. — La course à la mort. — Les tristes. — Le *Rabelais-Club.*

11 septembre 1885.

Dans un temps où les dynasties s'effondrent, il est cependant une famille qui, de génération en génération, occupe, sans exciter les colères, le même poste envié : c'est la dynastie des Pingard, dont le dernier est aujourd'hui le très obligeant M. Julia Pingard, qui vient de conduire le deuil de son père, chef honoraire du secrétariat de l'Institut de France. Tout ce qui porte un nom dans les lettres et aussi dans le monde connaît M. Pingard et lui doit quelque gracieuseté ou quelque faveur. Il n'est point de ministre qui soit aussi vivement sollicité, à de certains jours, que le secrétaire qui, la chaîne à l'épaule et l'épée au côté, fait les honneurs de l'hémicycle aux invités des séances

solennelles. Le tact qu'il faut en de telles occasions, l'amabilité et le soin étaient, chez Antonius-Louis Pingard, qui vient de disparaître, proverbiaux comme ils le sont chez M. Julia Pingard, son successeur.

Il y a là comme une tradition des manières d'autrefois, un parfum de bonne compagnie. On a dit de l'acteur Leroux et on dira de Delaunay qu'ils furent les derniers *talons-rouges*. On peut dire des Pingard qu'ils seront peut-être les derniers introducteurs des ambassadeurs de la littérature.

Cette situation de chef du secrétariat de l'Institut est une des plus agréables, du reste, qui soit à Paris ! On y vit comme au milieu des sollicitations caressantes et des supplications aimables. Que de fines *pattes de mouche* viennent demander à M. Pingard un coin, un strapontin, un bout de banc, lors des grandes réceptions qui font courir les curieuses autant qu'une pièce à la mode ! Il ne tiendrait qu'à M. Pingard, qui est la bienveillance même, de se croire un potentat, une sorte de tsar littéraire, à de certaines heures où l'on n'espère plus qu'en lui pour ouïr le romancier chéri ou le poète préféré. Le secrétaire perpétuel est bien assiégé, bien assailli, prié et supplié sur tous les tons ; mais le chef du secrétariat l'est autant. C'est à madame la duchesse de*** que M. Antonius Pingard répondait, le jour de la réception du Père Lacordaire :

— Il n'y a plus de places, Madame la duchesse ! Moi-même je n'en ai pas !

A l'Institut, Antonius Pingard s'était peu à peu spécialisé en quelque sorte dans le service de l'Académie française. C'était là son terrain de prédilection, celui

que M. Julia Pingard a, lui aussi, plus particulièrement conservé. Il aimait l'Académie, M. Pingard. Il en suivait, avec une passion profonde, toutes les élections et pouvait presque dire d'avance — car il connaissait toutes les mines et contre-mines du siège — qui serait à la fin élu. D'avance aussi il pouvait dire au récipiendaire si son discours était dans le ton espéré et produirait l'effet voulu.

Que de fois des académiciens, un peu émus devant la perspective de la lecture du lendemain, ont été rassurés par un mot bienveillant de Pingard, dit en passant :

— Il est bon, votre discours, Monsieur ! Il fera de l'effet !

Pingard était comme ces vieux régisseurs de théâtre qui sur la répétition jugent du résultat de la pièce mieux que l'auteur lui-même.

Je le vois encore, grand, froid, un peu grave dans son noir costume officiel, ce digne et honnête homme qui représentait fièrement une des plus hautes institutions du pays. Il incarnait en lui, à nos yeux, toute une histoire disparue. Il nous semblait voir, en l'apercevant, tous les académiciens dont les noms seuls nous sont restés — ou à peu près — Jouy, Jay, Arnoult, Étienne... Lorsque Victor Hugo entra à l'Académie, M. Pingard lui dit, en parlant d'un confrère de l'auteur d'*Hernani* qui venait de mourir :

— Nous l'avons perdu bien jeune !

Ce jeune homme qui venait de disparaître avait soixante-dix-huit ans.

Antonius Pingard, qui avait ainsi le ton et le culte de l'Académie, était né au Louvre, où son père occupait déjà les fonctions que devaient, à l'Institut, remplir à leur tour deux générations de chefs du secrétariat. On peut dire que le père de M. Julia Pingard est né à l'Académie et qu'il y est mort. Il avait, sur tout ce glorieux passé, des souvenirs et des traditions qu'on eût souhaité lui voir rédiger ou lui entendre dicter. Un jour que j'avais trouvé le récit manuscrit du sac de Lübeck, en 1806, rédigé par un membre de l'Institut qui ne signait pas sa déposition de témoin oculaire (j'ai su depuis que c'était Charles de Villiers), je demandais à M. Thiers qui pouvait bien être ce savant ainsi mêlé aux soldats de Bernadotte :

— Je n'en sais rien. Demandez à Pingard, me répondit M. Thiers. Pingard vous dira cela. Pingard est une tradition vivante.

Et c'était vrai, c'était là le mot.

Un des derniers académiciens élus, le plus aimable des savants et le plus savant des gens aimables, M. Joseph Bertrand, m'en donnait hier une preuve en me parlant de la mort du vieux et tout dévoué auxiliaire de l'Institut. Lorsque M. J. Bertrand, nommé membre de l'Académie des sciences, dut parler pour la première fois sous la coupole de l'Institut, Antonius Pingard lui dit d'un air informé :

— Monsieur, voulez-vous un conseil? Suivez l'exemple de l'abbé Maury.

— L'abbé Maury !

— Oui, Monsieur.

Le chef du secrétariat raconta alors qu'au moment

de sa dernière réception, lors de la fondation de l'Institut, l'abbé Maury, qui avait fait partie de l'Académie et, succédant à Le Franc de Pompignan, avait jadis prononcé son premier discours au Louvre, voulut se rendre un compte exact de l'acoustique du palais Mazarin. Quelques jours avant sa réception nouvelle, il était (M. Antonius Pingard, enfant, l'avait vu et s'en souvenait) venu dans la salle, s'était assis à la place du récipiendaire et avait cherché vers quel point de « l'enceinte » il devait se tourner pour être mieux entendu. L'ancien orateur de la Constituante s'était alors convaincu que c'était en regardant la petite statue de marbre, aux bandeaux frisés, qui fait face au bureau qu'il fallait parler.

Cette statue, qui représente je ne sais trop quelle figure, porte, je crois, sur son socle ces mots : *A l'Immortalité.*

C'est donc vers elle que l'abbé Maury se tourna pour prononcer ce long discours, diffus et mal venu, qui faisait dire à Marie-Joseph Chénier : « Il paraît que Maury a été mis aujourd'hui au supplice ; je ne l'ai pas entendu, mais je l'ai vu passer ! »

— Depuis ce temps, Monsieur, ajoutait Antonius Pingard, j'ai bien souvent raconté aux récipiendaires cette histoire de l'abbé Maury et presque tous les nouveaux académiciens, employant la même méthode, qui est la bonne, se tournent vers le même point de la salle, vers cette statue, pour être entendus !

C'est-à-dire qu'ils s'adressent directement à l'Immortalité et qu'ils lui font les yeux doux. Mais, entre nous, je ne crois pas que l'Immortalité ait pour tous les mêmes oreilles et le même sourire.

La sympathie douloureuse qu'ont montrée à M. Julia Pingard les amis et aussi les obligés de cette dynastie de chefs du secrétariat de l'Institut, bien des compagnons de Charles Lepère l'ont éprouvée en apprenant la fin de ce très aimable homme, gai et franc, d'une intelligence vive et d'une éloquence sans fadeur et sans pose. Il y avait dans les propos et les discours de l'ancien avocat d'Auxerre comme un bouquet de bon cru bourguignon. « *Terribilis est in civitate sua homo linguosus!* » dit une maxime qui, je crois bien, est de l'Écriture. M. Lepère n'était pas l'*homo linguosus*, mais le causeur qui plaît et qui convainc. Nourri de faits, érudit à la façon des vieux légistes spirituels, comme Gueullette par exemple, compatriote du président de Brosses d'ailleurs, M. Lepère avait de la passion sans avoir de haine, de l'ardeur sans avoir de colère. C'était un radical souriant, non pas aigre et disputeur, comme certains, mais rond et cordial. Une tradition veut qu'il ait, au temps jadis, quand le vieux quartier Latin, maintenant tout à fait disparu, menaçait de s'effondrer, de s'effacer, de devenir de la poussière de plâtras, célébré, dans un refrain de basochien, les gaietés de la rive gauche où nous avons, sous les arbres abattus de la Pépinière, promené nos vingt ans et tracé des hémistiches au crayon sur le piédestal de la *Velléda* de Maindron!... Mais je ne sais trop si vraiment le futur ministre de l'intérieur, étudiant de 1850, avait rimé les couplets de cette élégie du quartier de Bernerette morte et de Mimi-Pinson envolée qui se chantait sur l'air de *T'en souviens-tu ?*

Dans ses *Souvenirs du quartier Latin*, Antonio Watripon, une sorte de Villon d'il y a trente ans, déclare en propres termes qu'il est, lui, l'auteur de la chanson : *le Vieux quartier Latin*, comme aussi du *Veau de la Mère Giraud*, une autre poésie du « quartier » dont Schann, le fidèle ami de Mürger, le Schaunard légendaire de la *Vie de Bohème*, avait écrit un couplet. Le *Veau de la Mère Giraud* n'a point connu la gloire de la typographie. Son refrain est oublié, comme les printemps qui l'entendirent. C'est à peine si quelques magistrats en cheveux blancs et quelque grisette plus que grise se rappellent la chansonnette dans quelque coin de province.

Mais le *Vieux quartier Latin* a été souvent cité. C'est dans ses couplets vieillis que sont comme embaumés — momifiés, si vous voulez — les ressouvenirs du Prado qu'on a fait, tant de fois, rimer avec *Pilodo*, malgré Banville !

Au souvenir du Quartier, pauvre fille,
L'aiguille échappe à ta tremblante main...
Ton cœur s'émeut ! Va, reprends ton aiguille,
Car il n'est plus, ton vieux quartier Latin !

Eh bien ! voici ce qu'Antonio Watripon dit de la légendaire chanson dans ses *Souvenirs :*

« Je ne parlerai pas du *Vieux quartier*, qui a été si souvent pastiché et estropié... Je ne veux rien en dire, et *la bonne raison... c'est que j'en suis l'auteur.* »

Peut-être, quand on lui attribuait ces couplets, où il avait en effet mis la main, M. Lepère s'amusait-il à laisser jaser. Il ne rougissait pas d'avoir été jeune. Il

savait que sa vie militante et bravement active avait été bien remplie. Et il ne lui déplaisait pas, à la tribune, de suivre des yeux, non point l'Immortalité de marbre, comme l'abbé Maury et ses imitateurs, mais l'ombre de quelqu'une de ces Musettes d'autrefois, à qui le chansonnier Watripon ou Lepère reprochait jadis d'avoir passé les ponts — les ambitieuses !

Ah ! qu'un fichu t'allait bien mieux qu'un châle !

Et j'aimais M. Lepère précisément parce qu'il avait montré qu'on peut être un personnage très sérieux sans être un personnage ennuyé ou ennuyeux. C'est, au total, un mérite qui en vaut un autre, car, en ce temps de pessimisme, il y a quelque courage à oser avouer qu'on a lu Rabelais et qu'on le préfère, le colosse de vie, aux petits-neveux de Schopenhauer. Le député bourguignon était de la famille spirituelle du Tourangeau, de ces sages qui, pour n'être pas des *satisfaits*, comme on dit, ni des égoïstes, savent cependant le prix de la vie et se résignent à ses désillusions et à ses maux. « Et n'espérez plus prendre les alouettes à la chute du ciel, car il ne tombera pas en notre siècle, sur mon honneur, dit Maître François. En hiver, les sages ne vendront pas leurs pelisses pour acheter du bois. S'il pleut, ne vous attristez pas, il y aura moins de poussière par le chemin. Tenez-vous chaudement, évitez les catarrhes et buvez du meilleur. » Philosophie pratique, philosophie gaie et sans façon, mais philosophie qui a fait la France et qui vaut bien après tout la désolante sagesse noire de ces nouveaux venus, pris

à la fois de l'horreur de vivre et de l'âpre envie de jouir.

J'aurai trop souvent à revenir sur cette maladie de l'esprit pour que je n'insiste pas. On vient de découvrir, paraît-il, dans l'Hérault, une nouvelle maladie de la vigne, une maladie américaine, comme le *mildew* — mais celle-ci s'appelle quelque chose comme la *saleté* noire ou la *boue noire*, j'oublie le nom exact. Le pessimisme contemporain et particulièrement le dégoût de vivre qu'affectent nos jeunes gens me semblent être tout à fait, sur notre esprit français, cette *boue noire* qui atteint la vigne et va corrompre encore ou tarir nos vins. Je lisais, l'autre jour, le livre remarquable de M. Rod, la *Course à la Mort*. M. Rod se dégagera, évidemment, de ces inspirations morbides. Et ce que je voudrais voir écrire par quelque nouveau venu de talent, par M. Rod lui-même, c'est la *Course à la Vie*. Ma parole, les Jobs modernes me font l'effet d'être des désolés qui ont par-dessus tout peur de mourir, et des Werthers désespérés, qui n'ont même pas l'énergie de presser la gâchette du pistolet. En quoi ils ont raison, car ils riront bien, un jour, de leurs désespérances — quand ils ne seront plus assez jeunes pour être jeunes !

En attendant, on fonde en France un *Rabelais-Club*. On a bien raison. Le remède au bouddhisme et au schopenhauerisme est dans la *substantifique moelle* du curé de Meudon. « *Pour ce que rire est le propre du pays de France.* » M. Lepère avait bien raison.

LII

Le mystère de Villemonble. — De l'amour du mélodrame. — Un roman de Paul Féval. — Le mysticisme. — Les bruits de la rue de Hanovre. — Les espions. — Le départ de madame Judic. — Comment Anna Judic débuta. — Une prédiction de Montigny. — Les chansonnettes de Lefort. — La *Première feuille*. — Le peintre Joseph Beaume.

15 septembre 1885.

Je n'ai pas encore dit un mot de ce drame de Villemonble qui met à l'envers tant de cervelles et fait trotter tant de reporters. J'avoue que ces côtés particuliers de la vie moderne me paraissent appartenir au domaine des faits divers beaucoup plus qu'à celui de la causerie parisienne. Les histoires criminelles sont l'aliment des imaginations subalternes. Et pourtant, il faut reconnaître qu'à la longue ce *mystère de Villemonble*, comme on l'appelle, et cette histoire de la *maison maudite* vous saisissent comme un bon gros mélodrame bien corsé. Il y a là des combinaisons singulières et qui sentent la pièce du boulevard, au temps où il y avait un boulevard. Ce qui prouve que tous les genres de

littérature se répercutent, si je puis dire, dans la vie réelle. Le mélodrame est dans la nature.

Paul Féval, qui fut un esprit très complexe, aux inventions prodigieusement incroyables traversées de gouailleries où le conteur avait l'air de se railler lui-même, eut l'idée, un jour, d'imaginer un banquier de cire qui figurait, assis à son bureau et penché sur ses livres, tandis que le véritable banquier, banqueroutier ou suicidé, je l'ai oublié, courait le monde ou pourrissait en terre. A l'abri de ce mannequin, les héritiers du banquier refaisaient leur fortune ou en imposaient au public. Je n'ai pas bien présente à l'esprit la vieille histoire de ce *Banquier de cire*, mais il me paraît qu'elle n'est point sans quelques analogies avec l'aventure de Villemonble. Les sœurs Mercier me paraissent avoir *fait durer* mademoiselle Ménetret morte comme les parents du héros de Féval montraient au public la figure de cire du manieur d'argent. Cette belle combinaison me semble destinée à émouvoir profondément le public des romans-feuilletons des petits journaux, et on découperait le drame de Villemonble en tableaux pour l'Ambigu ou le théâtre du Château-d'Eau que je n'en serais pas étonné. Ce n'est pas aussi féroce, mais c'est aussi mystérieux que Fualdès.

Il y manque sans doute madame Manson, allant à un rendez-vous d'amour chez la Bancal et s'y heurtant à un cadavre d'égorgé ; mais on y rencontre un élément très particulier et qui est l'originalité de l'affaire : c'est le mysticisme, qui donne une saveur assez étrange à une affaire où se mêlent ainsi la religiosité et la police. Quoi de plus curieux que l'épisode des deux sœurs

Honorine et Sidonie Mercier allant chercher une bannière sacrée pour excommunier les agents de M. Kuehn? Les policiers de la sûreté ont reçu très souvent, en *opérant*, des coups de couteau ou des balles de revolver, mais ils sont peu habitués à être aspergés d'eau bénite.

— Maudits, vous serez maudits ! Vous serez damnés! criaient les deux sœurs aux magistrats instruisant l'affaire.

C'est là la caractéristique du drame : le roman de Villemonble touche, par un coin, à ces contes de sorcellerie dont on nous rebattait les oreilles durant notre enfance. La vieille fille qui, du bout de sa baguette de coudrier, cherchait naguère un trésor dans les caveaux de Saint-Denis, était (au méfait près) de la race de ces affolées de Villemonble. Il peut, il doit y avoir un crime dans la « maison maudite », mais il y a aussi du détraquement cérébral et je ne sais quelle dépravation de la folle du logis.

Jamais cheval de course ne galopera aussi vite que l'imagination, lorsqu'elle est débridée. Les Parisiens, qui se piquent pourtant d'intelligent scepticisme, croient facilement aux absurdités les plus niaises dès que leur goût du romanesque est un peu caressé et leur cerveau un peu surexcité. Voici, par exemple, qu'on entend, dans la rue de Hanovre, des bruits bizarres qui semblent sortir de terre. Tout aussitôt, les bonnes gens du quartier se regardent et s'interrogent. Les uns assurent que, la nuit, ils entendent sous leurs pieds des bruits de pas. « J'entends des pas dans mon mur! »

disait Angelo, tyran de Padoue. Les autres se demandent si les bruits souterrains qu'ils perçoivent ne seraient pas les premiers grondements d'un futur tremblement de terre. Et les propos échangés se répètent avec une rapidité effrayante. Il y a longtemps que l'inquiétude — pour ne pas dire la peur — avait inventé l'électricité. Au total, les bruits mystérieux qui ont troublé le sommeil des habitants de la rue de Hanovre provenaient tout simplement des appels de cornet que se font les égouttiers travaillant sous nos maisons comme les mineurs au fond de leurs puits.

Mais quoi! pendant plusieurs jours, plus d'un Parisien n'en a pas moins été très pâle et s'est demandé si, comme la cour au temps de Salvandy, il ne dormait pas sur un volcan. La crédulité, la crainte et à la fois l'attrait de l'inexpliqué, du mystérieux, du gros mélodrame, sont inhérents aux foules, et on ne l'a jamais mieux vu que pendant ces tristes jours du siège de Paris où l'on ne pouvait allumer une lampe près de sa fenêtre sans être exposé à être accusé d'espionnage par un caporal montant en hâte pour vous demander, tout essoufflé :

— Pourquoi ce signal ?

Le drame ou le mystère de Villemonble, avec son odeur d'ossements déterrés et d'encens brûlé, est donc ce qui passionne le plus l'attention de la foule depuis plusieurs semaines. Le départ de madame Judic aurait, pour un peu, passé inaperçu, toute la curiosité allant à mademoiselle Ménetret, si des annalistes aimables n'avaient pris soin de léguer à l'histoire la liste des

robes qu'emporte la diva et le catalogue des petits chiens qu'elle emmène. Ces détails méritaient, en effet, d'être notés scrupuleusement. Voilà la fauvette envolée !

Une fauvette un peu forte, sans doute, mais toujours charmante. On va, là-bas, lui faire des ovations de reine, comme à Jenny Lind et à Rachel autrefois, à Sarah Bernhardt hier. Les hourras ne coûtent rien aux Américains si les fauteuils qu'on leur loue coûtent cher.

Et, pendant qu'elle vogue vers le succès, je revois madame Judic toute mince, mignonne, timide, avec ses grands yeux étonnés et son sourire un peu triste, lorsqu'elle jouait, au Gymnase, les bouts de rôle sacrifiés dont personne ne voulait.

— Elle n'a pas de talent, disait M. Montigny, son oncle. Elle devrait quitter le théâtre, la pauvre fille !

Dans les *Grandes Demoiselles* de Gondinet pendant que Blanche Pierson, Angelo, Marie Magnier, d'autres encore montraient leur grâce au premier plan et leurs gais sourires, on apercevait à peine, caché parmi ces jeunes femmes, le joli visage inquiet et la démarche encore hésitante d'Anna Judic. Elle, si gracieuse maintenant, elle ne savait que faire de ses longs bras. On eût pu lui appliquer le mot de Chamfort ou de Linguet sur les Anglaises : « Les Anglaises sont jolies, mais elles ont deux bras gauches. » On ne le lui appliquait point parce qu'on ne parlait pas d'elle. On ne savait même pas qui elle était. Personne ne s'en inquiétait.

Tout le monde devait dire là, comme Montigny : — Elle devrait quitter le théâtre !

Un beau jour elle le quitta. Il y avait, au Gymnase, un petit acteur de beaucoup de talent, bon musicien, lettré aussi, fils d'un négociant du faubourg Saint-Martin, et qui avait épousé une toute petite actrice du théâtre, spirituelle et remarquable, Céline Chaumont. Le comédien s'appelait Georges Lefort. Nous avions usé nos tuniques, coude à coude, au collège. Lefort écrivait, paroles et musique, des romances — parfois des duos — que sa femme et lui allaient chanter dans les casinos des villes d'eaux, l'été. Madame Judic lui dit : — Pourquoi ne me feriez-vous pas chanter une de vos chansons que madame Chaumont chante si bien ?

Et Georges Lefort répondit :

— C'est vrai ! Pourquoi pas ?

Il donna à Anna Judic une petite idylle parisienne, une romance sentimentale, la *Première Feuille*, et Judic se présenta, aussi tremblante que la petite feuille frileuse du printemps, au directeur de l'Eldorado.

— Mettez-vous au piano, Madame !

Madame Judic se mit au piano.

— Voyons, chantez !

Elle chanta. La voix était craintive, comme le regard, comme le geste. Mais l'accent plaisait et il y avait dans toute la personne de la jeune fille une grâce souffreteuse d'une séduction exquise :

Espoir ! amour !
Je suis la première feuille !
Bonjour !

Il était charmant, ce *bonjour*, ou plutôt ce *bonzour* dit d'une voix câline avec un petit sourire suppliant, la jolie tête délicieusement enfantine inclinée sur l'épaule. Anna Judic fut engagée. Engagée à l'Eldorado ; et c'est de là qu'elle devait partir, en s'arrêtant aux Folies-Bergères, pour aller chanter aux Bouffes les couplets de cette *Timbale d'argent* qui emplirent pendant six mois la petite salle du passage Choiseul.

Anna Judic habitait alors, rue de la Fidélité, avec son mari, un petit appartement, très haut juché, comme les nids des oiseaux prudents. Elle disait : « Qu'est-ce que je demande? A gagner ma vie avec de la musique, comme les joueurs d'orgue ! » Qu'il y a loin maintenant de ces tristes débuts, de ces timidités inquiètes, de cette jeunesse frileuse ! — Et comme le hourra de l'Amérique répond ironiquement à la prédiction de Montigny :

— Elle devrait quitter le théâtre ! Pauvre fille ! Elle n'a pas de talent !

Du reste, je me défie profondément des prophéties. Il n'y a peut-être qu'un prophète moderne, c'est M. de Talleyrand, qui disait, du moins après avoir tout vu, tout servi et tout déserté : « *Tout arrive !* »

Et tout disparaît aussi !

Au moment où les journaux annoncent la mort du peintre autrichien Canon — un portraitiste de *high-life*, habile à chiffonner les étoffes, à casser de plis altiers les satins chatoyants, comme Makart — j'apprends la fin d'un des doyens de la peinture française, le véné-

rable Joseph Beaume, qui vient de mourir à quatre-vingt-huit ans.

La jeune génération le connaissait-elle ? Ou du moins savait-elle que Joseph Beaume vivait encore ? J'ai chez moi un très joli tableau que j'ai cru longtemps une œuvre de jeunesse de Jules Dupré.

— Non, me dit un jour le maître paysagiste, c'est une copie de mon frère Victor d'après Beaume.

C'est, en effet, un des plus attirants tableaux de Beaume, la *Mère infirme*, une scène d'intérieur tout à fait charmante. Jules Dupré nous a parlé bien souvent des grands succès de Joseph Beaume. Les galeries de Versailles contiennent plus d'un tableau de Beaume, et toutes ces toiles, *Lutzen*, *Bautzen*, le combat d'*Oporto*, la *Bataille de Toulouse*, sont enlevées avec une verve toute française. Pendant plus de cinquante ans, depuis le Salon de 1822, où il envoyait son premier tableau, Joseph Beaume a exposé, avec des succès divers, des tableaux de genre ou d'histoire, des portraits, des chasses, jusqu'à des marines. Élève de Gros, il avait réduit à de plus petits formats les vastes compositions de son maître. La collection de *l'Artiste* est remplie de gravures et de lithographies d'après Beaume. Eugène Lami, Jean Gigoux, et les infatigables travailleurs de ce bataillon si clairsemé de vieux artistes braves gens et sans façon n'ont pas plus produit et avec plus d'heureuse vivacité que ce vieillard qui repose maintenant et qui peut-être travaillait encore au seuil de ses quatre-vingt-neuf ans. Joseph Beaume, « peintre d'histoire », meurt simple chevalier de la Légion d'honneur, chevalier depuis 1836. On

voit que par la simplicité aussi il était de la vieille école.

Son nom survit non seulement par ses œuvres multiples, mais bien porté par son fils, un de nos légistes distingués qui, sous le pseudonyme de *Beaumont*, est aussi un auteur dramatique applaudi, un romancier très attachant et un confrère estimé et aimé.

LIII

Pétition pour quelques Parisiens que l'on empêche de chanter.

22 septembre 1885.

Elle est restée célèbre, la *Pétition* de Paul-Louis, canonnier-laboureur, pour les villageois que l'on empêchait de danser sur la grand' place d'Azay, voilà soixante-cinq ans tout juste, et, en dépit des bonnes raisons données jadis par le vigneron de la Chavannières, j'apprends qu'on empêche encore, aujourd'hui même, quelques Parisiens amis des chansons de dire des vers en musique le soir, dans un coin de Paris, au pied de la colline de Montmartre. Les gendarmes dont se plaignait Courier faisaient taire les violons en 1820, sur les bords du Cher. Les agents font taire le piano, rue de Laval, dans le gai cabaret moyen âge qui, pour enseigne, arbore un chat noir.

Je ne l'ai point revu, ce cabaret légendaire, depuis qu'il montrait, boulevard Rochechouart, sa fantastique enseigne où, sur un croissant de lune, se détachait un maigre matou hoffmannesque et couleur de la nuit, avec

d'énormes yeux phosphorescents. Il a, depuis, quitté ces parages dangereux, où les rôdeurs de nuit prétendaient trinquer avec les poètes, et il s'est logé, non loin de l'hôtel Léclanché, dans une demeure hier encore fort bourgeoise, paisible et fermée, qu'il a bouleversée, éventrée, agrandie, garnie de vitraux et de poutrelles, transformée enfin en une de ces *hostelleries* d'autrefois qui glissent leur note pittoresque dans l'architecture admirablement et ennuyeusement rectiligne du Paris moderne.

Il paraît qu'on se divertit dans ce cabaret littéraire dont parlent les étrangers dans leurs impressions de voyage comme d'une des originalités de Paris. On y dit des vers, on y récite des ballades, on y joue des musiques quasi inédites, et plus d'un débutant, qui finira peut-être par l'Académie, s'y amuse à voir, parmi des serviteurs en pourpoint, des garçons costumés en membres de l'Institut. La plaisanterie est peut-être impertinente. M. Salis avait risqué un tavernier en habit de sous-préfet. On a interdit l'habit brodé du sous-préfet, mais on tolère l'habit vert du membre de l'Institut. C'est une facétie comme une autre, un peu plus irrévérente qu'une autre, mais il faut bien que les vieux vêtements s'usent et que jeunesse se passe.

Quoi qu'il en soit, il est interdit aux Parisiens du *Chat Noir* de chanter, comme il était défendu de danser aux bons ruraux de Touraine. Ce n'est pourtant pas un grand crime qu'un couplet et le malheur est qu'on accorde le droit aux musiques et musiquettes à une quantité d'établissements plus ou mal famés qui n'ont point comme le cabaret de M. Rodolphe Salis

un aspect et comme un parfum artistique et littéraire.

Je me demande quel grand mal font quelques poètes en liberté qui se proposent de s'amuser et d'amuser Paris d'une façon curieuse, ou plutôt sans façon, gaiement, mais décemment. Ils se vantent de ne faire, derrière leurs vitraux gothiques, ni politique ni pornographie. Ils continuent, dans leur coin, la tradition interrompue de ces cabarets littéraires qui ont eu leur splendeur et ont rencontré leurs historiens. L'ombre de Faret et de Cadet la Perle les devrait protéger et ce *Chat Noir* de Montmartre m'a souvent fait songer au petit cabaret de la mère Saguet, près des moulins, où jadis des inconnus de vingt ans, qui s'appelaient Thiers, Mignet, Alphonse Rabbe, allaient écouter un poète de leur âge qui se nommait Hugo, leur disait des vers, tandis qu'un grand garçon à tournure militaire, leur dessinait des *bonshommes* sur la nappe et les signait Charlet !

Qui sait ? Il y a peut-être des Charlet et des Thiers et des Rabbe parmi ces habitués du cabaret gothique, et peut-être quelqu'un de ces poètes qui s'amusent à se faire servir du brandevin par un membre de l'Institut sollicitera, plus tard, l'honneur de porter respectueusement l'habit vert — si souvent trop vert !

En attendant, on les empêche de chanter. Les sergents de la maréchaussée frappent à l'huis de l'*hostellerie* et prononcent ce mot tout moderne : *Contravention.* C'est un anachronisme, mais la loi est là, et la loi qui laisse hurler des chansons obscènes dans tant de cafés-concerts louches, où des chanteuses chantent de la gorge comme leurs auditeurs se la couperaient, la

loi, le guet et les archers s'opposent à ce que des rimeurs comme Haraucourt, Goudeau ou Jean Rameau — de vrais poètes — jettent leurs refrains aux solives polychromes du plafond.

Je sais bien que les solives ne sont pas seules à entendre. Les murs de la rue ont aussi des oreilles. Mais quand un vague refrain de musique s'envolerait par nos rues, le soir, où serait le mal ?

Le Cirque Fernando est bien là, tout proche, qui envoie aux échos ses fanfares de cuivre, et plus loin les bals populaires, les bals douteux, les bals tragiques, dont les quadrilles sautillants et les musiques rauques dégorgent dans la nuit leurs accords pareils à des cris.

Je plaide là une cause bien impersonnelle, car je n'ai jamais franchi le seuil du cabaret célèbre et j'ai moins fréquenté les cafés que les bibliothèques. Mais c'est aussi bien la cause de la poésie, de la chanson et de la gaieté !

Bon Dieu ! sommes-nous donc si hardiment joyeux qu'il faille imposer silence à nos éclats de rire ? En ce temps de saturniens, de pessimistes et de misanthropes, est-ce donc un sujet d'épouvante et de scandale que la réunion de quelques compagnons amis des vers, et la musique de quelque improvisateur constitue-t-elle un tapage nocturne ?

J'en appelle à tous ceux qui trouvent, avec raison, que nous devenons beaucoup trop moroses. J'en appellerais volontiers à M. Ernest Renan, qui, après avoir étudié le Livre de Job et écrasé ce Gaulois de Béranger,

s'en va vider le pot de cidre celtique avec les Gaulois de Quimper. Le cabaret littéraire, la chanson chantée là, c'est le contraire de la chanson absurde ou hideuse hurlée dans les concerts où le désœuvrement applaudit la sottise ! C'est la vieille chanson que chantait, pour braver la mer ou pour narguer l'Anglais, le glorieux foulon de Vire.

Quand on pense que ce ne serait plus les *Angloys* aujourd'hui, mais l'officier de paix qui fermerait la bouche à Olivier Basselin ! Pauvre Basselin ! La vue de sa maison, dans cette jolie cité littéraire de Vire, qui élève des monuments à de doux poètes comme le bon Chênedollé et se glorifie de conserver le moulin qui servait à Basselin pour fouler les draps — la rencontre de ce vieux logis, au pont des Vaux — les Vaux-de-Vire — au bord de la rivière de Vire et de la Virèxe qui chantent en coulant, comme si, du haut en bas du coteau, des maisons tapissées de rosiers grimpants, aux prés semés de pâquerettes, tout chantait à Vire des refrains virois, la vue ensoleillée de ce coin du Bocage m'est restée comme un lumineux souvenir.

Eh bien, ce sont des petits-neveux de Basselin que ces Parisiens qu'on empêche de chanter. Ils modernisent Horace, ils suivent l'antique exemple du *bon vieux drôle* Anacréon, ils se plaisent peut-être aux *repues franches* de Maistre Villon ; mais quel tort font-ils au prochain, et parce qu'on n'est pas un saturnien et qu'on n'a point la face de Carême-prenant, en est-on pour cela l'ennemi du guet et la proie des archers ?

Vraiment, comme chantait un autre *vaux-de-virien*, Jean le Poux, l'avocat de Vire :

Plus est honneste un Vau-de-Vire en table
Qui va louant hautement le bon vin
Qu'autre propos qui n'est point véritable.

. . . .

On peut bien boire et n'estre point yvrogne;
On peut chanter aussi, sans être fol :
On prise tant le chant du rossignol !

Je veux bien que les refrains du *Chat Noir* ne soient pas précisément le chant du rossignol. Mais ce rossignol même, lui dirait-on : « Tais-toi, vilaine bête ! » s'il s'avisait de chanter à la fenêtre d'une maison de Paris ?

Laissez à nos logis un peu de musique. Ces musiques indistinctes et ces chansons confuses, c'est comme la voix d'une ville, et celle qui parle à tout le monde la langue que tout le monde comprend. Paris était plus souriant au temps de ces guinguettes que l'Empire traquait comme des clubs, et qui ne faisaient pourtant de mal à personne, pas même à l'Empire. Ah ! que Mazarin était plus fin, lui qui laissait, par-dessus les mousquets chargés, les mazarinades battre des ailes ! « Ils *cantent*, ils payeront ! »

Laissez chanter les rares entêtés qui chantent encore. Laissez à Paris quelques coins pittoresques où l'on s'amuse décemment. Que serait pour nous l'étranger si nous n'accrochions pas, pour ainsi dire, le ressouvenir d'une musique, d'un refrain, d'une chanson, aux impressions qu'il nous a laissées ?

Eh bien ! oui, dans les souvenirs de voyage, il y a toujours — comme un accompagnement que le temps change en raillerie — quelque refrain entendu dans quelque carrefour, emporté, rapporté au coin du feu

comme une bouffée de poésie, murmure de guitare au coin d'un pont sur l'Èbre, à Saragosse, *tzimbalum* de tzigane au détour d'une rue de Pest, *lamento* de violon au fond de quelque *kneipe* de Prague. Il semble que ces voix des logis saluent l'étranger quand il passe, et quand Paris avait ses goguettes, ses goguettes où chantait l'ouvrier, il valait bien, je le répète, avec ses refrains de caveau, ses chanteurs des rues, le Paris cosmopolite des courses, des steeple-chases et des pick-pockets.

Déjazet passait, un soir, devant une de ces goguettes. Elle entend qu'on y chantait la *Lisette de Béranger*. Et comme on la chantait mal, la chanson de Bérat ! Le guet eût fait fermer l'établissement. Déjazet le fit ouvrir, s'attabla avec les buveurs, demanda la parole et, souriante, sans se nommer, montra aux chanteurs comment on chante :

Enfants, c'est moi qui suis Lisette,
La Lisette du chansonnier...

— Voulez-vous que je vous dise ? s'écria le goguetier ? Vous chantez ça presque aussi bien que Virginie Déjazet !

— Pour une bonne raison, camarade. C'est que Virginie Déjazet, c'est moi ! Allons, à la santé de Béranger !

— Et à la santé de Lisette !

Eh bien ! si, à défaut de Déjazet, Judic ou cette pauvre Théo, qui vient de se blesser au bras, ou Granier, cette grisette de Mürger, passait devant le *Chat Noir* et voulait montrer aux clients de M. Salis comment on chante du Désaugiers ressuscité ou du Debraux

rajeuni, les sergents interrompraient-ils la chanteuse et s'écrieraient-ils : *Contravention !* à la fin du couplet ?

Ah ! qu'il est temps de faire campagne contre les hypocondres et les tristes !... A la fin on embrume notre esprit français. Ce n'est même plus le magnifique spleen byronien, la révolte superbe ; ce ne sont même plus les *Nuits*, c'est l'*ennui* d'Young. A la rescousse les vivants !... Et, parmi ces vivants, ces immortels, Rabelais, Montaigne, ce diable de Villon lui-même et ce pauvre diable d'Olivier Basselin — tous à la fois, puisque non seulement les déplorables et les lamentables, mais les gens de police, se mêlent de dire : A bas les rires !

Il ne s'agit pas de chanter les couplets bachiques et de célébrer comme tant d'autres le *jus de la treille.* Les gaietés d'ivrognes sont joies de brutes. On peut aimer la vie sans aimer le vin, et Horace était soumis au régime du petit-lait. Mais quoi ! la mélancolie devient une mode. Il faut la combattre comme on peut et les cabarets gothico-historiques, avec leurs pommes de pin, leurs branches de houx ou leurs fleurs de pommier, sont des remèdes qui en valent bien d'autres.

On plante des pommiers ès bords.
Des cimetières, près des morts,
Pour nous remettre en la mémoire
Que ceux dont là gisent les corps
Ont aimé comme nous à boire.

Otez ce mot de *boire*, qui implique une vilaine idée fausse, et mettez *rire*, dans ces vers de Basselin, mettez

vivre, et vous aurez une philosophie qui, pour être banale, n'en peut pas moins supporter la comparaison avec celle des Schopenhauer et des Hartmann. Elle est moins raffinée, mais plus saine ; moins compliquée, mais plus consolante. C'est la vieille philosophie de ce bon pays de Gaule et Molière s'y est tenu, en sortant de chez Gassendi. C'est celle que M. Renan prêche en Bretagne, au dessert, entre la pomme et le roquefort ; c'est — après tout — la philosophie en action des musiciens et des poètes de ce cabaret du *Chat Noir*.

« Ils *cantent !* — Laissez-les *canter*, dirait Mazarin. Ils auront assez tôt les sourcils froncés, les lèvres refrognées et les tempes grises ! » Jamais un refrain de chanson n'a assourdi un honnête voisin et, pour moi, Parisien, quand je rentre au logis, le soir, il me paraît plus sûr d'ouïr, derrière les vitraux flamboyants d'une *hostellerie*, quelque villanelle nouvelle que d'entendre, sur mes talons, le pas d'un rôdeur — dans la nuit sans verrière illuminée, sans refrain de chanson et sans sergent de ville.

Un mot sur un autre sujet. Je ne regrette point de m'occuper des menus faits de la vie contemporaine — je veux dire de nos contemporains — lorsque je vois combien ces détails biographiques ou littéraires intéressent une foule de gens. J'ai reçu, à propos de la chanson légendaire du *Vieux Quartier Latin*, dont Antonio Watripon s'est un jour attribué la paternité, plusieurs lettres, toutes intéressantes. L'une d'elles me rappelle que Charles Lepère reproduit sous son nom ces refrains d'étudiant dans l'*Album* du Dîner de la *Marmite*, dont il fut

président. Une autre, signée de l'ancien principal du collège d'Auxerre, m'apporte de jolis vers de M. Lepère lui-même, et l'ancien ministre s'y déclare officiellement « le père » de la fameuse chanson dont Jules Choux et Watripon se disputèrent la paternité jusque devant les tribunaux. Thémis s'en étonna, mais Lepère s'en divertit.

M. P. Munier, mon aimable correspondant, ayant donc demandé un des rares exemplaires du *Vieux Quartier Latin*, imprimé jadis aux frais de Ch. Lepère, celui-ci lui envoya le dernier exemplaire avec cette spirituelle dédicace, que je reproduis pour les curieux. Ce sera la fin du procès :

A M. MUNIER

Voici l'enfant: dis ce qu'il vaut,
Toi, si bon juge,
Que je sache à quel père il faut
Que je l'adjuge.

Si tu dis : « Bête comme un chou ! »
Qu'à Choux il reste ;
Que Watripon, si c'est son goût,
Seul le conteste.

Mais si tu juges que l'enfant
A dans la veine
Quelque goutte de ce bon sang
Que fait *Migraine*,

Si tu lui trouves l'air d'un fils
De notre Auxerre,
Va pour le *sic vos non vobis !*
Je suis...

LE PÈRE !

La *Migraine*, paraît-il, est le premier cru d'Auxerre. Il sera dit qu'aujourd'hui nous ne parlerons que de la dive bouteille et de ceux qu'Olivier Basselin appelait les *bons biberons*.

LIV

La rentrée. — Petits paniers. — Les Bulgares. — Les élections. — Crémieux, secrétaire de Rachel. — Les lettres d'une tragédienne. — Louis Veuillot et Rachel. — Les *Mélanges* de Veuillot. — Les lendemains des polémiques. — Les *éreinteurs*. — La question du Tonkin en 1859. — L'*Univers* et l'Empire. — Les injustices des polémiques. — Louis Veuillot tonkinois.

25 septembre 1885.

Les *retours des bains de mer* s'affirment, à Paris, par ces petits paniers à ouvrages qui portent, brodés en soie bleue ou rose, les noms des stations balnéaires où ils furent achetés. On les tient encore à la main, en se promenant par les rues parisiennes, comme si l'on était toujours au pied des Pyrénées ou au bord de la plage. C'est une illusion qu'on se donne. Et puis il faut bien prouver que, si l'on revient à Paris, du moins on l'avait quitté. Et c'est pourquoi les petits paniers et les rouleaux de paille où se lisent ces noms *Trouville*, *Étretat*, *Dinard* ou *Luchon* passent à travers nos rues.

C'est, à Paris, tout ce qu'il y a de nouveau, ou à

peu près. Au Bois, les feuilles jaunes tombent comme une pluie d'or. Sur les boulevards, les marronniers montrent déjà leurs squelettes. L'automne est venu et, avec l'automne, cet étrange coup de théâtre de la Bulgarie qui nous montre bien — comme disait M. de Salvandy en son style — que l'Europe peut « porter la foudre dans ses flancs » et qu'il n'est pas d'incident « échappé de l'urne du destin » qui ne puisse mettre le monde en feu.

Les élections, qui sont pour bien des gens d'un intérêt plus intime, plus rapproché, plus direct, occupent pourtant les esprits un peu plus que le panbulgarisme. On songera plus tard à la question d'Orient. *Cherchez le Bulgare!* En attendant, on *cherche le député*. En plus d'un endroit, on fait mieux ou pis que le chercher même, on le chasse. Nous ne sommes pas encore assez américanisés pour nous habituer à des discussions politiques à coups de revolver, comme au pays de Mark Twain. L'éloquence chargée à balles nous étonne. On s'y fera peut-être et, à tout prendre, on s'y fait. Qui nous eût dit qu'une détonation de pistolet en plein palais de la Bourse ne produirait au total pas plus de panique qu'un bruit de pois fulminants?

En vérité, la publication des lettres de Rachel à Adolphe Crémieux a fait plus de tapage que ces discussions à main armée. La *Revue bleue* a, en effet, provoqué dans le public un certain étonnement en nous révélant que Rachel, toute jeune (elle avait dix-

huit ou vingt ans), et très ignorante (la pauvre fille n'avait pu apprendre à la fois la grammaire et la harpe dont elle jouait au coin des rues), lorsqu'elle avait besoin de répondre à quelque grand personnage, à une souveraine ou même à une camarade spirituelle comme Déjazet, ou à un critique comme Chaudesaigues, une lettre qui fût bien tournée, aiguisée, alerte et sans fautes d'orthographe, s'adressait à *papa* Crémieux, qui l'avait prise en affection, et lui fabriquait quelque jolie réponse qu'on se passait ensuite de main en main, à Paris, en se répétant : « Voyez comme mademoiselle Rachel écrit bien ! »

Ce qui revient à dire que toutes les lettres de la jeunesse de Rachel sont de Crémieux et que les possesseurs de ces précieux autographes peuvent s'écrier (le mot est de Rachel elle-même) : « Ah ! pauvres gens ! comme nous sommes volés ! »

Les admirateurs de Rachel ont poussé, là-dessus, les hauts cris et parlé de sacrilège. Le secret de la supercherie d'Adolphe Crémieux et de Rachel devait être, à leur avis, aussi sacré que celui de la confession. Avec une opinion pareille, on n'écrirait jamais de *Mémoires*, et Saint-Simon devrait être mis au feu. Je ne suis pas de ceux qui trouvent, au surplus, que la révélation de cette collaboration de Crémieux avec Rachel, ou plutôt cette substitution de Crémieux à Rachel, ait fait tort à la mémoire de l'admirable et charmante femme. Elle avait infiniment d'esprit, même la plume à la main, et si, à vingt ans, elle avait la pudeur de ses fautes d'orthographe, elle en rougit beaucoup moins par la suite, et trouva, avec raison, que le style, qui est la chair

savoureuse de la phrase, peut parfois se passer de l'orthographe ou de la grammaire, qui en sont les ossements.

En somme, quelles sortes de lettres de Rachel le bon *papa Crémieux*, comme elle l'appelle, a-t-il écrites? Des lettres de remercîment, des billets pour accepter ou refuser une invitation, remercier d'un article de journal; de ces lettres forcées, où la plupart du temps on ne met rien de soi-même, rien que des formules. Mais les lettres où Rachel se livrait, avec son charme exquis, et sa bonne grâce familière, celles-là, qui nous montrent Rachel telle qu'elle fut, telle que Musset l'a décrite dans une page immortelle, *papa Crémieux* les a-t-il écrites?

Non. Et ce sont celles-là seules qui *sont Rachel.* Les autres pourraient être *de Rache,l* qu'elles ne seraient point *Rachel.* Une femme n'est elle-même que lorsqu'elle parle de son cœur, j'imagine que Rachel ne laissait à personne le soin de traduire sa pensée profonde, les frémissements de son âme, les battements même de son cœur. Adolphe Crémieux y eût échoué. Et tous les écrivains du monde n'eussent certes pu réussir. Car, l'art a beau être sublime, complet, parfait, il ne donnera jamais, il ne rendra jamais le spontané, l'éperdu, le profond, l'irrésistible de la nature. Une Sévigné, qui ne se torture pas à *piquer l'adjectif*, comme nos modernes, trouve l'achevé, l'inimitable, du premier coup et comme d'instinct, parce qu'elle sent, parce qu'elle est émue, parce qu'elle aime.

Eh bien, je voudrais les voir les lettres du très éloquent et très spirituel Crémieux écrites *pour Rachel.*

Elles ne doivent pas valoir le moindre petit billet de Rachel, écrit sans apprêt et, si l'on veut, sans orthographe, à quelque être qui lui était cher. Crémieux fut un avocat entraînant, un causeur incomparable, un bon et charmant homme, mais, avec toute son éloquence, Rachel l'eût battu dans une composition épistolaire. Oui, cette petite Rachel elle-même qui lui écrivait si souvent : « Papa Crémieux, faites-moi une lettre ! » Et voilà bien le défaut : les lettres de Crémieux étaient *faites*, celles de Rachel étaient senties, sincères, défectueuses, mais entraînantes. Quand j'ouvre une *Correspondance*, ce n'est pas un auteur que je cherche, c'est un homme ou une femme. Les lettres de Rachel par Crémieux (qu'on nous les montre, on verra) devaient être des *lettres d'auteur*, pis encore, des lettres d'avocat (1).

Aussi bien, c'est la faute de la famille de Rachel qui, depuis des années, s'oppose à la publication de la *Correspondance* de la tragédienne. Elle va laisser

(1) A propos de Rachel, je trouve dans une notice sur l'*Hôtel et Bains salins du Soleil* (à Mumpf-sur-Rhin), imprimée à Bâle la curieuse note que voici et que je signale aux futurs biographes de Rachel : « *L'auberge du Soleil* est la maison où est née la fameuse artiste française Rachel Félix. A la fin du mois de février 1821 vint à l'*auberge du Soleil* à Mumpf, accompagnée d'une vieille femme et d'un homme, une jeune femme de race juive qui, dans la chambre n° 13, mit au monde une fille avec l'aide de Thérèse Bœhni, sage-femme. La jeune femme demeura 14 jours dans la maison et reçut la visite de plusieurs voyageurs israélites. Comme on l'apprit plus tard, cette enfant fût la tragédienne Rachel Félix, morte en 1858. La chambre dans laquelle Rachel naquit fut longtemps appelée la *Chambre juive.* »

s'acclimater cette légende que tout ce qui est signé Rachel fut rédigé par Crémieux. Que si l'on eût donné les adorables lettres griffonnées par cette femme d'un charmant génie — lettres sans pose, lettres sans maquillage — on saurait aujourd'hui, à n'en pas douter, quelle femme d'esprit, quelle fine et vraie Française fut la grande et tragique Rachel.

Jules Lecomte, au lendemain de la mort de Rachel, et M. G. d'Heylli, il n'y a pas longtemps, publièrent un certain nombre de ces lettres, que redoute la famille. Toutes sont ravissantes. C'est Rachel causant — et séduisant. Louis Veuillot a eu beau s'écrier, lorsque Rachel mourut : « Cette reine de théâtre, qui tremblait devant les journalistes, *écrivait comme Zerbinette* », je crois que ni Zerbinette ni même *papa Crémieux* n'écrivaient comme cette reine de Bohème, fille de Racine et de Corneille.

Louis Veuillot — qui proteste contre ce qu'il appelle la *canonisation civile* de Rachel, plus pleurée que Cavaignac, mort presque en même temps que la tragédienne — s'indigne de certain petit billet de Rachel imprimé alors par Jules Lecomte, sans doute.

Rachel avait chez elle une belle édition in-quarto d'un poème de Voltaire, avec un choix de gravures forçant un peu le texte. Elle envoie un jour le dangereux ouvrage à un de ses amis avec ce mot :

« Mon cher ami,

« Mes enfants grandissent, ils furettent partout. Je ne veux pas que ce volume reste chez moi. Veuillez me

le garder. Je vous le redemanderai quand j'en aurai besoin.

« RACHEL. »

Voilà ce que Veuillot appelle « un trait de mœurs sentant la Cafrerie ». Rachel ne redemanda jamais le livre de Voltaire, mais elle avait écrit « *quand j'en aurai besoin* », et cela suffit pour lui attirer les foudres de Veuillot.

Ah ! polémiques, vieilles polémiques, colères imprimées, injures inutiles!

Je viens de lire, après les *Lettres* de Louis Veuillot, récemment publiées, les dix-huit volumes de *Mélanges politiques et littéraires* de l'ancien rédacteur en chef de l'*Univers*. Ç'a été l'espèce de plaisir et d'étude de mon été. Les *Lettres* de Veuillot me montraient une sorte de rabelaisien en voyage, humant le piot chez les curés de village et préférant le dîner copieux de l'évêque à l'hospitalité du jeune prêtre de campagne. L'aveu est imprimé tout au long dans ces confidences de buveur et de causeur dégrafant ses boutons et riant de tout son ventre. Les *Mélanges* m'ont fait voir le polémiste extraordinaire, le journaliste prodigieusement armé et éloquent et l'écrivain hors de pair. Bien peu d'hommes ont manié comme Louis Veuillot notre claire et vaillante langue française. Flaubert, Renan, Veuillot, voilà avec des manières diverses, un rare trio de prosateurs.

Je comprends le mot de M. de Rémusat, le plus spirituel des hommes, disant à ses confrères :

— J'aime tant le talent que, si Veuillot se présentait à l'Académie, je voterais pour lui !

Du reste, la concession n'était pas si forte. Les prosateurs de cette race ne courent ni les rues, ni les journaux, ni les académies. Ce qui est navrant, par exemple, c'est de voir l'inanité de tout ce robuste talent dépensé en des polémiques oubliées, comme en des rixes inutiles. Ces dix-huit volumes, où tant de pages peuvent figurer parmi les plus belles de ce temps, exhalent désespérément un relent de mort ou de renfermé. C'est comme l'odeur d'un fumier spécial, un fumier de polémique, où s'épanouissent de superbes et attirantes fleurs de style.

Hélas ! à quoi bon tant d'injures ? Injures à Prévost-Paradol ou à Montalembert, à Victor Hugo ou à Lacordaire, à Lamartine ou à Alphonse Karr, à Albert de Broglie ou à Louis Jourdan, à Alloury, à Edgar Quinet, à La Bédollière — ce pauvre La Bédollière — à tout le monde ! Quel talent dépensé dans ces pugilats politiques ! — Et quel inutile et écrasant métier que celui d'*éreinteur !*

Qui les lit, ces *éreintements* (puisque c'est le mot du métier), maintenant que la mort a couché comme côte à côte l'*éreinteur* et les *éreintés ?* Quelques curieux de bon style, comme moi, ou quelques curés de campagne qui jadis ont souscrit à ces *Mélanges*, dont certains volumes sont à peu près introuvables aujourd'hui en librairie. Voilà la destinée des *éreintements !* Le plus admirable des *éreinteurs* n'est plus lu, n'est

même plus compris après quelques années. Que nous font, dans des livres, tous ces noms d'*éreintés*, dont la plupart ont disparu ?

Il se faut moquer de toutes ces aspersions d'encre comme de la poussière du balayeur, quand vous passez. L'*éreinteur* accomplit, en ce bas monde littéraire, une fonction de dupe. Il fait du bruit, point de besogne. Lorsqu'il a le talent d'un Veuillot, encore mérite-t-il que ceux-là mêmes qu'il attaque oublient le polémiste pour ne voir que l'artiste. Mais les autres.

— Quand Veuillot m'attaque, me disait un sage, il me prend des envies d'aller lire l'article à tout le monde et de m'écrier : « Quel talent ! » Quand tel autre me vise, je laisse là le journal en me contentant de dire : « Quel pauvre homme ! »

J'ajoute qu'il est toujours plus facile d'*éreinter* que de juger ou de persuader, mais c'est surtout lorsque Veuillot n'*éreinte* pas qu'il devient — chose curieuse — un prosateur admirable. Sur Cavaignac, sur Donoso Cortès, sur les Sœurs de charité, sur les paysans, il a des pages à apprendre par cœur, à réciter comme Flaubert récitait, déclamait Coëffetau — qui ne vaut pas Veuillot.

En lisant ces *Mélanges* du polémiste mort, ce n'est pas seulement le chapitre consacré à Rachel qui m'a frappé, c'est un autre passage, tout à fait inattendu, et que j'ai noté comme intéressant le moment présent.

Louis Veuillot avait prévu, prédit et préconisé la politique d'expansion française.

Au mois de mars 1859, analysant un livre de M. Eugène Veuillot, son frère, *la Cochinchine et le Tonkin*, il parlait avec éloquence de « cette grande et belle contrée de la Cochinchine et du Tonkin », arrosée déjà du sang français, du sang des missionnaires chrétiens qui furent, là-bas, comme l'avant-garde de nos soldats. Ce serait un chapitre à méditer, dans ces *Mélanges* à relire. Le premier missionnaire qui avait complètement visité ce pays, le P. de Rhodes, s'écriait après avoir échappé aux tortures des mandarins : « Et puis, dites que ce pays-là ne vaut pas le nôtre ! »

« Dites, ajoutait M. Eugène Veuillot, après avoir interrogé tous les témoins, dites que ce pays-là ne ferait pas une colonie dont la position maritime et la richesse territoriale garantiraient à la France un rôle digne d'elle dans ces contrées où flotte si orgueilleusement le drapeau anglais ! »

C'est au lendemain de l'apparition des soldats français à Tourane que Louis Veuillot écrivait ces lignes, et on pouvait l'accuser de louer la politique coloniale de l'Empire comme il avait salué les débuts du césarisme. Mais la fin de cette année 1859 n'avait pas sonné que l'*Univers*, dont le verbe était haut, recevait un avertissement, signé de M. Rouland, ministre de l'instruction publique et des cultes, chargé par intérim du département de l'intérieur — avertissement contresigné par le commissaire de police de Marseille — et qui visait notamment les passages d'un article intitulé : *l'Europe en Asie*, où Louis Veuillot parlait de « l'incurie incomparable » de l'administration française en Cochinchine, de la nécessité où nous étions peut-être,

en octobre 1859, d'évacuer Saïgon. Évacuer Saïgon !

« Il devient clair, écrivait Veuillot, que Tu-Duc, avec ses propositions de paix, éternelle ruse des barbares, s'est entièrement joué de nous. Retiré dans sa capitale, Hué, où il a cessé de trembler, il se proclame vainqueur de la France et de l'Espagne. Notre position dans l'Empire annamite est incomparablement plus misérable qu'avant la guerre, et les infortunés chrétiens payeront par des centaines et par des milliers de martyrs le secours que la France leur a fait espérer. »

Et Veuillot montrait, en même temps, la Russie avançant pas à pas vers Hérat, « d'où elle pourrait pénétrer dans les belliqueuses vallées de l'Afghanistan pour les convier au sac de l'Inde », et l'Angleterre menacée et la France « plongée dans l'insouciance, ou l'ignorance, ou l'entêtement le plus incompréhensible, dans les préjugés les plus épais... » alors qu'elle pouvait, avec la Cochinchine, être maîtresse de l'océan Indien et de la mer de Chine, établir le canal qui doit unir l'un à l'autre, se rendre là possesseur de l'un des trois grands chemins du monde, *ressaisir Madagascar*, annexer le Maroc à l'Algérie ou à l'Espagne, dans tous les cas à l'Europe, et, par l'expansion extérieure à laquelle elle doit aspirer, servir à la fois et son propre intérêt et l'humanité.

Il était admirable, cet article de Veuillot. Le catholique étroit s'y transformait en un politique aux larges vues. Il prétendait, en bon Français, servir la cause de la France. Réponse de l'Empire : un premier avertissement apporté par l'officier de police judiciaire. L'*Univers* allait bientôt en recevoir un second, puis un troi-

sième et disparaître. Il n'était pas facile, au temps de l'Empire, de dire la vérité sur la Cochinchine et les affaires d'Asie.

Veuillot, qui s'appelle lui-même quelque part un bedeau — un bedeau ennemi des cuistres — se vantait d'avoir pour toute arme non pas une *massacroire*, comme l'en accusait Alphonse Karr, mais « une simple gaulette, cueillie au pays franc ». L'Empire, dont il avait acclamé l'épée, en Décembre, lui coupa sa gaulette d'un coup de sabre, ou, pour être plus exact, la lui cassa en trois fois, coups d'avertissements. Et celui qui aura applaudi la violence périra par la violence. Il m'a paru intéressant d'avoir découvert et de montrer dans Veuillot un partisan de la conquête du Tonkin.

Et quand je pense que, s'il vivait aujourd'hui, il la condamnerait peut-être ! L'Annam ou Madagascar ne serait plus de sa paroisse. Ah ! politique, effroyables injustices, iniquités de la politique ! Mais non, il faut être juste : l'ancien secrétaire du maréchal Bugeaud resterait, comme l'est son frère, fidèle au drapeau tricolore engagé, là-bas, en Asie et dont l'eau des pluies lave la poudre de Lang-Son sans en déteindre les couleurs.

LV

Affiches électorales. — Nouvelles étoiles. — Deux danseuses : la *Goulue* et *Grille d'Égout*. — Plaisirs mondains. — Célébrités d'autrefois. — Les petites brochures. — La parodie de la danse et de la chanson. — Épilepsies. — Le plafond du foyer de la Comédie-Française. — M. Dubufe fils. — Le modernisme. — Un mort : le peintre Henri Baron. — Un faux de Nittis. — Les faussaires de tableaux. — Une lettre de M. G. d'Heylli à propos de Rachel.

29 septembre 1885.

Paris appartient aux affiches. Les listes envahissent les murailles. et la politique pariétaire s'étale au coin des carrefours, avec ses professions de foi multicolores. Qu'on ne nous parle plus d'autre chose que des élections ! C'est la grande affaire du moment, et aussi bien un peu de notre avenir, une part de nos destinées tient dans ces morceaux de papier dont on décore nos murs présentement.

Qu'en sortira-t-il ? Quels noms surgiront le mois prochain, représentant Paris, incarnant, paraît-il, son esprit et sa conscience ?

La réponse gît encore au fond des boîtes de scrutin improprement appelées urnes. Quoi qu'il en soit, le

moment est sinon grave, du moins climatérique, et tout le monde, à Paris, ne semble pas s'en inquiéter beaucoup. Je sais même des gens qui ont précisément choisi ce moment de fièvre pour s'occuper d'un tout autre sujet et lancer des étoiles nouvelles. Il paraît que nous avons sur l'horizon dramatique deux astres inattendus. Deux danseuses. Elles étaient, nous dit-on, déjà célèbres, renommées parmi les gloires de la chorégraphie subalterne, et elles avaient séduit les Parisiens, cet été, en faisant le grand écart dans un bal public. Mais enfin, vous et moi, nous pouvions les ignorer sans courir le risque d'être pendus. Maintenant, ce n'est plus possible. Pour être digne de rester un pur Parisien, il faut savoir que *Grille d'Égout* et la *Goulue* ont débuté cette semaine et dansé sur les planches de l'Alcazar, au grand enthousiasme de quelques gentlemen.

Grille d'Égout! La *Goulue!* voilà des noms charmants. Ils nous reportent au beau temps où le quadrille des Clodoches faisait partie des fêtes solennelles données pour l'inauguration de l'isthme de Suez. Nous nous irritions alors de voir des fantoches, lugubres en leurs désossements d'un comique macabre, incarner devant l'étranger cette danse française que les Beaugrand et les Emma Livry faisaient, ailleurs, si séduisante dans sa grâce ailée. Nous approuvions toutes les colères d'un Proudhon criant à la décadence, d'un Pelletan appelant Paris la *Nouvelle Babylone* devant cette littérature de petites dames et de casinos qui pullulait alors, donnant, avec leur photographie, la biographie de ces célébrités de bals vulgaires, Rigol-

boche, Alice la Provençale, Finette, Rosalba-Cancan, Nini Belles-Dents, Andréa, la Toquée, la Créole !... Qu'est devenue toute cette chair à cancan ? En quelles loges de concierge, en quels coins de la Salpêtrière se traînent ces danseuses de quadrilles, qui eurent leurs historiographes attitrés, parmi lesquels Vermorel, s'il vous plaît?

Vingt-cinq ans ont passé sur cette éruption de brochurettes que se disputent aujourd'hui les curieux des verrues de Paris: *Ces Dames*, *Ces Dames du Casino*, *Ces Petites Dames de théâtre*... Il en est tout un catalogue. On pouvait croire la liste close, et voilà que la Goulue et Grille d'Égout nous reportent à l'heure où les débuts de mademoiselle Finette à la Porte-Saint-Martin, dans le *Pied de Mouton*, importaient plus à l'immense catégorie des badauds, ou plutôt à la foule des blasés, que la première représentation des *Funérailles de l'honneur*.

Allons-nous voir revenir, avec la Goulue et Grille d'Égout, les biographies, les petits livres, les triomphes chorégraphiques de ce temps-là ? Qui sait ? Il paraît que le *bon ton* est d'aller voir ces danses. On a imprimé la liste des spectateurs de choix qui applaudissaient Grille d'Égout et la Goulue; il y avait là des noms célèbres. Le *chic* sera peut-être avant peu de s'encanailler, de souper aux bouillons Duval comme on trinquait jadis aux Porcherons, et d'aller crier *bravo* à Grille d'Égout comme lord Seymour montait voir s'égorger des dogues à la barrière du Combat.

Je ne m'imagine pas bien la salle de l'Alcazar transformée en gentilhommière et le grand écart de la

Goulue devenant le spectacle favori des mondains. Mais tout est possible et l'on se fait à tout. Les hystériques préfèrent le fromage avarié ou le vinaigre à la viande noire. Si Grille d'Égout est à la mode, toutes nos raisons ne feront rien contre Grille d'Égout, dont le nom très nettement naturaliste montre d'ailleurs le chemin que nous avons, depuis Rigolboche, fait en cette voie spéciale. Rigolboche ! Le nom était drôle, bon enfant comme cette grande fille était bonne fille. Il faisait songer à la grisette d'Eugène Sue et aux héroïnes de Paul de Kock. Il pouvait, à tout prendre, passer pour une fantaisie de la mode, sa marraine. Mais Grille d'Égout ! Toutes les senteurs de la rue passent dans ce nom, qu'on a, hélas ! plus cité, depuis huit jours, qu'on n'imprime en dix ans les noms d'une infinité de savants et de gens utiles !

Quoi qu'il en soit, Grille d'Égout et la Goulue sont les reines du moment, et qui n'a vu ni la Goulue ni Grille d'Égout ne peut se vanter d'appartenir au petit groupe des gens qui donnent le *ton*. Nous ne nous en vantons ni vous ni moi, et, pour ma part, j'ignore encore les séductions de la Goulue et les grâces de Grille d'Égout. Je ne les ai point vues, mais les drôleries des Clodoches (encore ceux-là étaient-ils des hommes !) me sont restées dans la mémoire comme un des spectacles les mieux faits pour donner, comme eût dit Gavarni, une *crâne idée* de la bestialité humaine, et j'imagine que ces gloires à l'état d'aurore valent ces renommées passées, ces lumignons éteints ! Quel rire que celui dont on riait en regardant ces quadrilles d'Aïssaouas !

Cette épilepsie est à la danse même ce que le hideux couplet hurlé au fond des bouges est à la chanson. Encore devient-elle plus atroce, lorsque l'épileptique est une danseuse. De ce qui est le charme de la femme, ce dégingandage affolé fait je ne sais quelle trépidation maladive, quel désossement bizarre qui rappellent les accès des névropathes dans cette période de secousses que la science elle-même a nommée la période clownique. Est-ce une créature humaine, est-ce vraiment une femme, cette marionnette exaspérée qui s'agite là-bas comme un pantin dont on aurait cassé les fils ? La chanson niaise du café-concert, le bas refrain de tabagie, tous ces hurlements, ces éternuments, ces hoquets que, durant un été, répète la foule et que les revues de fin d'année ramassent je ne sais où pour nous en rebattre les oreilles, décembre venu, ces couplets absurdes qu'une strophe récitée par cette admirable Thérésa chasse brusquement d'un coup d'aile — comme d'un coup de balai — ces idiotes chansons de boulevard, aussi ordurières parfois que des chansons de marche à l'usage des régiments — ne déshonorent pas plus la musique, la poésie de la chose chantée, que ces déhanchements n'insultent à la grâce même de la femme et de la danse. Mais pourquoi parler de la danse ? Ce n'est pas la danse, c'est la parodie, la caricature, l'ébriété de la danse. La Muse ici est en goguette et pue le vin bleu de l'ivresse — pis que cela, l'alcool du *delirium tremens*.

Allons ! j'espère, en dépit des chroniques, qu'il y a à Paris, dans notre Paris, autre chose en vérité que ce qu'y signaleraient volontiers, avant tout, avec l'âpre

joie de la calomnie, les étrangers qui nous méjugent — je veux dire autre chose que Grille d'Égout et la Goulue !

Il y a, tout d'abord, le plafond que vient d'achever M. G. Dubufe fils dans le foyer public de la Comédie-Française. Quelques privilégiés ont pu le voir hier et samedi, avant que ce foyer restauré soit ouvert à tout le monde. M. Dubufe, dont le rare sentiment décoratif, les qualités lumineuses de coloriste, nous avaient déjà frappé bien des fois, s'est, en quelque sorte, résumé dans ce plafond, qui est vraiment une œuvre de choix. Cela est élégant, aéré, très séduisant. On a déjà reproché, avec juste raison, au jeune peintre d'avoir mêlé des figures modernes, vêtues au goût du jour, à des figures allégoriques qui ne sortent ni de chez Worth ni de chez Rodrigues. On a eu raison, et la *Vérité* de M. Dubufe, qui ne semblerait pas nue, paraît déshabillée à côté de ces fines Parisiennes si joliment peintes et si agréablement costumées. Après tout, ce sera là, plus tard, comme la date même de cette œuvre d'art. Notre fureur de *modernisme* devait évidemment bouleverser l'allégorie elle-même, et Georges Clairin, dans son gai, amusant et remarquable plafond de l'Éden-Théâtre, avait déjà donné l'attaque. Mais peut-être, au foyer de la Comédie-Française, ces Parisiennes étonneront-elles un peu les bustes de marbre. Du moins elles ne les effrayeront pas.

Quoi qu'il en soit, voilà une œuvre qui ajoute encore à l'attrait de la maison de Molière ; elle sera beaucoup

regardée ; et, cette semaine, le soir où l'on jouera l'*Antoinette Rigaud* de M. Raimond Deslandes, les quatre actes de la comédie qu'on applaudira seront du directeur du Vaudeville, mais on pourra dire que « les entr'actes sont de M. Dubufe fils ».

Il devrait s'appeler Dubufe petit-fils. Son grand-père Claude-Marie est l'auteur de ce fameux *Souvenirs et Regrets*, qui est bien, avec le *Convoi du pauvre* de Vigneron, le *sujet* le plus souvent gravé ou lithographié de ce temps-ci. Ce dernier des Dubufe aura trouvé, dans la claire lumière, ce que poursuivait parmi le chatoiement des étoffes, les satins et les velours le peintre Henri Baron, dont presque personne n'a parlé et qui, mort ces jours-ci, fut, en dépit de ce silence, un des peintres personnels de notre temps. Il avait de la grâce, Henri Baron, et du charme, et ses tableaux, ses aquarelles poétiques, ses groupes féminins, ses ressouvenirs pittoresques de l'Italie du *Décaméron* et de Pulci, survivront à des œuvres plus orgueilleuses. Mais à quoi tient la gloire, ou plutôt ce vain bruit qu'on appelle la gloire ! Il n'était plus à la mode, Baron, et ce délicat qui, pour ne parler que de ses travaux de librairie, a illustré Boccace, l'Arioste, le Tasse, les *Confessions* de Jean-Jacques — et avec quelle séduction ! — disparaît, soulevant moins de poussière autour de son convoi qui passe que la Grille d'Égout n'en fait monter, d'un coup de pied, sur les planches de l'Alcazar.

Henri Baron, élève de Jean Gigoux, coloriste dans le genre d'Eugène Lami, plus atténué que Lami, et dessinateur à la façon de Célestin Nanteuil, emporte

cependant tout un monde de souvenirs, ceux de ces soirées où, lisant la *Jérusalem délivrée* et *Roland furieux*, nous regardions les paladins, à demi dépouillés de leurs armures, couronnés de fleurs dans les jardins d'Armide, ou le neveu de Charlemagne taillant en pièces les Sarrasins aux casques noirs et aux turbans énormes. Je revois encore Angélique Renaud, Bradamante, toutes ces héroïnes que Baron faisait revivre. Elles ont eu certainement mes premières amours, mes amours inconscientes. Ces impressions d'enfance ne s'oublient guère, et c'est pourquoi la mort d'Henri Baron ne m'a pas laissé indifférent, moi qui aimais l'artiste, sans l'avoir connu. Baron avait, un jour, collaboré avec le paysagiste Français pour un tableau intitulé *l'Arrivée*. Français avait signé le paysage et Baron les personnages, ces jolies femmes fines et souriantes, ces cavaliers aux feutres empennés, aux manteaux relevés par des rapières, tous ces acteurs d'une comédie à la Carlo Gozzi qui n'étaient pas sans rapport avec les délicates vignettes de Tony Johannot.

On peut railler Johannot aujourd'hui, on ne le remplace pas. C'était un poète du crayon. Henri Baron fut un poète du pinceau.

Puisque j'ai parlé de peinture, je signalerai un fait nouveau relatif à cette fabrication de faux tableaux qui a si profondément nui à la vente des toiles de nos artistes.

Il y a, à Anvers, une étude de J. de Nittis, la *Place des Pyramides*, à laquelle on a, du reste, en souvenir du

maître regretté, donné un rang d'honneur. Le cadre est entouré de lauriers voilés d'un crêpe. Eh bien, cette étude n'est pas de Joseph de Nittis. La *Place des Pyramides* a été souvent copiée et recopiée par des plagiaires qui ont contrefait même, et fort habilement, la signature du peintre.

Madame de Nittis nous affirme qu'il n'existe de la *Place des Pyramides* que deux toiles connues : le tableau qui figure au musée du Luxembourg et une *variante* qu'elle-même possède. En dehors de ces deux toiles, de Nittis n'a jamais repris ce sujet, et les dernières années de sa vie ont même été traversées par les préoccupations que lui causait le trafic de ces *faux Nittis* qui, presque tous, étaient justement des reproductions, des fragments de sa *Place des Pyramides*. Il n'en existe pas moins de dix-sept exemplaires connus. L'un d'eux a même figuré, du vivant de Nittis, dans une Exposition universelle, à Munich.

On devrait bien étudier à loisir cette industrie spéciale et ces étonnants *truquages*, comme on dit dans l'argot particulier, et déjà M. Paul Eudel a, sur ce sujet, publié un volume où il se montre, comme en toutes choses, compétent, érudit agréable. En attendant, je signale le fait aux visiteurs de l'exhibition d'Anvers. S'ils saluent les lauriers voilés du jeune maître, ils feront acte de justice ; s'ils s'inclinent devant l'esquisse, ils auront tort.

P.-S. — Notre ami M. G. d'Heylli nous envoie, à propos de la Correspondance de Rachel, une lettre intéressante et qu'on me saura gré de publier ; c'est un document littéraire :

Neuilly, 20 septembre 1885.

Mon cher ami,

Dans une de vos dernières causeries du *Temps*, vous voulez bien citer le recueil des lettres de Rachel que j'ai fait paraître en 1882 chez Jouaust, et vous ajoutez que je n'ai publié « qu'un certain nombre de celles que redoute la famille » de la tragédienne.

Laissez-moi vous dire, mon cher ami, que c'est d'accord avec la famille même de Rachel que j'ai pu mener à bonne fin mon volume : *Rachel d'après sa Correspondance*. J'ai trouvé, à ce sujet, auprès du fils aîné de Rachel, Alexandre Walewski, devenu depuis mon ami, et de sa tante, madame Dinah Félix, l'ancienne sociétaire de la Comédie-Française, toutes les facilités favorables à ma publication. Par leur entremise, j'ai eu la communication de diverses lettres réellement précieuses. Mais, en revanche, il m'a été absolument interdit de publier une seule de ces lettres auxquelles vous faites allusion, et « que redoute la famille ». Et ce sont précisément ces lettres-là, mon cher ami, qu'il serait, croyez-vous, bien curieux de connaître.

Eh bien, laissez-moi vous détromper sur ce point. J'ai eu entre les mains beaucoup de lettres d'amour de Rachel. Elles ressemblent en somme, à peu de chose près, à toutes les lettres du même genre déjà connues, et je ne crois pas que leur publication ajouterait grand'chose à la gloire épistolaire de la tragédienne. La famille « redoute », en effet, la publication de ces lettres, et elle l'interdira aussi longtemps qu'elle le

pourra. C'est là un sentiment de respect pour l'illustre mémoire de sa mère qu'on ne saurait trop louer de la part d'Alexandre Walewski, d'autant mieux, je le répète, que les lettres « publiables » de Rachel suffisent amplement à établir combien de grâce primesautière, d'esprit naturel et de charme délicat et exquis il y avait dans cette femme si éminemment douée, qui, quoi qu'on dise, n'a jamais eu pour sa correspondance ni inspirateur ni secrétaire — pas même Crémieux !

D'ailleurs, mon cher ami, je vous enverrai prochainement une nouvelle édition très augmentée de mon volume sur Rachel, où je reprendrai avec plus de développements cette intéressante question.

Votre affectionné,

GEORGES D'HEYLLI.

LVI

LES LÉGENDES MILITAIRES.

Une statue à un sergent. — Le sergent dans l'armée française. — Blandan et Bobillot. — L'obole des écrivains aux soldats.

2 octobre 1885.

Le comité de la Société des gens de lettres vient d'avoir une idée patriotique et généreuse. Sur la demande d'un des membres de la Société, un de ces soldats-écrivains qui manient bravement et chevaleresquement à la fois la plume et l'épée, M. le colonel C. Trumelet, auteur de l'*Histoire de Bou-Farik* et des *Français dans le désert*, — le comité a décidé qu'il s'associerait à l'œuvre entreprise par le colonel et qu'il apporterait sa pierre au monument projeté, à la statue du sergent Blandan.

Le sergent Blandan ! La mort de ce soldat de vingt-trois ans, tombé au combat de Beni-Mered, en défendant avec vingt et un compagnons dont seize conscrits du 26e de ligne et trois cavaliers du 4e chasseurs d'Afrique la correspondance envoyée de Boufarik à Beni-Mered,

cette mort quasi-obscure est demeurée une des gloires de notre armée d'Afrique, une des légendes de « la verte oasis de la Metidja ». Il y a déjà quarante-trois ans que Blandan est mort, et son souvenir, au régiment qu'il a bien servi, est, sur cette terre d'Afrique où il fut frappé, aussi vivant, aussi honoré qu'au premier jour, lorsqu'on le rapportait, ce soir d'avril 1842, à l'hôpital militaire de Boufarik, blessé à la cuisse, aux reins et au ventre.

Il était parti, le matin, de Boufarik, avec quelques jeunes soldats de la classe de 1840, — des recrues qui n'avaient pas six mois de service, et qui allaient combattre comme de vieux soldats. C'était un enfant de Lyon, né, là-bas, rue de la Caze, n° 13, et imprimeur sur étoffes au moment où, pour sept ans, il s'engageait, le 24 février 1837, au 8ᵉ de ligne. On n'a de lui aucun portrait, mais son signalement nous reste : un front couvert, des yeux gris-bleu, un nez court, une bouche petite, la chevelure châtaine, une taille un peu au-dessus de la moyenne. Je me l'imagine ainsi ramassé, l'air énergique et résolu. Un vrai petit troupier de France. Au 8ᵉ de ligne, Blandan n'est d'abord qu'un numéro matricule : le n° 10051. En 1838, il passe au 26ᵉ de ligne. Il devient le n° 10981. Il est caporal en août 1839, sergent pour ses étrennes, le 1ᵉʳ janvier 1842 — l'année de sa mort.

Sergent! Sait-on bien que ce qui fit toujours la force, l'énergie, je dirai l'originalité de notre armée française, c'est ce sous-officier, quasi simple soldat par la capote et officier par l'intelligence et le coup d'œil, l'énergie décisive? Le sergent, c'est le ferment même, c'est le levain de nos légions. Dans nos régiments, il y eut toujours jadis un vieux sergent pour conter aux conscrits

la légende du drapeau et de jeunes sergents pour y coudre, en lettres d'or, quelque nouveau nom de victoire. Le sergent, c'est le camarade du soldat; mais, dans son épaulette de laine, il y a de la *graine d'épinard*, comme il y a dans le *pioupiou* de la graine de héros. Combien de ces maréchaux de France que l'avenir a chamarrés de ses dorures sont vaillamment entrés dans l'histoire avec la *sardine* d'or ou d'argent sur la manche! Hoche a beau être le général de Sambre-et-Meuse, il reste, dans la légende, le sergent Hoche, comme tous ces chefs d'armée que de juvéniles portraits nous montrent, dans les galeries de Versailles, en tenue de sous-officiers ou de volontaires, en uniforme blanc, comme Soult, sergent au 23e de ligne; le tricorne de grenadier au front, comme Junot, sergent au 2e bataillon de la Côte-d'Or — et, même, avant d'être sergents, simples soldats comme Gérard, volontaire de la Meuse, et le futur maréchal Maison, grenadier au 3e bataillon de Paris.

Et je parle là de ceux qui ont tiré de leur giberne le bâton de velours semé d'abeilles ou de fleurs de lis qu'ils emportaient, sans le savoir, pêle-mêle avec les cartouches dont ils allaient se noircir la lèvre! Mais que de sergents demeurés populaires sans avoir jamais franchi d'autre grade que celui de sergent, sans avoir porté jamais, avec la *sardine*, d'autre épaulette que l'épaulette de laine! Les quatre sergents de la Rochelle sont restés célèbres surtout parce qu'ils étaient sergents. Colonels ou généraux, on les eût oubliés plus vite. Le sergent Blandan semble incarner, parce que sergent, la jeune et héroïque armée d'Afrique. Et Bobillot, tombé

hier, Jules Bobillot, le sergent Bobillot, dont M. A. Valabrègue vient de publier un volume posthume — le premier livre, le dernier livre du sergent ! — le sergent Bobillot restera plus populaire peut-être que l'admirable défenseur de Tuyen-Quan lui-même, le lieutenant-colonel Dominé, parce qu'il était sergent et parce qu'il semble que — la grandeur du dévoûment se mesurant à la taille même des humbles — un héros sous la capote du simple soldat ou du sous-officier soit plus digne de mémoire que celui qui, par son rang, par son grade, est tout naturellement plus rapproché de la gloire.

Le sergent Bobillot aura, sculpté par Paul Dubois, son buste à l'Hôtel de ville de Paris. M. le colonel Trumelet s'est mis en tête d'élever une statue au sergent Blandan, sur l'une des places de Boufarik.

Ici et là, en honorant le sergent de l'Algérie et le sergent du Tonkin, c'est le peuple-soldat qu'on célébrera et qu'on saluera.

Mais qu'a-t-il fait, ce sergent d'autrefois, demeuré si populaire ?

Le 11 avril 1842, Jean Blandan escortait, ai-je dit, la correspondance avec vingt et un hommes, dont trois cavaliers. On avait fouillé la plaine, de loin, à l'aide du télescope. Pas un coureur arabe n'était signalé. Depuis une heure les soldats marchaient, fredonnant quelques refrains d'étape. On n'avait plus que deux kilomètres à faire pour arriver à Beni-Mered. Là, un poste de cavalerie, dans une redoute en terre avec blockhaus et pièce d'artillerie, permettait aux porteurs de dépêches de se

réfugier en cas d'attaque. Et la route était périlleuse en ce temps redoutable. Les cavaliers des Hadjoutes et les coureurs du khalifa du Sébaou tourbillonnaient souvent autour des détachements envoyés à travers la plaine comme des enfants perdus, et les cadavres décapités par les Arabes restaient plus d'une fois abandonnés sur le chemin.

En arrivant près d'un ravin, le brigadier Villars, des chasseurs d'Afrique, et ses deux hommes, qui marchaient en avant, se replient tout à coup sur les conscrits du 26e de ligne. Alerte ! Il y a, dans le ravin, des cavaliers embusqués. Deux cents, trois cents peut-être. Une troupe.

— Sergent, dit le vieux Villars, brigadier à trois chevrons, à nous autres, avec nos chevaux, il nous serait facile de regagner Boufarik. Mais soyez tranquille, puisqu'il y a du danger, nous ne lâcherons pas.

Presque aussitôt, un cavalier arabe, enveloppé du burnous rouge des spahis de l'émir Abd-el-Kader se détachait du *djich* (bande) ennemi, s'approchait des Français et les sommait de se rendre. Blandan l'ajuste et tire.

— Voilà comment on se rend chez nous ! s'écrie-t-il.

Et le spahi tombe la tête fracassée entre les jambes de son cheval.

— Maintenant, camarades, dit Blandan, montrons à ces gens-là comment des Français se défendent. Surtout ne nous pressons pas, et visons juste !

Chaque fantassin était muni de vingt cartouches. Il n'y avait, dans la plaine nue, ni abri, ni repli de terrain. Se *défiler* ? Impossible. Blandan forme en cercle des

conscrits, et feu ! Les cavaliers arabes accourent, hurlant, caracolant, faisant feu plongeant sur le petit détachement intrépide. Leur première charge tue deux soldats et en blesse cinq. Mais les autres — ces recrues imberbes — régulièrement, froidement, comme à l'exercice, ripostent, tirent dans le tas « et leur plomb fait trou ». Des chevaux s'en vont, errants, sans cavalier, « la selle sous le ventre ».

Malgré tout, le nombre des assaillants semble grossir, Les cavaliers arrivent après les cavaliers, attirés par la poudre et le sang. Et nos fantassins tombent. Le petit cercle se rétrécit. Les cadavres s'abattent sur les cadavres. Blandan a déjà deux balles dans le corps. Il est toujours debout, pourtant, brûlant ses cartouches. Une troisième balle l'atteint au ventre. Il tombe :

— Jusqu'à la mort, mes amis ! Défendez-vous ! dit-il en tombant. Allez-y ! Jusqu'à la mort !

Tout le monde, au reste, se battait bien dans ce petit groupe héroïque : un sous-aide chirurgien, Ducros, qui rentrait à Blidah, où il était employé, ramassait le fusil d'un blessé et se faisait, en combattant, briser le bras. Si, au bruit lointain de la fusillade, le lieutenant du génie de Jouslard, parti en hâte de Beni-Mered avec 30 hommes, et les chasseurs d'Afrique du lieutenant-colonel Morris, commandant de Boufarik, conduits par le sous-lieutenant de Breteuil, n'étaient venus à fond de train, le détachement tout entier eût été massacré. Cinq hommes seulement étaient sans blessures.

On les dégagea ! On ramena morts et blessés à Boufarik. Les Arabes n'emportaient, cette fois, aucune tête. Le colonel Morris, en recevant ses braves, répétait à

Blandan, blessé à mort, que ce fait d'armes lui assurerait la croix, l'épaulette, que sais-je? Le lendemain, à deux heures du matin, le sergent-major expirait, content d'avoir fait son devoir.

On l'enterra dans le cimetière, à l'ouest du camp d'Erlon — aujourd'hui propriété particulière — avec six autres braves gens, et une petite construction quadrangulaire, terminée en toit et surmontée d'une croix de fer, marque la place où le sergent Blandan, les fusiliers Giraud, Élie, Leconte, Laricon et le chasseur Ducasse reposent depuis près d'un demi-siècle.

— J'envie ton sort, Blandan, disait le colonel Morris parlant devant cette tombe, car je ne sais point de plus noble et de plus désirable mort que celle du champ d'honneur!

Et le général Bugeaud, classant le fait d'armes de Mered « au rang des plus beaux qu'eût eu à enregistrer l'armée d'Afrique depuis la conquête » et l'égalant, au moins, disait-il, à celui de Mazagran, ajoutait, en mettant à l'ordre du jour de l'armée les noms des vingt-deux héros qui venaient de combattre sur cette route de Blidah, semée déjà de tant de cadavres :

« L'armée doit les connaître tous ! La France verra que ses enfants n'ont point dégénéré et que, s'ils sont capables de grandes choses par l'ordre, la discipline et la tactique qui gouvernent les masses, ils savent aussi, quand ils sont isolés, combattre comme les chevaliers des anciens temps ! »

La mention de ce fait d'armes a été portée dans les termes que voici sur les états de service des survivants : « Était l'un des vingt-deux héros qui, sous la conduite

du sergent Blandan, combattirent le 11 avril 1842, à Beni-Mered, contre plus de six cents Arabes. »

On peut les appliquer à nos soldats de 1885 ces paroles du maréchal adressées aux soldats des temps « de l'âge de fer et de sang de notre merveilleuse Algérie d'aujourd'hui ». Le Tonkin et l'Annam ont vu de ces héroïsmes obscurs. Bobillot est même plus admirable que Blandan, parce que son acharné dévoûment est plus prolongé, plus intelligent. Mais ne comptons pas la valeur cérébrale de ceux qui meurent pour leur pays. Le petit paysan qui disparaît, jeté à la fosse, vaut le chef illustre devant la reconnaissance de la nation. Le sang anonyme mérite peut-être plus que l'autre le salut et le respect de tous.

Quoi qu'il en soit, Jean-Pierre Blandan personnifie le soldat des guerres d'Algérie, et il est resté, comme le dit M. le colonel Trumelet, le plus populaire des héros de la vieille armée d'Afrique. Il est l'égal du trompette Escofier devant la légende, et du *père Bugeaud* devant l'histoire. On se raconte son dévoûment, ses paroles, sa mort, à la caserne, et c'est de ces récits de chambrée, de ces légendes des sacrifices passés que sont faits — ne l'oublions pas — les héroïsmes et les sacrifices à venir. Tous les ans, le 26e d'infanterie, le régiment du sergent Blandan — en garnison à Nancy depuis 1871 — célèbre l'anniversaire du combat de Mered. C'est la fête de la famille, comme lorsqu'on fêtait le premier grenadier de France au régiment de La Tour d'Auvergne. La mémoire de Blandan est

l'objet d'un culte particulier dans l'excellent régiment qui, à lui seul, a versé 1,365 francs à la souscription pour la statue du sergent. Le 11 avril donc, au moment de la revue du 26e, on place, sur un socle, au milieu de branches de laurier et de faisceaux de drapeaux, un buste qui est censé représenter le sergent Blandan (c'est une chose convenue), et pendant cette cérémonie des honneurs rendus aux héros morts, un vieil homme à barbe blanche, décoré de la Légion d'honneur, l'ex-fusilier Marchand, du 26e de ligne — le dernier des survivants du combat de Mered — se tient debout, placé à la droite du colonel, et partage pour une heure, la gloire de son sergent.

Et pourquoi pas ? Il en a bien partagé les dangers ! « Les plus méritants, disait Bugeaud, ce sont peut-être ceux qui ont survécu, puisqu'ils ont fait preuve d'une plus grande fermeté d'âme en résistant plus longtemps ! »

Marchand, le dernier de ces héros, était encore employé au chemin de fer du Nord lorsque M. le colonel Trumelet entreprit de faire élever une statue au sergent Blandan sur une des places publiques de Boufarik. Son emploi était celui de *visiteur* ou graisseur de roues et d'essieux. C'est l'employé qui, à l'arrivée et au départ des trains, va frapper sur les essieux et les roues pour s'assurer qu'ils sont en bon état. L'ancien soldat faisait ce métier avec son ruban rouge. Le héros de 1842 n'avait, du reste, reçu la croix qu'en 1854.

Il est d'ailleurs satisfait. On avait demandé pour Marchand, mais vainement, pendant trente-cinq ans,

un bureau de tabac. On lui aurait même donné une recette buraliste, mais le brave honnête homme la refusa :

— Non, merci. Il faut faire des écritures. Je ne sais pas ça. Je ne m'en tirerais pas !

Depuis un an, pourtant, le nom de Blandan étant remis à l'*ordre du jour*, l'ancien soldat du 26ᵉ y a gagné de rencontrer de chauds amis à Nancy. Il ne graisse plus les roues. On lui a fait obtenir un bureau de tabac. Il peut nourrir ses quatre enfants, il a maintenant du pain pour ses vieux jours et — avec ce pain — un peu de gloire ! Le fantassin d'Afrique n'en demandait pas tant.

C'est au mois de juin 1884 que l'historien de Boufarik, le colonel Trumelet, demanda au conseil municipal de la ville d'ouvrir, pour le légendaire héros de la Metidja, une souscription publique. Le brave colonel raconta le combat de Mered aux conseillers, et, pendant qu'il parlait, plus d'un des vieux colons de 1842 se rappelait ces blessés, ces amputés et ces morts en pantalons rouges ramenés par les chasseurs sur les prolonges d'artillerie. Le conseil de Boufarik vota sur l'heure trois mille francs pour la statue du sergent. Le gouverneur général de l'Algérie M. Tirman, et le général Davout d'Auerstædt, commandant alors le 19ᵉ corps d'armée (à Alger), se dévouèrent à l'œuvre patriotiquement entreprise par le colonel, et l'armée tout entière — sou à sou, peut-on dire — apporta son obole à ce monument du sous-officier, qui sera comme

un monument élevé à la fois à tous les soldats de notre conquête d'Afrique.

Ils ont donné généreusement, tous, depuis les fusiliers jusqu'aux officiers. Mais il coûtera cher, ce monument! Les sculpteurs ont beau offrir leur marbre ou leur bronze, les colons mêmes d'Algérie, inventer un *café Blandan*, une *liqueur Blandan*, vendus avec une part de bénéfice réservée à la statue du sergent, il manque une quinzaine de mille francs encore — quinze mille francs ! — et le colonel Trumelet a juré de les trouver. Il fait appel à tout le monde.

Il vient aussi de se souvenir qu'il était membre de la Société des gens de lettres. Le colonel a écrit à notre comité, et, sur la proposition de notre ami Philibert Audebrand, il vient d'être décidé qu'un livre serait publié — bientôt — dont le produit ira grossir le total de la souscription Blandan. Les éditeurs Monnier et Cie se sont offerts à le mettre au jour, ce livre, et à le faire illustrer comme il convient. Et voilà comment quinze littérateurs apporteront avant peu leur obole à la statue du héros de Mered. Le salut de la plume à l'épée — ou plutôt à la baïonnette, l'arme française ! Puis, dans une conférence ou une représentation que, dans son infatigable zèle, le colonel Trumelet compte organiser, cet hiver, il se trouvera bien quelque orateur de bonne volonté pour célébrer publiquement la mémoire du sergent Blandan. Notre confrère a eu cent fois raison de compter sur le zèle de la Société des gens de lettres. Elle n'est pas seulement une association secourable à ceux qui luttent et, comme disait Balzac lors de sa fondation, une unification de tous les efforts

individuels, elle sait, quand il le faut, prendre sa part fraternelle des devoirs patriotiques. Elle l'a prouvé plus d'une fois et le prouvera encore.

Le colonel Trumelet a donc bien fait de s'adresser à elle — comme il s'adresse à la presse pour répandre, populariser, activer son œuvre — et les admirateurs du sergent Blandan n'auront pas même à remercier notre société de ce qu'elle s'efforcera de faire pour ce mort qui personnifie une armée. Qu'est-ce que quelques gouttes d'encre versées pour ceux qui ont versé leur sang ?

LVII

A propos d'une journée de vote. — 4 octobre 1885 et 4 octobre 1785. — Paris aujourd'hui, Paris il y a cent ans.

6 octobre 1885.

4 octobre ! dix heures du matin ! Un temps gris, pluvieux, maussade. De la boue sur le pavé, un ciel triste sur les têtes. Paris vote. Il va voter en ouvrant son parapluie, Paris. Il supporte à la fois la double averse des bulletins et du temps. Il est mouillé, un peu grelottant et sent le rhume et le rhumatisme ; mais il fait doucement, sagement, son devoir. Son aspect est d'ailleurs curieux, avec ses maisons toutes bardées d'affiches généralement rouges, que les passants lisent sans dire un mot, sous les gouttes qui tombent. Affiches de toutes nuances qui promettent ou conseillent une quantité de choses, depuis l'action la plus directe jusqu'à l'abstention. Choc de noms et de doctrines. Steeple-chases de personnalités. Tohu-bohu d'ambitions et même de dévoûments. Le suffrage universel,

qui exerce son droit par ce temps humide et sombre, saura-t-il reconnaître les siens?

Pour moi, je suis là, me demandant ce que, il y a cent ans tout juste et jour pour jour, était ce Paris qui élit aujourd'hui ses souverains, choisit ses maîtres. Cent ans ! Est-il bien vrai que ce siècle, comme on le prétend, ait fait banqueroute à nos espérances ? N'avons-nous point, sans compter l'égalité devant la loi, conquis bien des droits, brisé bien des abus?

La question n'est pas douteuse. Il y a cent ans, le malaise était autrement profond à Paris, en dépit des élégances d'une société au bord de l'abîme. Et un Parisien de 1785 serait fort étonné de voir ce peuple aller sans bruit porter son bulletin dans une boîte et dire, au total : — Voilà par qui, c'est-à-dire comment je veux être gouverné !

Il y a cent ans, le mardi 4 octobre 1785, de la lune le 2 — dit le *Journal de Paris* — le soleil se levait à six heures dix-sept minutes du matin et se couchait à cinq heures quarante-deux minutes. C'est, sans nul doute, ce qu'il y a de moins changé en ce bas monde. On allumait les réverbères à six heures trente-cinq minutes du soir et on les éteignait à trois heures de la nuit. De trois heures à l'aurore, les exempts de M. de Crosne, lieutenant de police, qui avait succédé à M. Lenoir depuis le mois d'août, devaient avoir plus d'occupation que les agents de M. Gragnon. Le bec de gaz est un bon policier.

Il y a cent ans, la reine se dégoûtant un peu, cette année-là, du Petit-Trianon, la Cour était à Saint-Cloud, et, les bâtiments du château se trouvant insuffisants

pour la suite de la famille royale, M. Mique, architecte du roi, faisait des projets d'agrandissement et de constructions qu'on évaluait à plusieurs millions. Saint-Cloud déplaisait d'ailleurs au roi, qui préférait Fontainebleau, parce qu'il y chassait, mais plaisait à la reine, parce qu'elle pouvait facilement venir au spectacle, à Paris, quand la fantaisie l'en prenait. Les banquiers se rendaient chez M. le contrôleur général pour lui demander des secours relativement *à la crise* où se trouvaient ceux d'entre eux qui avaient fait des marchés *à terme.*

Marseille, où le Bailli de Suffren débarquait, acclamé de la population, se payait le luxe des réverbères qu'elle ne connaissait pas encore et que Rome ne devait connaître que quelque temps après. A Rouen, le bois menaçait de manquer; on construisait en hâte un canal pour le transport des arbres coupés.

Des Indiens s'installaient au château de Meudon, où des ateliers de mousseline étaient aménagés pour eux. Un Anglais, Milne, ouvrait une filature de coton à Rambouillet. L'entrée des mousselines et toiles étrangères était prohibée. On dansait encore au Ranelagh du bois de Boulogne, et un ballon, muni de rames et d'ailes — dirigeable, disait-on — partait du moulin de Javelle. Un M. Campenas annonçait une invention, faite par lui, d'une *diligence aérienne.* La Société littéraire typographique de Kehl publiait, sur papier anglais, les *Œuvres* de Voltaire. Les eaux de Spa étaient les eaux à la mode.

Thomas, de l'Académie, dont le galimatias avait fait inventer le mot de *galithomas*, venait de mourir, et

M. de Guibert, auteur du *Connétable de Bourbon*, se présentait pour lui succéder. L'Académie était, du reste, divisée en deux partis, menés l'un par Marmontel, l'autre par Suard. Suard venait de faire nommer Sedaine contre l'abbé Morellet, oncle de Marmontel. « Les puristes de l'Académie, qui n'ont rien fait, écrivait Métra dans sa *Correspondance secrète*, sont inexorables sur les fautes des écrivains qui ont multiplié leurs productions. » Cela n'a pas beaucoup changé.

Mademoiselle Saint-Huberti se faisait acclamer aux répétitions de *Pénélope*. Le chanteur Garat, qui était gluckiste, à une répétition de cette *Pénélope*, se disputait avec Marmontel pour avoir dit de la musique de Piccini :

— Ah ! que c'est bête ! Ah ! ce Piccini, quel porc !

Les représentations du *Mariage de Figaro* se trouvaient suspendues par la maladie de mademoiselle Olivier. La pièce avait tant de succès, arrivée à la *cinquantième*, que Beaumarchais y ajoutait des couplets pour célébrer cette extraordinaire bonne fortune. Une élève de Molé, mademoiselle Candeille, débutait à la Comédie-Française. La Duthé dépensait trente mille livres par an et éblouissait Paris. La Guimard, la Dervieux, mademoiselle Contat, mademoiselle Carline, étaient à la mode. A côté des Variétés, un nouveau spectacle s'établissait — où des enfants chantaient des pièces en vaudevilles. Le directeur s'appelait Rochard. Le pastelliste La Tour, « si

renommé *autrefois* », disait Bachaumont, fondait un prix de figure pour les élèves peintres de l'école de Paris. Il était question de rétablir le donjon de Vincennes comme prison d'État. Cagliostro était à la Bastille. Le grand procès criminel était celui d'une révolte et d'un meurtre commis à la Conciergerie. Les assassins du guichetier étaient condamnés à la roue.

Tout Paris se répétait ce quatrain, composé en latin par l'abbé Boscovitz pour être placé sur la pompe à feu de Chaillot, et traduit par M. Guidi, censeur royal :

Ici par un accord nouveau,
Entre l'onde et le feu la paix est rétablie ;
Du citoyen l'espérance est remplie,
Et c'est le feu qui donne l'eau.

On trouvait cela charmant.

Ce jour même, le 4 octobre, l'Académie royale de musique donnait *Chimène*, opéra en trois actes, paroles de Gaillard, musique de Sacchini ; le Théâtre-Français représentait le *Légataire universel* de Regnard, et l'*Impromptu de campagne*, un acte en vers, de Philippe Poisson ; on jouait un drame, *Amélie et Monrose*, au Théâtre-Italien ; une suite du *Ramoneur Prince* aux Variétés ; *Lucy ou la Fille soldat*, pantomime militaire, à l'Ambigu-Comique, et la troisième représentation de l'*Enlèvement de la belle Hélène*, pantomime, chez les grands danseurs du roi.

Symptôme démocratique, le *Journal de Paris*, sorti de l'imprimerie de Quillau, imprimeur de S. A. S. monseigneur le prince de Conti, annonçait côte à côte les morts de honoré et puissant seigneur Jean-René, comte d'Andigné, seigneur du Plessix, Bardoul et

autres lieux, décédé rue Grange-aux-Belles, et de Marie-Denise Chauvin, veuve de M. Nicolas Chabouillé, ancien officier vendeur de marée, rue de la Grande-Truanderie, sans compter le trépas de Madeleine Iganet, épouse de Pierre Fournier, maître sellier, rue du Vieux-Colombier.

Il y avait eu, à Paris, un ouragan qui, prolongé jusqu'en Bourgogne, brisait les arbres de Buffon, au château de Montbard, et faisait gémir le naturaliste sur la perte de ses poires. On était d'ailleurs épris de la nature, effréné d'idylle. Les romans se faisaient champêtres.

La mode changeait tous les mois. Mais on se plaisait surtout à l'*ingénuité*, on s'habillait à la *paysanne*, à l'*accordée de village*. Les soieries de Lyon étaient délaissées. Le linon triomphait.

Le bon ton, pour les hommes, était de grasseyer. Les femmes prenaient l'accent traînant. On reconnaissait un élégant à la façon toute particulièrement légère dont il faisait la révérence. Mercier disait : « On traite les minuties en grand et les affaires sérieuses en bagatelles. »

Il y a cent ans, les femmes vont se coiffer *en hérisson*, s'habiller *à l'anglaise*, *à la janséniste*. Les hommes portent le chapeau rond, à haute forme, et le frac de drap vert et *boue de Paris*.

Peut-être cette fièvre de simplicité avait-elle pour cause la rigueur des temps. Le numéraire était rare. Le payement des arrérages des rentes s'ouvrait précisément ce mardi 4 octobre, et à la Bourse du jour l'action

des Indes de 2,500 livres était à 2,172 livres 1/2, les billets de la loterie de 1780 tombaient de 1,200 livres à 748. Il est vrai que ceux d'octobre 1783 à 400 livres le billet valaient 494.

La question économique se posait, grosse d'inquiétude. Il était malaisé d'obtenir de l'argent du Trésor. Voyez la *Correspondance* de Buffon, qui vient de paraître : il écrit à Verniquet de faire cesser, faute d'argent, tous les travaux de maçonnerie au Jardin du Roi. Buffon avait déjà avancé à l'État, qui ne les paya pas, 315,959 livres 27 sols 15 deniers.

Les emprunts de Calonne étaient consommés. Necker publiait son fameux livre sur les finances, le papier des banques s'escomptait à 7 ou 8 pour 100. On parlait tout haut du déficit. Le prince de Guéménée faisait faillite et, un mois avant le 4 octobre, le cardinal de Rohan et la comtesse de la Mothe-Valois étaient traduits, pour l'affaire du Collier, devant la Grand'Chambre. Les Parlements de province commençaient à prononcer les mots d'États généraux.

Les pamphlets contre Marie-Antoinette couraient les rues. Le futur Louis XVIII les faisait lire. C'était autour de lui qu'on l'avait tout d'abord appelée l'*Autrichienne*.

Joseph II, empereur d'Autriche, voulait faire donner à l'électeur de Bavière, le titre de *roi de Bourgogne*. En Bavière, les *illuminés* de Weishaupt prévoyaient la chute de « toutes les castes et de tous les trônes ». Mably venait de mourir. Le mesmérisme continuait à vivre : un vent de mysticisme soufflait sur le monde. Le Parlement ordonnait qu'il serait nommé des commissaires

pour étudier la méthode curative du « sieur Mesmer », et quatre médecins, deux chirurgiens et deux apothicaires se penchaient sur le baquet de Mesmer.

Ah ! ce baquet de Mesmer où plonge l'imagination surexcitée de cette fin de siècle, ce baquet où se lit l'avenir, où s'agitent les fantômes, il annonce le rouge baquet de Sanson !

Quel que soit le lendemain que nous garde le 4 octobre 1885, je pense, en dépit des tristes prophètes d'aujourd'hui, qu'il est moins tragique, sans nul doute, que le lendemain du 4 octobre d'il y a cent ans!

Sans compter la science, comme l'humanité a marché ! La vie humaine, cette vie que les *dilettanti* peuvent haïr, mais que les pauvres gens, pareils au bûcheron de la fable, aiment en dépit de ses maux parce qu'ils la gagnent, heure par heure, la vie humaine a augmenté de moyenne, et, quoique la misère soit encore féroce, cette existence a gagné en douceur. Certes, il y aurait cruauté et sottise à se déclarer satisfait. Mais le terrain conquis sur la brutalité et la souffrance est immense, quoi qu'on dise.

6 heures du soir. — Le soleil se couche, rouge comme la plupart des affiches, vers la Madeleine au bout du boulevard empli des grelots des *mail coachs* revenant des courses. Devant les mairies, où les bulletins de vote font une couche blanche comme s'il avait neigé, les distributeurs aux casquettes étiquetées de pourpre, de vermillon, de rose, de blanc, s'éloignent fumant leur dernière cigarette. « Le scrutin est clos, messieurs! » On va

dépouiller les urnes. C'est fini. A la même heure, par toute la France, des noms, respectés ou redoutés, des listes d'inconnus ou de célèbres, vont sortir de ce choc de bulletins, de cette bataille de papier. Puisse (mais faut-il l'espérer ?) cette journée, maussade au début, claire et gaie après midi à Paris, nous avoir donné des choix heureux, la paix à venir !

LVIII

Robin et Mallefille.

9 octobre 1885.

Il faut que les préoccupations politiques soient bien graves pour que la mort d'un savant tel que M. Charles Robin ne passe point au premier rang. Ce pays-ci n'a pas beaucoup d'hommes d'une telle valeur. Robin fut l'initiateur de la science française à ce grand mouvement d'études qui, par le microscope, a poussé l'attention humaine vers le monde des invisibles, les plus petits de ce microcosme que Michelet appelait l'*infini vivant*.

C'est lui qui a demandé son secret à la vie microscopique, et, l'œil sur le verre qui lui montrait la cellule, Charles Robin a fondé une science. C'était, avec cela, le meilleur des hommes, une sorte d'étudiant d'autrefois, vivant dans son laboratoire et se préoccupant peu des attaques dont il fut souvent l'objet, en son existence trop courte.

Quand on pense que ce savant — un des plus illustres du siècle — subit, lorsqu'il monta dans sa chaire d'histologie, les outrages les plus stupides, qu'on le hua parce qu'il était positiviste, qu'on lui lança des sous sur sa chaire, comme on en jetterait à un chanteur des rues, et que, dix ans après ce beau tapage, dix ans après les attaques de M. Dupanloup contre Littré et contre Robin, la commission spéciale de la mairie du sixième arrondissement de Paris rayait de la liste des jurés, Charles Robin, qui était un savant, un philosophe, qui cherchait les fibres, les tissus, les cellules au bout de son verre grossissant, en classait les caractères distinctifs et se souciait fort peu de savoir si la découverte d'une vérité scientifique conduisait à une négation quelconque.

Ce que lui reprochaient alors — à lui et à Littré — ses adversaires acharnés, c'était, entre autres griefs, la fameuse définition de l'*homme* dans la traduction annotée du *Dictionnaire de Médecine*, de Nysten !

« *Homme*, s. m. — Animal mammifère de l'ordre des primates, famille des bimanes... »

Primate ! Bimane ! Ce fut un tolle, non plus général, mais très violent. Des écrivains zélés écrivirent, de toutes mains, des pamphlets, des brochures, pour prouver qu'ils n'étaient point bimanes. On se répétait que Robin et Littré avaient insulté le prochain, commis un crime de lèse-majesté humaine :

— Il nous a appelés *primates !*

La définition qu'on prête à Platon : « Animal à deux pattes et sans plumes », était dépassée.

Je dois dire que, dans son *Dictionnaire de la langue*

française, Littré a légèrement attendri, dulcifié la définition scientifique du *Dictionnaire* de Nysten.

Le primate disparaît, le bimane s'évanouit. L'animal reste. Voici ce qui subsiste.

« *Homme*, s. m. — Animal doué de raison, qui appartient à la classe des mammifères, mais qui se distingue de tous les autres animaux par l'excellence de son organisation intellectuelle. »

Il y avait bien encore là, pour les partisans de l'immatérialité humaine, de quoi faire pendre l'honnête et vénérable Littré, mais la définition, au total, est atténuée, à moins que Littré n'ait apporté quelque ironie à appeler l'homme, être souvent irraisonnable, un « animal doué de raison ».

La vraie définition serait : « Un animal doué *parfois* de raison. » Swift, le grand pessimiste, qui préférait les chevaux aux hommes, ces affreux Yahous chargés de tous les vices, eût dit : « Animal doué *rarement* de raison. »

Mais ni Littré ni Robin ne furent, comme Swift, des misanthropes, des pessimistes et des affolés de négation.

Comment de tels hommes, en effet, seraient-ils des négateurs, eux qui font œuvre de vie, et l'étudient, et l'expliquent, et la défendent contre les germes morbides et, la prolongeant dans l'avenir, la racontent même dans le passé ? Il m'est arrivé, en effet, d'avoir cette bonne fortune de visiter les catacombes de Paris en compagnie de Charles Robin. Nous le suivions avec curiosité et nous l'écoutions avec respect. D'un mot, il évoquait, dans cette nécropole sombre, ces êtres qui avaient vécu et qui, sous nos pieds, sont entassés dans

ces galeries interminables qu'ils tapissent de leurs ossements. Il prenait un os, un crâne, et il reconstituait, si je puis dire, l'existence, le tempérament, de l'ancêtre disparu. Une exostose lui livrait le secret de l'individu disparu parfois depuis des siècles.

Je vois encore Robin tenant un crâne qu'il examinait à la lueur d'une torche. Crâne de ligueur ou de huguenot arraché à quelques charnier du seizième siècle. Une balle en avait troué l'os frontal et le professeur, simplement, sans chercher le mot ou sans faire de phrases, demandait à cette tête de mort le secret des querelles de jadis. La lumière rouge éclairait à la fois les trous noirs des orbites et les dents brisées du crâne blafard et la bonne figure militaire et moustachue du savant. Je songeais à Hamlet palpant le crâne d'Yorick. Mais Robin ne se piquait point d'éloquence philosophique à la Shakespeare. Il laissait la philosophie désolée au prince de Danemark, et ce qu'il demandait à ces débris de squelettes que nous étudiions à travers les galeries des catacombes, c'était, encore un coup, la Vie, le secret de la vie.

Et si bien, en vérité, que ces caves de la mort où nous errions nous semblaient, peu à peu, aussi vivantes, même, que la ville bruissant et s'agitant au-dessus de nos têtes. Toute notre histoire dormait là, depuis les bourgeois du moyen âge tombés pour les franchises de la cité jusqu'aux Suisses du 10 août morts pour le roi. Et le savant les évoquait d'un mot médical, net, simple comme une ordonnance, il les évoquait comme eût pu le faire un Michelet avec son imagination et sa magie. Cette visite aux catacombes, si intéressante, si

poignante, m'est restée très présente et comme un profond souvenir.

Vraiment le souvenir est un viatique dans cette existence traversée de soubresauts et de déceptions ; et, hier, tandis que le rideau se levait sur les *Mères repenties*, je revoyais un autre mort — un des amis de ma jeunesse — le brave Mallefille, qui fut un littérateur rare et, dans le sens complet du mot, *un homme.*

Je l'avais connu, au lendemain de son grand succès des *Sceptiques*, le dernier rayon de gloire tombé sur lui. Il lui semblait que ces bravos, recueillis sur la petite scène du théâtre de Cluny, étaient pour lui une renaissance. Il avait eu, tout jeune, des succès éclatants à l'heure des batailles romantiques, mais la politique, depuis, l'avait entraîné hors de la littérature et l'avait ruiné. On venait de lui refuser sa comédie au Théâtre-Français, et, après avoir fait applaudir son nom à la Porte-Saint-Martin quand il n'avait pas encore trente ans, il pouvait lui paraître dur d'aller à cinquante se faire jouer sur un petit théâtre.

Mais il n'y a pas de petits théâtres, il n'y a pas de petits journaux, il n'y a pas de petits tableaux, il n'y a pas de petits livres : il y a des gens de talent et des gens qui n'en ont pas. Le cadre et le format ne font rien à l'œuvre. Les *Sceptiques* furent un triomphe.

— Je suis dans la joie, nous disait alors le bon Mallefille, mais ce succès m'en impose un second, plus éclatant. Et je l'aurai ! J'ai déjà le sujet de ma prochaine pièce ! Voulez-vous savoir ce que ce sera ?

— Certes, monsieur Mallefille !

— Eh bien — pour vous la définir — *imaginez le vol de l'aigle dans un éclair de tonnerre!*

Je n'ai jamais su de sa pièce future que cette éclatante formule. On pourrait croire par là que Félicien Mallefille n'était point modeste. Eh bien, si. Il était à la fois très fier et très simple, galant homme et brave homme. Maigre, droit, la moustache en croc, l'œil ardent — un seul œil, il était borgne — on l'eût pris pour quelque capitan du pays de Don Quichotte. Un capitan redoutable et pourtant très doux.

Ah! nous avons beau jeu à railler les romantiques! Ceux-là pourtant furent de braves gens et payèrent de leur personne. Mallefille, républicain, avait engagé son avenir pour représenter dignement la République en Portugal, où on l'avait nommé ambassadeur.

— J'étais pauvre, nous disait-il. Je voulais pourtant avoir l'air d'un hidalgo. Alors je me suis endetté pour représenter et donner des fêtes. La première fois que j'ai été reçu à la cour, je savais que les grands seigneurs de Lisbonne se demandaient quel petit écrivaillon leur expédiait la France. J'ai voulu être plus grand seigneur qu'eux. La reine m'ayant tendu sa main gantée, je portai le gant à mes lèvres, mais, avec mon air le plus respectueux, je baisai non pas le gant, mais le bras, assez haut, car le gant était long. Quelques douairières furent offusquées, mais la reine ne se fâcha point. Au contraire. Elle trouva que ces Français du nouveau régime savaient donner du charme à l'étiquette aussi bien que ceux de l'ancienne cour. Ah! j'ai payé cher mon panache, mais j'avais du panache!

Et quand il nous rappelait ce passé, le fier écrivain ne pouvait être accusé de vanité. Il revenait de son ambassade plus pauvre qu'il n'était parti, mais il avait conquis à la République française le suffrage de Lisbonne.

Il fit mieux, du reste, que s'endetter pour la République, ce rêve de ses vingt ans : il voulut, lors du coup d'État, lui donner sa vie. Il combattit pour la loi, jusqu'à la fin. La dernière nuit de la résistance, il se trouva — au carré Saint-Martin, près des Arts-et-Métiers — seul avec un représentant du peuple, qui devait se faire tuer une dizaine d'années plus tard, en Sicile, Paul de Flotte — ce Pimodan républicain — à qui l'Italie a, je crois, élevé ou voulu élever une statue. De Flotte était désespéré. Le peuple était sourd.

— Mallefille, dit le représentant, nous sommes seuls, tout seuls ! Faisons-nous tuer !

— On peut être un héros, on peut être même un fou, il ne faut pas être une dupe ! répondit Mallefille, que la mort pourtant n'effrayait pas.

J'avais, jadis, conté le fait dans un journal sans citer le nom du compagnon de Paul de Flotte (c'était en 1868, sous l'Empire). Mallefille tint à se nommer et m'écrivit cette lettre — que je relis au lendemain de la reprise de l'œuvre maîtresse de l'auteur de *Randal* et des *Sept infants de Lara* :

« Au Cormier, en Bougival.

» C'est à moi que Paul de Flotte adressait, le 3 décembre, vers minuit, les braves paroles que vous citez de lui, à sa juste louange, à sa gloire.

» C'est moi qui avais l'honneur de l'accompagner dans ce moment suprême, où nous cherchions vainement l'occasion et les moyens de défendre la République, étranglée par ses gardiens.

» C'est moi qui ai reculé devant sa naïve, folle et sublime proposition.

» Je lui ai répondu :

— Martyr, s'il le faut ; soldat, au besoin ; dupe, non !

» Je commençais à devenir sceptique.

» J'ai beaucoup fréquenté, dans la familiarité la plus tendre, ces héros de la liberté, Charles Thomas, Jules Bastide, Eugène Duclerc, Marrast et Duras, ceux-ci morts à la peine. Je n'ai pas connu d'homme plus sincère, plus doux et plus vaillant que Paul de Flotte.

» Il était vicomte de son naturel, apparenté aux plus grandes familles de France, dans le Midi surtout. Je me rappelle avoir vu le baron de Vitrolles — vous savez? l'homme de la Restauration — allant au-devant de lui dans un salon bien famé, quoique opposant, et réclamant le privilège des anciennes relations. De Flotte était lieutenant de vaisseau, classé dans notre glorieuse marine de combat. Il savait commander une canonnade : il ne savait ni charger un fusil ni manier un sabre. *Mites sunt fortes*. Ses compagnons de chasse, quand par hasard il chassait, riaient en le voyant manquer un lièvre à dix pas : il ménageait peut-être la pauvre bête, qui n'a que la course et la distance pour se défendre.

»... Il avait renoncé à tout pour suivre ses idées, et vivait pauvre avec nous, en attendant l'heure d'une mince revendication. Comment a-t-il vécu depuis le

coup d'État, qui a sauvé la France, jusqu'à cette expédition de Sicile, qui a constitué l'Italie? On m'a parlé d'une place obscure dans je ne sais quelle administration de chemin de fer, dont je regrette de ne plus savoir le nom, pour le garder dans ma mémoire, et que j'aurais soin de ne pas écrire publiquement. Il ne faut pas exposer inutilement au péril ces braves gens qui sauvent de la misère les honnêtes gens. Un éloge si justement mérité, un remercîment fait de si bon cœur, tourneraient à la dénonciation.

» Au revoir, dans ce monde ou dans l'autre! Vous savez que je ne suis pas matérialiste. Et je tiens à le constater une fois de plus s'il était nécessaire. L'âme! Et c'est tout ce qu'il faut pour vivre la grande vie!

» Si l'on ouvre une souscription française pour venir en aide à l'initiative italienne et élever un monument à de Flotte, à l'endroit où il est tombé, inscrivez-moi pour vingt francs. Je voudrais dire et faire plus ; mais à chaque jour suffit sa peine, à chaque homme sa nécessité.

» Votre bien dévoué,

» F. Mallefille. »

J'ai voulu donner cette lettre parce que tout l'homme est là, l'écrivain qui a, d'une langue si ferme, un peu enflée parfois et démodée (mais tout se démode, heureusement) conté le drame des *Mères repenties*. J'aime ce Don Quichotte de la plume. Le jour où l'on voudra publier un volume de « Pensées » vraiment viriles, puissantes, originales, qu'on donne à l'imprimerie le

cahier où, au hasard, Félicien Mallefille écrivait ce qui lui venait à l'esprit, notait ses idées, ses impressions. Il lui avait donné un singulier titre : le *Livre de ma blanchisseuse*.

Mais, à la première page, de sa belle écriture lapidaire, il avait écrit ce mot d'ordre de toute sa vie d'écrivain militant, fidèle à l'art, mais servant l'art et l'idée :

— *Fais toujours ce que tu as peur de faire!*

N'eût-il tracé que ce mot, donné que cet ordre, un homme — surtout au temps où nous vivons — mériterait de survivre.

LIX

Petit dialogue entre deux statues.

20 octobre 1885.

Boulevard Saint-Germain, le philosophe Diderot est assis sur un socle de bois. Quai Malaquais, Voltaire le batailleur est debout sur un socle de pierre. Le pauvre Diderot n'a pas les immunités du « patriarche de Ferney ». On a placardé sur son socle une infinité d'affiches et, sa plume à la main, l'encyclopédiste a l'air fort empêché du piédestal nouveau que lui fait tant de médiocre prose. C'est un candidat qui proteste contre le dépouillement du scrutin et déclare pertinemment qu'on a confondu son nom avec un homonyme et qu'il a obtenu — il le sait — une *minorité* dont il est fier. Sans doute léguera-t-il — précieux souvenir — le chiffre de cette *minorité* à sa famille, comme un titre de gloire. C'est un illustre inconnu qui se propose pour sauver la France en péril. C'est un candidat spécial

qui se déclare « le candidat de la reprise des affaires ». Peut-être même le philanthrope Bertron, « représentant, *momentanément*, le genre humain », a-t-il collé sa profession de foi sous les pieds de l'auteur du *Neveu de Rameau*. Diderot, le bon Denis Diderot, était passionné, enthousiaste, gai au demeurant; il doit volontiers rire de ce débordement de confidences, de protestations et de boniments, mais il lui est peut-être bien permis d'envier Voltaire, dont le socle récent est vierge de toute affiche et protégé contre tout placard.

On a trop abusé jadis d'un genre aujourd'hui démodé, les *Dialogues des morts*, mais il est évident que, si le goût en revenait, par aventure, l'occasion serait bonne d'écouter ce que peuvent bien se dire ces deux statues, lorsque la nuit est venue et que Paris est couché. J'imagine que Denis Diderot, qui n'est pas fort bien assis sur son fauteuil et qui d'ailleurs n'y met point de façons, s'en va parfois, comme au beau temps où il descendait de sa rue Taranne pour aller écouter, au Palais-Royal, Rameau neveu, rendre visite à M. de Voltaire, près de l'Institut. Et là, tout naturellement, on cause. En statues de gens qui ont connu le Paris ancien, on a bien des observations à échanger sur le Paris nouveau et, en temps d'élections, on doit avoir plus d'une pensée commune entre philosophes qui ont réfléchi dès longtemps sur le gouvernement des hommes.

Je ne serais pas étonné donc que, cette nuit, après le premier dépouillement du scrutin, Diderot se soit acheminé vers le quai pour causer avec son confrère.

— Eh bien, mon cher maître (il appelle volontiers

ses égaux « mes maîtres » ce cordial Diderot), eh bien, que dites-vous de la journée ?

— Jolie journée, mon cher Diderot. J'ai, jusqu'au soir, vu défiler une foule leste et rendue pimpante par ce beau temps clair. Les bateaux à vapeur filaient sur la Seine en sifflant comme si Fréron eût passé tout près. Superbe, cette invention-là, la vapeur, ne trouvez-vous pas ? Elle vous eût permis de voyager diantrement plus vite lorsque vous alliez en Russie voir la tsarine. Les bateaux étaient chargés de monde. Ah ! nous sommes loin du coche d'Auxerre ! Dans un poudroiement de lumière, les bibliophiles bouquinaient et je sentais des titillations de joie à me voir feuilleté par ces mains curieuses. Le ciel était tout bleu. Et, au loin, par delà les ponts, je regardais les arbres jaunes tout dorés, au soleil couchant ! Vous voyez, Diderot, que je comprends le paysage tout comme cet ourson de Jean-Jacques.

— Je sais depuis longtemps que vous comprenez tout, mon maître. Mais, dites-moi, comprenez-vous ce peuple qui accomplit si gaiement et si simplement un des actes les plus décisifs de la vie sociale ? Les élections ! Elles m'ont valu un bariolage d'affiches bizarres et la plupart dépourvues de style ; mais, en dépit de cette cacophonie, je n'ai pu m'empêcher de reconnaître que le suffrage universel, avec ses courants instinctifs, ses débordements, ses retours imprévus, ses sinuosités de fleuves est un bon conducteur d'idées et nous mènera sans doute vers l'état de gouvernement idéal, comme cette Seine que nous regardons là sous les étoiles, mène vers la mer.

— Eh ! sans doute, quoique la foule, à ce compte, écrase l'élite et que la voix d'un de mes horlogers de Ferney pèse autant que la mienne dans la balance.

— Ah ! Voltaire, Voltaire ! Vous avez toujours un peu aimé l'aristocratie !

— Beaucoup, lorsqu'elle est intelligente et garde une libéralité d'esprit. Mais je la déteste et je la raille si elle devient arrogante et conserve l'esprit de caste. Au total, ce que je demande et ce que je souhaite, c'est que l'homme ait le plus de bonheur et le plus de liberté possibles.

— Oh ! parbleu, j'ai lu le *Dictionnaire philosophique*, et je le sais par cœur. Voulez-vous que je vous le cite, mon cher maître ?

— Comment donc, mon ami, cela fait toujours plaisir !

« — Il s'agit, avez-vous dit, d'avoir dans votre pays le plus de pouvoir et le plus de plaisirs que vous pourrez. Pour y parvenir, il faut beaucoup d'argent. » C'est un peu la théorie de mon drôle de Rameau qui ne pense qu'à cette question des écus et du ventre, qu'on a, depuis que le maraud est mort d'indigestion, appelée la question sociale.

— C'est que, mon cher Diderot, tout se réduit, pour les vivants, à pouvoir vivre; la politique de l'homme consiste d'abord à tâcher d'égaler les animaux, à qui la nature a donné la nourriture, le vêtement et le couvert.

— Sans doute, et le citoyen Basly, dont j'ai lu le nom sur mon socle, serait de votre avis.

— Mais il différerait du mien sur le moyen d'arriver à conquérir ce vivre et ce couvert. Je suis d'avis, moi, qu'on

doit beaucoup attendre de la science, et, par conséquent, des savants. Le temps où nous avons vécu a surtout été grand par la polémique des idées ; le siècle qui nous a suivis restera surtout fameux par les découvertes des savants. Il y a un certain Edison qui étonnerait fort d'Alembert. Mais le génie est rare. Sur cent mâles, il s'en trouve à peine un qui ait du génie ; sur cinq cents femelles, à peine une. Et ce n'est qu'avec du génie qu'on invente les arts, qui procurent à la longue un peu de bien-être, unique objet de toute politique.

— Je proteste, en passant, contre ce que vous venez de dire des femmes. C'est encore une citation du *Dictionnaire.* J'ai bonne mémoire. Et j'ajoute que, si le génie est rare, le bon sens est plus commun, même en ce pays de France, qui me paraît beaucoup plus nerveux, agacé, mélancolique et secoué de troubles cérébraux qu'au temps où Piron faisait des facéties contre vous et des tragédies contre lui-même. Or, c'est le bon sens qui, en résumé, conduit les sociétés humaines et a présidé, aujourd'hui, à ces élections qui, de notre temps, donnaient, en Angleterre, un si beau total d'yeux pochés et de côtes enfoncées !

— Les dieux vous écoutent, Diderot ! Oui, les dieux, ou Dieu, si vous voulez. Ne riez pas. J'ai dit, une fois, qu'une démocratie ne peut subsister que dans un petit coin de terre. J'avais compté sans les compatriotes de Franklin. Mais j'ai peur que le bon sens ne chavire parfois sur ce que vous avez appelé le grand fleuve du suffrage universel !

— Et pourquoi ?

— Ah ! pourquoi ? Parce que, dans une démocratie,

chaque citoyen est votre rival. D'où les compétitions, les coups de coude, le besoin d'arriver, de jouir, de manger...

— Dites de vivre, dites de lutter, de palpiter, de combattre, d'avancer. Préféreriez-vous un autre état qu'une démocratie ?

— Non. J'ai dit que cet état était rare et chétif, quand nous vivions de la vie animale, mon cher Diderot, mais je proclamais aussi qu'il est naturel et sage. Quant à l'autre, je ne me défends pas d'une certaine faiblesse pour lui. Mais il faut une grande discrétion dans une aristocratie. Si on abuse trop, *cheu !* les révolutions sont à craindre !

— Voltaire, mon ami, je suis plus décidé que vous. Autant que vous, je pense, j'aime la vie aimable et intelligente, le salon où l'on cause, la bibliothèque où l'on travaille. Peut-être préféré-je à tout au monde une bonne soirée au coin du feu, en pantoufles, avec ma vieille robe de chambre ramenée sur mes genoux. Mais je comprends qu'on cherche à plaire, surtout à l'élite, et je vous loue d'avoir écrit le *Mondain*. Foin des censeurs atrabilaires, des réformateurs qui nous voudraient ramener à l'état de barbarie, et vive le superflu !

« Sachez surtout que la lutte enrichit
Un grand État s'il en perd un petit ! »

Voltaire sourit à la citation et inclina, comme pour remercier, sa haute taille maigre, tandis que Diderot continuait.

— Au fond, nous sommes de la même race d'hommes, vous plus grand seigneur et moi plus bourgeois, vous

plus raffiné et moi plus artiste, vous adorant — quitte à le détester ensuite — Potsdam, où vous disputez avec Frédéric, et moi aimant par-dessus tout l'atelier de Greuze; mais, en politique, laissez-moi vous dire, mon cher maître et ami, qu'en dépit des folies de ceux qui nous ont suivis et des sottises de ceux qui nous ont mal lus et médiocrement compris, j'en suis resté à mes idées de jadis et qu'à mon sens jamais un homme ne peut être la propriété d'un souverain, un enfant la propriété d'un père, une femme la propriété d'un mari, un domestique la propriété d'un maître, un nègre la propriété d'un colon!

— A qui le dites-vous? Mais pourquoi m'appelez-vous mon cher maître, puisque vous ne voulez pas de maître?

— Parce que — vous le savez bien — j'entends que l'intelligence (je ne dis pas le génie pour ne point vous flatter et répéter une banalité plus que centenaire), j'entends que toute supériorité intellectuelle soit une maîtrise reconnue et l'aristocratie du cerveau...

— Eh! parbleu — pardon si je vous interromps — — nous sommes d'accord. Le génie, le dévoûment, les royautés intellectuelles, scientifiques, morales même — vous voyez que je parle de la vertu, votre *dada*, comme dirait ce diable de Sterne — ce sont là les souverainetés naturelles, les seules qu'on doive encenser! Mais le moyen de les reconnaître?.. A leurs œuvres? On les conteste. Rarement, les contemporains ont rendu justice au talent qu'ils peuvent comprendre. A plus forte raison sont-ils exposés à nier ou à dédaigner le génie qui dépasse leur entendement.

— Ce qui revient à dire que le fameux courant du

bon sens des humbles est encore ce qui doit nous guider peut-être le plus sûrement. J'écoutais, du haut de mon socle, parler, hier, les gens qui passaient. Il en était de toutes classes et de toutes opinions. Les uns sortaient de Saint-Germain des Prés, les autres du café voisin. Tous — autant que le bruit des fiacres, qui ont remplacé nos vinaigrettes, et de ces énormes machines appelées des tramways (Walpole serait content, on parle anglo-français à Paris), autant que le tapage de ces véhicules me permettait d'entendre les propos des passants — tous exprimaient la même idée : « Eh ! par ma foi, qu'on nous gouverne doucement, qu'on nous donne la paix du foyer et de la frontière, qu'on nous permette de ne point manger nos économies et même d'en pouvoir faire, qu'on respecte nos façons de penser comme nos manières de marcher, qu'on évite les bourrasques et qu'on désapprenne les révolutions — qui sont le contraire de la révolution ou même de toute évolution — et nous n'en demanderons pas davantage ! » » Ce n'est pas optimisme ou lassitude, comme chez votre Pangloss, c'est besoin de dormir tranquille. Or, le sommeil, réparateur des organes de l'homme, est aussi salutaire aux nerfs et au cerveau des nations. Aux heures d'insomnie, tout devient une alerte. Le moindre bourdonnement prend des accents de tocsin. Si j'étais écouté des vivants comme je suis écouté de vous, la nuit, mon cher Voltaire, je dirais à nos politiques : « Laissez le plus possible tous ces gens travailler en paix et dormir en repos ! » Et je ne croirais pas avoir donné un mauvais conseil. Patienter n'est pas abdiquer, et le sommeil paisible permet le labeur vaillant.

— Bravo, Diderot! Vous avez sagement parlé.

— Et un peu longuement, comme toujours. Je suis de ceux qui se passionnent et se livrent.

— Et vous avez raison, cher ami. Allons, voilà que l'alouette va chanter, comme dirait ce Shakspeare qu'on m'a accusé d'avoir calomnié, moi qui l'ai, en France, loué le premier. Bonjour, Diderot! Les Parisiens vont se précipiter sur les gazettes pour connaître le résultat des élections, comme nous nous jetions sur les papiers de Londres ou d'Amsterdam pour savoir la vérité sur nos affaires. A une autre nuit, Diderot!.. Et ne vous mettez pas martel en tête, brave homme que vous êtes!... Si de la plume que votre sculpteur vous a mise entre les doigts vous écrivez à M. de Grimm, par hasard, dites-lui que les choses ne vont pas mal après tout et qu'il faut espérer que dans dix ou douze mille siècles, quand les hommes seront plus éclairés, tout ira le mieux du monde!

— Au revoir, cher maître!

— Au revoir, bon grand homme!

— A propos, Voltaire, et les Bulgares? Que pensez-vous des Bulgares?

— Les Bulgares? Relisez *Candide*, Diderot!

— Et cultivons notre jardin!

LX

P. P. C.

22 octobre 1885.

Ce n'est pas sans émotion que j'écris aujourd'hui cet article.

Il faut quitter la tâche quotidienne, le labeur d'habitude, tout ce qui a été si longtemps l'occupation et la joie de ma vie. Des vingt-cinq années — un quart de siècle tout juste ! — que j'ai données au journalisme, les six dernières où j'ai trouvé l'hospitalité du *Temps* me sont particulièrement chères et précieuses. J'avais ici rencontré, sans parler de la liberté de parole la plus complète, l'accueil le plus amical et les affections les plus dévouées. Je songe à la fois, en écrivant ces mots, à ceux qui dirigent le journal et qui m'y ont accueilli, à mes camarades de la maison et — faut-il le dire? — aux lecteurs qui voulaient bien me suivre dans nos causeries, devenues, de mois en mois, plus rapprochées. Je vais les regretter, ces amis inconnus qui

m'écrivaient souvent du fond de leur province, et il est tel coin de France, telle ville lorraine, d'où m'arrivaient des encouragements et des sympathies dont je me sentais touché profondément.

Je l'aimais, cette causerie en quelque sorte intime et familière, et quoique mes recherches d'écrivain se soient exercées sur bien des points qui me sollicitaient tour à tour, c'est le journalisme qui m'a donné peut-être mes journées les plus heureuses. Homme de lettres, et ayant mis, sans faire de théories ou de proclamations, bien des impressions, des sensations et des souvenirs de ma vie dans mes livres, j'ai peut-être disséminé — mais avec la volupté de me sentir vivre — le meilleur de moi-même dans cette tâche à la fois ingrate et séduisante du journalisme. Je dis ingrate, car le journaliste qui fait les autres a pour lot de faire souvent des ingrats. Je dis séduisante parce que rien ne vaut, pour un homme, le plaisir de servir les idées qu'il trouve justes, et de combattre, comme je l'ai fait, pour les hommes qu'il aime. Les idées, ai-je besoin de le dire ? — trompent moins que les hommes.

On les a calomniés, ces journalistes, ou plutôt, bien souvent, ils se sont trop calomniés eux-mêmes. La somme du bien l'emporte, dans leur œuvre multiple quotidienne, incessante, sur la somme du mal. Ce que la presse a révélé d'inconnus, servi de découvertes, passé d'idées au crible et semé de progrès est incalculable. Et ce sont parfois, cependant, ceux qui s'en servent le plus qui consentent le moins à le reconnaître. Être journaliste, c'est être, à toute heure, en tout lieu, prêt à tout combat pour une idée, et si la littérature a

ses prêtres, qui sont les poètes, elle a aussi ses soldats, qui sont les publicistes et les polémistes.

J'ai, pendant longtemps, loyalement et de mon mieux, porté le sac et fait étape. Je m'arrête aujourd'hui et me repose d'un travail que j'aimais dans un labeur que j'espère poursuivre avec honneur. Mais il m'est bien permis de mêler à la satisfaction que j'éprouve une note mélancolique. Oui, je regrette, je ne m'en défends pas, les colonnes du *Temps*. On ne dénoue point facilement des liens qui vous sont aussi chers. Quant à les briser, il n'en est pas question.

Et je m'éloigne, mais toujours ami de l'hospitalier logis, toujours dévoué à notre œuvre commune, pour apporter mon entier dévoûment à l'œuvre difficile qu'on a bien voulu me confier.

Je remercie donc mes lecteurs d'habitude, dont les sympathies ne m'ont jamais fait défaut et qui, je l'espère, n'oublieront point mon nom ; — et j'emporte, qu'ils le sachent bien, une reconnaissance véritable pour tant de témoignages affectueux.

La sympathie, que peut-on demander de plus quand on livre sa vie à ce grand juge qui est le public ? La sympathie est une des formes de l'estime.

Le Temps *a bien voulu faire suivre la page qui précède des lignes qui suivent qui ont profondément touché l'auteur de* la Vie à Paris. *Elles constituent pour lui un titre d'honneur. Il envoie ici, avec sa gratitude, à*

M. Adrien Hébrard l'expression de ses sentiments d'amitié la plus dévouée et met un « au revoir » dans ses adieux au journal qui fut son hôte et aux lecteurs qui ont bien voulu répondre par tant de lettres intimes à cette lettre publique :

« Nous n'avons pas besoin d'exprimer longuement les sentiments que nous inspire la nomination de notre ami. Nous sommes contents de la marque publique d'estime et de confiance qu'il vient de recevoir ; nous sommes attristés de son départ et nos lecteurs jugeront de nos regrets par les leurs.

« Nous nous étions fait, eux et nous, une douce habitude de cette collaboration si régulière et si fidèle, nourrie de réflexions et de faits, animée par une curiosité toujours en éveil, pénétrée et comme attendrie par une bienveillance qui n'excluait pas la liberté des jugements et qui se portait de préférence sur les oubliés et sur les débutants.

« Si, comme nous le pensons, une application constante, une vive intelligence, un respect éclairé du grand art, un sens très fin et très libre de l'art moderne, sont les qualités maîtresses du directeur de la Comédie-Française, le public et les artistes peuvent être tranquilles. »

FIN

TABLE DES NOMS CITÉS

DANS

LA VIE A PARIS

1885

A

B

C

D

E

F

G

H

J

K

L

M

N

O

P

S

T

U

V

W

Y

Z

TABLE DES MATIÈRES

I — LITTÉRATURE

LES GENS DE LETTRES — JOURNALISTES, CRITIQUES ET CHRONIQUEURS
CURIOSITÉS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

II — LES ARTS

PEINTRES — SCULPTEURS ET DESSINATEURS COLLECTIONNEURS

III — LE THÉATRE

AUTEURS ET COMÉDIENS — DANSE ET MUSIQUE

IV — LE MONDE

CHOSES DU JOUR — PROCÈS ET SCANDALES FÊTES ET CÉRÉMONIES

CORBEIL. — TYP. ET STÉR. B. RENAUDET.